N° 414 — Tome CXI 1er Juin 1915

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-sixième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

(Mensuel jusqu'à la fin de la guerre)

GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÉLEMY, ÉMILE BERNARD, R. DE BURY, REMY DE GOURMONT, ALBERT HEUMANN, CHARLES-HENRY HIRSCH, FRANCIS JAMMES, JOSEPH REINACH, ANDRÉ ROUVEYRE, P.-G. LA CHESNAIS, ÉMILE MAGNE, HENRI MALO, AUGUSTE MARGUILLIER, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, JACQUES MESNIL, PAUL NEMO, JEAN NOREL, GEORGES PALANTE.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXV

SOMMAIRE

—

N° 414. — 1er JUIN 1915

Henri Malo	*Les Débuts de la guerre en Flandre occidentale*	193
André Rouveyre	*Quelques Prisonniers allemands*	213
Francis Jammes	*A une Première Communiante*, sonnet	221
Edmond Barthélemy	*L'Idée allemande du Développement: Hegel, Bismarck, Guillaume II*	222
Joseph Reinach	*Les Lois anti-alcooliques et la Guerre*	238
Jacques Mesnil	*L'Allemagne et l'Histoire de l'Art*	263
P.-G. La Chesnais	*Les Socialistes autrichiens et la Guerre*	279
Paul Nemo	*Le Blocus de l'Angleterre par les sous-marins*	294
Albert Heumann	*Ce que la France doit aux écrivains belges*	303

REVUE DU MOIS :

Remy de Gourmont	*Epilogues : Scrupule de femmes*	309
Emile Magne	*Littérature*	312
Edmond Barthélemy	*Histoire*	315
Georges Palante	*Philosophie*	320
Henri Mazel	*Science sociale*	324
Charles Merki	*Archéologie*	329
Jean Norel	*Questions militaires et maritimes*	332
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	338
R. de Bury	*Les Journaux*	347
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	355
Henri Mazel	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	362
Divers	*A l'Étranger : Allemagne, Angleterre, Les Balkans, Espagne, Italie, Norvège, Suisse*	365
Emile Bernard	*Variétés : Sur Paul Cézanne*	403
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique*	408
Mercure	*Publications récentes*	412
—	*Échos*	413

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

La revue étant bimensuelle en temps normal, et pour ne rien modifier au tarif habituel, les abonnements et réabonnements, tant qu'elle ne paraîtra qu'une fois par mois, ne seront pas établis sur leur *durée*, mais sur le *nombre de numéros*. Ainsi un an représente 24 numéros, 6 mois 12, 3 mois 6. L'abonnement de 3 ans comporte 72 numéros.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Collection de Romans

Claire Albane
L'Amour tout simple..... 3.50

Anonyme
Lettres d'amour d'une Anglaise..... 3.50

Aurel
Les Jeux de la Flamme.... 3.50

Marcel Batilliat
La Beauté..... 3.50
Chair mystique..... 3.50
La Joie..... 3.50
La Vendée-aux-Genêts..... 3.50
Versailles-aux-Fantômes... 3.50

Maurice Beaubourg
Dieu ou pas Dieu..... 3.50
La rue Amoureuse..... 3.50

Aloysius Bertrand
Gaspard de la Nuit..... 3.50

Alia Berzeti
Tamara..... 3.50

J.-W. Bienstock et Dr A. Skarvan
Au Pied de l'Echafaud..... 3.50

Léon Bloy
Le Désespéré..... 3.50
La Femme pauvre..... 3.50

Francis Carco
Jésus la Caille..... 3.50

R.-Gaston Charles
La Danseuse nue..... 3.50

Judith Cladel
Confessions d'une Amante. 3.50

Mrs W.-K. Clifford
Lettres d'amour d'une Femme du monde..... 3.50

Joseph Conrad
L'Agent secret..... 3.50
Le Nègre du « Narcisse ».. 3.50

J.-A. Coulangheon
Le Béguin de Gô..... 3.50
L'Inversion sentimentale... 3.50
Les Jeux de la Préfecture.. 3.50

Stephen Crane
La Conquête du Courage... 3.50

Gaston Danville
L'Amour Magicien..... 3 50
Contes d'Au-delà..... 6 »
Le Parfum de volupté..... 3.50
Les Reflets du Miroir..... 3.50

Jacques Daurelle
La Troisième Héloïse.... 3 50

Albert Delacour
L'Evangile de Jacques Clément..... 3.50
Le Pape rouge..... 3.50
Le Roy..... 3.50

Louis Delattre
La Loi de Péché..... 3.50

Grazia Deledda
Les Tentations..... 3.50

Eugène Demolder
L'Arche de M. Cheunus... 2 »
Le Jardinier de la Pompadour..... 3.50
Les Patins de la Reine de Hollande..... 3.50
La Route d'Emerande..... 3.50

Charles Derennes
L'Amour fessé..... 3.50
Le Peuple du Pôle..... 3.50

Dostoïevski
Carnet d'un Inconnu..... 3.50
Le Double..... 3.50

Édouard Ducoté
Aventures..... 3.50

Édouard Dujardin
L'Initiation au Péché et à l'Amour..... 3.50
Les Lauriers sont coupés... 3.50

Louis Dumur
Le Centenaire de Jean-Jacques..... 3.50
Un Coco de génie..... 3.50
L'Ecole du Dimanche..... 3.50
Pauline ou la liberté de l'amour..... 3.50
Les trois demoiselles du père Maire..... 3.50

Georges Eekhoud
L'Autre Vue..... 3.50
Le Cycle patibulaire..... 3.50
Escal-Vigor..... 3.50
La Faneuse d'amour..... 3.50
Mes Communions..... 3.50
La Nouvelle Carthage..... 3.50

Albert Erlande
Jolie Personne..... 3.50
Le Paradis des Vierges sages..... 3.50

Laurent Evrard
Le Danger..... 3.50
Une Leçon de Vie..... 3.50

Gabriel Faure
La Dernière Journée de Sapphô..... 3.50

André Fontainas
Les Etangs Noirs..... 3.50
L'Indécis..... 3.50
L'Ornement de la Solitude. 2 »

André Gide
L'Immoraliste..... 3.50
Les Nourritures Terrestres. 3.50
La Porte étroite..... 3.50
Le Prométhée mal enchaîné 2 »
Le Voyage d'Urien, suivi de Paludes..... 3.50

A. Gilbert de Voisins
La Petite Angoisse..... 3.50

Maxime Gorki
L'Angoisse..... 3.50
L'Annonciateur de la Tempête..... 3.50
Les Déchus..... 3.50
Les Vagabonds..... 3.50
Varenka Olessova..... 3.50

Jean de Gourmont
La Toison d'Or..... 3.50

Remy de Gourmont
Les Chevaux de Diomède.. 3.50
Un Cœur virginal..... 3.50
Couleurs..... 3.50
Histoires magiques..... 3.50
Une Nuit au Luxembourg.. 3.50
D'un Pays lointain..... 3.50
Le Pèlerin du Silence..... 3.50
Sixtine..... 3.50
Le Songe d'une femme.... 3.50

Thomas Hardy
Barbara..... 3.50

Frank Harris
Montès le Matador..... 3.50

Lafcadio Hearn
Chita..... 3.50
Fantômes de Chine..... 3.50
Feuilles éparses de littératures étranges..... 3.50
Kotto..... 3.50
Kwaidan..... 3.50
La Lumière vient de l'Orient..... 3.50

A.-Ferdinand Herold
L'Abbaye de Sainte-Aphrodise..... 2 »
Les Contes du Vampire.... 3.50

Maurice Hewlett
Amours charmantes et cruelles..... 3.50
En plein air..... 3.50

Charles-Henry Hirsch
La Possession..... 3.50
La Vierge aux tulipes..... 3.50

Edmond Jaloux
L'Agonie de l'Amour..... 3.50
L'Ecole des Mariages..... 3.50
Le Jeune Homme au Masque 3.50
Les Sangsues..... 3.50

Francis Jammes
Pensée des Jardins..... 2 »
Pomme d'Anis..... 2 »
Le Roman du Lièvre..... 3.50

Alfred Jarry
Les Jours et les Nuits..... 3.50

Lucien Jean
Parmi les Hommes..... 3.50

Albert Juhellé
La Crise virile..... 3.50

Gustave Kahn
Le Conte de l'Or et du Silence..... 3 50

Rudyard Kipling
Actions et Réactions..... 3.50
Les Bâtisseurs de Ponts... 3.50
Le Chat Maltais..... 3.50
L'Histoire des Gadsby..... 3.50
L'Homme qui voulut être roi 3.50

Kim..... 3.50
Le Livre de la Jungle..... 3.50
Le Second Livre de la Jungle..... 3.50
La plus belle Histoire du monde..... 3.50
Le Retour d'Imray..... 3.50
Stalky et Cie..... 3.50
Sur le Mur de la Ville.... 3.50

Hubert Krains

Amours rustiques..... 3.50
Le Pain noir..... 3.50

Marie Krysinska

La Force du Désir..... 3.50

Laclos

Les Liaisons dangereuses (édition collationnée sur le manuscrit)..... 3.50

A. Lacoin de Villemorin et Dr Khalil-Khan

Le Jardin des Délices..... 3.50

Jules Laforgue

Moralités légendaires, suivies des *Deux Pigeons*. 3.50

Enrique Larreta

La Gloire de don Ramire.. 3.50

Pierre Lasserre

Henri de Sauvelade..... 2 »

Paul Léautaud

Le Petit Ami..... 3.50

Georges Le Cardonnel

Les Soutiens de l'Ordre.... 3.50

Camille Lemonnier

La Petite Femme de la Mer 3.50

William Lindsey

Le Manteau parti 3.50

Alfred Machard

Les Cent Gosses..... 3.50
Souris l'Arpète..... 2 »
Titine..... 3.50

Henri Malo

Ces Messieurs du Cabinet.. 3.50
Les Dauphins du jour..... 3.50
Les Surprises du Bachelier Petruccio..... 3.50

Raymond Marival

Chair d'Ambre..... 3.50
Le Çof, *Mœurs kabyles*... 3.50

Max-Anély

Les Immémoriaux..... 3.50

Charles Merki

Margot d'Eté..... 3.50

Albert Mockel

Contes pour les Enfants d'hier 3.50

Jean Moréas

Contes de la Vieille France. 3.50

Eugène Morel

Les Boers..... 2 »

Alain Morsang et Jean Beslière

La Mouette..... 3.50

Marie et Jacques Nervat

Célina Landrot..... 3.50

Novalis

Henri d'Ofterdingen..... 3.50

Julien Ochsé

D'Ile en Ile..... 3.50

Walter Pater

Portraits Imaginaires..... 3.50

Péladan

La Licorne..... 3.50
Modestie et Vanité..... 3.50
Le Nimbe noir..... 3.50
Pérégrine et Pérégrin..... 3.50

I.-L. Péretz

Bontché le Silencieux..... 3.50

Louis Pergaud

De Goupil à Margot 3.50
La Guerre des Boutons.... 3.50
La Revanche du Corbeau.. 3.50
Le Roman de Miraut..... 3.50

Edgard Poë

Histoires étranges et merveilleuses..... 3.50

Pierre de Querlon

La Boule de Vermeil..... 3.50
Céline, fille des champs.... 3.50
Les Joues d'Hélène..... 3.50
La Liaison fâcheuse..... 3.50
La Maison de la Petite Livia 3.50

Pierre de Querlon et Charles Verrier

Les Amours de Leucippe et de Clitophon..... 3.50

Pierre Quillard

Les Mimes d'Hérondas..... 2 »

Thomas de Quincey

De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts 3.50

Rachilde

Contes et Nouvelles..... 3.50
Le Dessous..... 3.50
L'Heure sexuelle..... 3.50
Les Hors nature..... 3.50
L'Imitation de la Mort..... 3.50
La Jongleuse..... 3.50
Le Meneur de Louves..... 3.50
La Sanglante Ironie..... 3.50
Son Printemps..... 3.50
La Tour d'Amour..... 3.50

Hugues Rebell

Le Diable est à table..... 3.50

Henri de Régnier

Les Amants Singuliers.... 3.50
L'Amphisbène 3.50
Le Bon Plaisir..... 3.50
La Canne de Jaspe..... 3.50
Couleur du Temps..... 3.50
La Double Maîtresse..... 3.50
La Flambée..... 3.50
Le Mariage de Minuit..... 3.50
Le Passé vivant..... 3.50
La Peur de l'Amour..... 3.50
Le Plateau de Laque..... 3.50
Les Rencontres de M. de Bréot..... 3.50
Romaine Mirmault..... 3.50
Les Vacances d'un Jeune Homme sage..... 3.50

Jules Renard

Le Vigneron dans sa Vigne. 3.50

Maurice Renard

Le Docteur Lerne, sous-dieu 3.50
Le Voyage Immobile..... 3.50

William Ritter

Fillette slovaque..... 3.50
Leurs Lys et leurs Roses... 3.50
La Passante des Quatre Saisons..... 3.50

Jean Rodes

Adolescents..... 3.50

Lucien Rolmer

Madame Fornoul et ses Héritiers..... 2 »

J.-H. Rosny

Les Xipéhuz..... 2 »

Eugène Rouart

La Villa sans Maître..... 3.50

Saint-Pol-Roux

De la Colombe au Corbeau par le Paon..... 3.50
Les Féeries intérieures..... 3.50
La Rose et les Epines du Chemin..... 3.50

Albert Samain

Contes..... 3.50

Robert Scheffer

Les Frissonnantes..... 3.50
Les Loisirs de Berthe Livoire 3.50
Le Péché mutuel..... 3.50

Marcel Schwob

La Lampe de Psyché..... 3.50

Emile Sicard

Les Marchands..... 3.50

R.-L. Stevenson

La Flèche noire..... 3.50

Ivan Strannik

L'Appel de l'Eau..... 3.50

Auguste Strindberg

Axel Borg..... 3.50
Inferno..... 3.50

Jean de Tinan

L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse..... 3.50
Penses-tu réussir?..... 3.50

P.-J. Toulet

Mon amie Nane..... 3.50
Les Tendres Ménages..... 3.50

Mark Twain

Le Capitaine Tempête..... 3.50
Contes choisis..... 3.50
Exploits de Tom Sawyer détective..... 3.50
Le Legs de 30000 dollars. 3.50
Un Pari de Milliardaires... 3.50
Les Peterkins..... 3.50
Plus fort que Sherlock Holmès..... 3.50
Le Prétendant américain... 3.50

Arnold Van Gennep

Les Demi-Savants..... 3.50

Eugène Vernon

Gisèle Chevreuse..... 3.50

Villiers de l'Isle-Adam

Contes cruels..... 5 »
Derniers Contes..... 3.50
L'Eve future..... 5 »

Jean Viollis

Petit Cœur..... 2 »

H.-G. Wells

L'Amour et M. Lewisham.. 3.50
Anne Véronique..... 3.50
Au Temps de la Comète.... 3.50
La Burlesque Equipée du Cycliste..... 3.50
Douze Histoires et un Rêve. 3.50
Effrois et Fantasmagories.. 3.50
La Guerre dans les airs... 3.50
La Guerre des Mondes..... 3.50
L'Histoire de M. Polly..... 3.50
Une Histoire des Temps à venir..... 3.50
L'Ile du Docteur Moreau.. 3.50
La Machine à explorer le Temps..... 3.50
La Merveilleuse Visite..... 3.50
Miss Waters..... 3.50
Le Pays des Aveugles..... 3.50
Les Pirates de la Mer..... 3.50
Place aux Géants..... 3.50
Les Premiers Hommes dans la Lune..... 3.50
Quand le dormeur s'éveillera 3.50

Willy et Colette Willy

Claudine en ménage..... 3.50

Colette Willy

La Retraite sentimentale... 3.50
Sept Dialogues de Bêtes... 3.50

Histoire — Critique — Littérature

Agathon

L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne..... 3.50

Hortense Allart de Méritens

Lettres inédites à Sainte-Beuve..... 3.50

Pierre D'Alheim

Moussorgski..... 3.50
Sur les pointes (mœurs russes)..... 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau

L'Enfer de la Bibliothèque Nationale..... 7.50

L'Arétin

Les Plus belles Pages de l'Arétin..... 3.50

Aurel

Jean Dolent..... 1 »
La Semaine d'Amour..... 3.50

Henri Bachelin

Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly

L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly..... 3.50
Lettres à Léon Bloy..... 3.50
Lettres à une Amie..... 3.50

J.-M. Barrie

Margaret Ogilvy..... 3.50

Charles Baudelaire

Lettres, 1841-1866..... 3.50
Œuvres posthumes..... 3.50

Léon Bazalgette

Walt Whitman. L'Homme et son œuvre..... 7.50

Christian Beck

Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale..... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse..... 3.50

Dimitri de Benckendorff

La Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon

Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50

Albert de Bersaucourt

Etudes et Recherches..... 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo..... 3.50

Louis Bertrand

Gustave Flaubert..... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud

Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland

Œuvres galantes des Conteurs italiens..... 3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens, IIe série... 3.50

Léon Bloy

L'Ame de Napoléon..... 3.50
La Chevalière de la Mort... 2 »
Celle qui pleure..... 3.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise..... 3.50
Exégèse des Lieux Communs 3.50
Exégèse des Lieux Communs, II..... 3.50
Le Fils de Louis XVI..... 3.50
L'Invendable..... 3.50
Le Mendiant ingrat..... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies..... 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne..... 3.50
Le Sang du Pauvre..... 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet

Albert Samain..... 3.50

Bottom

Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyf Boutros Ghali

Le Jardin des Fleurs..... 3.50

Georges Brandès

Essais choisis..... 3.50

Georges Buisseret

L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren..... 0.75

Mélanie Calvat

Vie de Mélanie..... 3.50

Gaston Capon

Les Vestris..... 3.50

Louis Carlo et Ch. Régismanset

L'Exotisme..... 3.50

Jane Carlyle

Jane Welsh Carlyle..... 3.50

Thomas Carlyle

Lettres de Thomas Carlyle à sa mère..... 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol..... 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I..... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II..... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, III..... 3.50

Eugène Carrière

Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo

Petit Musée de la Conversation..... 3.50

Fernand Caussy

Laclos..... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge

Les Derniers jours de Paul Verlaine..... 3.50

Charles Cestre

Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort

Les plus belles pages de Chamfort..... 3.50

Paul Claudel

Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique..... 3.50

Jean des Cognets

La Vie intérieure de Lamartine..... 3.50

Charles Collé

Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville

Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon

Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon

Témoignages..... 3.50
Témoignages, IIe série.... 3.50
Témoignages, IIIe série.... 3.50

Cyrano de Bergerac

Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance

Catherine de Médicis..... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat..... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte..... 3.50
La Maison de Madame Gourdan..... 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre..... 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto..... 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)..... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot..... 3.50

Dostoievski
Correspondance et Voyage à l'étranger..... 7.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel..... 2.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien..... 3.50

Louis Dumur
Les Enfants et la Religion. 0.50

Georges Duviquet
Héliogabale..... 3.50

Georges Eekhoud
Les Libertins d'Anvers.... 3.50

M. Esch
L'Œuvre de Maurice Maeterlinck..... 0.75

Paul Escoube
Préférences..... 3.50

Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh
Anthologie de l'amour turc 3.50

Gauthier Ferrières
François Coppée et son œuvre..... 0.75

André Fontainas
Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 3.50

Paul Frémeaux
Dans la chambre de Napoléon mourant..... 3.50

Edouard Ganche
Frédéric Chopin..... 5 »

Ernest Ganbert et Jules Véran
Anthologie de l'Amour Provençal..... 3 50

André Gide
Oscar Wilde..... 1 »
Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50
Nouveaux Prétextes..... 3.50

A. Gilbert de Voisins
Sentiments..... 3.50

Comte de Gobineau
Pages choisies..... 3.50

Edmund Gosse
Père et Fils..... 3.50

Jean de Gourmont
Henri de Régnier et son œuvre..... 0.75
Muses d'Aujourd'hui..... 3.50

Remy de Gourmont
Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées*..... 3.50
La Culture des Idées..... 3.50
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse..... 0.75
Dialogues des Amateurs (Epilogues, IVe série).... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1895-1898)..... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1899-1901)..... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1902-1904)..... 3.50
Epilogues, 1905-1912. Vol. complém..... 3.50
Esthétique de la langue française..... 3.50
Livre des Masques, *Portraits symbolistes*..... 3.50
Le IIe Livre des Masques.. 3.50
Nouveaux Dialogues des Amateurs (Epilogues, Ve série)..... 3.50
Le Problème du Style..... 3.50
Promenades littéraires (I).. 3.50
Promenades littéraires (II).. 3.50
Promenades littéraires (III) 3.50
Promenades littéraires (IV) 3.50
Promenades littéraires (V). 3.50

Ch.-M. Des Granges
La Presse littéraire sous la Restauration..... 7.50

Maurice de Guérin
Les plus belles pages de Maurice de Guérin..... 3 »

Frédéric Harrison
John Ruskin..... 3.50

Lafcadio Hearn
Le Japon..... 3.50

Henri Heine
Les plus belles pages de Henri Heine..... 3.50

A.-Ferdinand Herold
Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie..... 6

Alexandre Herzen
Pages choisies..... 3.50

Albert Heumann
Le Mouvement littéraire Belge..... 3.50

Robert d'Humières
L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne..... 3.50

Francis Jammes
Feuilles dans le vent..... 3.50
Ma Fille Bernadette..... 3.50

H. Jelinek
La Littérature tchèque contemporaine..... 3.50

Virgile Josz
Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3.50
Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3.50

Rudyard Kipling
Lettres du Japon..... 3.50

Paul Lafond
L'Aube Romantique..... 3.50

Laclos
Lettres inédites..... 3.50

Madame Lafarge
Correspondance, 2 vol..... 7 »

Jules Laforgue
Mélanges posthumes..... 3.50

Wanda Landowska
Musique ancienne..... 3.50

Pierre Lasserre
La Doctrine officielle de l'Université..... 3.50
Portraits et Discussions.... 3.50
Le Romantisme français... 3.50

Marius-Ary Leblond
Leconte de Lisle..... 3.50

G. Le Cardonnel et Ch. Vellay
La Littérature contemporaine (1905)..... 3.50

Edmond Lepelletier
Histoire de la Commune de 1871. I..... 7.50
Histoire de la Commune de 1871. II..... 7.50
Histoire de la Commune de 1871. II..... 7.50
Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre..... 3.50
Emile Zola, sa Vie, son Œuvre..... 3.50

Loyson-Bridet
Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*..... 3.50

Jean Lucas-Dubreton
La Disgrâce de Nicolas Machiavel..... 3.50

Émile Magne
L'Esthétique des Villes.. . 3.50
Madame de Chatillon..... 3.50
Madame de la Suze..... 3.50
Madame de Villedieu..... 3.50
Le Plaisant Abbé de Boisrobert..... 3.50
Scarron et son milieu..... 3.50
Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet.. 3.50
Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet..... 3.50

Henri Malo
Les Corsaires..... 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart..... 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, II..... 3.50

René Martineau
Tristan Corbière..... 3 »

Ferdinand de Martino
Anthologie de l'amour arabe 3.50

Henri Massis
La Pensée de Maurice Barrès 0.75

Masson Forestier
Autour d'un Racine ignoré. 7.50

Camille Mauclair
Jules Laforgue..... 2.50

Édouard Maynial
Casanova et son temps.... 3.50
La Jeunesse de Flaubert... 3.50
La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant..... 3.50

Henri Mazel
Ce qu'il faut lire dans sa vie. 3.50

Jean Mélia
Les Idées de Stendhal..... 3.50
Stendhal et ses commentateurs..... 3.50
La Vie amoureuse de Stendhal..... 3.50

George Meredith
Essai sur la Comédie..... 2 »

Adrien Mithouard
Le Tourment de l'Unité.... 3.50

Albert Mockel
Propos de Littérature..... 3 »

Jean Moréas
Esquisses et Souvenirs.... 3.50
Réflexions sur quelques Poètes..... 3.50
Variations sur la Vie et les Livres..... 3.50

Eugène Morel
Bibliothèques, 2 vol. in-8°. 15 »

Charles Morice
Eugène Carrière..... 3.50

Jacques Morland
Enquête sur l'Influence allemande..... 3.50

Gabriel Mourey
Le Village dans la Pinède. 3.50

Alfred de Musset
Correspondance..... 3.50
Les plus belles pages d'Alfred de Musset..... 3.50
Lettres d'amour à Aimée d'Alton..... 3.50
Œuvres complémentaires. 3.50

Napoléon
Napoléon raconté par lui-même, 2 vol..... 7 »

Gérard de Nerval
Correspondance..... 3.50
Les plus belles pages de Gérard de Nerval..... 3.50

Alfredo Niceforo
Le Génie de l'Argot..... 3.50

Charles Oulmont
La Poésie française du Moyen-âge..... 3.50

Léon Paschal
Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie 7.50

Péladan
Les Idées et les Formes.... 3.50

Hubert Pernot
Anthologie populaire de la Grèce moderne..... 3.50

Edmond Pilon
Francis Jammes et le Sentiment de la Nature..... 0.75
Muses et Bourgeoises de jadis..... 3.50
Portraits de Sentiment..... 3.50
Portraits tendres et pathétiques..... 3.50

Camille Piton
Paris sous Louis XV..... 3.50
Paris sous Louis XV (II)... 3.50
Paris sous Louis XV (III).. 3.50
Paris sous Louis XV (IV).. 3.50
Paris sous Louis XV (V)... 3.50

Pierre-Paul Plan
Jean-Jacques Rousseau raconté par les gazettes de son temps..... 3.50

Georges Polti
Les trente-six situations dramatiques..... 3.50

J.-G. Prodhomme
Écrits de Musiciens..... 3.50

Arthur Ransome
Oscar Wilde..... 3.50

Henri de Régnier
Discours de Réception à l'Académie française..... 1 »
Figures et Caractères..... 3.50
Portraits et Souvenirs..... 3.50
Sujets et Paysages..... 3.50

Rétif de la Bretonne
Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne..... 3.50

Cardinal de Retz
Les plus belles pages du Cardinal de Retz..... 3.50

Arthur Rimbaud
Les Illuminations..... 2
Lettres de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50
Une Saison en Enfer..... 2 »

William Ritter
Etudes d'Art étranger..... 3.50

Rivarol
Les plus belles pages de Rivarol..... 3.50

E. de Rougemont
Villiers de l'Isle-Adam..... 3.50

André Rouveyre
Exécution secrète d'un peintre par ses confrères. 1 »
Visages des Contemporains. 3.50

John Ruskin
La Bible d'Amiens..... 3.50
Sésame et les Lys..... 3.50

Saadi
Le Jardin des Fruits..... 3.50

Jules Sageret
Les Grands Convertis..... 3.50

Saint-Amant
Les plus belles pages de Saint-Amant..... 3 »

Saint-Evremond
Les plus belles pages de Saint-Evremond..... 3.50

Saint-Simon
Les plus belles pages de Saint-Simon..... 3.50

Sainte-Beuve
Lettres inédites à M. et Mme Juste Olivier..... 3.50

P. Saintyves
Les Reliques et les Images légendaires..... 3.50

Léon Séché
Alfred de Musset. I. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades ; II. Les Femmes. 2 vol..... 7 »
Alfred de Vigny, I : La Vie littéraire, politique et religieuse ; II : La Vie amoureuse. 2 vol..... 7 »
Les Amitiés de Lamartine.. 3.50
Le Cénacle de Joseph Delorme, 2 vol..... 7 »
Le Cénacle de la Muse Française..... 3.50
Delphine Gay..... 3.50
Hortense Allart de Méritens 3.50
La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe..... 3.50
Lamartine (1816-1830)..... 3.50
Madame d'Arbouville..... 3.50
Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées ; II. Ses Mœurs. 2. vol..... 3.50

Alphonse Séché et Jules Bertaut
L'Évolution du Théâtre contemporain..... 3.50

Octave Séré
Musiciens français d'aujourd'hui..... 3.50

Nahum Slousch
La Poésie lyrique hébraïque contemporaine..... 3.50

Joseph de Smet
Lafcadio Hearn..... 3.50

Georges Soulié
Essai sur la Littérature Chinoise..... 3.50

Robert de Souza
La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental..... 3.50

André Spire
Quelques Juifs..... 3.50

Stendhal
Les plus belles pages de Stendhal..... 3.50

Casimir Stryienski
Soirées du Stendhal-Club.. 3.50

Casimir Stryienski et Paul Arbelet
Soirées du Stendhal-Club (2e série)..... 3.50

Tallemant des Réaux
Les plus belles pages de Tallemant des Réaux.... 3.50

Archag Tchobanian
Les Trouvères arméniens.. 3.50

Teï-San
Notes sur l'Art japonais : La Peinture et la Gravure... 3.50
Notes sur l'Art japonais : La Sculpture et la Ciselure.. 3.50

Adolphe Thalasso
Anthologie de l'Amour asiatique..... 3.50
Le Théâtre Libre..... 3.50

Théophile
Les plus belles pages de Théophile..... 3.50

Tolstoï
Vie et Œuvre, Mémoires, 3 vol..... 10.50

Tristan L'Hermite
Les plus belles pages de Tristan L'Hermite.. .... 3 »

Jules Troubat
Sainte-Beuve et Champfleury 3.50
La Salle à manger de Sainte-Beuve... .... 3.50

Octave Uzanne
Le Célibat et l'Amour..... 3.50
Parisiennes de ce temps... 3.50

A. Van Gennep
La Question d'Homère..... 0.75

Jean Variot
L'Œuvre d'Elémir Bourges. 1 »

E. Vigié-Lecocq
La Poésie contemporaine 1884-1896..... 3.50

Alfred de Vigny
Les plus belles pages d'Alfred de Vigny..... 3.50

Léonard de Vinci
Textes choisis..... 3.50

Jean Viollis
Charles Guérin..... 2 »

Tancrède de Visan
L'Attitude du Lyrisme contemporain..... 3.50

Oscar Wilde
De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading..... 3.50
Les Origines de la Critique historique..... 3.50

Stefan Zweig
Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre..... 3.50

Poésie

Guillaume Apollinaire
Alcools 3.50

Fernand Benoît
La Foire aux Paysages.... 3.50

Léon Bocquet
Les Cygnes noirs..... 3.50

Pierre Camo
Les Beaux Jours..... 3.50

Paul Castiaux
La Joie Vagabonde..... 3.50
Lumières du Monde..... 3.50

Jean Cocteau
La Danse de Sophocle..... 3.50
Le Prince Frivole..... 3.50

Antonine Coullet
L'Envolée..... 3.50

Guy-Charles Cros
Les Fêtes quotidiennes.... 3.50

Marie Dauguet
Par l'Amour..... 3.50

Léon Deubel
Régner..... 3.50

Jean Dominique
L'Aile mouillée..... 2 »
L'Anémone des mers..... 2 »
La Gaule blanche..... 2 »
Le Puits d'Azur..... 2 »

Edouard Ducoté
La Prairie en fleurs..... 3.50

Edouard Dujardin
Poésies..... 3.50

Max Elskamp
La Louange de la Vie..... 3.50

André Fontainas.
Crépuscules..... 3.50
La Nef désemparée..... 3.50

Paul Fort
L'Amour marin..... .... 3.50
Ballades Françaises..... 3.50
Coxcomb, ou l'homme tout nu tombé du Paradis.... 3.50
Les Hymnes de feu, précédés de Lucienne..... 3.50
Idylles antiques..... 3.50
Montagne..... 3.50
Paris Sentimental ou le Roman de nos vingt ans. 3.50
Le Roman de Louis XI.... 3.50

Paul Gérardy
Roseaux... .... 3.50

Henri Ghéon
La Solitude de l'Été..... 3.50

Ivan Gilkin
La Nuit..... 3.50

Remy de Gourmont
Divertissements 3.50

Charles Guérin
Le Cœur solitaire..... 3.50
L'Homme intérieur..... 3.50
Le Semeur de Cendres.... 3.50

Emile Henriot
La Flamme et les Cendres. 3.50

A.-Ferdinand Herold
Au hasard des chemins..... 2 »
Images tendres et merveilleuses 3.50
La Route fleurie..... 3.50

Robert d'Humières
Du Désir aux Destinées.... 3.50

Henrik Ibsen
Poésies..... 3.50

Francis Jammes
De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir..... 3.50
Clairières dans le Ciel..... 3.50
Le Deuil des Primevères.. 3.50
Les Géorgiques chrétiennes. 3.50
Œuvres de Francis Jammes. 7 »
Le Triomphe de la Vie..... 3.50

Gustave Kahn
Le Livre d'Images..... 3.50
Premiers Poèmes..... 3.50

John Keats
Poèmes et Poésies..... 3.50

Klingsor
Poèmes de Bohême..... 3.50
Schéhérazade..... 3.50
Le Valet de cœur 3.50

Marc Lafargue
L'Age d'Or..... 3.50

Jules Laforgue
Poésies complètes..... 3.50

Léo Larguier
Jacques..... 3.50

Louis Le Cardonnel
Carmina Sacra..... 3.50
Poèmes..... 3.50

Philéas Lebesgue
Les Servitudes..... 3.50

Sébastien Charles Leconte
L'Esprit qui passe..... 3.50
Le Masque de Fer..... 3.50
Le Sang de Méduse..... 3.50
La Tentation de l'Homme.. 3.50

Charles Van Lerberghe
La Chanson d'Eve..... 3.50

Grégoire Le Roy
La Chanson du Pauvre.... 3.50

Louis Mandin
Ariel esclave..... 3.50
Les Saisons ferventes..... 3.50

Paul Mariéton
Les Epigrammes..... 3.50

Stuart Merrill
Poèmes, 1887-1897..... 3.50
Les Quatre Saisons..... 3.50
Une Voix dans la foule.... 3.50

Victor-Emile Michelet
L'Espoir merveilleux..... 3.50

Albert Mockel
Clartés..... 3 »

Jean Moréas
Poèmes et Sylves..... 3.50
Premières Poésies..... 3.50
Les Stances..... 3.50

Alfred Mortier
Le Temple sans Idoles..... 3.50

Gabriel Mourey
Le Miroir..... 3.50

Marie et Jacques Nervat
Les Rêves unis..... 3.50

Julien Ochsé
Profils d'or et de cendre... 3.50

Louis Payen
Le Collier des Heures..... 3.50
Les Voiles blanches..... 3.50

Edgar Poe
Poésies complètes..... 3.5

François Porché
A chaque jour..... 3.50
Au loin, peut-être..... 3.50
Humus et Poussière..... 3.50

Maurice Pottecher
Le Chemin du Repos..... 3 »

Pierre Quillard
La Lyre héroïque et dolente. 3.50

Ernest Raynaud
Apothéose de Jean Moréas 1 »
La Couronne des Jours.... 3.50
Les Deux Allemagne..... 3.50

Hugues Rebell
Chants de la Pluie et du Soleil..... 3.50

Henri de Régnier
La Cité des Eaux..... 3.50
Les Jeux rustiques et divins. 3.50
Les Médailles d'Argile..... 3.50
Le Miroir des Heures..... 3.50
Œuvres de Henri de Régnier, I..... 7 »
Œuvres de Henri de Régnier, II..... 7 »
Poèmes, 1887-1892..... 3.50
Premiers Poèmes..... 3.50
La Sandale ailée..... 3.50

Lionel des Rieux
Le Chœur des Muses..... 3.50

Arthur Rimbaud
Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50

P.-N. Roinard
La Mort du Rêve..... 3.50

Lucien Rolmer
Le Second volume des chants perdus..... 3.50

Jules Romains
Odes et Prières..... 3.50
Un Être en marche..... 3.50
La Vie Unanime..... 3.50

Ronsard
Le Livret de Folastries.... 3.50

Sainte-Beuve
Le Livre d'Amour..... 3.50

Albert Samain
Le Chariot d'Or..... 3.50
Aux Flancs du Vase, suivi de Polyphème et de Poèmes inachevés..... 3.50
Au Jardin de l'Infante..... 3.50
Œuvres de Albert Samain, I..... 7 »
Œuvres de Albert Samain, II..... 7 »
Œuvres de Albert Samain, III..... 7 »

Cécile Sauvage
Tandis que la terre tourne. 3.50
Le Vallon..... 3.50

Fernand Séverin
Poèmes..... 3.50

Emmanuel Signoret
Poésies complètes..... 3.50

Paul Souchon
La Beauté de Paris..... 3.50

Henry Spiess
Chansons captives..... 3.50
Le Silence des Heures..... 3.50

André Spire
Versets..... 3.50
Vers les Routes absurdes.. 3.50

Laurent Tailhade
Poèmes aristophanesques.. 3.50
Poèmes élégiaques..... 3.50

Archag Tchobanian
Poèmes..... 3.50
La Vie et le Rêve..... 3.50

Touny-Lerys
La Pâque des Roses..... 3.50

R.-H. de Vandelbourg
La Chaîne des Heures..... 3.50

Émile Verhaeren
Les Blés mouvants..... 3.50
Les Forces tumultueuses... 3.50
Les Heures claires..... 3.50
La Multiple Splendeur..... 3.50
Œuvres de Emile Verhaeren, I..... 7 »
Œuvres de Emile Verhaeren, II..... 7 »
Poèmes..... 3.50
Poèmes, nouvelle série... 3.50
Poèmes, III• série..... 3.50
Les Rythmes souverains... 3.50
Les Villes Tentaculaires, précédées des Campagnes Hallucinées..... 3.50
Les Visages de la Vie..... 3.50

Francis Vielé-Griffin
Clarté de Vie..... 3.50
La Légende ailée de Wieland le Forgeron..... 3.50
Phocas le Jardinier..... 3.50
Plus loin..... 3.50
Poèmes et Poésies..... 3.50
Voix d'Ionie..... 3.50

Gabriel Volland
Le Parc enchanté..... 3.50

Walt Whitman
Feuilles d'Herbe, 2 vol..... 7 »

René Arcos
L'Île Perdue..... 3.50

Aurel
Pour en finir avec l'Amant. 3.50

Paul Claudel
Théâtre I..... 3.50
Théâtre II..... 3.50
Théâtre III..... 3.50
Théâtre IV..... 3.50

Marcel Collière
Les Syracusaines..... 1 »

Georges Duhamel
Le Combat..... 3.50

Édouard Dujardin
Antonia..... 3.50

Albert Erlande
Le Titan..... 3.50

André Gide
Saül. Le Roi Candaule.... 3.50

Maxime Gorki
Dans les Bas-Fonds..... 3.50
Les Petits Bourgeois..... 3.50

Remy de Gourmont
Lilith, suivi de Théodat.... 3.50

Fernand Gregh
Prélude féerique..... 1 »

A.-Ferdinand Herold
Andromaque..... 1 »
L'Anneau de Çakuntalâ.... 3 »
Les Hérétiques..... 1 »
Le Jeune Dieu..... 1 »
Maisonseule..... 2 »

Théâtre

Sâvitri..... 1 »
Les Sept contre Thèbes.... 1 »
Une jeune femme bien gardée 1 »

Robert d'Humières
Les Ailes closes..... 3.50

Virgile Josz et Louis Dumur
Rembrandt..... 3.50

Jean Lorrain et A.-Ferdinand Herold
Prométhée..... 1 »

Charles Van Lerberghe
Les Flaireurs..... 1 »
Pan..... 3.50

Emerich Madach
La Tragédie de l'Homme... 3.50

F.-T. Marinetti
Le Roi Bombance..... 3.50

Jean Moréas
Iphigénie, tragédie en 5 actes..... 3.50

Alfred Mortier
La Logique du Doute..... 1 »
Marius vaincu..... 2 »
Sylla..... 3 50

Gabriel Mourey
Psyché..... 3.50

Lucien Nepoty
Le Premier Glaive..... 1 »

Louis Payen
Les Esclaves..... 1 »
Siséra..... 1 »

Péladan
Œdipe et le Sphinx..... 1 »
Sémiramis..... 1 »

René Peter
La Tragédie de la Mort.... 1 »

Georges Polti
Les Cuirs de Bœuf..... 3.50

Rachilde
Théâtre..... 3.50

Paul Ranson
L'Abbé Prout, *Guignol pour les vieux enfants*..... 3.50

Ernest Raynaud
L'Assomption de Paul Verlaine..... 1 »

Henri de Régnier
Les Scrupules de Sganarelle 3.50

Jules Romains
L'Armée dans la Ville..... 3.50

Saint-Pol-Roux
La Dame à la faulx..... 3.50

Albert Samain
Polyphème. 2 actes..... 1 »

Paul Souchon
Le Dieu nouveau, tragédie en 3 actes..... 1 »
Phyllis, tragédie en 5 actes 2 »
Le Tasse..... 2 »

Émile Verhaeren
Deux Drames..... 3.50
Philippe II..... 3.50

Philosophie — Science — Sociologie

Edmond Barthèlemy
Thomas Carlyle..... 3.50

Julien Benda
Le Bergsonisme..... 2 »
Sur le succès du Bergsonisme..... 3.50

Georges Bohn
Alfred Giard et son Œuvre..... 0.75

H.-B. Brewster
L'Ame païenne..... 3.50

Thomas Carlyle
Essais choisis de Critique et de Morale..... 3.50
Nouveaux Essais choisis de Critique et de Morale.... 3.50
Pamphlets du Dernier Jour. 3.50
Sartor Resartus..... 3.50

Frédéric Charpin
La Question religieuse..... 3.50

Christian Cornélissen
Le Salaire, ses formes, ses lois..... 0.75

Lucien Corpechot
René Quinton..... 0.75

Gaston Danville
Magnétisme et Spiritisme... 0.75

Joseph Desaymard
La Pensée d'Henri Bergson. 0.75

J.-A. Dulaure
Des Divinités génératrices (*Le Culte du Phallus*). 3.50

Emerson
Les Forces éternelles..... 3.50

Jules de Gaultier
Le Bovarysme..... 3.50
Comment naissent les dogmes..... 3.50
La Dépendance de la Morale et l'Indépendance des Mœurs..... 3.50
La Fiction universelle..... 3.50
Le Génie de Flaubert..... 3.50
De Kant à Nietzsche..... 3.50
Nietzsche et la Réforme philosophique..... 3.50
Les Raisons de l'Idéalisme. 3.50

Remy de Gourmont
Physique de l'amour. *Essai sur l'instinct sexuel*.... 3.50
Promenades Philosophiques. 3.50
Promenades Philosophiques 2e série..... 3.50
Promenades philosophiques, 3e série..... 3.50

Havelock Ellis
La Pudeur. La Périodicité sexuelle. L'Auto-érotisme 5 »
L'Impulsion sexuelle..... 5 »
L'Inversion sexuelle..... 5 »
Le Monde des Rêves..... 3.50
La Sélection sexuelle..... 5 »

Helvétius
Les plus belles pages d'Helvétius..... 3.50

P.-G. La Chesnais
La Révolution russe et ses résultats..... 0.75

Pierre Lasserre
Les Idées de Nietzsche sur la Musique..... 3.50
La Morale de Nietzsche.... 3.50

Dr Gustave Le Bon
La Naissance et l'Evanouissement de la Matière.... 0.75

Jacques Loeb
La Fécondation chimique.. 5 »

Percival Lowel
Mars et ses Canaux..... 5 »

Louis Maeterlinck
Péchés primitifs..... 3.50

Maurice Maeterlinck
La Sagesse et la Destinée. 7 »
Le Trésor des Humbles.... 3.50

Georges Matisse
L'Intelligence et le Cerveau. 0.75
Les Ruines de l'Idée de Dieu..... 0.75

D. Mérejkowsky
Le Tsar et la Révolution... 3.50

Raymond Meunier
Le Végétarisme..... 0.75

Stanislas Meunier
Les Harmonies de l'Evolution terrestre..... 0.75

Multatuli
Pages choisies..... 3.50

Frédéric Nietzsche
Ainsi parlait Zarathoustra.. 3.50
Aurore..... 3.50
Le Cas Wagner..... 1 »
Considérations inactuelles.. 3.50
Le Crépuscule des Idoles, le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, l'Antéchrist..... 3.50
Ecce Homo..... 3.50
Le Gai savoir..... 3.50
La Généalogie de la Morale. 3.50
Humain, trop Humain (1re partie)..... 3.50
L'Origine de la Tragédie... 3.50
Pages choisies..... 3.50
Par delà le bien et le mal.. 3.50
La Volonté de Puissance, 2 volumes..... 7 »
Le Voyageur et son Ombre (*Humain, trop Humain*, 2e partie)..... 3.50

Georges Palante
La Philosophie du Bovarysme..... 0.75

Péladan
Supplique à S. S. le Pape Pie X pour la réforme des canons en matière de divorce..... 1 »

Edmond Picard
Gustave Le Bon et son Œuvre..... 0.75

Etienne Rabaud
Le Génie et les théories de M. Lombroso..... 0.75

Marcel Réja
L'Art chez les fous..... 3.50

Claire Richter
Nietzsche et les Théories biologiques contemporaines..... 3.50

G. de Rougemont
La Graphologie..... 0.75

Jules Sageret
Henri Poincaré..... 0.75
Paradis laïques..... 3.50

Sénancour
De l'Amour..... 3 »

Carl Siger
Essai sur la Colonisation... 3.50

Léon Tolstoï
Dernières Paroles..... 3.50

L.-L. Trouessart
Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire..... 0.75

A. Van Gennep
En Algérie..... 3.50
La Question d'Homère..... 0.75
Religions, Mœurs et Légendes..... 3.50
Religions, Mœurs et Légendes. 2e série..... 3.50
Religions, Mœurs et Légendes, 3e série..... 3.50
Religions, Mœurs et Légendes, 4e série..... 3.50
Religions, Mœurs et Légendes, 5e série..... 3.50

H.-G. Wells
Anticipations..... 3.50
La Découverte de l'Avenir et le Grand Etat..... 3.50
Une Utopie moderne..... 3.50

LES DÉBUTS DE LA GUERRE
EN FLANDRE OCCIDENTALE

—

I. — LE COIN DES DUNES

LE PROFESSEUR AUTRICHIEN

Le Duinhoek, cela veut dire le Coin des Dunes. A un kilomètre environ de la mer, derrière et tout contre la ligne des dunes, à la limite du sable et de la terre des polders, la terre grasse où germent les riches moissons de la plaine flamande, une drève, bordée de deux rangées d'arbres élevés, part de la route d'Adinkerke à La Panne et aboutit à un hameau. Quelques maisonnettes s'y blottissent à l'abri des grands vents, terribles pendant la mauvaise saison. Chaque année, elles sont fraîchement repeintes au lait de chaux ; des bandes de couleurs éclatantes, du bleu, du vert, de l'orangé, encadrent les portes et les fenêtres; les panneaux des volets, les barrières d'entrée, en deux tons, blanc et bleu, blanc et vert, contribuent à l'aspect coquet de l'ensemble. Des fleurs garnissent le jardinet devant la maison, et des carrés de plantes potagères : l'utile et l'agréable. L'habitant est agriculteur ou pêcheur, souvent les deux. La femme sarcle le champ de pommes de terre pendant que l'homme monte sa barque. Entre les sables et la campagne, à la fois rural et marin, ce point est le plus typique de la Flandre maritime.

Le hasard des recherches historiques me conduisit dans ces parages, voici plusieurs années de cela. A l'entrée de la drève, dans son nid de verdure, une petite villa m'avait séduit. A la fenêtre, une pâle figure de vieillard souriait doucement. M. de Molinari, me dit-on. Le célèbre économiste terminait

là ses jours dans le calme et la solitude. Il atteignait un âge avancé. Un automne, j'avais encore vu son regard aimable et bon, qui se distrayait à la vue des passants : au printemps suivant, le regard s'était éteint, et la maison avait clos ses fenêtres. J'y vins à mon tour chercher le même calme et la même solitude, nécessaires à mes travaux.

Au cours de l'été de l'année 1912, un homme d'aspect triste et modeste, accompagné d'un garçonnet portant la culotte courte et large, de drap noir aux broderies multicolores, s'installa dans une hôtellerie voisine. Je ne sais pourquoi, je l'imaginai sous le coup de quelque drame sentimental qui l'aurait étourdi, et dont il n'aurait pu parvenir à se relever. J'appris qu'il était Autrichien, et professeur dans un lycée de Vienne. Quelqu'un nous mit en relations.

Rien de ce qui est germanique ne m'a jamais attiré; pas davantage les produits de cette culture tambourinée sans modestie de par le monde : elle ne m'éblouissait, ni ne me séduisait. Je trouvais qu'en littérature, comme en art, comme en histoire, comme dans les différentes branches de l'activité humaine, elle « en mettait » toujours trop peu, ou trop, et qu'en ce dernier cas ce n'était jamais du meilleur. J'avais avoué, devant des étrangers qui en prônaient les mérites, ne pas découvrir les supériorités qu'ils lui reconnaissaient :

— Vous ne pouvez en convenir, me fut-il répondu crûment ; ils vous ont battus en soixante-dix.

J'estimai ne devoir rien répliquer à un argument de ce genre ; il me sembla démontrer, avant toute autre chose, la médiocre qualité d'âme de ceux qui me l'opposaient. En invoquant à mon encontre cet étrange déclinatoire d'incompétence, sans doute croyaient-ils asseoir la supériorité d'un jugement par ailleurs moins sûr de soi. Mais je retins l'argument, parce qu'il précisait à merveille la situation morale dans laquelle nous, Français, nous trouvions de par notre défaite, à l'égard de certains, en Europe, plus nombreux que nous ne pensions.

Quoi qu'il en soit, un trait d'union s'était posé entre le professeur autrichien et moi; il fallut bien être poli, et échanger quelques paroles.

Dès l'abord, et sans autre préambule, mon interlocuteur m'affirma péremptoirement sa certitude de la guerre inévitable entre l'Angleterre et l'Allemagne; il ne donnerait pas,

en ce cas, grand'chose de la peau du léopard britannique. Déjà, certifiait-il, les Musulmans des Indes et de l'Egypte sont fortement travaillés contre leurs hautains dominateurs, par des agents nombreux et actifs. Ils ne manqueront pas de se soulever au premier appel du Kaiser. Et du jour où la flotte allemande aura débarqué deux cent mille hommes en Angleterre, la guerre sera finie.

— C'est possible, répondis-je; mais là, précisément, gît la difficulté.

J'opinai que si le Kaiser voulait à toute force avaler la Grande-Bretagne et l'Irlande, il y trouverait probablement une arête, suivant une expression familière, mais imagée et juste. Je conclus :

— En tous cas, s'ils se battent, apprêtons-nous les uns et les autres à recevoir les horions.

Le professeur ne fut pas le moins du monde convaincu ; il sourit en me considérant non sans une nuance de pitié. Nos relations se bornèrent à ces paroles échangées, et peu après il partit, à la joie de son hôte. Ses spéculations politiques et ses rêveries sentimentales n'avaient en rien altéré la solidité de son appétit, qui absorbait largement le bénéfice escompté par l'aubergiste sur le prix de la pension. Un jour, on avait tenté une expérience : surveillé par le trou de la serrure et laissé en tête-à-tête avec un plat garni comme pour quatre, le professeur s'empiffra à en crever; puis, n'en pouvant plus, il prit avec ses doigts les morceaux auxquels il lui fallait par force renoncer, lécha la sauce qui en dégouttait, et les remit soigneusement dans le plat.

Ce trait de culture germanique m'amusa. Mais la conviction, la sérénité avec lesquelles le professeur avait affirmé les intentions du Kaiser, sa certitude inébranlable de les voir triompher me frappèrent. De toute évidence, cet homme ne parlait pas en son nom seul; il exprimait, il divulguait la pensée, la certitude de tout un peuple, de toute une race.

Cet incident, menu en somme, cette conversation familière tenue en arpentant à petits pas la drève du Duinhoek fixèrent mon opinion : ceux qui croyaient à une conflagration européenne dans un délai assez rapproché et sur l'initiative de l'Allemagne étaient dans le vrai; les pacifistes, au contraire, ou bien s'illusionnaient involontairement en présence de réalités

certaines pour tout esprit non prévenu par des utopies, si généreuses fussent-elles, ou bien travaillaient sciemment à affaiblir la France, c'est-à-dire l'obstacle le plus résistant que le Kaiser rencontrerait tout d'abord dans l'accomplissement de ses projets de domination mondiale.

Depuis lors, la succession des événements qui se déroulèrent en Europe accentua la menace constante de l'orage qui sourdement grondait au loin. De jour en jour, on pouvait anxieusement se demander : de quoi demain sera-t-il fait? Mais l'aveuglement que présumaient les paroles du professeur autrichien rappelait obstinément à ma mémoire la vieille citation latine : « Quos vult perdere Jupiter dementat », Jupiter rend fous ceux qu'il veut perdre. D'autre part, il y avait des *signes :* la sagesse et l'éducation de l'esprit public en France, que peu d'étrangers devinaient, sous des apparences contradictoires, des manifestations tapageuses et purement superficielles ; l'énergie des jeunes générations qui se fortifiaient le corps en prouvant chaque jour plus de vitalité et de hardiesse, et qui conformaient leurs âmes aux grands modèles légués par notre histoire ; l'attitude nouvelle des Alsaciens-Lorrains ; d'autres encore, devenus évidents aujourd'hui, et qui avaient heureusement échappé à la myopie des espions allemands.

Aussi, en dépit des apparences et des opinions contraires, je gardai intactes mes raisons d'espérer en l'avenir de mon pays.

UN VOYAGE D'ENTENTE CORDIALE

Au début du mois de juillet 1914, un groupe de journalistes et de gens de lettres français et belges parcourait, et, pour beaucoup, découvrait la Grande-Bretagne. Le gouvernement britannique les reçut officiellement à Londres. Sur tout le parcours, les voyageurs furent accueillis avec enthousiasme. Ils n'oublieront pas, et maintenant moins que jamais, la réception dont ils furent alors l'objet. On mit une coquetterie à leur montrer l'Angleterre sous ses aspects les plus séduisants, les plus émouvants, les plus impressionnants. Ce beau pays n'en manque pas, de par son passé comme de par son présent.

A cette occasion, il se prononça, en quatorze jours, environ cent dix discours ; il s'absorba une moyenne de deux banquets quotidiens, sans compter les thés et collations avant déjeuner.

Ce fut, on le voit, un véritable record. Après chaque festin, un orchestre de composition variée exécutait intégralement, parmi les drapeaux et les fleurs, les hymnes nationaux des trois pays représentés, dont les couleurs s'unissaient dans une œuvre de paix avant de devoir le faire sur le champ de bataille.

Ces paroles, que nous reprenions en chœur, guerrières, ou simplement graves, s'accordaient peu à la bonne humeur éminemment pacifique de nos agapes. Et l'un ou l'autre en souriait. Nous donnions à nos voisins d'outre-Manche une poignée de mains dont l'étreinte s'accentuait plus amicalement de jour en jour : à quoi bon évoquer à ce propos tant de « sang impur », à quoi bon crier : « Aux armes ! » alors que nos intentions s'avéraient fraternelles ?

Et cependant...

Un *luncheon* somptueux s'achève, dans un vaste hall d'hôtel, en une des plus élégantes cités de la côte, le long de la Manche. M. Emile Vandervelde, le leader socialiste belge, se lève, comme le champagne pétillait dans les coupes. Il porte son toast à l'entente cordiale de l'Angleterre, de la France, de la Belgique et de l'Allemagne. M. Henri Mazel était désigné pour parler ensuite; il orienta son discours vers un thème inhabituel. Fut-ce ce nom de l'Allemagne jeté en plein dessert qui le détermina ? Je l'ignore. Toujours est-il qu'il évoqua le souvenir des provinces perdues, de l'Alsace et de la Lorraine. Un gros professeur suisse, faufilé parmi nous et qui n'y avait que faire, estima l'occasion propice pour reculer les bornes de la cuistrerie. Il déclara doctoralement à l'orateur que le Kaiser était bien le plus pacifique et le plus humain de tous les mortels, et, spirituellement, ajouta :

— Pourquoi ne les lui réclamez-vous pas à lui-même, ces deux provinces ?

Et voici le piquant de l'aventure : le maire présidant la cérémonie était un Allemand naturalisé Anglais. M. Vandervelde m'a appris, depuis, que le gouvernement avait « démissionné » ce fonctionnaire municipal, d'origine inquiétante.

Lorsque après les toasts l'orchestre attaqua les premières mesures de la *Marseillaise*, je regardai la charmante jeune fille de notre confrère alsacien, M. Bolle. Fleur fraîche et robuste éclose au sein d'une race généreuse et forte, au front la coif-

fure des femmes de sa province, elle semblait le symbole vivant d'une Alsace révélée à nous depuis peu d'années : non plus dans l'accablement de son deuil douloureux, mais souriante devant le mystère de l'avenir, confiante dans les espoirs qu'elle entrevit, une fois prise la mesure de ses maîtres du moment.

Une ombre de gravité traversa la flamme habituellement joyeuse des yeux de la jeune Alsacienne. Elle prononça les paroles de notre hymne national avec une ferveur qui leur attribuait un sens nouveau, ou plutôt leur sens primitif oublié dans la parade des comices agricoles. Une émotion poignante me serra la gorge. Dès lors notre voyage d'agrément, si l'on peut dire, me sembla lui aussi prendre une signification nouvelle. Nous eûmes l'occasion d'admirer l'arsenal de Portsmouth, unique au monde, et le cœur de la puissance navale anglaise ; le port et la superbe rade de Plymouth, si abondants en souvenirs historiques, et que dominent les monuments significatifs de sir Francis Drake et de l'Armada. C'est là que mon voisin de table, un armateur, laissa tomber la conversation sur les Allemands. Il me confia en souriant :

— Nous les attendons d'un moment à l'autre, *you know*... Mais leur visite sera moins pacifique que la vôtre.

— Je suppose que vous ne les laisserez pas venir jusque-là, et qu'auparavant vous les aurez envoyés au fond de la mer ?

— *We 'll try*... Nous essaierons.

La réplique fut donnée sur ce ton mi-convaincu, mi-dubitatif, qui ajoute à l'humour anglais son dernier grain de sel.

Je suis revenu d'Angleterre par Dunkerque, où j'arrivai le quatorze juillet. Je tins à assister à la revue traditionnelle. Le 110e régiment de ligne défila sur les glacis ; il a depuis été cité à l'ordre du jour de l'armée. Combien sont noblement tombés de ceux qui passèrent alors fièrement sous les yeux de la foule ? Le lendemain, j'avais regagné le paisible Duinhoek. Les cultivateurs se réjouissaient des promesses d'une moisson telle que de mémoire d'homme il ne s'en était jamais vu de pareille. Les baigneurs commençaient à accourir à la plage voisine, égayée par les vives couleurs des toilettes d'été, et par les jeux et les rires des enfants qui se préparaient à leur avenir d'homme en bâtissant sur le sable.

Quinze jours plus tard, avec une fureur soudaine, la folie germanique déchaînait sur le monde l'épouvantable cataclysme.

II. — AVANT LA GRANDE BATAILLE

LA MOBILISATION

Le 1er août, une heure et demie du matin. — Le tocsin sonne. Dans la nuit, les cloches s'éveillent et se répondent, de village en village et de clocher en clocher. Des pas sur la route. Au matin, j'apprends que les hommes du Duinhoek appartenant aux classes mobilisables sont partis en deux détachements, l'un à trois heures du matin, l'autre à six heures. Le premier détachement était fort de quatre hommes, et le second de deux.

Mes regards se portent par hasard sur le clocher d'Adinkerke ; une forme anormale se meut de long en large sur la galerie qui couronne la tour carrée et massive, là où s'arrête le toit pointu d'ardoises bleues. Qu'est-ce que ce peut bien être ? Vite, les jumelles ! Je distingue... est-ce possible ?.. Oui, il n'y a pas de doute : je distingue un bonnet à poils, et, sous cette coiffure napoléonienne, un gendarme. Il surveille la frontière du côté de la France ; il donnera l'alarme au cas où les armées françaises s'aviseraient de la violer.

Les mobilisés seuls ont témoigné quelque ennui au moment du départ ; non qu'ils craignent de se battre ; ils sont bien persuadés que cette éventualité ne se produira pas ; mais les voilà dérangés dans leurs habitudes et dans leurs projets pour la saison d'été, dont ils escomptent les bénéfices : on en connaît l'importance sur le littoral belge. Quant au reste de la population, les porteurs de titres, depuis quelque temps déjà, s'attristaient de la baisse des cours : l'événement n'est pas pour relever le moral des porteurs, ni la cote des titres. Mais le gros du public s'inquiète médiocrement. Il prévoit une diminution du chiffre des affaires, et se console avec la certitude de n'être pas impliqué dans la bagarre. Cette certitude est absolue. Personne ici ne recherche les coups, et la neutralité est un confortable bouclier. Qui donc oserait l'enfreindre ? Nul ne doute que ce qui fut appelé depuis « le miracle de soixante-dix » ne se renouvelle. Un journaliste bruxellois formule cet état d'âme, le 3 août au soir, en s'adressant à un confrère français. Il lui offre ses condoléances en prévision des calamités qui ne manqueront pas de fondre avant peu sur la France, et ajoute :

— Voyez-vous, mon cher, il n'y a encore que la Belgique où l'on puisse construire sa maison en toute sécurité.

Après quoi il vide une coupe de champagne.

Le lendemain matin, ce même journaliste, et le pays avec lui, apprend d'un seul coup : 1° l'ultimatum de l'Allemagne au gouvernement belge ; 2° le rejet de l'ultimatum ; 3° la violation de la neutralité, et l'entrée des troupes allemandes en territoire belge.

Un coup de massue. Une stupeur. Un masque de consternation s'applique à tous les visages. Des groupes stationnent en rond aux carrefours ; des colloques s'engagent à voix basse ; les têtes se penchent anxieusement vers l'homme qui parle. Les fausses nouvelles jaillissent d'entre les pavés, avec une abondance, des tendances, et surtout une méthode, qui ne laissent planer aucun doute sur leur origine plus que suspecte.

Ce soir-là, les promeneurs respirant l'air frais sur la digue de mer voient dans l'obscurité de la nuit, au large, des feux blancs, des feux rouges, intenses ; ils s'allument, s'éteignent, ici, là, irréguliers et brusques. Il paraît difficile de repérer le secteur où ils évoluent ; ce secteur se déplace avec lenteur. Une escadre de guerre s'avance précautionneusement dans la direction du Nord-Est.

Les journaux ont publié l'annonce que le premier jour de la mobilisation est fixé en France à la date du 2 août. Le 3, je n'y tiens plus ; je saute dans le premier train pour Dunkerque. Première station française : Braydunes-Ghyvelde. Aux murs, les grandes affiches blanches officielles de mobilisation avec, en tête, les deux drapeaux tricolores aux hampes croisées. La petite gare est bondée. A la manche des employés de chemin de fer, des brassards fournissent sur leur rôle et leurs fonctions des indications variées, que seuls les connaisseurs sont capables de préciser au vu des initiales et des couleurs mystérieuses de leurs insignes.

Les mobilisés, pour la plupart inscrits maritimes, se pressent, se bousculent, s'interpellent joyeusement. Beaucoup emportent leur sac de matelot. Ils respirent une confiance allègre et fière ; elle se devine jusque dans l'au-revoir aux femmes et aux enfants. La marmaille s'accroche en grappes à la barrière du passage à niveau : là, on se fera signe une dernière fois. Les enfants crient, agitent leurs casquettes ; du coin de son tablier, une femme écrase une larme prête à s'échapper de sa paupière ; aux portières des wagons, les hom-

mes se penchent jusqu'après le départ du train, aussi longtemps qu'ils peuvent apercevoir les mouchoirs qui s'agitent en geste d'adieu. Nous causons. Je note avec joie, avec orgueil, le sentiment qui les domine : c'est celui de la *délivrance*. L'oppression du cauchemar qui dure depuis quarante-quatre ans va cesser. On peut se fier à eux pour cela : il suffit de les regarder.

Scène identique aux stations suivantes, à Zuydcoote, à Leffrinckoucke.

Je conterai plus tard ce que je vis à Dunkerque ce jour-là. Le soir venu, quand je regagnai le Duinhoek, j'emportai une inépuisable provision d'espoir, et, en dépit des alternatives possibles, la certitude de la victoire.

L'INVASION PROGRESSE

Pendant deux grands mois, l'orage gronde au loin ; on n'en perçoit ici que les échos, on n'en reçoit encore que le contrecoup.

Le 5 août, le bonnet à poils et son gendarme disparaissent du clocher d'Adinkerke. La nuit suivante, les douaniers reçoivent l'ordre de laisser passer les troupes françaises ou anglaises qui se présenteraient pour franchir la frontière.

La nouvelle de la magnifique résistance de Liège provoque un bel élan d'enthousiasme et une légitime fierté. Au 12 août, on compte 43.000 engagements volontaires. Mais l'inquiétude renaît au fur et à mesure que l'énorme masse des ennemis progresse d'une poussée irrésistible. Les premiers fugitifs arrivent ; ce sont gens fortunés ; de nombreux bagages les accompagnent. Après une première halte, à Ostende, ils continuent leurs pérégrinations le long de la côte. Ils accompliront sans doute le tour du monde. Les uns retourneront à Ostende pour gagner plus rapidement l'Angleterre, d'autres se dirigeront sur les ports français, et les villes de l'Ouest et du Midi. Des baigneurs venus en villégiature pour un mois s'aperçoivent un beau jour, en lisant le journal, qu'ils ne peuvent plus rentrer chez eux, et qu'ils sont bloqués pour un laps de temps indéterminé, mais qui promet d'être long. Les villas de La Panne, à chaque avance de l'ennemi, se vident et se remplissent en un clin d'œil ; la commune passe en quarante-huit heures de dix-sept cents à cinq mille habitants, et

inversement. Les routes connaissent une extraordinaire animation. Les véhicules des modèles les plus hétéroclites sont mobilisés pour le transport de ces gens et de leurs colis. Les voituriers font fortune. Des malins, à cette époque, parcourent la campagne, et offrent aux paysans, qui acceptent, treize francs d'argent en échange du billet de vingt francs, qui n'a rien perdu et ne perdra rien de sa valeur.

Le type de l'inconscient propagateur de fausses nouvelles apparaît. Il vêt l'élégant costume de plage, ou le veston d'alpaga et le pantalon sorti de quelque « confection ». Le teint jaune, il rase les murs, l'oreille aux écoutes. Le regard intérieur de ses yeux se fixe sur le kaléïdoscope de son imagination; les fantaisies qu'il y découvre prennent l'apparence de réalités, auxquelles il croit, dur comme pierre. Hors d'état de raisonner de sang froid, seuls les faits les plus invraisemblables le séduisent et fixent son attention. De la lecture des journaux, il ne retient que les passages négligeables. Il fait tenir toute la guerre dans les menus faits-divers, et ne peut concevoir un ensemble. Le débit rapide, le geste saccadé, il s'absorbe brusquement en de mornes silences, coupés de longs soupirs. Il intensifie et multiplie les nouvelles tendancieuses lancées par l'ennemi. Il cause beaucoup de mal sans s'en douter. Il contribue à énerver l'opinion. Il m'a dit :

— Depuis quelques jours, les aéroplanes volent bas.... c'est mauvais signe!

Le bourdonnement des gigantesques moustiques planant haut dans l'azur est devenu journalier. Ils s'approchent du sol, virent sur l'aile en décrivant une courbe élégante, se posent gracieusement sur la plage ou sur un champ, puis repartent, s'enlèvent avec légèreté, parmi les vols des goëlands et des mouettes. Par bandes, le matin, ils se dirigent vers l'Est; leur peloton se disperse lorsque chacun prend la direction du secteur qui lui est personnellement affecté. Leur mission remplie, ils s'en reviennent à l'heure du couchant.

LA GARDE CIVIQUE

Voici la garde civique sur pied de guerre. Elle fournit les factionnaires postés aux carrefours des routes, où, par discrétion sans doute, ils ne demandent rien à personne, sauf de temps en temps une chope au cabaret voisin. La nuit, elle

envoie des patrouilles à travers la campagne. Les petites communes ne sont pas assez riches pour lui payer des uniformes flambants et de magnifiques chapeaux en cuir bouilli. Il faut se contenter d'une tenue moins reluisante : les habituels vêtements bourgeois; au chapeau melon, une cocarde de vastes porportions suffit à distinguer ces militaires du commun des mortels ; quelques-uns revêtiront la blouse, la fameuse blouse et la casquette à visière verte des héros de mil-huit-cent-trente. Chaque factionnaire repasse au suivant le ceinturon, sa baïonnette et son fusil.

La garde civique alimente un poste qui veille sur la tête de ligne d'un câble téléphonique sous-marin, installé dans les dunes, à proximité de la plage. A ce propos, un incident surgit. Les Allemands s'obstinant à traiter les gardes-civiques en simples francs-tireurs, une mesure s'impose : le désarmement, précurseur du licenciement. La consigne du poste du câble est modifiée; elle enjoint aux hommes de continuer à empêcher quiconque de passer à portée, mais, puisqu'ils sont désarmés, de s'enfuir au cas où des Allemands se montreraient. C'est à leurs femmes que, dans ces conditions, le poste apparaît dangereux, et la plaisanterie mauvaise. Elles se gendarment, à dire vrai, contre l'autorité, et montent la tête à leurs époux, qui, pour en finir, se mettent en grève. Et l'on fait appel à un détachement de territoriaux français cantonnés près de la frontière voisine.

Leur réception s'accompagne d'acclamations, de fleurs, de drapeaux, de cigares, et de tonneaux de bière. Le camp des Français devient pour les baigneurs un but de promenade. Il comporte quelques cabines de plage installées vaille que vaille dans une forte dépression de terrain parmi les dunes, et aménagées en dortoirs, en réfectoire, en cuisine, en bureau. Il n'offre que des agréments pendant les belles journées de septembre. Mais les factions deviennent dures par les nuits où soufflent les tempêtes de l'équinoxe; le sable vole en tourbillons aveuglants; des milliers de pointes d'aiguilles piquent rageusement la figure; le premier devoir des sentinelles est d'ouvrir l'œil : elles ne le peuvent que munies de lunettes d'automobiliste. Le sable prend une température de glace ; il gèle les pieds, des pieds de pères de familles qui s'accommoderaient plus volontiers d'une paire de pantoufles et du coin du feu.

Bientôt, cependant, ces hommes s'aguerrissent, se militarisent; leur teint brunit; leur regard est plus décidé, leur voix plus tranchante. Et les petites misères de l'existence nouvelle avivent leur gaieté native, à laquelle seul apporte son ombre le regret d'être éloigné de la ligne de feu. Voilà bien, désormais, le « Terrible Torial »! On ne tardera pas à le voir brillamment à l'œuvre.

LE VOISINAGE DES UHLANS

Le danger se rapproche. On remise par ordre les drapeaux et les cocardes arborés à profusion au début de la guerre, à toutes les fenêtres et sur toutes les poitrines. On a appris combien la vue de ces emblèmes est désagréable à l'ennemi, et de quelle manière il manifeste son mécontentement dès qu'il en a la faculté. Or, des partis de uhlans courent le pays. Des patrouilles de chasseurs à cheval venues du camp retranché de Dunkerque, des auto-mitrailleuses battent l'estrade et surveillent les routes. Les uhlans ne réussiront pas à endommager la voie du chemin de fer reliant Furnes à Dunkerque. Mais partout où ils passent, ils sèment la dévastation, le meurtre et l'incendie. Ils opèrent en parfaite connaissance de cause: anciens maquignons, anciens marchands de bijoux en toc, ils ont depuis plusieurs années sillonné la région et se guident à coup sûr. Ils vendaient leur marchandise à vil prix; ils consentaient de longs crédits aux paysans, pour se ménager l'occasion de revenir.

Une anecdote à ce propos : une bande de uhlans pénètre dans une ferme, se fait servir à boire et à manger, trouve le menu insuffisant, et réclame au fermier du jambon et du lard. L'homme répond n'en pas avoir. Un des uhlans insiste:

— Vous avez tué et salé votre cochon tel jour. Je vous ai vu : j'étais là.

Il ôte son casque : le fermier et sa femme le reconnaissent. Cet homme était entré dans leur ferme quelque temps avant la guerre pour leur proposer sa camelote, le jour où le cochon passait de vie à trépas.

Ces bandits commissionnés éclairaient à grande distance l'extrême aile droite des Allemands. On détruisit, on dispersa ceux qui tentèrent de pénétrer à Furnes ou à Bergues. Depuis, il n'en fut plus question.

UN TOUR A OSTENDE

Cité doublement célèbre : dans le passé, au titre d'un siège presque aussi fameux que celui de Troie, et qui dura quatre ans; les impatients toujours prêts à se plaindre aujourd'hui que « ça n'avance pas » devraient en relire les péripéties, et faire un retour sur eux-mêmes. Dans le présent, Ostende, au titre balnéaire, jouit de la gloire d'être la mère et la reine du littoral belge.

La mi-septembre. Le danger a passé auprès sans l'atteindre. Au déboucher de Gand, les Allemands venant de l'Est ont infléchi leur marche vers le Sud, au lieu de continuer jusqu'à la mer, comme on l'appréhendait. En prévision de cette avance éventuelle, un amiral anglais s'est tenu prêt à bombarder la ville pour empêcher l'ennemi de s'y établir. Dans cette conjoncture, un personnage s'écria :

— Ça y est ! La saison est perdue !

A La Panne, plus de journaux de Paris, ni de Bruxelles; ceux de Londres parviennent par Ostende, d'où on tire les nouvelles les plus fraîches des événements qui se déroulent dans le voisinage. A chaque « vicinal » qui en arrive, les voyageurs sont littéralement pris d'assaut par les questionneurs.

Avide de me renseigner aux meilleures sources, je saute dans le dit vicinal qui, cette saison pour la première fois, relie directement La Panne à Ostende, en longeant intérieurement les dunes. A Coxyde, à Nieuport, à Westende, à chaque arrêt, des gens se pressent, la figure anxieuse.

Dans le train deux camelots parisiens offrent des journaux de la veille à des prix de guerre. Je n'ai pas encore pu découvrir la loi économique qui établit le prix de guerre, mais j'ai constaté qu'en règle générale il est surélevé quand on paie, et surbaissé quand on reçoit. Le mystère de ce phénomène, en apparence contradictoire, mériterait une étude explicative. En attendant, le taux moyen des journaux à cinq ou dix centimes ressort à ving ou trente. Le temps d'y jeter un coup d'œil, et le train s'arrête à Mariakerke. Des gardes civiques en armes traversent le couloir central du wagon, et constatent que chaque voyageur tient un papier plié à la main; après quoi ils sont persuadés qu'ils ont vérifié l'identité de chacun. Quelques minutes plus tard, arrêt définitif à Ostende.

Le vent souffle frais sur la mer agitée ; peu de promeneurs sur la digue ; mais les cafés sont pleins de consommateurs. En ville, une animation bruyante dans les rues ; des remous de foule devant les vitrines des marchands de journaux. Des feuilles bruxelloises ont transféré leurs assises jusqu'ici, et paraissent avec des moyens de fortune. Nombre de Bruxellois ont émigré de même, peu soucieux de goûter aux charmes de l'occupation allemande. De là des rencontres, des interjections :

— Vous ici?... Pouvez-vous me donner des nouvelles de...

Ainsi à tous les coins de rue.

Un bruit de pas rythmés, celui d'une troupe en marche : elle approche, et son aspect ne manque pas de surprendre.

Cinq cents gamins de douze à quatorze ans, équipés de bonnets de police de fabrications diverses, en papier, en carton, voire en drap, et armés de fusils et de sabres de bois, défilent en bonne ordre. Régulièrement formés en sections, par files de quatre, des officiers les commandent, reconnaissables à leur écharpe rouge taillée dans quelque vieux rideau. L'alignement est observé, le pas enlevé, bien cadencé. Voilà qui promet une génération militaire.

Ce bataillon se rend à jours fixes sur un terrain libre, dans la proximité immédiate de la ville. Là, on se divise en deux groupes : les Belges et les Boches, et on se cogne. Un pseudo Boche ayant regagné le domicile de ses parents avec un trou dans la tête, la police intervint, et interdit ce petit jeu, dangereux.

Je finissais d'admirer l'allure martiale des jeunes Ostendais des classes 1920 à 1924, lorsque, comme tout le monde, je rencontrai un ami. Il me narra la plus récente prouesse de M. Lebureau.

La défense côtière siège à Ostende. Les officiers qui la composent avaient pris une excellente initiative. Ils avaient réuni, organisé, équipé, un corps de trois cents *marins* volontaires, que des officiers-mariniers français instruisirent ; ces gens de mer allaient pouvoir rendre les services techniques que l'on était en droit d'en attendre. M. Lebureau devait décider de leur affectation. On le questionna à ce sujet.

Il ne répondit pas. Il s'était transporté de Bruxelles à Anvers, avec son rond-de-cuir et les bonnes habitudes qui en

dépendent. Son mutisme résista à de multiples et urgentes objurgations. Enfin une réponse vint. Elle émanait du général commandant le corps des volontaires de l'armée *de terre*, et disait en substance : « M. Lebureau m'avise que vous disposez d'un détachement de trois cents volontaires ; envoyez-les moi ; je les verserai moitié dans l'infanterie, moitié dans la cavalerie. »

LES DERNIERS BEAUX JOURS

Vraiment, les horreurs de la guerre ont-elles au passage frôlé le paisible Duinhoek? On serait tenté de se le demander. Les aéroplanes et les dirigeables amis, la garde civique, les incidents du poste du câble téléphonique n'en ont pas donné une image tangible bien effrayante. En septembre, quelques convalescents achèvent à La Panne leur guérison dans une maison de repos appropriée à leur usage. Ils s'appuient au bras l'un de l'autre, et vont à petits pas s'asseoir sur les bancs de la digue de mer, ou se chauffer au soleil dans les dunes.

La fin d'une belle journée d'automne. Les rayons du soleil font papilloter l'or des feuilles aux grands arbres de la drève. Un pauvre vieux suit le sentier qui vient de la frontière. Il est sec comme un sarment, le col de la poitrine ouvert, le poil rude et grisonnant. Il demande son chemin ; un faux renseignement l'a égaré. Fugitif des environs de Spa, il se retrouva au Havre, d'où il partit avec l'idée de gagner Ostende. Il a beaucoup marché ; il est las. Avant la nuit, il doit atteindre Furnes pour le visa de ses papiers. Il entre se restaurer et se reposer quelques instants. Bientôt, les yeux rassérénés, mais le pas encore alourdi de fatigue, il s'engage dans le sentier qui coupe au court et qui épargnera ses pas. Il s'appuie à un bâton noueux cueilli dans un bois, le long de la route. Empoussiéré d'or par les rayons du soleil mourant derrière la dune, il disparaît au premier tournant, tandis que, perché sur un haut peuplier, un merle siffle un air de bravoure.

A quelque temps de là, durant toute une matinée brumeuse et sombre, des coups de mine explosent à courte distance. Le génie fait sauter, entre Saint-Idesbald et Coxyde, une villa suspecte, bâtie sur le front de mer. L'après-midi, une haute colonne de fumée noire monte lentement, et la flamme de l'incendie allumé pour compléter l'œuvre de la dynamite a

peine à percer le brouillard. Les Allemands avaient préparé là un véritable bastion et une source d'énergie électrique. L'incendie éteint, il faut en revenir à la dynamite pour achever d'en détruire les restes. A la suite de cette aventure, on crut prudent de défoncer tous les tennis, et jusqu'à un réservoir d'eau bétonné.

La guerre dure depuis deux mois et demi.

Nous n'avons jusqu'ici que faiblement entendu le bruit du canon. Le 22 août, l'écho de très lointaines détonations s'est répercuté contre la ligne des collines de sable qui nous protège contre le vent de mer ; le lendemain, un roulement, ininterrompu du matin au soir, et ponctué de salves, présage une action formidable : la grande bataille se livrait depuis Courtrai jusqu'à l'Ardenne. La canonnade ne retentit à nouveau que le 4 octobre, dans la direction du Sud. Le 11, elle se rapproche sensiblement.

Au soir de ce jour, les habitants des petites maisons tapies à l'abri du Coin des Dunes assistent à un spectacle extraordinaire. Ils sont englobés désormais dans la zone la plus active des opérations de guerre. Auprès du danger imminent pendant des mois, presque sans trêve, la canonnade fera trembler leurs vitres.

III. — LA RETRAITE

LES AVANT-COUREURS

Sauf le canon qui, par intervalles, commence à gronder à grande distance, la journée du 11 octobre est calme. Au bord de la mer, dans la campagne, la plupart des villas sont vides d'habitants, enfuis vers des régions plus tempérées. Personne sur les routes désertes. Une inquiétude pèse sur les humbles, attachés à la glèbe. Les choses elles-mêmes, je ne sais pourquoi, semblent angoissées par l'attente de quelque événement extraordinaire. Oui, le calme trompeur de cette journée est gros de menaces obscures. Le soleil se couche, sanglant. Aucune brise n'a dissipé les brumes blanches exhalées par les terres humides ; sur le canal, suivant les sinuosités des watergangs, elles stagnent en flocons d'ouate épaisse ; plus légères, elles enveloppent les fermes au milieu des prairies, ou s'agglomèrent dans les clairières au milieu des petits bois

d'aulnes, de peupliers, de bouleaux et de sapins. Le silence règne. La nuit est venue.

Soudain, loin, très loin, une rumeur, un grondement sourd. Si cela venait du Nord, on croirait à quelque houle se brisant sur la plage avec violence. Mais non ; le bruit arrive distinctement de l'Est. Il grandit, se rapproche avec la rapidité et la violence d'un raz-de-marée, jusqu'à devenir un fracas formidable : la ruée, en trombe, d'automobiles filant à toute vitesse sur la route de Furnes, puis sur celle d'Adinkerke, et se dirigeant vers La Panne. Tous les modèles, depuis la limousine confortable et bien close jusqu'à la torpedo de course, des petites, des grandes, couvertes de bâches de fortune, il en défile des centaines, bolides sombres, plus obscurs encore des rayons de leurs phares aveuglants dont la lumière crue, projetée à l'avant, qui découpe à l'emporte-pièce des images : les gens qui ouvrent de grands yeux ronds pour les regarder passer, les maisons, les arbres qui bordent la route. Avec furie, les trompes cornent, les sirènes grincent. Le sol tremble. Dans les maisons secouées sur leur base, les assiettes accrochées aux murs vibrent comme des timbres électriques. C'est un torrent qui dévale, un élément qui se déchaîne.

Une accalmie, puis commence la marche lente des voitures de convoi, un bruit de ferraille, des pas de chevaux sonnant sur le pavé, qui se prolongent tard dans la nuit. Pas moyen de fermer l'œil. Le lendemain matin, les automobiles, dont les hôtes ont couché dans les hôtels de La Panne, refont la route en sens inverse, et, d'Adinkerke, filent vers la France et Dunkerque.

SUR LA ROUTE ET SUR L'ESTRAN

Un flot de soldats a submergé le pays. L'armée de forteteresse échappée d'Anvers, sauvée de l'étreinte de l'ennemi et grossie des traînards et des éclopés, bat en retraite pour se reformer en France. Ce qu'il reste de l'armée de campagne s'arrête sur les lignes de l'Yser ; flanquée et énergiquement soutenue par nos fusiliers marins, elle réussira à s'y maintenir jusqu'à l'arrivée des renforts qui la relieront aux armées alliées. L'immense ligne de bataille, la plus étendue dont l'histoire ait jamais fait mention, ira dès lors de la mer du Nord jusqu'à la frontière de la Suisse, formant un coude en pointe au confluent

de l'Aisne et de l'Oise, et serpentant autour de Verdun.

Par les routes venant de Furnes, par la voie du « vicinal » d'Ostende qui suit en courbes immenses le terrain plat à travers les dunes, enfin par l'estran, autant de colonnes marchent sans arrêt : des escadrons de cavalerie, en ordre, les hommes tantôt montés et tantôt tenant leurs chevaux en main ; des batteries d'artillerie avec leurs caissons ; des voitures du corps des transports, qui correspond à notre train des équipages. En dernier lieu les fantassins, d'abord par régiments en formations régulières, puis par unités de plus en plus disparates.

Le 14 octobre. Jamais je n'oublierai ce spectacle. Vers la fin du jour, le ciel d'un rouge sang, d'un rouge de feu, strié de quelques nuages ; le brasier du soleil commence à sombrer à l'horizon de la mer du Nord, calme et lisse. Une brume ténue enveloppe les formes dans une atmosphère dorée et pourprée. Pas un atome de vent, pas un brisant sur la grève ; des luisances métalliques vibrent à la surface de l'eau, que parfois un long frémissement parcourt. Une à une, des barques de pêche s'échouent doucement, tandis que le flot se retire. Chaque corps de nef marque une grosse masse noire, d'où les voiles ballottantes, inertes, s'enlèvent et se découpent à contrejour sur le ciel, avant de s'affaler sur le pont. Sur leurs robustes épaules, les pêcheurs, dans l'eau jusqu'à mi-cuisse, débarquent les paniers de poisson, qu'ils alignent sur le sable avant de les emporter au village.

Je vis rarement tableau plus grandiose dans sa sérénité. Voici ce qui le rendait tragique.

Au premier plan, sur la plage, quelques bataillons ont formé les faisceaux. Derrière les fusils, la double rangée des hommes se tient debout, au repos. Entre ces lignes et la mer, la longue colonne en retraite passe, lentement ; elle émerge de la brume, du côté de l'Est, et se replonge dans la brume, du côté de l'Ouest. Elle s'articule en groupes amorphes qui ont été des sections ou des pelotons. Le pas de ceux qui marchent s'alourdit, se fait las. Des intervalles irréguliers séparent les groupes, blocs confus d'où pointent des canons de fusil. Il s'y mêle des civils en fuite devant l'invasion, des hommes chargés de besaces, des femmes chargées d'enfants.

Ces images se silhouettent en ombres. Et bien qu'il y ait là des milliers et des milliers d'hommes, un silence de plomb

pèse sur eux, un silence accablant fait de fatigues, de peines et d'angoisses. Ce spectacle dure jusqu'à la nuit noire, où tout se fond et s'efface. Il continuera plusieurs jours encore.

LA FIN DU DÉFILÉ

Les derniers groupes maintenus en bon ordre sont passés en chantant. Voici, à leur suite, la foule des éclopés, des isolés, de ces traînards qui ont perdu leur régiment et le cherchent partout où ils ont le plus de chance de ne pas le retrouver : mélange d'hommes provenant des corps les plus divers, aux équipements incomplets, aux uniformes fantaisistes, aux accoutrements bizarres où l'élément civil domine au point qu'il ne reste plus du militaire que le fusil. Chacun se tire d'affaire comme il peut ; quelques-uns n'ont mangé depuis deux jours qu'un peu de biscuit, une pomme, une betterave crue.

Le 12, le gouvernement belge s'apprêtait à s'embarquer à Ostende pour le Havre. On avait pressé la reine de l'imiter. Elle refusa de quitter la ville tant qu'il y resterait un malade ou un blessé. Dans la nuit de 12 au 13, on en évacua douze mille ; le 13, le 14, on continua, utilisant le bateau et le chemin de fer pour les grands blessés ; quant aux autres, ceux qui pouvaient se tenir debout, on leur indiqua la route, avec Dunkerque pour point de ralliement. Le 14 au soir, tous avaient évacué Ostende. La reine consentit enfin à quitter la ville à son tour : le 15 au matin, les Allemands y faisaient leur entrée.

Les éclopés traînent la jambe, harassés de fatigue, un pied emmailloté dans des linges, ou le bras en écharpe. D'autres, sans blessure apparente, pâles, les traits tirés, la sueur au front, s'arrêtent, épuisés, les yeux égarés. Ils s'allongent à même le sol, leur sac pour oreiller. Une pluie fine et pénétrante tombe, embue l'atmosphère, détrempe la terre.

Depuis sept jours, le triste cortège ne s'est pas interrompu. Il se met en branle au petit matin, et s'arrête à la nuit. Il s'entremêle de civils, de plus en plus nombreux, et qui finissent par le composer exclusivement : ce sont les fugitifs des campagnes envahies, des villes occupées par l'ennemi, d'Anvers, de Bruges, d'Ostende. Les hommes ploient sous le poids de sacs, de besaces gonflées à crever; d'aucuns, par deux, s'as-

socient pour porter plus aisément leur fardeau, suspendu à quelque forte branche fraîchement coupée. Des femmes suivent, les enfants dans les bras ou traînés par la main ; elles poussent des voiturettes de bébés, des bicyclettes avec un poupon sur la selle et un filet à provisions sur le guidon. Par tribus, ces gens s'installent sur les bancs devant les estaminets, sur un tronc d'arbre dans les bois, en rond sur l'herbe d'une prairie, et prennent leur repas. Un vrai pique-nique, semble-t-il; et des rires fusent au moindre bon mot, au moindre incident. Déjà l'attrait de l'inconnu, l'imprévu de l'aventure dissipent un moment la tristesse du départ.

Cependant les fugitifs sèment la panique sur leur passage. La contagion de la peur gagne les régions qu'ils traversent. Sous mes yeux, de pauvres familles empilent précipitamment leur mobilier sur des charrettes, des charretons tirés à bras : elles pourraient en toute tranquillité ne pas bouger de leurs demeures. Sur leurs barques, les pêcheurs entassent famille, mobilier, et jusqu'à leur provision de pommes de terre pour la saison d'hiver. Ils mettent à la voile, gagnent le large et se réfugieront dans quelque port ami.

C'est un véritable exode. Rarement l'histoire offrit pareil spectacle d'une population fuyant devant pareil fléau.

L'humidité se condense en perles d'eau qui scintillent aux branches, aux feuilles jaunissantes encore attachées à l'arbre. Elle tombe goutte à goutte sur le tapis des feuilles envolées déjà, et qui garnissent les routes et les sentes, où elles s'enlisent sous les pas des hommes dans une boue liquide.

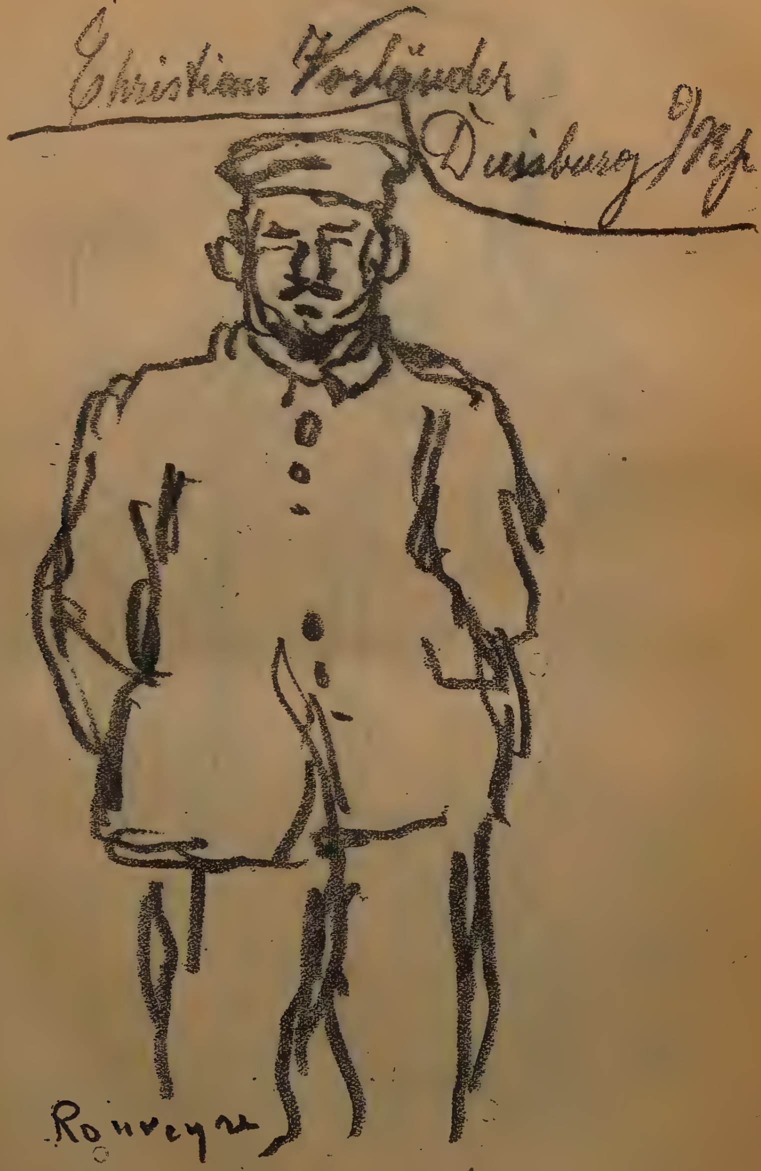
Le huitième jour, l'exode est terminé. Depuis l'avant-veille, la canonnade, très proche cette fois, retentit avec violence. La ligne de feu s'approche à dix kilomètres.

La formidable bataille des Flandres vient de commencer.

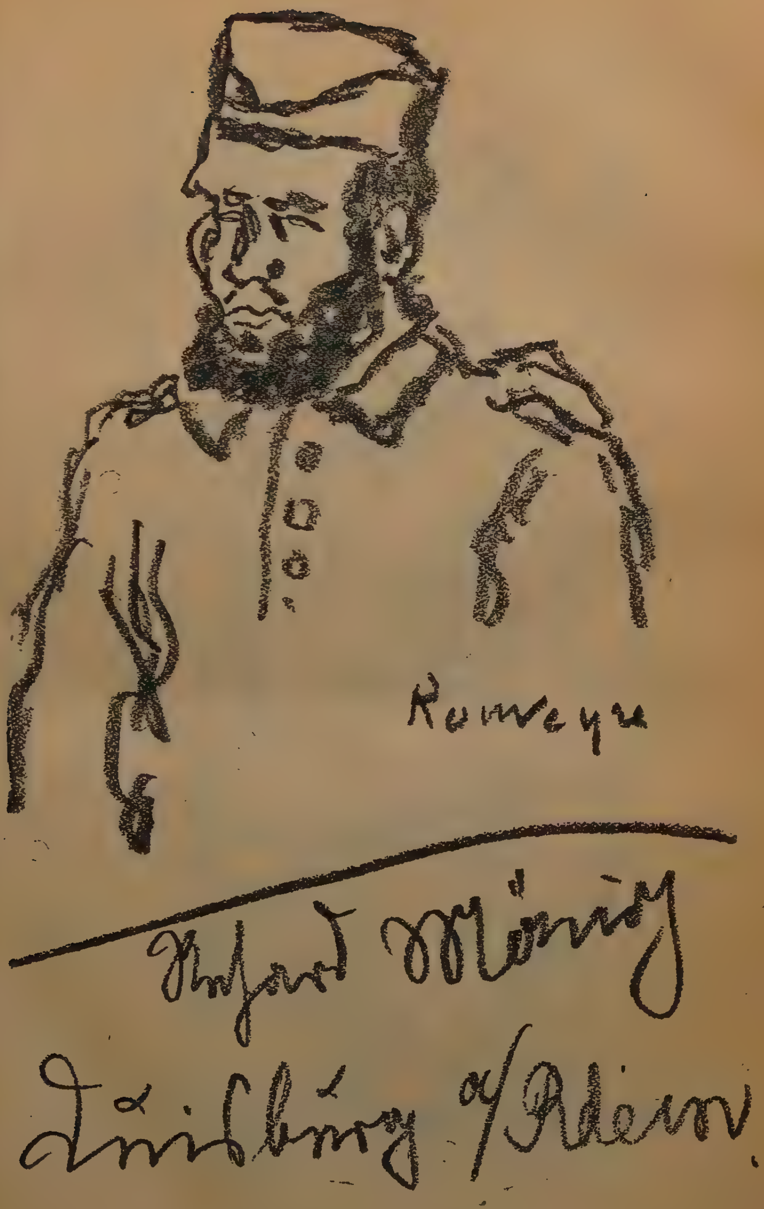
HENRI MALO.

PRINCE DE RADOWITZ

Rouveyre


Christian
Duisburg
Rouveyre

Rouvayre


Duisburg a/Rhein

Emil Rivière
Roulx Bx. Station
Roukeyn

Rouveyre

Rouveyre.

A UNE PREMIÈRE COMMUNIANTE

—

Mon enfant, la fauvette à tête noire niche.
Tu vas faire ta première communion ;
Ton âme ailée et chantante dans un rayon
De Dieu se pose sur l'humble et sombre corniche.

On t'a déjà dit souvent que tu n'es point riche,
Mais jamais dans toute sa gloire Salomon
N'eut un palais comme le tien et où le nom
De Jésus-Christ parmi les lys de Juin s'affiche.

...Non seulement le nom, mais encore le cœur
De ce toujours présent et insigne Seigneur.
Il est temps de quitter ce coin où tu te caches.

Ose. Encore un coup d'aile et tu es à genoux,
O mon ange ! dans ta longue robe sans tache,
Et tu vis en Celui qui meurt d'amour pour nous.

FRANCIS JAMMES.

1915

L'IDÉE ALLEMANDE DU DÉVELOPPEMENT

HEGEL. BISMARCK. GUILLAUME II.

—

Après 1870, les Allemands ont fait le roman de la Puissance, comme Hegel, leur grand philosophe, avait fait le roman de l'Esprit. Les deux entreprises, la politique et l'intellectuelle, procèdent pareillement du principe d'idéalisme transcendantal (quel ogre de principe !), dont Kant et Fichte furent les premiers théoriciens, et qui est l'essence de l'intelligence allemande.

On pourra s'étonner de voir une chose aussi brutale que la puissance allemande rapportée à une cause que l'on vient d'appeler l'idéalisme. On admettait communément que si cet idéalisme avait, à une certaine époque, été un état d'esprit propre à l'Allemagne, la Prusse avait changé tout cela en instaurant le culte de la Force.

Mais la Prusse n'a rien changé du tout ; au contraire, elle est restée dans la tradition de l'esprit allemand, dont elle a exprimé, dans l'ordre des faits, les plus intimes qualités. Le militarisme prussien est l'aboutissement de l'idéalisme hégélien. Le manifeste des intellectuels allemands signifiait clairement cela. Ces gens étaient logiques en affirmant une solidarité dont, seuls, pouvaient s'étonner les songe-creux et les pacifistes, pour qui le fait militaire, le fait de force, est on ne sait quoi qui est en dehors de la vie. Ce sont eux qui étaient en dehors de la vie.

Il y a donc, en Allemagne, entre l'ordre militaire et l'ordre mental, un lien étroit de dépendance. C'est qu'il ne faut pas, quand il s'agit des Allemands, entendre, par idéalisme, la chose

purement intellectuelle et contemplative que ce terme peut désigner ailleurs. L'Idéalisme allemand est la science de l'Idée; et cette Idée, au témoignage de ceux qui l'ont observée dès son origine, comme Mme de Staël, est imprégnée de sentimentalité. C'est la dialectique au service du sentiment. Tel qu'il est, en raison même de ce qu'il puise de force dans le sentiment, cet Idéalisme est un principe, non pas contemplatif au sens intellectuel du mot, mais actif, virulent, qui peut, selon l'occasion, devenir pratique et même offensif.

On n'ambitionne certes pas, au milieu des événements tragiques où nous vivons, la moindre adresse à entrer, pour s'en donner le spectacle, dans les raisons mentales des gens d'outre-Rhin. Cependant, on conçoit assez bien ce qui s'est passé dans les cervelles allemandes au XIXe siècle et depuis. On voit se développer, dans ces cervelles, un idéalisme subjectif qui, ayant pour argument l'identité du sujet et de l'objet, du monde extérieur et de l'idée (sentimentalement complaisante pour elle-même) que l'on s'en fait, — s'est finalement traduit, la réussite politique intervenant, par l'ambition de tout absorber dans la façon de penser, dans la façon d'être allemande. C'est un idéalisme vorace.

Ces suites très matérialistes de l'Idée étaient naturelles chez un peuple où l'idéalisme n'a jamais été quelque chose de désintéressé. En Allemagne, ce que l'idéalisme a exprimé, c'est, en tout et pour tout, l'Allemand, l'Allemand dans ce qu'il a de plus particulier et de plus ambitieux, de plus exclusif et de plus extensif. Pour exceller dans l'idée subjective, dans l'individualisme sentimentalo-intellectuel, il n'y a, il n'y a eu, que l'Allemand. Au plus profond de la sensibilité germaine est enfoncé le don, encombrant pour les autres, de se prendre au sérieux. Se prendre au sérieux, se faire du Moi et des puissances du Moi l'idée la plus intuitive, la plus imaginative, la plus pathétique, la plus émue ; être gros de son propre Moi comme de quelque inépuisable émotion : l'Allemand est doté, pour cela, d'une sensibilité toute spéciale, qui n'appartient qu'à sa race. Cela gît dans ses moelles. Il a sur le Moi, par le sentiment, des intuitions uniques. Lorsque Fichte parle du Moi comme de ce qui se pose soi-même, l'Allemand comprend avec abondance. Et cela n'est rien encore : Fichte, qui est déiste, identifie le moi et la conscience, laquelle contient

la loi morale, c'est-à-dire la preuve de Dieu, et il ne s'agit donc ici, pour saisir le Moi, que de faire acte de déiste, ce qui est à la portée de tout le monde dans un pays protestant. Mais lorsque Schelling parle de l'Absolu, lorsque Hegel, qui a donné à la philosophie allemande une direction plus intellectuelle, met à l'origine de tout l'*idée* (*Begriff*), l'idée pure, l'idée en soi, l'Allemand, toujours par le sentiment, conçoit d'emblée tout cela. Alors que nous ne sommes pas bien sûrs, même après avoir peiné sur les volumes de la *Logique*, qu'une telle idée-mère, qui d'ailleurs représente un progrès expérimental sur l'Absolu de Schelling, soit réellement atteinte, une grâce spéciale fait que l'on n'a Outre-Rhin, ou que l'on n'avait, pas le moindre doute là-dessus. Tout bon Allemand l'a, en quelque sorte, vue, de ses yeux vue, cette Idée-mère ; il en vient ; il vient « du sein profond des Mères ». Et, en effet, il l'a trouvée au fond de son propre Moi, où il s'est, non pas, comme Montaigne, roulé avec mille grâces, mais vautré avec lourdeur et conviction. Il n'eut enfin qu'à *se* « penser », à user de la puissance de rumination mentale et sentimentale qui lui fut départie par la Nature avec une prodigalité mystérieuse.

A cette émotive force de conception, toujours grosse d'un *ensemble*, ajoutez une autre faculté maîtresse, qui lui est intimement liée : le don de Développement (*Entwickelung*). Et, en effet, patience provient de conviction. Ce don qui ramène tout à l'identité, — à l'identité allemande, à une grisaille uniforme, a-t-on pu dire, — a manifesté tel quel une constance particulière en Allemagne. Tous les peuples ayant marqué une période dans la civilisation l'ont eu aussi. Partout il est la suite d'un état d'esprit donné. Mais jamais il ne s'est trouvé aussi tenace qu'ici. Des gens capables de concevoir l'univers comme réductible à l'idée qu'ils s'en font, et de se maintenir dans une telle façon de sentir, ne s'arrêteront pas qu'ils n'aient conçu l'univers entier à leur manière (pas plus qu'ils ne s'arrêteront, dans l'ordre pratique, s'ils le peuvent, qu'ils ne l'aient conquis).

Hegel a fait, dans le domaine ontologique, cette conquête ; Gœthe aussi, dans le domaine poétique. « L'unité de l'idéal et du réel », c'est ce que j'appellerai seulement, — non point chez Gœthe qui reste essentiellement poète, — mais chez

Hegel, *l'unité allemande*. Elle s'est faite là, avant de se faire, par un effort analogue, dans l'ordre politique. On lit comme une sorte de féerique roman de l'Esprit ces scolastiques chapitres de Hegel sur le développement de l'Idée. Il en fait sortir le monde, comme ces fakirs de l'Inde qui font, dit-on, en un instant, sortir une plante complète, fleurs et fruits, d'une motte de terre couvée par leur regard magnétique. Aujourd'hui, cette œuvre hégélienne peut être quelque chose de plus qu'un jeu puissant de l'intelligence. Elle peut prendre une signification presque tragique. On s'avise de ceci que Hegel fut, comme penseur, le plus représentatif des Allemands. Cette dialectique hégélienne, partant de l'esprit (ou du sentiment) pour aboutir à l'esprit (ou au sentiment), après avoir parcouru les divers règnes du monde et en avoir construit un Etre, identique, sous ses apparents contrastes, à l'unité de l'idée (ou du sentiment) qui l'a conçu, — on se dit que, tout de même, elle avait, de son côté, dans toutes ses parties, une âme commune, une commune substance ayant nom Allemagne, — cette même Allemagne qui a pu déchaîner la guerre universelle! On n'est que trop amené à se rappeler que l'encyclopédique théoricien du Développement vivait dans un pays dont les manières d'être le soutinrent et expliquent surabondamment le succès et l'empire qu'y obtint son enseignement. La faculté du développement, elle s'attestait, là aussi, dans la moyenne des esprits et des activités, par des qualités, peu aimables mais efficaces, de conviction, de patience, de discipline, d'organisation. Connaissons bien notre ennemi, connaissons-le d'autant mieux qu'il est un ennemi mortel, c'est notre premier devoir; et disons-nous que ce pays seul a rendu possible ce philosophe et son *absorbante* philosophie germanique de l'Universel.

Vers le temps où l'œuvre hégélienne avait épuisé, avec son premier succès, ses destinées immédiates, un homme commençait sa carrière, qui devait faire passer dans la pratique les idées de Hegel sur la force considérée comme signe du droit. Il devait donner au peuple allemand le signal des réalisations. Chez Bismarck, l'instinct réaliste de la Force s'est trouvé avec la même profondeur et la même puissance que l'intuition de l'idée en soi chez Hegel. Il en a tiré, dans l'or-

dre politique, un développement aussi lié que celui créé par Hegel dans l'ordre ontologique. Ce sens de la Force le tourna vers la monarchie prussienne où, pour lui, se trouvait la substance de tout état politique possible en Allemagne. On ne sait s'il a beaucoup raisonné, ou ratiociné, sur l'histoire de la maison de Hohenzollern depuis Frédéric II; en tous cas, il avait mieux, là-dessus, que le raisonnement abstrait et que l'étude plus ou moins livresque : il avait la tradition vivante, mêlée à son sang de junker, accordée avec ses plus irrésistibles instincts personnels, évaluée par sa claire intelligence. Il eut de la sorte accès auprès de Guillaume Ier. C'est de beaucoup la circonstance la plus considérable de sa vie, que celle où il rappela le roi de Prusse inquiet, hésitant, et perdant pied dans le mouvement progressiste, au véritable sens des traditions de sa Maison. Le souvenir de cette scène domina probablement toujours les relations des deux hommes.

Avec Bismarck et ses compagnons, Guillaume, Moltke, Roon, une force se formait dans l'état prussien, qui n'a d'équivalente que celle apportée à la France par l'accession de Richelieu, du Comité de Salut public, ou de Napoléon. Qu'on n'attende pas de moi les récriminations d'usage, ou de style, sur l'opinion de ces hommes, du premier d'entre ces hommes, relativement à la force considérée comme le signe du droit, ou même comme identique au droit. J'avoue que ceci m'a toujours paru être la leçon qui sortait de la vie, dans quelque pays que ce soit. Je sais des gens qui, ayant reçu de l'existence une éducation très dure et très véridique, ont aperçu de bonne heure le néant de certaines abstractions sociales, de certains idéaux plus ou moins humanitaires. Ces gens, qui savent très bien qu'on n'obtient jamais de la vie que ce qu'on est de force à lui arracher, se sont demandé une fois pour toutes ce que pouvaient bien être des « droits de l'homme », des droits abstraits, des droits innés, antérieurs à l'homme, à son mérite ou à son démérite? Une irritante fadaise! On ne comprend pas qu'un pays qui a sa peau à défendre ait vécu là-dessus! Ces gens ont aussi parfaitement démêlé que, dans la plupart des cas, les vrais pouvoirs d'un homme, c'est-à-dire ce qui fonde le vrai droit d'un homme, étaient ce qui se trouvait le moins demandé, le plus difficilement accepté sur le marché des valeurs psychologiques, où l'on est si prompt à

prendre ombrage, où le mérite rend si facilement odieux son homme. Pour d'autres, qui sont désintéressés, le seul sens artistique de la vie, appliqué à saisir, comme un vif-argent, la vérité furtive des choses, les avertirait de l'inanité d'un idéal de droit en vertu duquel des vérités officielles sont presque toujours substituées à des vérités de fait, les seules intéressantes pour l'artiste et l'observateur, parce qu'elles sont les seules vraiment vivantes.

Bien qu'il eût été assez « liseur », je suppose que Bismarck ne se fit pas en feuilletant Hegel son idée de l'homme d'état. Ses instincts suffisaient. Mais, ministre du Roi de Prusse, il n'en fut pas moins, en fait, et, bien certainement, sans qu'il s'en avisât, un étatiste hégélien, et on notera seulement ceci comme une rencontre, d'ailleurs très significative, due à ce qu'avaient de parent deux très fortes têtes bien allemandes. On aime peu employer ici le jargon philosophique, mais, enfin, nul mieux que Bismarck, durant la période si difficile où il eut à lutter contre les libéraux, ne réaliserait la définition qui pourrait se déduire de Hegel : « L'Etat représente l'idée politique ; il est la substance dont les citoyens ne sont que l'accident ; c'est lui qui confère les droits aux individus, non pour eux, mais pour arriver plus sûrement à la réalisation de son idée. » Je sais bien qu'il y en a pour tout le monde, dans de telles formules, et, par exemple, pour les socialistes et les collectivistes aussi bien. Mais ne serait-ce pas encore un *homme* d'Etat autoritaire et clairvoyant qui réaliserait le mieux la formule hégélienne, selon la portée la plus exacte de celle-ci ? La Prusse avait successivement envoyé deux ou trois majorités libérales, qui refusaient les crédits militaires et avaient fini par se mettre en conflit ouvert avec la Couronne. Les libéraux prussiens voulaient, eux aussi, l'unité de l'Allemagne. A quoi Bismarck disait : « Ce n'est pas au libéralisme de la Prusse que l'Allemagne regardera, mais à sa force. » Là-dessus la guerre des Duchés vint à propos lui permettre de changer le cours des esprits ; de la guerre des Duchés sortit la guerre contre l'Autriche, avec Sadowa. Et puis ce fut la guerre de 1870 ; Sedan.

Ainsi Bismarck ayant estimé que l'anti-libéralisme était la seule condition possible du succès de la Prusse et du développement de la puissance allemande, l'événement confirma

ses vues. On n'aime pas beaucoup à raisonner sur des réussites : le raisonnement est alors un peu trop facile et fabrique des formules à bon compte ; il ne pénètre pas de façon à intéresser vraiment notre curiosité la nature des forces dont il ne voit que le succès ; il jette plutôt sur elle une abstraction. Sadowa prouve surtout l'imbécillité de Benedek, et Sedan la caducité du régime impérial. Laissant donc Sadowa et Sedan, l'on posera beaucoup mieux la question ainsi : la lutte de Bismarck contre le libéralisme prussien portait-elle sa justification en elle-même ? A cela, l'on répondra sans hésiter : « Oui, incontestablement. »

Qu'était-ce que le libéralisme prussien ? Quoique son histoire puisse nous faire remonter à Jean-Jacques Rousseau, c'est une chose en soi bien prussienne, bien allemande, et qui eût existé sans l'auteur du *Contrat social*. Il ne faut pas songer ici à nos luttes politiques, d'ailleurs pas trop recommandables non plus. Le libéralisme, en Prusse et dans le reste de l'Allemagne, c'était, en son essence, l'individualisme germanique, celui de Fichte et aussi de Hegel ; c'était cela, c'était cette chose encore, mais à un degré plus faible, plus diffus, d'une façon moins intelligente, moins positive. Il n'est pas de plus profonde évaluation de la force allemande et d'indication plus sagacement objective des procédés par lesquels elle peut être employée et développée *en Allemagne*, que la philosophie de Hegel. Les libéraux prussiens rendaient aussi justice à cette force, mais se faisaient des illusions sur les moyens de lui assurer un bon rendement. Gauchement imité de France et plus récemment de Belgique, le constitutionnalisme prussien poussait en réalité les violents à la Révolution, et les modérés, la bourgeoisie, à l'égoïsme. Maintenant, d'autre part, le droit divin de la monarchie des Hohenzollern, il laissait sans remède l'intransigeance des antagonismes. De la part de la nation, cet antagonisme échauffé allait à contre sens, non point tant parce qu'il s'en prenait à tel gouvernement que parce qu'il s'en prenait, sans le savoir, à... la nature allemande elle-même et compromettait ses opérations les plus sûres. La destinée de cette nature, dans ce qu'elle-ci a fondé de valable jusqu'à une époque non encore très loin de nous, apparaît comme de joindre la conviction intérieure à la docilité extérieure. C'est ainsi, pour employer

encore une des formules du Développement hégélien, que, dans diverses directions, notamment la puissance politique, elle est devenue ce qu'elle *était*. Discipline, patience, et cette sorte d'énergie bourrue dans l'adhésion et la flatterie, que Mme de Staël notait déjà il y a un siècle, voilà les penchants de caractère qui portent le mieux l'Allemand à l'organisation. C'est une abeille loyaliste et terne. On peut croire que le libéralisme eût mis, parmi ces grises abeilles laborieuses, beaucoup de frelons (qui eux-mêmes n'eussent pas été très brillants). A une époque où il s'agissait plus que jamais pour la Prusse de travailler silencieusement, — alors que l'Autriche, soutenue par sa clientèle des états du sud, proposait des réformes qui étaient très intéressées (Congrès de Francfort, 1863), — il eût fait, en troublant l'action du gouvernement prussien, le jeu de cette dernière puissance. Du reste, le libéralisme prussien n'eût jamais été très intéressant dans la réussite. Il eût manqué de brio, de clarté. Il se fût encore développé selon ce que l'Allemand a de lent, de minutieux, de « profond ». C'eût été quelque chose de fumeux, de sulfureux. On supporte ce manque d'aération chez des gens qui travaillent à des choses utiles et pressées, comme les réactionnaires qui soutenaient Bismarck. L'urgence de la besogne fait passer sur l'odeur enfermée de l'atelier où les travailleurs se claquemurent. Mais des gens qui ne travaillent pas, ou qui travaillent *à côté*, comme les libéraux prussiens eussent été condamnés à le faire, on se demande pourquoi ces gens-là n'ouvrent pas portes et fenêtres, et ne font pas circuler *l'air*. Ou bien alors, selon une autre manière d'être de la race, plus rare mais qu'on ne doit plus oublier, ce libéralisme eût pu ne prendre jour que d'une façon tout à fait brutale, explosive et destructrice, et aboutir à une révolution qui... qui nous eût rendu bien grand service à nous. — Non, l'on ne saurait nier que Bismarck, dans son appréciation des véritables énergies de ses compatriotes et dans sa manière de les utiliser, ne se soit montré bon psychologue. Il a compris à l'allemande, ou à la prussienne, le développement politique de son pays, et il fallait le comprendre ainsi, ou ne se mêler de rien. Les résultats ne sont pas à considérer dans ceci. Eût-elle manqué son but, que, prenant l'Allemand comme il était, en réalité, cette manière n'en eût pas moins toujours été la bonne manière.

Peut-être même, comme on va le voir, eût-il mieux valu, pour elle, qu'elle réussît moins pleinement. Quel est le sage observateur qui a dit: « Cela est d'autant mieux allé qu'on n'a pas *trop* réussi ? »

Les triomphes de 1870 ont eu pour conséquence de mettre dans le développement allemand un facteur *infini*. Les successeurs de Bismarck n'ont pu ou voulu le maîtriser. Et justement on voit, à cette heure, ce développement se perdre dans cet infini, dans ce vide. Qu'il n'ait pu plus s'arrêter après ces triomphes, comme l'événement de 1914 l'a prouvé, c'est l'assurance qu'il va au démesuré, à l'informe, à la ruine. Il est arrivé à un peuple ce qui déjà est arrivé à un individu : le pangermanisme de 1914 a le cerveau fait comme le napoléonisme de 1812. Cinquante ans ont été nécessaires au peuple là où cinq ans suffirent à l'individu. Simple affaire de quantité : le fait psychologique est analogiquement le même.

On peut dire encore que la réussite de 1870 a, pour l'Allemagne, été un principe transcendantal de la même puissance, sinon du même genre, que la Révolution française pour la France. Principe très périlleux : par lui toutes choses sont mises en question, en devenir perpétuel ; les expériences appellent les expériences sans jamais pouvoir procurer une conclusion ferme, sans jamais pouvoir combler l'infini où se précipitent sans cesse de nouveaux développements et de nouvelles formes. Qu'en France l'opposition conservatrice, et puis surtout des restrictions scientifiques et positivistes de plus en plus insistantes aient fini par limiter les conséquences de l'idéologie révolutionnaire, — c'est là un bonheur dont, semble-t-il, l'Allemagne n'a point eu l'équivalent dans les dangers de son transcendantalisme propre. Le même idéalisme évolutif qui avait construit le roman de l'Esprit universel s'est mis, de par la licence que lui en octroyait l'incroyable succès de 1870, à construire le roman de la puissance universelle. Il a fallu que l'Allemand fût l'être subjectif qu'il est pour déduire de son triomphe militaire, avec une telle rigueur de développement et aussi une telle incapacité de s'arrêter, la série des avantages matériels qu'il comportait. S'il les a comportés pour ainsi dire sans fin, c'est aussi qu'il y a eu l'infinie subjectivité germanique pour les lui faire rendre. Déjà, l'idéalisme hégélien impli-

quait le matérialisme. Penser le monde sous la catégorie de l'Idéal, cela ne peut-il s'appeler, en bon allemand, le penser sous la catégorie de la matière, puisque c'est en l'Idée, en son évolution, qu'apparaissent, que s'effectuent, les métamorphoses matérielles du monde? Cela pourrait être la formule transcendantale, — inépuisable comme une mère Gigogne, quand on pense à la physionomie psychologique, à la sentimentalité *pour soi*, de cette Idée ! — de la transformation économique de l'Allemagne après 1870. Cet implicite matérialisme hégélien devait se dégager à la première occasion favorable: 1870 fut cette occasion. Placé devant le monde rendu disponible par la victoire, tout Allemand, du fait de sa mentalité, eut aussitôt la boulimie, une boulimie infinie.

Cela s'est appelé le développement économique, la politique d'expansion, la politique mondiale, que sais-je encore. Guillaume II voulut une flotte rivale de la flotte anglaise pour lui arracher la souveraineté des mers et les voies du commerce. « Notre avenir est sur mer. » Et, pour mieux assurer cet avenir planétaire, il voulut fortifier et élargir encore, sur le continent, le foyer irradiant de la force germanique, c'est-à-dire l'armée. Quelle organisation colossale est cette armée, il a fallu cette guerre immense pour nous l'apprendre; et, après tout ce qu'on avait supputé d'énorme, on s'est aperçu qu'on avait encore sous-évalué le monstre, et ce fut une révélation. Cette armée, c'est l'*idée* de la guerre, matérialisée, et cette idée fut ruminée et pourpensée pendant près d'un demi-siècle, avec une intensité continue et cohérente. Rien d'improvisé. Le chaînon est sorti du chaînon, parmi le cours ordinaire de la vie, avec la rigueur tranquille d'une croissance naturelle. Cinquante ans, bientôt, de puissance allemande, de devenir allemand, de fatalité allemande, orientée dans cette direction cardinale, ont donné cela. Plus encore, et pire, serait donné par le même mouvement de déploiement indéfini, si l'Europe n'y mettait le holà. L'homme qu'entraînait, dans l'ordre militaire, le jeu fatidique de cette faculté de développement, et qui lui-même ajoutait au courant l'élan mal réglé d'une nature, dit-on, impulsive et remuante, cet homme-là, Guillaume II, ne pouvait s'arrêter.

Il ne pouvait s'arrêter. Après l'influence de la caste militaire, considérez l'influence d'une autre caste, ou classe sociale. Considérez le bourgeois allemand d'après 1870, celui du com-

merce et de l'industrie. A celui-là, il fallait des affaires et toujours des affaires, comme au hobereau militaire des régiments et toujours des régiments. Il s'est enrichi et a voulu s'enrichir toujours davantage. Définitivement plié à l'obéissance passive en matière politique, rien ne l'a détourné de ce but. Sa civilisation, qui manque de délicatesse, a porté en lui cette idée jusqu'à la brutalité, jusqu'à un fort degré de « muflerie ». En même temps ses qualités de discipline, d'ordre, de patience, de labeur, se sont accrues, pour s'appliquer, dans le domaine économique élargi, à des objets décuplés. Il en est résulté un épais matérialisme, — où d'ailleurs a subsisté, et ceci pour aider à son maintien, l'essence subjective de la vieille Germanie. Elle a perduré ici encore, cette essence, dans l'espèce de sentimentalité, de rumination sentimentale, de « Gemutlichkeit » propre au bourgeois allemand épanoui dans son confort. Il a d'autant mieux cultivé la traditionnelle petite fleur bleue de son Allemagne qu'il a davantage accru ses dividendes; et cette disposition d'esprit si agréable, et aux yeux de tout Allemand si respectable, où la richesse l'a confirmé, est, à son tour, ce qui lui a rendu indispensable la continuation, le progrès de la richesse. Il y eut ainsi, en Allemagne, certaine lourde douceur de vie et certaine pesante respectabilité sociale tout particulièrement intéressées à la prospérité de l'Empire. Ceci sert à faire comprendre le zèle furieux des pangermanistes.

Guillaume II ne pouvait s'arrêter. Considérez une autre et dernière influence, celle-ci extérieure, considérez, quoi? la France. Elle n'en pouvait mais, notre France, mais, toute pacifiste qu'elle fût devenue en apparence, il a suffi qu'elle gardât, intact, en face du vainqueur, le sentiment de sa dignité, de sa fierté, pour être un élément énorme dans le problème des destinées de l'Allemagne. — Bismarck avait senti de bonne heure, — en 1875, par exemple, quand il vit le vaincu non achevé redevenir redoutable, — qu'il subsistait, de ce côté, du côté de la France, une inconnue propre à inquiéter l'Allemagne, à la surexciter, à lui imposer de nouveaux efforts et à l'entraîner plus loin que son intérêt ne le comportait. Il comprit qu'une France reconstituée même imparfaitement, c'était, pour l'Allemagne, la nécessité de tenir sans cesse l'arc bandé, de développer sans terme sa puissance. Il ne voulut sans doute pas,

pour son pays, de ce périlleux *transcendantalisme de la puissance*, de cet aveugle emballement de bête brutale, où l'aiguillon français allait le pousser. Alors il eut l'idée d'achever la France : c'eût été fixer le destin. Il fallait parfaire l'œuvre maintenant, ou bien elle serait inachevable et se perdrait dans l'infini. Celui qui avait fait entrer dans l'ordre des faits la faculté germanique du Développement fut aussi celui qui, toujours réaliste, voulut l'y *délimiter*, par l'extinction de l'ennemi héréditaire. Il n'y parvint point, et, par une sorte de talion, subit la fatalité de la Force qu'il avait trop bien déchaînée.

On ne sait, d'autre part, si, réellement, Guillaume II, à un certain moment de son règne, éprouva une lassitude de l'état violent subsistant entre la France et l'Allemagne, et s'il souhaita des solutions pacifiques. C'est possible, car il put sentir, lui aussi, le péril de n'avoir jamais, en fait de raisons, qu'à se donner celles conseillant l'accroissement indéfini d'une Force qui pouvait se déséquilibrer et s'affaiblir par un excès même. En France, d'un autre côté, si j'en crois un publiciste particulièrement documenté sur cette importante question, M. Charles Maurras, dans son livre intitulé *Kiel et Tanger*, l'hypothèse d'une politique autre que purement négative, à l'égard de l'Allemagne, put être envisagée, avoir son heure et sa saison. Quoi qu'il en soit des chances qui purent s'ébaucher, la vraie nature de la situation, à supposer qu'elle ait été un moment écartée, revint au galop. Le vieux destin se reforma. La France, de nouveau et cette fois définitivement, fut la donnée obscure et irritante du problème germanique. Je crois que l'on pensa beaucoup à nous, Outre-Rhin ; beaucoup plus que ne l'admettait le bon équilibre moral de nos voisins. Certains côtés dangereux, — dangereux pour l'Allemagne aussi bien que pour d'autres, — du caractère allemand semblent avoir achevé de se réaliser par cette hantise atrabilaire. On pourrait retrouver ces noires et mécontentes façons de sentir parmi les causes psychologiques de la guerre actuelle. Par exemple, le *Français* fut l'être qui ne voulait point prendre au sérieux la noble Allemagne, rendre justice à la noble Allemagne. La terre de France fut, pour le mérite allemand, la terre classique de la méconnaissance ; la terre du Philistin pour le nouvel Israël. Moins que jamais la consciencieuse lourdeur germanique comprit quoi que ce fût à l'ironique légè-

reté gauloise, et plus que jamais elle s'en trouva offusquée, — insultée. Et l'Allemand s'est raidi, s'est exalté dans le sentiment de sa valeur. Il a voulu se placer, par l'opinion qu'il se faisait de lui-même, au-dessus de ce qu'il prenait pour une injustice. Son orgueil lui est monté au cerveau avec l'ivresse de ses œuvres, et dans ce cerveau germanique les vieilles idées métaphysiques de l'absolu et de la force en ont palpité d'une vie brutale, et pour ainsi dire charnelle. Et nous, nous aurons été peut-être la pièce essentielle du destin de l'Allemagne en la portant, par nos refus mêmes, à s'absorber sans mesure dans la pensée de sa puissance et à se perdre ainsi d'orgueil.

Car à ce point de l'histoire de l'âme allemande, l'on trouve plus que jamais dans celle-ci un défaut, ou un vice, qui la caractérise. Il a toujours été le sien; mais, dans ces dernières périodes, l'orgueil impérialiste, parvenu au paroxysme, l'a profondément aggravé. Ce défaut, ou ce vice d'esprit, d'origine idéaliste comme tout le reste ici, et confirmé par l'insolence de la réussite dans l'ordre matériel, c'est le manque d'objectivité pour tout ce qui n'est pas allemand; c'est l'incapacité, passé le Rhin ou le Niémen, de voir tel qu'il est le monde extérieur, d'en distinguer les couleurs propres sous l'espèce de grisaille que la mentalité de l'identité, renforcée d'ambition politique, étend sur lui. On a appelé aussi cela un manque de sens psychologique, et c'est exact, car si l'Allemand est le peuple qui, par l'espionnage, sait le mieux ce qui se passe chez les autres, il est peut-être aussi celui qui sait le moins ce qui, à quelque profondeur, s'y éprouve, y demeure possible sous les purs ouvrages extérieurs. « L'Italie *fara de se* », disait Victor-Emmanuel. Le monde extérieur *fara de se*, dit la sagesse pratique. C'est ce dont l'esprit germanique n'a qu'imparfaitement conscience. Je retrouve ici une analyse de l'idée hégélienne de la nature : « Telle qu'elle est,la nature ne répond pas à l'idée, elle est contingente et obéit à des lois nécessaires. Son caractère propre est d'être *posée*, négative, ou, comme disaient les anciens, un *non-sens*. Elle est à considérer comme un système de degrés, de transformations continues, dont l'une procède nécessairement de l'autre ; *mais* cette continuité, cette progression est dans l'idée, qui est le fondement de la nature, et non dans la nature même... La nature est tout organique et pleine de vie ; l'idée s'y pose ce qu'elle est en soi,

afin de s'élever à l'état d'esprit ; l'esprit est la vérité et la fin de la nature... » Appelez, par quelque abus qui n'est pas déplacé, car il est dans la manière allemande dont nous tâchons de donner ici un crayon rapide, appelez « nature » le monde extérieur, c'est-à-dire les peuples sur qui s'est jeté le débordement de l'ambition germanique (ambition ? j'aimerais mieux fatalisme), et vous comprendrez dans quel sentiment l'Allemand poursuit ses entreprises au dehors. « Un paysage est un état d'âme », disait Amiel. Pour l'Allemand impérialiste, un pays est un état d'esprit, et sa fin est de prêter au développement, à la réalisation de cet état d'esprit.

Ce qui est arrivé pour la Belgique restera, dans l'Histoire, comme le meilleur exemple de ceci. L'on avait, ici, une situation donnée, tout à fait indubitable, très ancienne. Les guerres de la Révolution et de l'Empire étaient là pour dire que l'Angleterre ne supporterait jamais la présence d'une grande puissance à Anvers. L'Angleterre, ambitionnant la maîtrise des mers, ne pouvait commencer par tolérer, tout en face d'elle, à sa porte, à l'entrée du « Channel », un grand établissement maritime aux mains d'une grande puissance continentale. Ceci n'est pas un point de vue politique, c'est, pour l'Angleterre, un dogme naturel, comme l'est, pour la France, la frontière du Rhin. L'Angleterre, durant plus de quinze ans de guerre, avait donc tout fait pour ramener la France à ses anciennes limites, pour lui enlever ces terribles « limites naturelles », œuvre de la Révolution et de Napoléon, qui, avec toute la rive gauche du Rhin, lui donnaient la Belgique et Anvers. Là-dessus, ou bien l'Angleterre n'était plus l'Angleterre (et c'est le plus constant des pays), ou bien elle ne devait point permettre à l'Allemagne, reprenant à son profit la doctrine des limites naturelles (pour elle le littoral de la mer du Nord), d'envahir la Belgique et de s'établir dans la métropole de l'Escaut. Tel était le sens des traités garantissant la neutralité de la Belgique. La situation de l'Europe peut être imprécise partout, elle ne l'est pas aux Pays-Bas. L'Allemagne a sauté à pieds joints par-dessus cette situation, par-dessus sa propre signature.

Ce ne fut point ignorance ni oubli, bien entendu. On sait l'histoire à Berlin. Et on l'y sait autrement que d'une façon livresque. Pour des gens habitués à manier les plus grandes

affaires du Continent, l'histoire n'est pas une chose qu'on apprend pour le plaisir ou la gloriole de savoir ; elle est simplement une chose pratique, une réalité toujours voisine et pratique (alors même qu'elle n'est plus, pour les autres hommes, qu'un spectacle et un souvenir), un répertoire de faits que l'on consulte comme un homme d'affaires consulte ses livres de comptes. La signification de l'histoire des Pays-Bas depuis un siècle était assurément, pour Guillaume II et ses conseillers, la plus claire et la plus présente des choses.

Si ce ne fut point ignorance, ni oubli, qu'est-ce donc cela fut? Ce fut l'acte terrible de la vieille, de l'éternelle subjectivité germanique; l'acte qui put sortir d'elle, lorsqu'elle vint à disposer d'une puissance offensive sans précédent. Avec des cervelles ainsi faites, voilà où aboutit l'Organisation. A ce dernier et formidable tournant de sa fortune, l'idée allemande du Développement semble vouloir se soumettre le Monde. La petite Belgique est là avec les enseignements redoutables de son histoire. Mais, désormais, quelle histoire compte ? Du point de vue absolu où se trouvent juchés la puissance et le concept allemands, l'histoire qui maintenant se crée par eux est la seule réelle. L'audace systématique à tout briser, à tout abolir dans tous les ordres du Passé, matériels et moraux, provient de cette conviction raisonnée que l'histoire allemande a, par soi, une *suffisante* vertu morphologique, que là où se fait de l'histoire allemande, toute autre histoire est, *ipso facto*, caduque. Tous les précédents, quels qu'ils soient, quels que soient leur sens, leur autorité, leur importance hiérarchique dans les convenances des hommes, dès qu'ils ne sont pas allemands, sont comme s'ils n'existaient pas. Au fond, cela pourrait être assez naturel, et, par exemple, les traités de 1915, s'ils sont dictés par la Triple-Entente, découleront d'un autre principe que ceux de 1815. Ce qui est exceptionnel, ici, antihumain, c'est la profondeur somnambulique, la dureté métaphysique, l'autorité sinistre de la persuasion dont est animé l'Allemand, cherchant à refaire, par la force, de l'Histoire une page blanche où inscrire les clauses de son droit. Cette persuasion est germanique, c'est tout dire : elle est, pour les effets les meilleurs et plus encore pour les pires, au fond de tout ce qu'ils ont fait, dans tous les domaines. Hegel l'a formulée ainsi, pour l'usage de ses compatriotes : « Tout ce qui

est réel est rationnel, tout ce qui est rationnel est réel. » Traduisons : « Tout ce qui est allemand est rationnel, tout ce qui est rationnel est allemand. » L'Allemand apporte donc partout, — et jusque dans les pires guerres, inaugurées par la violation des traités et continuées par la destruction systématique des œuvres humaines, — les *conditions suffisantes* de la réalité, de la vie.

Pareille infatuation, pareille aberration annonce un excès profond. Il est ancien déjà. Il y a longtemps qu'il dure et s'aggrave. Il remonte au jour où Bismarck, qui en eut l'intuition, essaya vainement, par notre suppression définitive, de délivrer l'Allemagne d'un des principes les plus actifs de son trouble. Depuis lors, ce que l'on appelle le Développement allemand, comme faculté et comme réalisation, n'a cessé de s'accroître, de s accélérer, de se précipiter, jusqu'au moment où toute mesure a été dépassée. Les plaisanteries actuelles sur le « Kolossal » dénotent seulement que cet instinct de la mesure, de l'ordre, s'est partout éveillé en Europe. L'Allemand en est venu à pécher contre sa propre esthétique naturelle, contre ce que leur Leibniz appelait « le meilleur des possibles ». Leur Leibniz, si imbu d'optimisme allemand, trouverait excessive, *inexplicable*, la quantité de mal qu'ils ont apportée. Cela se retournera contre eux, c'est contre eux qu'ils agissent, ils méconnaissent la nature. La force allemande, en s'exagérant sans cesse, a dépassé jusqu'aux plus extrêmes formes où elle restait encore possible, a compromis ses propres conditions de viabilité. C'est d'elle, désormais, que Nietzsche pourrait dire : « Les meilleures choses se détruisent par auto-suppression. »

EDMOND BARTHÈLEMY.

LES LOIS ANTI-ALCOOLIQUES ET LA GUERRE

CONFÉRENCE FAITE A LA LIGUE FRANÇAISE DE L'ENSEIGNEMENT LE VENDREDI 23 AVRIL

—

Mesdames, Messieurs,

Je croirais faire injure aux membres de la Ligue de l'Enseignement et à ses amis si je m'attardais, au seuil de cet entretien, à établir qu'il n'y a point de fléau plus redoutable que le péril alcoolique et que les pouvoirs publics ont le devoir de le combattre avec le même courage et la même ténacité que déploient nos armées contre l'ennemi du dehors.

La démonstration n'est plus à faire ; elle a été faite plusieurs centaines de fois ; et l'événement, hélas ! ne nous a donné que trop raison pendant tant d'années où nous ne fûmes guère moins maltraités, les uns et les autres, que *l'Ami du Peuple* du poète scandinave.

Ce que je tiens, par contre, à dire tout de suite, c'est qu'entre vous les ennemis de l'alcoolisme, que votre action soit individuelle ou qu'elle soit collective, et ceux qui pactisent, plus ou moins ouvertement, plus ou moins franchement, avec l'alcoolisme, la différence ne porte pas sur l'objet même du débat, sur le fonds des choses.

Il n'y a pas, d'une part, des hommes qui viennent dire, avec tous les corps savants, avec l'Académie des sciences, avec l'Académie de médecine : l'alcool est un poison ; et, d'autre part, des hommes qui seraient persuadés que l'alcool est un aliment utile, sain, dont il convient, dans l'intérêt de l'hygiène publique, d'encourager la consommation.

Non. Car les autres, tous les autres, savent comme vous, et quelquefois mieux encore que vous, quels sont les ravages, quelles sont les conséquences désastreuses de l'alcoolisme, économiques, politiques, sociales, morales, ethniques. Les débitants savent qu'à pousser à la consommation et à respirer les vapeurs de l'alcool, ils sont, de toutes les corporations, celle où la mortalité est, de beaucoup, la plus forte, comme aussi les faillites en raison de la concurrence jusqu'à présent illimitée. Et les bouilleurs de cru savent également que leurs régions, naguère encore les plus riches et les plus peuplées, s'appauvrissent et se dépeuplent lamentablement, et que la race y déchoit en même temps que restent en friche les plus belles terres.

Mais les bouilleurs s'enrichissent tous les ans de plus de 100 millions fraudés, volés au Trésor..

Mais le commerce des spiritueux s'enrichit tous les ans d'un milliard et demi de salaires — je dis : d'un milliard et demi de salaires — qui s'en vont annuellement aux cabarets. Oui, j'ai ici les chiffres. En 1856, prix de l'alcool consommé : 90.981.800 francs. En 1903, prix de l'alcool consommé : 1.200.000.000 francs. Et aux dernières statistiques, en 1913, le milliard et demi était dépassé.

Voilà pour les intérêts matériels en jeu, et voici pour les intérêts que je ne puis me résigner à appeler moraux : Les débitants sont des électeurs. Les bouilleurs de crû sont des électeurs.

Je l'ai dit bien des fois et je ne me lasserai pas de le répéter : D'un côté, des intérêts personnels, de commerce, de clientèle électorale; de l'autre, l'intérêt national.

Il faut choisir.

Le choix est fait, et la grande entreprise est bien engagée.

N'écoutez jamais la voix dolente et affaiblissante des pessimistes.

D'abord, nous avons créé un si puissant mouvement d'opinion qu'il nous suffira de ne pas désarmer pour compléter la victoire qui s'ébauche.

En second lieu, les chefs de l'armée ont pris résolument, dans les zones où ils exercent leurs commandements, des mesures énergiques et qu'ils ont fait appliquer.

Face à l'ennemi, ils n'ont pas voulu recevoir dans le dos

le coup de poignard de l'alcool, comme leurs grands prédécesseurs de l'an II avaient reçu celui de la Vendée.

Le Chancelier de l'Echiquier, M. Lloyd Georges, qui n'est pas, que je sache, un conservateur arriéré, disait l'autre jour : « Nous combattons contre trois ennemis : l'Allemagne, l'Autriche, la Boisson. Et je ne sais pas si le plus redoutable, ce n'est pas la Boisson. »

Vérité au-delà de la Manche et vérité en deçà.

Enfin, les pouvoirs publics ont commencé à légiférer. Les Chambres ont supprimé l'absinthe. La Chambre a voté une loi sur la limitation des débits, loi que l'on aurait voulue plus vigoureuse, qui ne constitue pas moins une excellente base d'opérations.

Il nous est venu quelque fierté, à nous autres, les militants de la première heure contre l'alcoolisme, que nos premiers succès aient été remportés au cours des grands événements que nous vivons, que nos principes aient triomphé au fort de la lutte magnifique que nous soutenons pour la liberté et l'indépendance des nations, et que les mesures préliminaires qu'en temps de paix nous ne parvenions pas à faire inscrire à l'ordre du jour des Chambres aient été adoptées en pleine guerre, sur l'initiative du gouvernement, comme des mesures de salut public et comme des conditions nécessaires de la victoire.

Mais, précisément parce que cette légitime fierté a accru notre confiance dans le succès de notre cause, nous avons le droit et nous avons le devoir de dire aux pouvoirs publics : Ces lois sont insuffisantes. Il en faudra d'autres. Mais si insuffisantes qu'elles soient encore, elles produiront d'heureuses, de très heureuses conséquences, si elles sont appliquées d'une main ferme.

Or, les lois et les décrets et les arrêtés contre l'ivresse publique et contre l'alcoolisme ne sont encore appliqués, selon leur lettre et leur esprit, que dans les zones des armées. Dans la zone de l'intérieur, elles sont mollement appliquées ou elles ne le sont pas du tout.

Je vous lirai tout à l'heure des passages significatifs d'une circulaire — j'allais dire : d'un très honorable aveu — du ministère de l'Intérieur.

Nous avons une vieille loi contre l'ivresse publique et les

progrès de l'alcoolisme, une loi du 28 janvier 1873, votée par l'Assemblée nationale, qui porte la signature de M. Thiers, premier président de la République. Cette loi, on ne l'ignore pas. Elle est affichée dans tous les cabarets. A vrai dire, c'est la seule disposition de la loi qui soit appliquée.

Les autres dispositions de la loi sont-elles appliquées? Où sont-elles appliquées? Comment sont-elles appliquées?

La loi frappe de peines, très insuffisantes à mon sens, mais enfin elle frappe tout de même les débitants qui ont fait boire jusqu'à l'ivresse et qui ont continué à verser à boire à leurs clients ivres.

J'ai demandé, par une lettre qui a paru dans le journal *Le Temps*, combien de fois cette loi avait été appliquée. Ce n'était pas dans l'article qui m'a valu les honneurs de la censure. Il n'a pas été répondu.

J'ai indiqué alors, dans un deuxième article, quelques-unes des causes pour lesquelles aucune poursuite n'avait jamais été engagée contre ces débitants, passibles des peines portées par une loi existante.

J'extrais de mon dossier une information qui a paru dans toute la presse et des extraits de documents judiciaires.

Sous ce titre : *Territorial condamné à mort*, on lisait dans les journaux, il y a quelques jours :

Le conseil de guerre de Boulogne-sur-Mer a jugé le soldat Jean-Baptiste Rappasse, du 6e territorial d'infanterie, inculpé de voies de fait envers un supérieur.

Etant en état d'ébriété, Rappasse, que son adjudant menaçait d'une punition, avait, en effet, saisi son fusil par le canon et frappé son chef. Rappasse a été condamné à mort.

Le débitant, chez qui ce malheureux s'est enivré, a-t-il été poursuivi en vertu des articles 4 à 6 de la loi du 28 janvier 1873?

Voici maintenant les copies, transcrites par un avocat au greffe de la justice de paix de..., d'une dizaine de procès-verbaux pour ivrognerie, « pris au hasard », m'écrit mon correspondant.

Datés des 18 et 24 septembre, 10 décembre 1914, 9 et 10 janvier, 21 février 1915, etc., ils se terminent tous par la même formule : « Il ne nous a pas été possible de savoir où F..., D..., P..., R..., M..., ou C..., s'était enivré. »

Simple clause de style, Messieurs. Je lis, en effet, dans le procès-verbal du 27 décembre 1914 : « Déclaration de l'inculpé P... : « Hier, je me suis enivré *chez moi.* » Mais l'habitude de la clause de style est telle que le gendarme écrit *in fine :* « Il ne nous a pas été possible de savoir où P... s'était enivré. »

A-t-il été également impossible de savoir où le territorial, qui vient d'être condamné à mort, s'est enivré?

Non, cela n'eût pas été impossible, mais il eût fallu pour cela que le parquet, que la police, que la gendarmerie fissent leur devoir. Et ils ne l'ont pas fait. Et pourquoi ne l'ont-ils pas fait ?

Ils ne l'ont pas fait parce que, depuis un beaucoup trop grand nombre d'années, les gendarmes et la police et la magistrature sont arrivés à cette conviction, que je veux croire erronée ; mais, enfin, ils sont persuadés que, s'ils découvraient cette sorte de délinquants et les poursuivaient par application de la loi, ils se feraient de mauvaises affaires avec des personnages influentes de la commune, du canton ou de l'arrondissement.

Je serais au plein de mon sujet si je vous parlais maintenant de la réforme électorale. Je n'en veux dire qu'un seul mot : C'est que la première et la plus essentielle des lois anti-alcooliques, c'est la loi électorale qui rendra la pleine et entière liberté aux parlementaires, aux fonctionnaires et aux magistrats.

Je reviens à la loi de 1873.

Il n'a été engagé aucune poursuite, depuis 30 ans et plus, contre aucun débitant pour avoir enivré son client, fût-ce jusqu'au crime.

Par conséquent, la peine de la clôture du débit, en cas de récidive, n'a jamais été prononcée.

La loi de 1873 sur l'ivresse publique et les progrès de l'alcoolisme doit être abrogée ou elle doit être appliquée. Il ne s'est encore trouvé aucun législateur pour en proposer l'abrogation.

Donc appliquez-la exactement.

Supposez que le gouvernement, celui d'aujourd'hui, portant haut la responsabilité de l'action commencée et ferme en ses desseins, ne se contente pas d'en exiger par une circulaire,

qui constitue déjà un premier acte, mais qu'il en poursuive lui-même, et très résolument, l'application. Que se passera-t-il ?

A la première poursuite engagée, les solliciteurs ordinaires se mettent en mouvement ; le débitant incriminé est un excellent électeur, très influent, qui fait partie des bons comités, qui a toujours voté pour tous les gouvernements.

Là dessus, refus formel de toute intervention ; — je suis dans le domaine de l'hypothèse ; — la justice suit son cours ; les magistrats font leur devoir ; le délinquant est condamné.

Et lorsque, dans tous nos départements, une vingtaine de condamnations auront été prononcées, — il n'en faut pas plus ; il n'en faudra même pas autant ; — 450.000 débitants auront compris. Je ne suis pas leur ennemi. Bien qu'ils me méconnaissent et me font adresser périodiquement de très honorables injures par les journaux des grands syndicats de spiritueux, je les tiens pour de braves gens. Mais ils se croient sacro-saints, intangibles, tabou. Quand cette croyance, très légitime à l'heure présente, leur aura passé, ce ne seront plus que de braves gens ; soucieux de leurs intérêts, ils ne verseront plus à boire jusqu'à l'ivresse, et je ne recevrai plus de lettre comme celle-ci qui m'a été adressée il y a quelques jours et que je verse aux débats sans commentaire.

Mon correspondant est, dans la vie civile, un universitaire d'un très grand mérite. Il fait partie, depuis longtemps, de notre Ligue de l'Enseignement. C'est un républicain éprouvé. Ce n'est même pas un clérical. Il est, actuellement, sergent au ...e régiment de territorial, sur le point de passer sous-lieutenant. Il écrit :

Dimanche, étant de service, j'ai eu la révélation la plus nette du fléau épouvantable qui sévit ici : c'est l'alcool. Les malheureux blessés sont guettés dès la porte de l'hôpital par le débit, et de débit en débit ils rentrent dans l'état que vous imaginez. Le dimanche est une grande soûlerie. J'ai vu à l'hôpital des malheureux ruinés par l'alcool. Le mal est si grand qu'on ne sévit pas ; on essaie de ne pas voir. Aussi bien, la punition infligée au soldat est inefficace. L'homme puni de prison boit davantage quand il sort. Inutile de vaincre si nous nous laissons tuer par ce fléau. L'état de siège pourrait être utilisé. Jamais on n'a eu une plus belle occasion d'agir. Jamais le mal n'a été plus grand. Tous les jours l'impression pénible que je reçois s'approfondit.

Et cela se passe à 50 kilomètres de Paris, mais dans la zone qui n'est pas la zone des armées.

Voilà pour la loi de 1873.

Les Chambres viennent de voter la loi qui interdit la fabrication et la vente de l'absinthe.

Il faudra interdire pareillement la fabrication et la vente de bien d'autres poisons. Mais la loi sur l'absinthe est excellente, c'est une grande loi. Est-elle appliquée toujours et partout comme il faudrait ?

Il y a la boutique — et il y a l'arrière-boutique. J'ai reçu, depuis deux mois, plus de cinquante lettres, venant de tous les coins de la France, me signalant que, dans les arrière-boutiques, et, particulièrement, après l'heure légale de la fermeture des cabarets, on continue à verser l'absinthe à plein verre.

Je ne suis pas un pourvoyeur de tribunaux ; je garde pour moi ces dénonciations. Mais j'ai le droit d'en tirer, en votre nom, la moralité qui convient. Il ne s'agit pas de supprimer théoriquement l'absinthe. Il faut la supprimer en fait. Vous ne l'aurez supprimée que du jour où une centaine de débitants auront été poursuivis et une centaine de débits fermés pour vente clandestine de l'absinthe.

Je demande très instamment à mes confrères de la presse s'ils reproduisent ce discours, de donner exactement ces paroles que je viens de dire. *Le Courrier Viticole*, 92, boulevard Magenta, les pourra commenter agréablement. C'est dans ce journal qu'on pouvait lire l'autre jour :

M. Reinach « mange du bistrot », comme on disait autrefois que les libres-penseurs « mangeaient du curé ».

Exclu du Palais-Bourbon, il a « profité de la guerre » — je cite textuellement — pour reprendre, par la voie de la presse et par l'intermédiaire de certains de ses amis demeurés à la Chambre, sa campagne contre le commerce des boissons.

Et il a réussi.

On a supprimé l'absinthe. On a interdit l'ouverture de nouveaux cabarets. Mais cela ne suffit pas à M. Reinach.

Eh bien, non, cela ne me suffit pas, comme cela ne suffit pas non plus à M. Ribot lorsqu'il disait, l'autre jour au Sénat, au cours de la discussion du projet de loi sur la suppression de l'absinthe : « Quand nous aurons supprimé l'absinthe, nous n'aurons pas fait tout notre devoir. Il faudra prendre des

mesures pour restreindre la consommation de l'alcool. Les mesures devront être énergiques pour être efficaces. Le ministre des Finances qui poursuivra cette réforme ne devra pas s'inspirer d'un esprit de fiscalité trop étroit, mais de la nécessité qu'il y a de protéger la race française. »

Le jour où M. Ribot a prononcé ces fortes paroles, il parlait, j'imagine, au nom du Gouvernement tout entier et, remarquez-le bien, comme ministre des finances.

Car je veux tout de suite faire justice de l'un des suprêmes arguments auxquels se raccrochent ceux qui n'osent pas, pour les médiocres raisons que je vous ai dites, affronter la lutte contre l'alcoolisme. Ils disent : « Si vous supprimez l'alcool, si vous réduisez la consommation de l'alcool, quelle perte pour le Trésor ! quel trou dans nos finances ! »

L'argument serait sans valeur morale s'il était matériellement exact. Mais il est aussi contraire à la vérité qu'il est immoral.

Vous vous préoccupez des intérêts du Trésor. Moi, aussi, je m'en préoccupe et je vous dis : « Supprimez le privilège des bouilleurs de cru ! » Le *minimum* que cette fraude éhontée coûte annuellement au Trésor, je l'évaluais tout à l'heure à cent millions. Des ministres de Finances autorisés, M. Carnot, M. Tirard, l'évaluaient à 150, à 200 millions.

La cause est entendue depuis bien des années. Le privilège des bouilleurs n'est que le nom électoral de la fraude. J'ai souvent cité le mot d'un ancien président de la République, M. Loubet : « Qui dit bouilleur, dit fraudeur. » Le privilège serait intolérable dans une oligarchie rurale ; il est un scandale, il est une honte dans une démocratie.

Si je rentrais à la Chambre, je ne voterais pas un centime d'impôt nouveau tant que subsisterait le privilège des bouilleurs. Il n'est pas admissible que le fisc tire plus longtemps de la poche des contribuables honnêtes, des commerçants honnêtes, cent millions par an pour en faire cadeau à des ennemis aussi avérés de la santé publique, de la prospérité publique, que le sont les bouilleurs de cru.

Et voici une autre ressource, non moins importante : une licence très élevée sur tous les débits de boissons alcooliques, licence qui serait, selon la proposition de mon ami Léon Bourgeois, et de mes amis de *l'Alliance d'Hygiène sociale*, de

500 fr. au minimum, et, en outre, proportionnelle à l'importance des établissements, afin de décourager par avance, comme je l'ai dit ailleurs, la substitution aux milliers de petits débits de ces *Gin Palaces*, ces *Louvre* et ces *Galeries Lafayette* de l'alcool, que l'Angleterre a frappés de licences qui varient entre 50.000 et 200.000 francs.

Nous ne modifierons pas le taux de la licence pour les établissements qui ne vendront que des boissons hygiéniques. La France est le pays du vin. Le vin, c'est la santé, c'est la force. L'alcool, c'est le poison. Une licence *minimum* de 500 francs pour les débits qui continueront à vendre de l'alcool n'a rien d'excessif.

Vous voulez des ressources nouvelles. En voici : des impôts anti-alcooliques.

Mais ce n'est pas seulement sur la suppression de la fraude des bouilleurs et sur l'accroissement des licences que je compte, comme, sans doute, M. Ribot, pour compenser largement la perte que fera subir au Trésor la réduction de la consommation alcoolique ; c'est sur cette réduction elle-même.

En effet, tout ce que je perds d'un côté, je le retrouve de l'autre, par l'accroissement du capital productif de la nation : sur les 960.000.000 de journées de travail perdues par l'ouvrier dans les cabarets, — c'est l'évaluation du professeur Rochard, — sur les 400.000.000 de francs de capital perdu que représente annuellement la mortalité par tuberculose d'origine alcoolique, — sur la diminution de la criminalité, de la folie, de la misère, — sur la diminution corrélative du coût d'entretien des prisons et des asiles d'aliénés, — sur la plus-value du travail ouvrier et agricole, — sur toute la richesse nouvelle, sujette à l'impôt, qui sera la conséquence de cette plus-value.

Vous-mêmes, vous vous étonnez de ces chiffres ; vous vous dites que ma passion anti-alcoolique m'entraîne à des illusions. Ecoutez ceci :

L'Empereur de Russie, dès l'ouverture des hostilités, supprime l'alcool. La rapidité de la mobilisation russe, l'excellent état hygiénique de l'armée russe dans sa terrible campagne de Pologne, sa ténacité sans défaillance, j'ai montré, ailleurs, en m'appuyant sur des dépositions formelles et précises, qu'elles sont dues, pour une large part, au courageux, à l'ad-

mirable ukaze du Tzar. Mais la suppression de l'alcool n'a pas eu, sur le terrain économique, de moins heureuses conséquences.

Ce n'est pas moi qui parle, c'est M. Bark, ministre des Finances de Russie. Ces paroles ont été recueillies pendant son dernier séjour à Paris et reproduites dans de nombreux journaux :

Je ne veux pas continuer. Cela est trop triste. Mais le mal est trop patent et il est trop étendu pour que l'on puisse se contenter de le déplorer à huis clos. Il faut agir. Avec la certitude que tout le corps d'officiers et l'immense majorité des mobilisés de l'intérieur applaudiront, j'exprime, une fois de plus, le vœu qu'à l'exemple de ce qui est devenu la règle des zones de l'armée il soit interdit aux débitants de l'intérieur, sous peine de fermeture immédiate, de donner à boire aux soldats des boissons alcooliques.

Il y va, je l'affirme, de la santé physique et morale de tous ces malheureux, déjà trop atteints par le mal pour pouvoir résister à la tentation.

Ce sont eux qu'on punit : sont-ils les vrais coupables ?

La vodka est supprimée en Russie ; un écrivain anglais d'une grande et légitime réputation, M. Stephen Graham, interroge les soldats russes.

— Souhaiteriez-vous de voir rouvrir les débits d'eau-de-vie ?

— Non, certes.

— Et pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que le débit d'eau-de-vie est notre ennemi tout comme le Prussien. Si tu as un quart de rouble dans ta poche, et que tu voies ouverte la porte du débit, impossible pour toi de ne pas y entrer.

Croyez-en le vieux docteur d'anti-alcoolisme que je suis. C'est là l'exacte vérité. Vérité en Russie. Vérité en Angleterre. Vérité chez nous. Universelle vérité : La porte du débit est ouverte ; impossible de ne pas y entrer.

Le soldat, interrogé par l'auteur de ce beau livre : *la Russie et le Monde*, continue sa confession en ces termes, que je cite textuellement ; il se parle à lui-même :

... Tu ne peux pas y entrer. Que si seulement la porte est ouverte pas moyen pour toi de t'en empêcher ! Ou bien apprends-tu qu'il y y a une porte ouverte dans un village à une lieue d'ici ? A tout prix

il faut que tu y coures, pour acheter de la *vodka*. Et quel profit en as-tu, de cette maudite *vodka*, en fin de compte? Non, frère, voyez-vous, cette guerre nous a enseigné bien des choses ! Moi, par exemple, je suis maintenant chargé de voler dans l'air. Qui donc aurait rêvé dans mon village qu'il m'arriverait de m'en aller là haut, parmi les nuages et les étoiles, comme un Français ou un Anglais? Et alors je songe : « Vois-tu quels nobles alliés nous avons ! Ils ne boivent pas, eux : pourquoi ne ferais-tu pas comme eux ? »

Ainsi parle le soldat russe, le *moujik* au cœur simple, à l'âme ignorante et limpide. C'est à notre exemple qu'il veut cesser de boire. Et c'est son exemple qui s'impose à nous. Ou, plutôt, l'exemple du gouvernement russe qui a résolument fortement coupé le mal dans la racine.

L'un des plus fermes républicains que j'aie connus, mon ami Ranc, appelait le Gouvernement russe : Une dictature d'opinion. C'était avant l'ère constitutionnelle, avant la *Douma*. Il n'y a plus de serfs en Russie. Il y a des électeurs en Russie. Et le commerce de l'alcool n'existe plus en Russie.

Les caisses de l'épargne de l'Empire, a dit M. Bark, atteignaient péniblement, en 1913, un excédent de 600.000 roubles. Fin décembre, cinq mois après la prohibition de l'alcool, cet excédent s'élevait à 29 millions de roubles, soit environ 50 fois plus. Mais voilà, continue M. Bark, voilà qui est plus fort. Rien que dans la première quinzaine de janvier 1915, le peuple russe, et notamment les ouvriers, les moujicks, a remis aux mêmes caisses d'épargne 25 millions de roubles qui, jadis, étaient gaspillés au cabaret, — 25 millions de roubles en deux semaines.

Cela en pleine guerre, alors que plus de *quatre* millions d'hommes, de travailleurs sont au front.

Et, hier, l'un de nos officiers les plus distingués, revenant d'une mission en Russie, me disait que la conséquence de la prohibition de l'alcool avait été, dans ce magnifique empire, la cause immédiate d'une prospérité inouïe, sans précédent. On ne reconnaît plus la Russie, me disait-il. Le moujik est propre, bien tenu. Son logement se transforme, s'embellit. Délivrée du prétendu stimulant qu'est l'alcool, la qualité de la main-d'œuvre a doublé. Les trois quarts du gain de l'ouvrier allaient à la *vodka*, au *traktir*, aux repaires de la *Puissance des Ténèbres*. Il les emploie à améliorer sa situation, à conquérir le bien-être, à s'assurer, par les dépôts aux Caisses

d'Epargne, le pain de ses vieux jours. A Moscou et à Pétrograd, cet officier a vu 50 chefs d'industrie. Ils lui ont dit : Dès à présent, nous doublons le nombre de nos usines.

Le prétendu argument économique, financier, budgétaire, n'est donc qu'un mensonge de plus à ajouter à tous ceux qu'invoque, pour sa défense, l'ennemi public. Loin d'appauvrir le pays, la suppression ou la réduction de l'alcool l'enrichira dans des proportions incalculables. Augmenter les ressources d'un pays, accroître le rendement de l'impôt, c'est tout un. Ou toute la science économique n'est qu'une duperie et le bon sens n'est qu'un mot.

Mais que fera-t-on de l'alcool ? Je réponds avec Casimir Perier : « Vous le verserez dans les chaudières au lieu de le verser dans les estomacs. »

J'entends bien : il faudra trouver des procédés pour l'utilisation nouvelle, par la dénaturation, de l'alcool.

En votre nom, je demande à l'Académie des Sciences, à l'Académie de Médecine de mettre au concours le problème de la dénaturation de l'alcool.

La science a condamné l'alcoolisme ; la science trouvera bien l'utilisation industrielle de l'alcool.

J'ai déblayé le terrain des objections du parti de l'alcoolisme. Je reviens aux autres mesures que je préconise contre l'alcoolisme.

Il en est une qu'il faut prendre tout de suite, que l'état de siège permet de prendre sans retard.

Vous savez que, dans la zone des armées, M. le général Joffre a interdit la vente de l'alcool aux soldats et qu'il a prévenu les débitants qui passeraient outre à ses prohibitions que leurs cabarets seraient immédiatement fermés.

Ne pensez-vous pas que la même mesure s'impose dans tout le reste du territoire ; que, dans tout le reste du territoire, les mêmes prohibitions et les mêmes sanctions doivent être prononcées ?

Le scandale est moins dans la publicité donnée à certains faits que dans les faits eux-mêmes. Oui, je sais cela, il m'est arrivé de le dire, de l'écrire. Pourtant, un scrupule me retient au moment de montrer, par des récits circonstanciés, ayant pour auteurs soit des civils indignés, soit des officiers attristés, quelles sont les conséquences désolantes de la libre

fréquentation des cabarets par les soldats des dépôts et des garnisons de l'intérieur.

Sans doute, le mal ne sévit pas également dans toutes les parties du territoire. Il y a nombre de départements, de villes qui en sont indemnes, où l'on n'a pas tous les jours le spectacle de cabarets remplis de soldats qui se répandent ensuite par les rues dans un manifeste état d'ivresse et y provoquent des scandales de toutes sortes. Mais d'autres départements, d'autres villes offrent quotidiennement ce spectacle. J'en ai, je le répète, l'attestation par des correspondants dont la sincérité ne peut laisser aucun doute. J'ai des lettres d'officiers, de maires, de préfets.

Il y a des faits publics, imprimés par toute la France.

Ce sont tant de condamnations prononcées par des conseils de guerre contre des soldats qui, abrutis par l'alcool, ont insulté leurs supérieurs, se sont livrés contre eux à des voies de fait, se sont rebellés, — et qui expient durement, à cette heure, la licence laissée aux cabaretiers impunis, malgré la volonté formelle de la loi, de les enivrer.

C'est cet ordre du jour d'un général de division qui porte à la connaissance de deux régiments, dont j'ai les numéros, que de trop nombreux cas d'ivresse lui ont été signalés et « qu'il va être obligé de prendre des mesures d'une rigueur extrême pour enrayer ce vice infect par les temps tragiques que nous traversons ».

C'est ce registre d'un hôpital d'une grande ville maritime où il est constaté que douze soldats sont morts de *delirium tremens*.

C'est ce cahier de punitions, où 800 jours de salle de police ou de prison sont, comme on dit, « distribués » tous les mois pour ivresse et pour scandale public.

J'y insiste ; réfléchissez, demandez aux pouvoirs publics de réfléchir à la profonde vérité de l'aveu du soldat russe, magnifique aveu à la Tolstoï : « Si le traktir est ouvert, impossible de n'y pas entrer. »

Je ne m'exagère pas les possibilités. Je ne réclame pas la clôture de tous les débits d'alcool. Quand je demande que soit fermé, dans la zone de territoire comme dans la zone des armées, tout débit où il aura été versé de l'alcool à des soldats, est-ce que vraiment je propose quelque chose d'extraordinaire ? Le croyez-vous ?

Je ne veux pas qu'il puisse venir à la pensée de qui que ce soit, demain, après-demain, que, dans cette grande lutte patriotique, nécessaire, indispensable, contre le fléau, le pouvoir civil n'a pas fait tout son devoir, alors que les autorités militaires ont fait tout le leur.

Nous sommes, hélas ! quelques-uns à qui il est, plus d'une fois, arrivé d'avertir à la façon de l'antique Cassandre.

La mesure est rigoureusement légale; il s'agit beaucoup moins de faire preuve de courage que de se rendre compte exactement des choses, d'entrer dans l'élémentaire psychologie, la psychologie du soldat russe, qui a dit : « Défendez-moi contre moi-même. »

Nos grands chefs militaires ont défendu les soldats du front contre eux-mêmes. Ils n'en ont pas fait des héros. Mais ils ont dégagé, libéré les âmes vaillantes, héroïques, que l'alcool, complice de l'Allemand, guettait, qu'il menaçait d'assombrir, d'enténébrer, d'énerver.

Il faut faire de même pour les soldats du territoire. Et il n'y a qu'un seul moyen de le faire, à l'exemple de la Russie, en suivant de loin l'exemple de la Russie.

Il ne sert de rien de punir le soldat qui s'est enivré, de le punir de peines disciplinaires quand il n'a donné que du scandale, de l'envoyer aux conseils de guerre quand l'ivresse de l'alcool l'a conduit à l'indiscipline et au crime.

L'exemplarité restera toujours inférieure à la diabolique tentation ; mais elle ne sera pas inférieure à l'intérêt matériel.

C'est à celui qui lui verse à boire le poison qu'il faut parler haut et ferme. C'est à lui qu'il faut dire : « La première fois que tu auras vendu ou donné de l'alcool à un soldat, ton débit sera fermé. »

Croyez-moi : après le vingtième débit qui aura été ainsi fermé, irrévocablement fermé, il ne se trouvera plus beaucoup de débitants pour risquer un pareil enjeu.

Mais suffit-il, aux heures tragiques et glorieuses que nous vivons, d'interdire la vente aux soldats de l'alcool et de toute les boissons spiritueuses, sous la menace, qui ne devra jamais être vaine, d'une sanction sévère pour le vendeur ?

Non.

J'aborde une autre partie du douloureux problème : l'alcoolisme féminin.

Le Gouvernement a supprimé l'absinthe. Il a proposé la limitation des cabarets. Et, cela fait, il reconnaît, dans un document officiel, qui a été rendu public, que l'alcoolisme féminin, le plus triste, le plus effroyable de tous, s'est considérablement développé depuis la guerre.

Ce document officiel, c'est la circulaire, dont je parlais tout à l'heure, du ministre de l'Intérieur sur le retrait de l'allocation aux femmes qui s'alcoolisent, se livrent à la boisson.

J'ai, dans mon dossier, de nombreuses, de trop nombreuses attestations à l'appui du mal que vise cette circulaire.

Voici la liste nominative de 40 enfants dont les pères sont mobilisés et qui ont été, depuis la mobilisation, abandonnés par des mères devenues alcooliques, mortes à l'hôpital des suites de l'ivrognerie, tombées du cabaret dans la plus basse prostitution. J'ai les noms et les adresses.

Voici la lettre d'un ancien et très éminent fonctionnaire :

J'ai recueilli moi-même, de la bouche d'un entrepositaire de spiritueux à... (Seine-Inférieure), qu'il ne peut suffire aux commandes — il n'y a pas beaucoup de bouilleurs dans ce département, — et qu'on n'a jamais tant bu d'alcool. En effet, les cabarets, ouverts dans le village, regorgent de femmes et d'enfants. — Daté et signé.

Voici une autre lettre, d'un officier supérieur : « Beaucoup de femmes font ici (dans un département de la région lyonnaise) un bon usage de l'allocation qu'elles reçoivent. Certaines déclarent que la vie leur est plus facile qu'en temps de paix, leurs maris ayant l'habitude de boire leur paie et de ne rapporter qu'un petit reliquat à la maison. Mais d'autres, en trop grand nombre, hélas ! boivent leurs allocations et donnent publiquement le spectacle affreux de l'ivrognerie. » Signé.

Je pourrais continuer longtemps ces lectures.

Si lourd qu'il soit, mon dossier est évidemment très léger en comparaison de celui qui a dû être réuni au ministère de l'Intérieur et qui a motivé la récente circulaire que vous avez pu lire dans les journaux.

La circulaire rappelle que le Gouvernement a pris toutes les mesures nécessaires pour assurer l'existence des familles momentanément privées de leur chef. Mais il pense que les sommes allouées par l'Etat ne doivent pas servir à développer l'alcoolisme féminin. En conséquence, il invite les préfets à

faire exercer par les maires une surveillance rigoureuse des débits — cela est excellent — et à exiger d'eux la stricte application de la loi de 1873 sur l'ivresse publique — et cela aussi est excellent. — En conséquence, chaque fois qu'une femme de mobilisé sera signalée au maire comme se livrant à la boisson, le maire devra vérifier avec soin le fait, puis en aviser le préfet, qui poursuivra le retrait de l'allocation militaire.

Attendez, Messieurs ; j'expose d'abord.

Autant le pays est prêt, dit la circulaire ministérielle, à supporter toutes les charges qui ont pour but d'assurer l'existence de ceux que le père de famille a laissés sans ressources pour aller défendre la patrie, autant il ne pourrait accepter que ses sacrifices aient pour résultat de satisfaire et de développer un vice qui, comme celui de l'alcoolisme, met en péril à la fois l'avenir de la race et la paix du foyer.

C'est en exécution de cette circulaire que les préfets ont pris des arrêtés qui ont été également publiés par les journaux, affichés et envoyés aux municipalités.

Voici celui du préfet de Seine-et-Oise. Il résume la circulaire ministérielle, puis s'exprime en ces termes :

Or, il arrive que des femmes de mobilisés se laissent aller à dépenser une partie des allocations qu'elles reçoivent à un usage abusif de l'alcool.

La fréquentation plus ou moins habituelle d'un débit de boisson, pour y consommer sur place ou pour y acheter de l'alcool à emporter, est un fait déplorable qui sera réprimé avec la plus grande sévérité.

Désormais, toutes les fois qu'une titulaire d'allocation sera signalée comme se livrant à la boisson, elle sera déférée devant le conseil d'appel de son arrondissement *en vue du retrait de son allocation.*

Cette sanction, à la fois juste et nécessaire, sera appliquée de la façon la plus rigoureuse, notamment lors de toute contravention à la loi du 15 juillet 1873, sur l'ivresse publique.

Versailles, le 25 mars 1915.

Le Préfet : A. AUTRAND.

Eh bien, j'ai des doutes, des doutes très graves, sur l'efficacité et, aussi, sur la justice, sur l'équité de la méthode employée pour combattre l'alcoolisme des femmes de mobilisés.

Ces femmes sont tombées dans ce vice ignoble. Par la faute de qui ?

Le conseil d'appel leur retirera leur allocation. C'est les condamner à mourir de faim, elles et leurs enfants, ou c'est condamner le principe de l'allocation.

Or, si je suis enclin à croire — mais c'est une autre question qui mériterait une longue discussion — que l'allocation devrait comprendre, avec une moindre somme d'argent liquide, des bons invendables de pain, de viande, de charbon, etc.; — je tiens pour souverainement équitable et politique le principe même de l'allocation.

L'allocation a enlevé aux soldats qui combattent et qui offrent tous les jours leur vie à la patrie l'affreuse inquiétude de la misère de leurs foyers.

L'allocation a puissamment contribué à maintenir l'esprit public.

La loi sur les allocations est juste, humaine, politique, bienfaisante.

Mais, dès lors, je me demande et je vous demande si la peine qui frappe la femme du mobilisé, quand elle est tombée dans l'alcoolisme, si la suppression de son allocation n'est pas une peine excessive et si les pouvoirs publics frappent là où il faut frapper.

Ce sont les maires qui sont invités à signaler au préfet les femmes qui leur auront été signalées à eux-mêmes comme se livrant à la boisson.

Etes-vous bien sûrs que, malgré l'union patriotique de tous les partis, la femme alcoolique du bon électeur — c'est celui dont le parti, de gauche ou de droite, a eu la majorité aux dernières élections — sera signalée avec la même rigueur que la femme du mauvais électeur ?

Et combien de maires sont des cabaretiers ?

Je lis dans un journal de Nevers, qui m'a été communiqué par une haute personnalité militaire, un article daté du 2[illegible] mars dernier, sur l'alcoolisme au village; *l'Alcoolisme obligatoire*, tel est le titre de l'article :

Paris ne sait pas qu'au village l'alcool est trop souvent vendu ou offert par des cabaretiers, aubergistes, hôteliers, épiciers, etc., qui sont conseillers municipaux, adjoints aux maires et, même, maires.

Certes, le cabaretier, conseiller municipal, adjoint ou maire, n'exig[illegible]

pas de ses administrés qu'ils boivent dans son débit. Mais il sait leur prouver que ses faveurs, son appui, et sa protection vont à sa clientèle.

Je connais trois de ces débits tenus par des maires... Des enfants viennent boire. Les cabaretiers-maires y versent leur alcool en bouteille autour d'un comptoir dont le tiroir renferme le cachet de la mairie, quelques archives et les cachets municipaux. Chaque jour y défilent et consomment des habitants qui ont un service à demander ou des pièces à présenter aux magistrats de leurs communes. Le soir, quand arrive l'heure prescrite de la fermeture, Messieurs les Maires s'octroient la permission de la nuit afin de pouvoir garder leurs clients à l'abri des gendarmes... Une salle sert à réunir les conseillers de plusieurs commissions ; l'on y parle des affaires communales en buvant de l'alcool.

Ce sont, dira-t-on, des cas exceptionnels ? Je voudrais en être certain. Et le journaliste exagère. Il est, en tout cas, courageux. Et Balzac aurait trouvé à cette page, que j'abrège, la marque puissante de la vérité prise sur le fait.

J'ai dit : la classe ouvrière. Et, en effet, c'est surtout de la classe ouvrière, des travailleurs des villes et des travailleurs de la campagne qu'il s'agit.

Aujourd'hui, comme à mon ordinaire, — j'ai trop de poils gris pour changer mes habitudes, — je veux dire toute ma pensée, aller jusqu'au bout de ma pensée.

Notre bataille contre l'alcoolisme, c'est surtout, dans l'intérêt de la classe ouvrière que nous la livrons, parce que la bourgeoisie, assurément, n'est pas tout à fait indemne, mais cependant elle s'est, presque partout, corrigée de l'affreux vice.

On disait autrefois en Angleterre : *Drunk as a lord*, ivre comme un seigneur.

On y dit aujourd'hui : Ivre comme un docker.

Déjà, quand ce vieux démocrate, Denys Poulot, écrivait son livre *Du Sublime*, où Zola a puisé tant de documents humains pour *l'Assommoir*, c'était au peuple des faubourgs et des campagnes qu'il jetait son avertissement qui, hélas! ne fut pas entendu.

Si les privilégiés de la fortune et de l'intelligence s'adonnaient à l'alcool, ce serait un grand malheur. Mais c'est un bien plus grand malheur pour l'ensemble de la nation quand l'alcoolisme — et vous savez bien que c'est le cas — sévit surtout parmi les ouvriers et parmi les paysans.

Dès lors, il ne suffit pas de protéger contre la tentation alcoolique — ce qui, je ne me fatiguerai pas de le dire, est le véritable nom du péril alcoolique — les soldats sous les drapeaux, les femmes et les mineurs.

Mais les travailleurs de la ville et des champs ont, eux aussi, droit à être défendus contre les marchands de poison.

Comment les protéger?

Faut-il, comme en Russie, supprimer entièrement, radicalement, l'alcool de consommation, sauf par ordonnance du médecin?

Regardons en face les choses telles qu'elles sont. Ne nous payons pas de mots, d'illusions. Ne déclamons pas. Soyons des hommes pratiques. Laissons les surenchères aux démagogues. Méprisons les gestes. Réclamer aujourd'hui la suppression totale de l'alcool, ce n'est qu'un geste.

Vous préférerez des actes.

Avant de supprimer l'alcool dans la République de Salente, réduisons-en la consommation dans la République française.

Comment? Il n'y a pas de question sociale qui ait été plus complètement élucidée.

La lutte contre l'alcoolisme doit et peut se poursuivre, avec une égale efficacité, par des lois et par des réglementations de toutes sortes.

Si le sujet qu'il m'incombe aujourd'hui de traiter n'était pas *les lois anti-alcooliques et la guerre*, j'insisterais plus spécialement, ainsi que je l'ai déjà fait dans mes livres et dans mes discours, sur les réformes dont l'élaboration ne peut se poursuivre qu'en temps de paix.

C'est l'éducation anti-alcoolique, afin que les enfants de demain soient mieux armés contre la tentation que leur père.

C'est la lutte obstinée contre le taudis, parce que le grand pourvoyeur du cabaret, c'est le taudis.

C'est la lutte contre toutes les formes de la misère, parce que la misère conduit à l'alcoolisme qui mène à une pire misère.

Ces lois déjà ébauchées, ces lois qu'il faudra développer et compléter, et bien d'autres lois qui ne sont encore que dans nos cerveaux et dans nos cœurs, ce sera l'œuvre de demain, l'œuvre de la paix, dans la France redevenue toute la vieille France; et tout le temps, tout l'effort que nous consacrerons à l'élaboration de ces lois économiques et sociales, ce sera de

tous les moyens le meilleur pour continuer, après la guerre, l'union sacrée de tous les bons citoyens, sans distinction de parti.

Mais la guerre n'est pas terminée ; la victoire complète, qui doit nous donner la paix complète, celle qui ne sera pas une pauvre halte entre deux batailles et la plus insigne des duperies, nous ne l'avons pas encore. Et il faut aller au plus pressé, à la réglementation et à la législation du temps de guerre — laquelle, d'ailleurs, pourra survivre à la guerre.

Les hommes qui sont au front, qui sont dans les tranchées, qui, tous les jours, prodiguent leur sang et offrent leur vie à la patrie, ceux-là, d'ores et déjà, ils sont guéris de l'alcoolisme. « Notre Joffre » n'est pas seulement le vainqueur des batailles de la Marne.

Demain, après-demain, à l'heure fixée par le Destin, dont les premiers coups sonnent déjà, ils auront remporté la victoire du Droit et de la Liberté. Ils reviendront en triomphateurs dans leurs foyers. Les ferons-nous rentrer dans une France alcoolisée ?

Donc, il y a des mesures essentielles, très simples, très efficaces aussi, qu'il faudra prendre tout de suite, que le gouvernement peut prendre par décret.

Le même fait m'a été signalé d'autre part, et l'un de mes correspondants, qui est juge de paix, y ajoute cette observation très judicieuse :

> Les percepteurs des communes rurales vont, une fois par mois, dans les communes hors de leur résidence, pour y percevoir l'impôt et payer aux femmes les mois de nourrice des enfants de l'assistance publique. Où s'installent-ils ? Chez des cabaretiers qui leur prêtent leur local. Ces jours-là, la consommation double. Les percepteurs ne devraient-ils pas être tenus d'aller à la mairie ?

Au passage, je soumets cette observation à l'homme éminent auquel j'ai eu naguère le très grand honneur de succéder comme Président du Groupe anti-alcoolique de la Chambre, à M. Ribot.

Ai-je besoin d'insister ? J'ai beau avoir la ferme volonté d'écarter, ici comme ailleurs, toute généralisation hâtive et, par conséquent, injuste : je ne puis me défendre de croire que, tantôt pour des raisons politiques, tantôt pour des raisons professionnelles, et, aussi, tantôt par humanité, par pitié

pour la femme alcoolique et pour les enfants du mobilisé, les maires de la très grande majorité de nos communes se contenteront d'accuser très respectueusement à M. le préfet réception de sa circulaire.

Et, encore une fois, il n'y aura rien de changé en France : il n'y aura qu'une circulaire de plus.

Mais le mal, le mal abominable de l'alcoolisme féminin, continuera à sévir et, ainsi que me l'écrit un vieux soldat républicain, « cette guerre glorieuse entre toutes sera aussi la date de la recrudescence de l'alcoolisme parmi les femmes ».

Eh bien, non, cela ne doit pas être, et, pour que cela ne soit pas, il suffit d'un simple décret.

Si l'homme s'avoue trop faible pour résister à la tentation du cabaret, quel est le cas de la femme ? Depuis le premier jour où Eve blonde s'éveille à la lumière, la femme a été dix et cent fois plus accessible à la tentation.

Dès lors, il faut frapper au bon endroit, toujours le même.

Vous demandez aux maires d'avoir le courage de dénoncer la femme alcoolique qui se verra retirer son allocation et qui tombera demain dans une pire misère, sans renoncer, vraisemblablement, à son vice.

N'est-ce pas trop leur demander ? Ne suffit-il pas de leur demander de ne pas couvrir, de ne pas défendre contre les représentants de la loi les débitants qui poussent ces malheureuses femmes à la boisson ?

Est-ce que le Gouvernement, lui, ne pourrait pas, ne devrait pas décréter tout simplement, en vertu des pouvoirs exceptionnels qui lui sont conférés par l'état de siège, qu'il est désormais interdit aux débitants de vendre de l'alcool et des boissons spiritueuses, soit en bouteille, soit au petit verre, aux femmes quelles qu'elles soient, à celles des non-mobilisés comme à celles des mobilisés et aux enfants ? Et, nécessairement, que tout débitant qui enfreindra la loi verra fermer son débit ?

L'exécution de ce décret — dont il appartiendra, plus tard, à la Chambre de faire une loi — serait confiée aux préfets et aux parquets, aux juges de paix et aux gendarmes et aux commissaires de police, sérieusement avertis que toute négligence de leur part entraînera des sanctions sévères.

Le Gouvernement prendrait cette décision au milieu de l'ap-

plaudissement universel. Il a, à sa tête, un ancien et fidèle ami de notre Ligue de l'Enseignement et de nos ligues anti-alcooliques. Qui sait mieux que M. Viviani, ancien ministre du Travail, que la classe ouvrière n'a point de pire ennemi que l'alcoolisme ?

Et il ne faut pas seulement les prendre pour la haute raison morale que je viens de vous dire ; mais pour une autre raison encore : dans l'intérêt de la Défense Nationale.

Car l'œuvre de la Défense Nationale, elle ne se poursuit pas seulement, là-bas, sur le vaste front qui va du versant alsacien des Vosges aux dunes de la mer du Nord ; mais elle se poursuit, ici encore, dans les usines où se fabriquent les armes, les munitions, les vêtements, dans les ports où les vaisseaux apportent les denrées indispensables à la vie même et de la nation et de l'armée, dans les ateliers et dans les champs, partout où le travail des non-mobilisés devrait donner son *maximum* de rendement, où il le donne souvent, — j'en atteste les ouvriers des établissements où se fabriquent tous les jours par milliers les armes et les projectiles, — mais où il ne le donne pas toujours, et vous le savez.

Et là où le travail ne donne pas son *maximum* de rendement, où il ne donne même pas un *minimum* raisonnable de rendement, la cause en est toujours la même : l'alcool, le cabaret.

J'ai publié, l'autre jour, sans nommer la ville d'où il m'est venu, le document officiel suivant :

Emploi d'une journée de travail d'un Docker à...
7 heures à huit heures : Travail.
8 heures : Paye.
8 heures à 8 h. 1/4 : Casse-croûte, alcool.
8 h. 1/4 à 10 h. : Travail.
10 heures à 10 h. 1/2 : Apéritif.
10 h. 1/2 à 11 heures : travail, puis paye.
3 heures à 3 1/2 : Casse-croûte, alcool.
3 h. 1/2 à 5 heures : travail, puis paye.
5 heures à 5 h. 1/4 : Apéritif.
5 h. 1/4 à 6 heures : Travail.
A partir de cinq heures, les hommes sont ivres pour la plupart.

En dehors des arrêts prévus ci-dessus, les dockers s'échappent dès qu'ils ne sont plus surveillés et vont boire en supplément dans les

nombreux estaminets du port sans compter le vin qui disparaît des tonneaux du port.

Une statistique de la chambre de commerce évalue à la contenance d'un navire de 4.000 tonnes la quantité de vin ainsi volée par an.

Or, l'ivrognerie et l'alcoolisme de ces dockers n'ont pas eu des conséquences de beaucoup moins graves que celles de l'alcoolisme et de l'ivrognerie de ces ouvriers des manufactures d'armes anglaises qui ont provoqué le puissant mouvement d'opinion dont le Roi Georges a donné le signal.

Il existe, dans chacun de nos grands ports, une commission dite des ports qui est composée d'un officier général, président, d'un officier supérieur de la marine, du Président de la Chambre de commerce et de quelques autres membres non moins qualifiés.

Ma réputation d'anti-alcoolique incorrigible m'a valu de quelques-unes de ces Commissions des communications désolantes.

Le travail dans ces grands ports devrait donner aujourd'hui un rendement incomparablement plus fort qu'en temps de paix. Il n'en est rien. Le travail est si médiocre, en raison des ravages quotidiens de l'alcool, que le Gouvernement s'est vu dans la nécessité d'avoir recours aux prisonniers allemands, notamment à Saint-Nazaire, à la Palisse, à Cette, d'où me viennent les communications que j'ai reçues, et, encore, au Havre où, dans de nombreuses rues, sur deux maisons, il y a un cabaret.

Et, alors, Messieurs, que s'est-il passé, au moins dans l'une de ces villes que je puis et que je veux nommer : le Havre?

Lorsque les ouvriers du port se sont rendu compte de l'humilation que leur infligeait la nécessité, pour subvenir aux besoins de l'armée et du pays, d'avoir recours au travail de prisonniers allemands, ils se sont dressés dans un sursaut de patriotique indignation, contre l'autre ennemi : l'alcoolisme, — et ce sont eux qui ont réclamé du gouvernement militaire, — le Havre ne fait point partie de la zone des armées — des mesures rigoureuses contre l'alcoolisme, des mesures appliquées sérieusement, « des mesures pouvant aller, si cela était

nécessaire, jusqu'à la suppression totale des boissons alcooliques ».

Ces « militants ouvriers havrais » rappellent — et je leur apporte mon témoignage, ayant connu de longue date leurs efforts, — qu'ils ont, eux-mêmes, dénoncé bien des fois « le mal chronique dont souffrent au Havre toutes les branches de l'activité commerciale, industrielle, maritime ; et c'est l'alcoolisme ».

Je cite textuellement.

En conséquence, ils réclament du gouverneur maritime les mesures les plus rigoureuses ; ils insistent pour l'application exacte, sévère, qui peut seule donner aux mesures à prendre toute leur efficacité ; ils terminent leur lettre par ces belles et nobles paroles :

En nous donnant satisfaction sur ce point, monsieur le Gouverneur, vous décuplerez non seulement le rendement de la main-d'œuvre, mais vous rendrez la paix aux foyers, la force et la santé à l'homme.

Voilà le langage de ces ouvriers, et ce ne sont pas des bourgeois déguisés, par l'occasion, en ouvriers. Car voici l'entête de leur lettre, dont une copie est entre mes mains :

L'Union fait la Force
Confédération Générale du Travail
Chambre syndicale des Ouvriers du port
et similaires du Havre
Siège social : *Cercle Franklin*
Cours de la République.

Vous me permettez, Messieurs, de féliciter au nom de la *Ligue de l'Enseignement* ces ouvriers militants havrais ; de leur dire en votre nom qu'ils sont des citoyens et des patriotes ; et, surtout, — et ce sera le plus beau témoignage que nous pourrons leur rendre, — de considérer leur déclaration comme l'expression autorisée des sentiments de toute la classe ouvrière, quand, affranchie des fumées de l'alcool, elle est elle-même, c'est-à-dire la force la plus vivace de la France.

Que les mesures sollicitées par ces ouvriers soient donc prises ! Ils ne les précisent pas, mais est-il malaisé d'indiquer tout au moins celles qui, en attendant la loi, peuvent être prises par simple décret ou par simple arrêté ?

Sous peine de fermeture du débit :

Interdiction de vendre de l'alcool à des ouvriers employés à des travaux d'utilité publique, selon une liste officiellement dressée ;

Interdiction de vendre l'alcool à crédit ;

Interdiction d'employer aucune fille ou femme étrangère à l'établissement ;

Interdiction de tenir ouvert de midi à 2 heures et après 6 heures du soir tout débit de boissons alcooliques.

Je cite ces mesures à titre d'exemple ; on en pourrait prendre d'autres encore.

Voilà, Messieurs, la voie, la large voie droite où il nous faut entrer s'il ne suffit pas à nos ambitions de vouloir rendre à la France ses provinces perdues et toute sa place dans le concert des peuples ; mais si vous avez aussi celle de sauver du plus dégradant des vices celle que Gambetta appelait « la plus grande personne morale qui soit au monde » et qui l'est, en effet, et qui vient de le montrer par le magnifique effort qu'elle a consenti depuis dix mois et qu'elle continuera jusqu'au bout.

On a cherché une contradiction entre les hommages répétés que je n'ai pas cessé de rendre, dans mes livres et mes discours d'hier et d'avant-hier, dans mes articles sur la guerre, à notre admirable pays, et mes catilinaires non moins répétées contre le fléau alcoolique acharné à tarir les sources vives de la nation.

Voici une statue, l'une des plus belles que l'Histoire ait sculptée. Voici des iconoclastes, des barbares qui menacent de la mutiler ou de la souiller. Je défends la statue. Où est la contradiction ?

JOSEPH REINACH.

L'ALLEMAGNE
ET L'HISTOIRE DE L'ART

RÉPONSE A M. BODE

—

Non content d'avoir signé le fameux appel, par lequel quatre-vingt-treize « intellectuels » allemands ont fait connaître au monde qu'ils étaient les humbles serviteurs du militarisme prussien, auquel l'existence même de la « culture » allemande serait liée selon eux, « Son Excellence Guillaume de Bode, directeur général des musées de Berlin », a pris personnellement la parole pour rappeler à l'humanité ce qu'elle doit à l'Allemagne dans le domaine de l'Histoire de l'Art, outre l'incendie de l'église Saint-Pierre de Louvain et le bombardement de la cathédrale de Reims (1).

Du ton arrogant qui lui est familier dans les polémiques, M. Bode nous déclare que la responsabilité du bombardement et de l'incendie des monuments retombe tout entière sur les Français et sur les Belges. Les Allemands ont sauvé l'Hôtel de Ville et l'église Saint-Pierre à Louvain au péril de leur vie! Contraints par les Français de bombarder la cathédrale de Reims, ils ont fait en sorte d'épargner les sculptures célèbres de la façade, et ce sont les Belges qui, des forts d'Anvers, ont endommagé la Cathédrale de Malines.

Les savants allemands passent depuis longtemps pour des gens consciencieux qui se documentent avec soin et d'une manière complète. C'était même la seule qualité qu'il fût encore possible de leur reconnaître en ces derniers temps. Ils tiennent

(1) Cf. Wilhelm von Bode, *Die deutsche Kunstwissenschaft und der Krieg* (*Internationale Monatsschrift für Wissenschaft, Kunst und Technik*, 15 oct. 1914.)

à nous faire savoir qu'ils l'ont perdue. L'absence de toute critique qui caractérise l'appel des intellectuels se retrouve dans l'article de M. Bode. M. Bode n'a rien vu, il n'est allé ni à Louvain, ni à Malines, mais il affirme avec autant d'aplomb que s'il s'agissait de faire passer pour une œuvre de Léonard un buste moderne acquis pour le musée de Berlin. L'église Saint-Pierre de Louvain (qui, soit dit en passant, n'est pas une cathédrale) a été incendiée de propos délibéré par les Allemands le lendemain du jour où, selon leur version, les civils les auraient attaqués (1). Le toit a été complètement brûlé et quant à l'intérieur, autant que j'aie pu en juger de la porte, car messieurs les officiers ont soin d'en interdire l'accès au public, il a été l'objet de ces destructions habilement ménagées où excelle l'armée allemande, qui est préparée à l'incendie et au pillage d'une manière toute scientifique.

L'Hôtel de Ville a été épargné, seul au milieu de bâtiments entièrement détruits par le feu. C'était le monument classé, le monument le plus célèbre de la ville! Rien n'est plus odieux que cette volonté froide qui a présidé à la destruction de Louvain. S'il s'agissait des excès de la soldatesque déchaînée qui, prise de rage, détruit follement, au hasard, on dirait : c'est la guerre! Mais non! Tout ici porte la marque d'une pédanterie qui ne se dément pas, même dans l'horrible. Au milieu d'une rangée de maisons incendiées une seule est resté intacte ; sur la porte on lit encore une pancarte *imprimée* ainsi conçue : « cette maison doit être épargnée; il est défendu d'entrer dans les maisons ou de les incendier sans l'approbation du commandement. » L'Hôtel de Ville aussi a été épargné d'ordre supérieur! Qui sait! le commandant était peut-être un disciple ou un admirateur de M. Bode.

Il savait quelles étaient les pièces de musée! Malheureusement les anciennes Halles (la Bibliothèque de l'Université) manquaient à son catalogue : on les sacrifia sans scrupules, mais on « sauva », paraît-il, les manuscrits les plus précieux (2) ! Pour M. Bode dès que les monuments célèbres et

(1) Voir le récit de M. Grondijs (*les Allemands en Belgique*, Paris, Berger-Levrault, édit.), témoin oculaire que l'on ne peut taxer de partialité, car il est Hollandais et a publié pour la première fois ses articles dans le *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, journal qui n'a cessé d'observer strictement la neutralité.

(2) D'après M. Grondijs, les manuscrits auraient été brûlés. Il est certain en revanche que les tableaux de Bouts ont échappé à l'incendie de l'église Saint-Pierre.

les tableaux munis d'un état civil sont conservés, il importe peu qu'une ville ait perdu ses coins intimes, la physionomie de ses habitations et tout ce qui en formait le caractère et le charme.

D'ailleurs, c'est la faute du peuple belge, « excité par un gouvernement coupable qui a renouvelé les horreurs des guerres du Moyen âge ». Partout en Belgique on pouvait lire les avis des autorités conjurant la population civile de ne prendre aucune part aux hostilités et l'engageant à se défaire de ses armes. Les Belges avaient eu l'ingénuité de se conformer exactement à ces prescriptions. J'ai vu les Bruxellois, avertis trop tard pour remettre leurs armes entre les mains des autorités belges, les jeter dans un étang, où les Allemands les repêchèrent quelques semaines après. Mais que leur importe la vérité ? Qu'importe la vérité à M. Bode ?

La cathédrale de Malines fut bombardée selon lui par les forts d'Anvers : or ces forts sont situés au nord de la ville et c'est précisément le flanc sud de la cathédrale, exposé au feu des Allemands, qui a été surtout endommagé.

Quant à la cathédrale de Reims, M. Bode nous affirme que le général allemand lui-même prit des mesures dans le but d'épargner autant que faire se pouvait les sculptures « classiques » de la façade. Quelles furent ces mesures ? M. Bode ne nous le dit pas, mais je puis combler cette lacune grâce au gouvernement allemand : une affiche placardée par ses soins sur les murs de Bruxelles, le 25 septembre dernier, apprenait aux Belges que les troupes allemandes avaient été contraintes par les Français de bombarder la cathédrale de Reims, mais qu'elles avaient eu soin de n'employer à cet effet que leur artillerie légère de campagne, et non leur artillerie de siège. Quelle modération ! Quelle grandeur d'âme ! N'envoyer que des shrapnells sur la cathédrale de Reims, alors qu'il eût été si aisé, si pratique, si naturel de se défaire de ce « poste d'observation » au moyen de quelques obus lancés par les mortiers de 420 !

Les Allemands atteignent le summum du grotesque avec une ingénuité qui désarme. Mais les Belges ont tant souffert que rien ne les peut désarmer : le lendemain, une main vengeresse avait inscrit sur l'affiche cette pensée de Gœthe : « Il se passera encore des siècles avant que l'on puisse dire que

les Allemands sont sortis depuis longtemps de la barbarie. »

§

M. Bode ne se borne pas à justifier l'armée allemande en reprenant les mensonges répandus par ses chefs et répétés par l'empereur Guillaume. Il élargit le débat. Les attaques dirigées contre les militaires allemands deviennent aussitôt dans son esprit des atteintes à la science allemande. Etrange paralogisme, qui apparaît déjà dans le manifeste des intellectuels! Eux aussi veulent identifier la cause de la science avec celle du militarisme. « Sans le militarisme allemand, la civilisation allemande aurait disparu de la terre depuis longtemps. C'est pour la protéger que le militarisme est né d'elle (1)... L'armée allemande et le peuple allemand ne font qu'un. » Quelle pauvre idée de leur « civilisation » ces messieurs ont-ils pour s'imaginer qu'elle ne puisse s'imposer que par la force brutale! Et faut-il qu'ils soient habitués à s'humilier devant les militaires, pour leur attribuer un tel rôle!

M. Bode aurait pu séparer nettement deux choses qui n'ont rien à voir l'une avec l'autre : la stratégie et l'histoire de l'art. Il aurait expliqué la conduite des soldats par le rôle qui leur est dévolu; il aurait précisé le point de vue de l'archéologue, qui est incompatible avec celui du guerrier, et il aurait dégagé la responsabilité de ceux qui, aimant les vieilles cités pittoresques et les pures créations des artistes, ne peuvent être de cœur avec ceux qui les détruisent. Loin d'agir ainsi, il a invoqué, pour nier les excès de la soldatesque, les mérites de la science allemande, et à ses yeux le fait que les savants allemands ont concouru à la constitution et au progrès de l'archéologie suffit à prouver que l'armée allemande est incapable de détruire des œuvres d'art, sans y être contraint par les nécessités inéluctables de sa défense.

Il est impossible de raisonner de façon plus enfantine! A quel état d'aberration mentale un homme doit-il être descendu pour opposer de semblables sornettes à des faits précis? L'armée allemande n'a aucun souci d'épargner les œuvres d'art : certains de ses généraux ont eu la franchise de le déclarer. C'est une excellente machine à détruire : il est grotesque de

(1) Traduction littérale du texte allemand, que le texte français ne rend pas exactement.

lui attribuer des sentiments esthétiques. Pour ses chefs, un seul soldat est plus important que toutes les cathédrales du monde, et chacun sait qu'ils n'épargnent guère leurs soldats! S'ils étaient entrés à Paris, les Allemands auraient détruit la ville quartier par quartier, en commençant par les plus beaux, pour forcer les Français à faire la paix: tel est l'aveu recueilli de la bouche d'officiers faits prisonniers.

Nous n'aurions jamais songé à discuter à propos de la guerre les mérites de l'Allemagne dans le développement de l'histoire de l'art, si M. Bode ne nous y avait provoqués. Mais puisqu'il le veut, nous dirons aujourd'hui ce que nous nous étions toujours abstenus de dire par égard pour des travailleurs à la sincérité et au désintéressement desquels nous avions jusqu'ici prêté confiance.

§

C'est à l'Allemagne que le monde doit la constitution de la « science de l'art ». Winckelmann en a été le fondateur pour l'art de l'antiquité, Rumohr pour l'art des temps modernes. Bien loin de reconnaître les mérites de l'Allemagne, qui a aidé les autres nations à comprendre leurs propres œuvres d'art, ces nations n'ont fait que l'envier et la décrier, pareilles à des élèves ingrats qui se moquent des professeurs auxquels ils doivent le plus clair de leur savoir. Telle est dans ses grandes lignes la thèse défendue par M. Bode.

Avant de discuter les affirmations du directeur des musées de Berlin, il importe de soumettre à un examen critique cette question primordiale : existe-t-il une « science de l'art » (*Kunstwissenschaft*) ?

Le terme même nous fait défaut. Nous parlons d'histoire de l'art, de critique d'art, d'archéologie. Nous ne parlons pas d'une « science de l'art » comme nous parlons des sciences de la nature. Et nous avons raison, car la confusion entre ces termes marquerait une absence de netteté dans les idées ou pour mieux dire une incompréhension de l'objet même de l'étude. La connaissance scientifique n'est possible que si le sujet se sent suffisamment détaché de ce qu'il observe pour conserver la lucidité de sa vision et la liberté de son jugement; on ne l'acquiert point sans faire abstraction des éléments de sentiment, sans comprimer en soi tout ce qui pour-

rait troubler l'exercice des facultés intellectuelles. La compréhension artistique, au contraire, exige que l'on se donne tout entier, que l'on pénètre au cœur même de l'œuvre, qu'on la ressente, qu'on la revive, qu'on la recrée. Ici pas d'abstraction possible : on ne peut isoler un élément et le considérer en dehors de l'ensemble ; l'analyse n'a plus de sens si elle perd un moment de vue la synthèse ; chaque partie n'a de valeur que pour autant qu'elle fasse corps avec le tout. Les notions de quantité, de rapports mesurables qui ont une importance capitale dans les sciences naturelles ne jouent en art qu'un rôle accessoire ; par elles le critique ne peut définir que certains caractères extérieurs de l'œuvre, il ne saurait en saisir l'essence.

On ne peut appliquer les méthodes des sciences qu'à l'étude de la technique ; elles éclaireront l'architecte sur la résistance des matériaux, le peintre sur la réaction des couleurs ou sur les effets de la perspective. Mais la technique n'est que le moyen de réaliser l'idée artistique, elle ne constitue pas l'œuvre et il ne suffit point de posséder une technique impeccable pour être un véritable artiste.

Les œuvres d'art en elles-mêmes, en tant que créations individuelles ou collectives, échappent complètement à de tels modes d'investigation. Chacune diffère qualitativement de toutes les autres et seul celui qui a le sens de la qualité est capable d'apprécier ces différences ; ce sens peut être éduqué quand il existe, mais il n'en est pas moins un don naturel et les plus savantes méthodes germaniques n'en dissimulent pas l'absence.

Dans une étude sur les *Critériums objectifs dans l'Histoire de l'art* (1), j'ai montré naguère la vanité des tentatives faites pour donner à l'histoire de l'art les allures d'une science et pour déterminer l'attribution des œuvres par des procédés précis et d'un emploi constant. J'ai signalé l'erreur de raisonnement que l'on faisait en croyant appliquer ainsi la méthode expérimentale à la critique d'art.

La « science de l'art » est l'une de ces nombreuses pseudo-sciences qui firent leur apparition au cours du XIX^e^ siècle, favorisées par la vogue croissante de tout ce qui portait l'étiquette scientifique. Elle est née à peu près à la même époque que

(1) *Revue des Idées*, 15 septembre 1907.

l'Empire allemand. M. Bode en a été, après son irréconciliable adversaire, feu Giovanni Morelli, le principal propugnateur. Morelli, dont les parents s'appelaient Morell et les ancêtres lointains Morel, était Italien de cœur, mais il avait fait ses études en Allemagne et c'est en allemand qu'il rédigea, dans sa vieillesse, ses ouvrages de critique. Il ne manquait ni de goût, ni de jugement et le sens de la qualité ne lui faisait pas défaut : il n'aurait pas pris pour une œuvre de Léonard de Vinci une piètre production de l'école milanaise ou un buste fabriqué au XIX^e siècle. Mais son esprit avait été façonné selon les méthodes des universités allemandes et il ne put s'empêcher d'enserrer le trésor de ses fines observations dans les mailles rigides d'un système. Ce système, qui s'inspirait directement de l'anthropologie, était aussi erroné que celui de M. Bode, mais les observations étaient le plus souvent subtiles et justes, et, en présence de chefs-d'œuvre, Morelli faisait bon marché de son système et laissait prédominer son intuition.

Mais nous sommes ici singulièrement loin de l'homme que M. Bode nous désigne comme le fondateur de la « science de l'art ». Un siècle sépare Winckelmann de Morelli et je ne vois point entre eux de filiation directe ! Si M. Winckelmann revenait sur terre il serait même singulièrement étonné de se voir affublé du titre pompeux et barbare de « fondateur de la science de l'art de l'antiquité », lui qui cherchait avant tout à faire prévaloir des idées esthétiques.

Mais entrons un instant dans les vues de M. Bode et admettons que le principe fondamental de la « science de l'art » soit le principe même qui prévaut actuellement dans l'histoire de l'art : l'étude directe de l'œuvre est la source essentielle de nos connaissances et doit avoir le pas sur la tradition et le document écrit. Il est certain que le comte Caylus pratiqua ce précepte bien mieux que Winckelmann et qu'il fut plus près que lui d'en donner une formule précise. Il attribuait la plus haute importance à l'étude de la technique : elle trahit le caractère de l'artiste ; dans les monuments se révèlent le goût d'une époque et l'esprit du peuple qui les a créés, de telle sorte que l'archéologue discerne sans peine, dans le produit des fouilles faites en un même endroit, l'objet d'origine étrangère.

Comme le dit très justement M. Carl Justi, le biographe de

Winckelmann, « aucun auteur ne s'est autant approché de l'idée mère de l'histoire de l'art qu'un Français, le comte Caylus ». M. Bode ne peut ignorer l'ouvrage classique de son compatriote. Il y a lieu de regretter qu'il ne fasse pas preuve de la même conscience et de la même droiture de jugement que lui. Il est vrai que M. Carl Justi, né en 1832, appartient encore à cette ancienne Allemagne dont l'âme était si généreuse et qui a donné au monde tant de grands artistes et de grands penseurs, non à l'Allemagne moderne, étouffée par l'Empire prussien et desséchée par le « réalisme ».

La plupart des conceptions d'ensemble se forment peu à peu par le concours d'un grand nombre d'esprits et sont le résultat d'expériences multiples. Il est enfantin de le méconnaître et d'appauvrir l'Humanité en négligeant les efforts magnifiques et constants des générations et des peuples, pour faire gloire à une nation ou à un individu de ce qui est le produit du travail de tous. Deux siècles avant Caylus et Winckelmann, Vasari avait donné une vue d'ensemble de l'histoire de l'art italien, à laquelle on n'a rien changé d'essentiel depuis ; il avait tracé avec netteté la ligne générale de l'évolution de cet art et caractérisé de façon précise la manière de la plupart des artistes, en se fondant sur l'étude de leurs œuvres et de leur technique. Il passerait pour le premier historiographe de l'art moderne à beaucoup plus juste titre que le baron von Rumohr, dont l'ouvrage le plus célèbre est *l'Esprit de l'art culinaire* et non *les Recherches italiennes!*

Qui pourrait énumérer tous ceux qui ont contribué à la formation de l'immense trésor de connaissances archéologiques que nous possédons aujourd'hui et discerner tous les éléments dont est constituée l'histoire de l'art telle que nous la concevons ? Que devons-nous à la curiosité érudite du XVIII^e^ siècle, si différente de l'érudition pédante de notre temps ? N'ont-ils pas accumulé des matériaux précieux, ces aimables fureteurs de vieilles chroniques ? A côté d'eux les voyageurs anglais, grands collectionneurs, qui non seulement acquéraient des œuvres, mais faisaient aussi exécuter de nombreuses copies, n'ont-ils pas participé à la réunion et au classement des documents artistiques? N'est-ce pas grâce à de semblables efforts que se sont formés les premiers recueils embrassant un grand nombre de monuments et permettant d'acquérir des

notions synthétiques sur le développement de l'art aux différentes époques?

Si les recueils dont nous nous servons aujourd'hui sont des instruments de travail infiniment plus sûrs et plus efficaces que ceux d'il y a un siècle, c'est que les moyens techniques de reproduction ont été singulièrement perfectionnés depuis lors. Pour quelle part l'approfondissement de nos connaissances artistiques est-elle due à l'invention de la photographie? C'est par son moyen que nous pouvons confronter aisément les œuvres et chacun des progrès réalisés dans son domaine a pour effet de préciser et d'étendre notre savoir.

Par l'exercice nous avons aiguisé notre sens critique. Nous disposons d'un matériel dont nos ancêtres n'avaient aucune idée. Nous nous déplaçons grâce aux chemins de fer avec beaucoup plus de facilité qu'ils ne pouvaient le faire, ce qui nous permet de revoir souvent des œuvres qu'ils ne contemplaient qu'une seule fois dans leur vie.

D'autre part, les archives, autrefois dispersées dans une foule de corporations civiles et religieuses et difficilement accessibles, ont été peu à peu réunies, par suite de la suppression des couvents et de la concentration graduelle des pouvoirs publics, dans un nombre restreint d'institutions de plus en plus largement ouvertes aux chercheurs. La reproduction des documents écrits s'est développée dans les mêmes proportions que la reproduction des documents figurés. Et c'est ainsi qu'en vertu de conditions d'ordre matériel nous possédons un répertoire immense de renseignements précis, dont l'élaboration même a nécessité le développement de nos qualités critiques. A les analyser de près, les méthodes en vogue dans l'histoire de l'art se ramènent à des systèmes de classements et tendent à nous fournir les moyens de nous orienter sans peine dans le dédale de ce répertoire.

A ce prodigieux travail de documentation, la plupart des peuples de l'Europe ont largement contribué. Français, Anglais, Italiens, Allemands ont fouillé le sol pour en faire surgir des trésors d'art et ont interrogé les archives pour reconstituer l'histoire des monuments. Des artistes et des critiques de tous pays ont attiré l'attention sur des œuvres négligées, sur des époques laissées systématiquement dans l'oubli.

Quelle a été, dans ce labeur immense, la part des Allemands et ont-ils le droit de revendiquer dans l'œuvre commune une place spéciale, celle d'initiateurs et de directeurs ?

Ici comme dans toutes les autres branches du savoir humain ils ont apporté l'activité patiente et obstinée de leur esprit méthodique. Des milliers de travailleurs se sont partagé les sujets et ont défriché le terrain morceau par morceau. Chacun a été labouré avec le même soin et la même minutie, quelle que fût son importance relative. Nul sentiment des valeurs chez ces chercheurs zélés, mais bornés. Ils traitent une petite question sans importance avec le même luxe de détails, la même « Gründlichkeit » que les problèmes les plus vitaux. Dans leurs exposés, qu'ils veulent à tout prix rendre complets, rien ne ressort, l'on ne distingue aucun plan, aucun relief ne se dessine, aucune lumière ne surgit des ombres ; tout est gris, terne, solennellement ennuyeux. Un ouvrage n'est qu'une collection de fiches réunies par des phrases banales, embrouillées, inorganiques qui jouent la profondeur, mais n'expliquent rien.

Aussi les écrivains allemands excellent-ils à gâter les plus beaux sujets. S'agit-il d'artistes éminents, leur habitude de mettre sur le même plan l'accessoire et le principal les dessert, et ils ne donnent de la personnalité qu'ils devaient définir qu'une image confuse et sans vie. Parmi les exemples qui affluent à ma mémoire, je me contenterai de citer le cas de M. le professeur Schmarsow, qui a consacré à deux des peintres les plus géniaux du xv^e^ siècle, Masaccio et Melozzo da Forli, de volumineuses biographies, où le moindre fait de la vie de ces maîtres est longuement commenté, où leur moindre tableau est analysé fastidieusement, si bien que le sujet semble définitivement fixé et que personne ne s'avise de le reprendre dans son ensemble.

Mais celui qui a le courage de pousser à fond l'étude de ces livres indigestes ne tarde pas à s'apercevoir que l'auteur, malgré le formidable travail analytique auquel il s'est livré, n'a pas pénétré le moins du monde la personnalité des maîtres et qu'il n'a même pas abordé les questions essentielles dont le sujet exigeait la solution. Bien plus : M. Schmarsow méconnaît à tel point le caractère des artistes dont il a si laborieusement disséqué l'œuvre qu'il va jusqu'à leur attribuer

des ouvrages plus que médiocres, révélant un tempérament diamétralement opposé au leur.

Il est incontestable cependant que l'Allemagne a eu des historiens de l'art capables de s'élever à la compréhension du génie et de mettre dans l'étude des grandes œuvres cet enthousiasme passionné sans lequel on n'en pénètre point les secrets profonds. L'un d'eux, Anton Springer, disait expressément que l'enthousiasme est la source première de la connaissance historique. Tous appartenaient par leur éducation et par leur esprit à l'Allemagne d'avant 1870. Parmi eux se trouve même un Suisse, Jakob Burckhardt, que les Allemands ont l'habitude de considérer comme des leurs, mais qui était né à Bâle et n'avait cessé d'y vivre et d'y professer.

L'un des derniers survivants des races généreuses de l'ancienne Allemagne, Hermann Grimm, enseignait encore l'histoire de l'art à l'université de Berlin il y a vingt ans. Rien n'était plus frappant que le contraste qui se manifestait alors entre l'âme ardente du vieux maître et l'esprit sec et réaliste de la jeunesse. Sa parole enthousiaste parvenait cependant parfois à la réveiller et ses élans lyriques étaient salués par des applaudissements. Mais un jour, après avoir parlé avec une émotion croissante des génies de la Renaissance, comme il faisait un retour vers le présent et s'écriait : « Somme toute, ceux que nous célébrons aujourd'hui comme nos grands hommes ce ne sont que des assassins (*sind nur Totschläger*) », un silence glacial accueillit ces mots. La jeune génération — celle-là même qui, arrivée à l'âge mûr, domine aujourd'hui l'Allemagne — admirait plus ceux qui détruisent les monuments que ceux qui les créent.

Ce sont les générations qui appartiennent corps et âme à l'Empire allemand, qui ont constitué la « science de l'art ». Elles ont procédé méthodiquement à un classement général des œuvres par auteurs et par écoles, en cherchant à établir les filiations et à fixer la chronologie. C'est un travail utile qui rappelle celui d'un bibliothécaire dressant un répertoire bibliographique. Mais l'on abuserait singulièrement des mots en affublant du nom de science un classement de fiches.

Les auteurs qui osent s'élever à des considérations d'ordre psychologique ou esthétique font preuve d'un esprit si pauvre et si enfantin qu'on est tenté de les renvoyer au plus vite à

des besognes subalternes. M. Thode, qui appartient à l'église de Bayreuth, ne peut s'empêcher de mêler Wagner à tous les sujets qu'il traite, qu'il s'agisse de Giotto, de Michel-Ange ou de Tintoret. Ses sentiments ne sont pas plus développés que ceux de la fillette allemande de 15 ans, innocente et écervelée (*Backfisch*), l'un des types nationaux les plus connus. Pour lui, un grand artiste ne peut avoir un mauvais caractère, et il se refuse à admettre, malgré les documents probants, que Mantegna fût un voisin peu commode. Armé de cette psychologie rudimentaire, M. Thode a osé s'attaquer à l'étude des personnalités les plus hautes et les plus complexes, un saint François d'Assise, un Michel Ange ; on devine avec quel succès !

L'infortuné Michel-Ange est depuis quelques années la victime des Allemands. Une nuée d'entre eux s'est abattue sur lui et ces nains ont essayé de mesurer le colosse à leur aune. Sans doute espère-t-on l'annexer à l'Allemagne, comme Dante !

Encore le public ne se plaindrait-il pas si ces volumineux ouvrages constituaient des répertoires bien ordonnés de renseignements précis : l'on se résignerait à parcourir les dissertations insipides de leurs auteurs, si l'on pouvait se fier à l'authenticité des documents qu'elles encadrent. Mais il n'en est rien, et certains de ces livres ne sont point faits pour confirmer la réputation d'exactitude que les Allemands s'étaient acquise jadis. J'ai démontré (1) que M. Steinmann, dans sa monographie sur la Chapelle Sixtine, — ouvrage énorme, élaboré et publié avec l'aide diplomatique et pécuniaire du gouvernement allemand, — soutenait en cinq endroits différents cinq opinions incompatibles entre elles sur une seule et même question de fait, et qu'il avait négligé de collationner un document capital dont le texte authentique lui eût démontré l'inanité d'une de ses hypothèses les plus chères.

Les Allemands passent pour si bien renseignés que beaucoup d'auteurs d'autres pays ont pris l'habitude de puiser dans leurs travaux les indications de source, sans se donner la peine de les contrôler. Le même Steinmann, dans son ouvrage sur Botticelli, cite à l'index bibliographique un article documentaire concernant ce peintre, tout en omettant d'en citer un autre publié la même année dans la même revue : comme les

(1) J. Mesnil, *Botticelli à Rome* (*Rivista d'Arte*, III, p. 112).

aveugles de la parabole, les auteurs suivirent M. Steinmann et tombèrent l'un après l'autre dans la même erreur.

Ces infractions à la méthode ne sont nullement exceptionnelles chez les Allemands. J'ai eu souvent l'occasion d'en signaler et il m'est advenu de prendre sur le fait l'un de ces jeunes « docteurs » gonflés de prétention et imbus de la supériorité de la « science » allemande, que les universités germaniques déversent chaque année sur le marché intellectuel (1). Ce « savant », un certain Kühnel, poussait l'ignorance de toute critique jusqu'à attribuer la même valeur à des documents authentiques contemporains de l'œuvre qu'il étudiait, et à des arguments d'avocat produits deux siècles plus tard dans un procès en revendication de propriété.

Dans l'ensemble, les historiens de l'art constituent néanmoins en Allemagne une troupe d'excellents manouvriers, actifs et consciencieux, qui pourraient rendre de grands services s'ils étaient bien dirigés. Mais c'est précisément cette direction qui leur fait défaut. Ceux d'entre eux qui jouent le rôle de coryphées ne savent point distinguer l'importance relative des problèmes qui s'offrent à leur étude; dans la multitude confuse des faits, ils apportent l'ordre purement extérieur de leurs classifications toutes militaires : de même que dans l'armée un homme vaut un homme et que les unités humaines se rangent dans des cadres rigides, pour les apôtres de la « science de l'art » un fait vaut un fait et chaque fait se range automatiquement dans la rubrique qui lui est destinée. Au lieu d'apparaître comme des manifestations de l'esprit, dont l'importance varie en proportion de ce qu'elles révèlent du monde intérieur, ils assument le rôle essentiel, semblent acquérir une existence séparée et le « savant » finit par croire à leur objectivité.

Tout sens des valeurs manque en Allemagne aux historiens de l'art et c'est là ce qui rend leurs effort stériles et réduit leur immense labeur à l'apport de matériaux épars, qui gisent à pied d'œuvre, en attendant qu'on leur donne une forme et leur désigne un emplacement.

En France au contraire, il y a pénurie de manœuvres honnêtes et consciencieux. La masse des travaux publiés est in-

(1) *Le Tobie et les Archanges de l'Académie des Beaux-Arts* (*Rivista d'Arte*, vol. III, p. 228, et vol. IV, p. 23).

finiment moindre qu'en Allemagne ; mais parmi ce petit nombre d'ouvrages, il en est qu'on ne cesse de relire et de consulter, car ils portent en eux d'inépuisables richesses et ont le don d'inciter l'esprit à la réflexion. S'ils possèdent cette vertu, c'est qu'ils sont le fruit des observations et des méditations d'hommes aux âmes profondes que toute beauté émouvait et qui s'éprenaient des sujets avant de les traiter.

Le beau livre de Fromentin, *les Maîtres d'autrefois*, en est un exemple. Composé en 1875, il n'a rien de commun avec les systèmes de classification qu'inventaient vers la même époque les Morelli et les Bode. Peu soucieux de dresser des catalogues, l'artiste s'est attaché à l'étude du métier, il remonte des habitudes de la main à celles de l'esprit et à travers l'œuvre, par l'intermédiaire de la technique, il atteint la pensée créatrice. Cette analyse, tout en profondeur, et qui n'a rien du commentaire littéraire, s'oppose nettement à l'analyse tout en surface que les Allemands ont fait prédominer dans la « science de l'art ». Aussi le livre de Fromentin est-il resté unique et je n'en connais aucun qui fasse entrer de la sorte dans l'intimité des Maîtres.

D'autre part l'Allemagne moderne n'a produit aucun professeur qui se puisse comparer à Louis Courajod. Le feu qui animait ses leçons, et dont tous ses élèves ont ressenti l'ardeur communicative, brille encore à travers les plans et les notes de cours publiés par M. André Michel. Courajod provoquait la réflexion chez ses auditeurs, il les forçait à penser, à discuter ; il s'attaquait aux idées reçues, aux préjugés en vogue, aux traditions acceptées sans contrôle ; il passait tout au crible de sa critique, fondée sur l'étude personnelle des monuments. Ses préoccupations n'allaient point aux questions mesquines, et il laissait à d'autres les petites chicanes d'écoles : embrassant d'un large regard les manifestations artistiques des époques et des pays les plus divers, il découvrait entre elles des rapports de parenté et révélait les liens profonds qui rattachent des œuvres disparates en apparence. Même ses erreurs étaient fécondes, car il n'imposait pas d'idées toutes faites, mais poussait à la controverse, en apportant avec ses conclusions le faisceau des preuves qui les soutenait. Il incitait ses élèves à réfléchir par eux-mêmes, accomplissant ainsi la véritable tâche du professeur dont le rôle n'est point de propager des

doctrines, mais de développer les esprits et de dégager les personnalités.

En France et en Italie, on trouve plus souvent qu'en Allemagne des professeurs qui ne perdent pas de vue le but véritable de l'enseignement et ne se contentent pas dans leurs cours de préparer ou de reproduire leurs livres. Ils écrivent moins que leurs collègues et sont partant moins célèbres. Mais ils exercent une influence éducatrice bien plus salutaire sur la jeunesse : ils éveillent les esprits, tandis que les omniscients collectionneurs de fiches les mécanisent.

La prédominance allemande dans le monde de l'érudition a eu pour effet de répandre certains travers de l'esprit contre lesquels il est urgent de réagir. Par une étrange aberration, qui nous paraît ressortir du domaine de la pathologie mentale, les intellectuels allemands prétendent qu'on a méconnu leurs mérites à l'étranger. Or, il est de toute évidence qu'on les a au contraire infiniment exagérés. La prospérité économique de l'Allemagne avait hypnotisé à tel point les gens aux tendances utilitaires, qui tiennent partout aujourd'hui le haut du pavé, que ses savants bénéficiaient d'une admiration produite par des faits d'ordre matériel. C'est ainsi qu'il y a quelque temps encore beaucoup d'Italiens, quelque supérieurs qu'ils fussent aux savants allemands par la clarté de leur intelligence et la lucidité de leur esprit, leur étaient complètement inféodés.

Dans les universités de tous les pays, les dernières générations ont été élevées selon les méthodes allemandes et dans l'admiration de ces méthodes. Elles ont pris jusqu'aux manies des auteurs allemands, qui donnent à leurs ouvrages une apparence scientifique en surchargeant le bas des pages de notes et de citations et en faisant suivre le texte d'une liste interminable de titres, empruntés à des répertoires bibliographiques.

On ne saurait assez se méfier de ce clinquant de fausse érudition. Mais il est encore plus important, pour l'objet qui nous occupe, de ne point perdre de vue que, sans don naturel, on ne peut apprécier l'œuvre d'art, ni même, d'une façon générale, s'élever à une vue d'ensemble dans n'importe quelle branche historique. Le sens de la qualité que M. Berenson, l'auteur d'admirables livres sur la peinture de la Renaissance,

considère comme indispensable au « connaisseur » d'art, a été complètement négligé par les Allemands dans toutes les disciplines. Dans le réalisme étroit où ils se sont confinés depuis la formation de l'Empire, comme s'ils étaient honteux de leur idéalisme splendide d'autrefois, il n'y a plus de place pour ce qui échappe au calcul. Pour eux tout s'apprend par la méthode, tout se mesure, tout se chiffre, tout se réduit au doit et à l'avoir.

De la sorte, on obtient en vérité une armée disciplinée et une industrie prospère, mais on ne forme pas des hommes libres et l'on s'enlève toute possibilité d'entrer dans les sphères supérieures où s'épanouissent les sentiments généreux, où l'harmonie règne, où la beauté est souveraine.

En face des intellectuels allemands s'associant à l'œuvre de violence et de destruction et se faisant les humbles valets de la soldatesque, nous avons le devoir d'affirmer plus hautement que jamais les valeurs idéales. En agissant ainsi, nous n'oublierons pas que nous avons pour associés leurs grands ancêtres qu'ils ont reniés en fait et que nous luttons contre l'Allemagne réaliste et militariste, avec l'Allemagne idéaliste, qui a donné à l'humanité un Beethoven et un Schiller, enthousiastes de la Révolution française, un Lessing, dont le libéralisme dominait les religions et les états, un Gœthe, qui considérait les haines nationales comme des vestiges de barbarie.

JACQUES MESNIL.

LES SOCIALISTES AUTRICHIENS ET LA GUERRE

—

On sait quelle fut l'attitude de la fraction socialiste parlementaire du Reichstag à la célèbre séance du 4 août. Elle s'associa par le vote des crédits de guerre à l'agression allemande. Elle ne s'indigna pas, et n'eut pas même, semble-t-il, un mouvement d'hésitation, lorsqu'elle apprit, par le discours du chancelier Bethmann-Holweg, que la neutralité belge était, ou allait être violée. La social-démocratie allemande n'était plus capable, à cette date, d'un acte de révolte ou de simple indépendance. Elle avait abdiqué. Elle fut la complice du gouvernement impérial. Pourtant, jusqu'au 31 juillet, l'organe officiel du parti, le *Vorwärts*, analysant au jour le jour ce que l'on connaissait des pourparlers diplomatiques, avait montré une remarquable clairvoyance, et n'avait pas ménagé les avertissements et les critiques à la direction politique de l'Allemagne, discrètement accusée d'être la provocatrice.

Il a été beaucoup moins question des socialistes autrichiens. Cela est assez naturel, puisque l'Autriche est plus loin de nous, et surtout puisque la social-démocratie allemande tenait dans l'Internationale une telle place qu'il semblait indifférent de connaître, après qu'elle avait parlé, ce qu'avait pu dire dans le même sens le parti socialiste autrichien, et cela d'autant plus que ce parti autrichien n'était, au fond, qu'une annexe du parti allemand. Victor Adler, le vétéran du parti autrichien, jouissait dans toute l'Internationale d'une grande autorité, analogue à celle qu'exerçait, récemment encore, Bebel : il paraissait l'un des socialistes les plus fermes et les plus sûrs.

Cependant, lorsque, le 29 juillet dernier, le bureau socialiste international fut réuni à Bruxelles pour examiner la situation créée par la menace de guerre européenne, les représentants des divers partis socialistes furent très surpris d'entendre ses déclarations. Il

dit que la guerre avec la Serbie était populaire en Autriche, et qu'il serait très difficile au parti socialiste de remonter ce courant, parce que le public voyait dans cette guerre un moyen de fortifier la cohésion de l'Etat austro-hongrois. Si un homme comme Victor Adler pouvait exposer complaisamment les idées du grand public sans exprimer le désir de les combattre, c'est apparemment qu'il était bien près d'y acquiescer. Ce qu'il avait dit fut d'ailleurs longuement corroboré par l'autre délégué autrichien, le tchèque Nemec.

L'impression produite par le discours de V. Adler fut telle que les délégués allemands, Haase et Rosa Luxemburg, furent indignés, et dirent qu'il était impossible de continuer la discussion dans l'atmosphère créée par les discours de Nemec, et surtout de Victor Adler (1).

Ainsi une différence se marquait, le 29 juillet, entre le principal leader des socialistes allemands d'Autriche et les socialistes d'Allemagne. Depuis lors, ceux-ci ont été pris à leur tour d'une crise de chauvinisme pangermaniste. Mais une différence a subsisté, en ce sens que la crise paraît avoir été plus forte encore parmi les socialistes d'Autriche, — du moins si l'on en juge par la comparaison du *Vorwärts* et de l'*Arbeiter Zeitung* de Vienne.

L'organe officiel des socialistes allemands d'Autriche s'est montré, tout d'abord, disposé à juger sévèrement la diplomatie de la monarchie dualiste, et ce n'est certes pas une particulière sympathie pour les Serbes qui le guidait : il était évidemment mû par une idée de justice élémentaire et par la crainte de la guerre. On serait presque tenté de s'étonner de la liberté avec laquelle *l'Arbeiter Zeitung* critique l'ultimatum autrichien à la Serbie, si l'on songe que ce journal paraît en un pays où la liberté de la presse est toujours assez précaire, et qu'il avait eu peu de temps auparavant un numéro saisi, parce qu'il avait publié des discours prononcés au congrès socialiste français sur le militarisme. Mais cet esprit critique n'a pas duré. Aussitôt que la question serbe est devenue, comme le journal l'avait prévu lui-même, une question européenne, il s'est retourné avec indignation contre la Russie, et l'analyse des faits diplomatiques devient étrangement fragmentaire et fantaisiste. Il aurait pu, alors, se laisser guider avec avantage par son confrère le *Vorwärts*. Il n'a plus rien à redire à l'attitude du gouvernement austro-hongrois, et, bien entendu, tout ce que fait l'Allemagne est au mieux des intérêts de la paix. Dans ces conditions, la conduite de l'Angleterre et de la France est absolument inexplicable, et, en effet, le journal renonce à toute explication. Ses articles ne sont plus que bavardage et décla-

(1) Ces détails m'ont été fournis par Fabra Ribas, délégué espagnol au Bureau socialiste international, qui m'a autorisé à les publier.

mation, et tout ce bavardage aboutit, après la séance du Reichstag du 4 août, à une explosion d'enthousiasme chauvin.

On trouvera ci-après la traduction des principaux passages des articles parus du 22 juillet au 5 août. Je n'ai pu me procurer la collection complète de l'*Arbeiter Zeitung*. Les communications avec l'Autriche sont devenues difficiles. Encore aujourd'hui du Livre rouge il n'existe que très peu d'exemplaires en France. Même les Italiens neutres ont beaucoup de peine à se procurer journaux et livres d'Autriche. Heureusement la revue suédoise *Tiden* a publié, dans un numéro documentaire, de larges extraits de l'*Arbeiter Zeitung*. Comme les numéros de ce journal des 29 et 31 juillet et des 1er, 4 et 5 août me manquaient, j'ai traduit sur la traduction suédoise les extraits que l'on trouvera sous ces dates.

P.-G. LA CHESNAIS.

Mercredi, le 22 juillet.

LE DANGER DE GUERRE

...On ne sait toujours pas ce qu'a donné l'instruction de Serajevo, sur le résultat de laquelle veut s'appuyer l'action autrichienne à Belgrade ; on ne sait pas non plus ce que le gouvernement austro-hongrois veut exiger des hommes au pouvoir en Serbie. Car, dans les discours belliqueux, dont on torture le public depuis des semaines, il n'y a pas un grain de bon sens... Si l'instruction établit réellement que les fils de la conspiration convergent à Belgrade, que des sujets serbes ont pris part à l'assassinat, ou bien qu'ils y ont une complicité, nous avons incontestablement le droit d'exiger que le gouvernement serbe recherche les coupables et les traduise devant les tribunaux ; cela ne peut pas être refusé par la Serbie et ne le sera certainement pas. L'Autriche peut également s'opposer à ce que le gouvernement serbe encourage directement ou indirectement l'agitation panserbe qui tend à arracher le territoire serbe de l'union autrichienne, en tant que cette agitation quitte le domaine des désirs et des espérances pour devenir une activité pratique ; mais, ici également, les gouvernants serbes réfléchiront avant de refuser. Quoique la soldatesque indisciplinée y ait troublé les esprits et ait inspiré au petit pays un orgueil qui a quelque chose de maladif, la Serbie n'osera pas offrir une résistance entêtée aux demandes autrichiennes qui, objectivement, sont justes. La question se pose, de savoir si la démarche de l'Autriche veut se limiter à ces demandes justes et né-

cessaires, si cette démarche est inspirée par un esprit de paix ou par un esprit de guerre. Si l'on désire la paix, dont nous avons tellement besoin, les demandes qui s'appuieront sur les résultats de l'instruction de Serajevo ne dépasseront pas la mesure de ce que l'Autriche peut exiger, doit exiger et, si l'on veut, est obligée d'exiger; alors ces démarches seront telles que la Serbie pourra y donner satisfaction, et elle y donnera satisfaction. Mais si on veut la guerre, dont on peut dire qu'on en connaît le commencement, mais qu'on ne peut en entrevoir toutes les conséquences, alors les demandes seront d'autre sorte, et la démarche faite à Belgrade aura pour conséquence d'ouvrir la voie à un dénouement sanglant. Les hommes d'Etat responsables de l'Autriche-Hongrie ont besoin de la plus grande circonspection, car ce premier pas peut bien être incalculable, un de ces pas par lesquels on franchit le seuil, d'où l'on tombe dans le vide et sur lesquels on ne peut revenir, si désireux qu'on soit de le faire!

L'ULTIMATUM A LA SERBIE

... La note sera-t-elle donc un ultimatum? Un ultimatum accordant un délai des plus courts et qui se mesurerait par des heures? D'ores et déjà il faut signaler la contradiction la plus frappante et formuler l'avertissement le plus énergique. Qu'on exige une réponse à la note, cela est dans la nature des choses; que la réponse ne puisse pas être ajournée indéfiniment, c'est dans la nature de la demande, qui se rattache aux résultats de l'instruction; mais il n'y a pas de raison pour qu'on choisisse la forme d'une note comportant un délai, la forme d'un ultimatum. L'ultimatum agit comme tel, indépendamment de ce qu'il contient, il agit comme une menace directe, comme une menace de guerre. Et le délai si court accentue et aggrave la menace. L'impression du geste est celle d'une main levée pour frapper.

... Dans ces conditions, il y a bien des choses qui soulèvent des questions graves. Il va de soi, bien entendu, que la Serbie mènera une instruction contre ceux qu'on soupçonne d'avoir pris part à l'assassinat et qu'elle établira le degré de leur culpabilité. La Serbie ne peut pas se refuser à cette demande qui repose sur le droit. Mais si la demande tend — ainsi que le signale déjà le célèbre jurisconsulte Liszt et ainsi qu'on l'a

répété à plusieurs reprises — à ce que des organes autrichiens soient chargés de mener l'instruction en Serbie, on irait contre le droit des gens, l'Autriche-Hongrie se mettrait dans son tort et fournirait à la Serbie non seulement le prétexte à un refus, mais encore la possibilité de chercher, en montrant sa souveraineté menacée, aide et protection auprès des puissances de l'entente...

Vendredi, 24 juillet.

L'ULTIMATUM A LA SERBIE

Le pas est fait; et il n'est plus possible de se faire illusion sur les terribles conséquences qui peuvent en résulter... Samedi à six heures, le gouvernement serbe doit donner sa réponse; il doit répondre qu'il veut faire tout ce qu'on exige de lui dans cette note, dont on ne trouve aucun exemple dans l'histoire moderne. Et si la Serbie s'y refuse, et si elle répugne à prononcer et à accomplir sa soumission? Alors le destin suit son cours et le conflit sanglant commence! Le jour où l'Autriche-Hongrie a posé cet ultimatum sera un jour qui laissera éternellement un douloureux souvenir aux hommes des pays autrichiens.

Il est vrai que les cercles gouvernementaux serbes ont gravement manqué à la civilisation, qu'ils ont fortement violé les droits de l'homme et le droit des gens. Après l'annexion (1), ils ont prêté serment et ont pris l'engagement d'observer la paix et de se tenir tranquilles, et ils n'ont pas cessé leur agitation secrète et ouverte contre la monarchie. Si tout ce que la note établit comme résultat de l'instruction contre les auteurs de l'assassinat est vrai, l'assassinat de Serajevo a son origine à Belgrade, et il y a tout au moins un fort soupçon pour la complicité des organes gouvernementaux serbes. L'Autriche-Hongrie est donc justifiée et dans son droit si elle exige qu'on poursuive les complices devant la justice, et elle est également fondée à exiger du gouvernement serbe une certaine garantie qu'il cessera de tolérer des tendances dont le but final est de briser l'union des Etats autrichiens et qu'il prendra l'engagement de respecter les frontières autrichiennes. Si l'Autriche s'était bornée à ces demandes, pour lesquelles parlaient et le droit et l'intérêt de sa tranquillité, elle aurait eu le consente-

(1) De la Bosnie et de l'Herzégovine.

ment de toute l'Europe civilisée, et la Serbie n'oserait pas opposer une résistance à ces demandes fondées au point de vue moral. Le conflit eût alors été tranché pacifiquement, sans que l'Autriche-Hongrie fût diminuée dans son honneur. Mais les demandes de l'Autriche-Hongrie restent-elles dans les limites du juste et du nécessaire? A cela l'Europe va répondre.

De telles exigences n'ont encore jamais été formulées par un Etat à un autre. Nous sommes convaincus qu'aucun habitant de cet empire n'eût été capable d'imaginer ce que le comte Berchtold trouva nécessaire et à propos d'exiger, dans cette note au pays autonome qu'est encore la Serbie. Et chacune de ces demandes est formulée avec une extrême dureté, est faite pour exciter au plus haut possible l'amour-propre de l'Etat serbe ; chacune de ces demandes est une négation de l'indépendance de la Serbie. Le gouvernement serbe doit faire samedi prochain une déclaration solennelle, par laquelle il se juge lui-même, par laquelle il se suicide, pour ainsi dire. Et pour cette déclaration, on ne fixe pas seulement le jour, mais encore la place dans le Moniteur officiel ; il ne manque que de prescrire les caractères qui devraient servir à l'impression. Avec cela, on étend à la Serbie tout l'arsenal des oppressions contenues dans la loi autrichienne qui a suspendu les libertés civiques. On frappe, pour ainsi dire, la Serbie de la loi d'oppression autrichienne, donc, suppression de la liberté de la presse et des réunions dans les rapports avec l'Autriche ! On demande encore la surveillance autrichienne de l'enseignement dans les écoles de la Serbie, la réglementation des fonctionnaires et des officiers ; on investit des fonctionnaires austro-hongrois d'un pouvoir d'autorité publique en Serbie ! Bien entendu, le comte Berchtold ne se contente pas d'exiger que, dans l'instruction judiciaire contre les complices de l'attentat de Serajevo, il y ait collaboration de fonctionnaires austro-hongrois — ce qui ne serait pourtant pas une mince condition — mais il veut que les organes austro-hongrois coopèrent à la répression des tendances qui vont à l'encontre de la monarchie austro-hongroise ; il exige donc que la Serbie soit maintenue d'une façon permanente sous le contrôle de l'Autriche ! Et quand on fait un pareil pas, qui a pour enjeu les biens et la vie des populations de l'Autriche, on ne consulte pas ces populations. Nous voudrions demander

au comte Berchtold et à tous les responsables de cette note, si, vraiment ils croient que la Serbie puisse faire droit à ces demandes ! Car, s'ils ne le croient pas, ils n'ont pas formulé ces demandes parce qu'ils comptent que la Serbie les acceptera, mais ils les ont faites telles, ils les ont rédigées avec cette dureté sans exemple, *pour que la Serbie ne les accepte pas !* En chaque paragraphe de cette note de Berchtold, on croit apercevoir du sang, — du sang qui sera versé pour une affaire à laquelle tout devait faire prévoir une solution sûre et honorable, — et pacifique ! Il ne sera facile à personne de justifier cette démarche, et les auteurs ne pourront pas se soustraire à leur responsabilité.

La paix est suspendue aujourd'hui à ce mince fil : la soumission de la Serbie à ces exigences. Dans ce conflit, il y a également un gros enjeu pour les Serbes, et leur situation intérieure et extérieure contient les plus graves dangers pour le royaume. Peut-être peut-on garder encore l'espoir qu'un pas raisonnable et sans réserve de la part des gouvernants serbes pourrait ouvrir la voie à un accord, à une négociation sur les divers points en litige. Et cependant, le ton de la note, sa rudesse recherchée, le choix des paroles amères qui y sont contenues ne font concevoir cet espoir que très faible et tendent à faire croire que les gouvernants autrichiens ont abandonné, dans leur for intérieur, tout chemin vers la paix. Peut-être aussi l'Europe, pour laquelle le conflit austro-serbe est une grave menace, s'interposera-t-elle pour un arrangement. Mais tout cela est incertain et s'évanouit devant le regard épouvanté. Ce qui est certain, ce qui constitue une réalité terrible, c'est ce document qui précipite sur nous la guerre...

Samedi, le 25 juillet.

TRAVAILLEURS, COMPAGNONS !

En ce temps terriblement sérieux, nous vous adressons ces mots. Le danger d'une complication avec la Serbie se rapproche et devient de plus en plus inquiétant, et avant que ce jour s'achève la guerre peut avoir déjà éclaté. Le gouvernement austro-hongrois a fait remettre à Belgrade un ultimatum, un dernier mot qui doit produire son effet aujourd'hui samedi à six heures du soir, si l'on veut que le dénouement par les armes soit évité. La paix ne tient qu'à un fil mince, et si le

fil rompt, et si la Serbie n'accepte pas les conditions que dicte l'Autriche-Hongrie, la guerre éclate,

LA GUERRE AVEC LES HORREURS ET LES MISÈRES, AVEC LES SOUFFRANCES ET LES DEUILS

qu'elle entraîne. Et comme c'est avant tout les couches profondes de la société qui en portent les charges terribles, le dénouement qui se prépare ainsi a donc pour enjeu les biens et le sang du peuple.

Fallait-il en arriver là ? Nous également, les social-démocrates, les représentants du peuple laborieux, nous ne fermons pas les yeux aux graves torts des gouvernants serbes à l'égard de l'Autriche. Par nos conceptions philosophiques qui s'opposent à d'iniques violences, nous condamnons l'assassinat de Serajevo et aussi tous ceux qui en ont été les complices. Nous reconnaissons que l'Autriche-Hongrie est dans son droit, quand elle exige du gouvernement serbe qu'il poursuive les complices del'attentat devant les tribunaux ; nous comprenons que l'Autriche-Hongrie demande à la Serbie des garanties qu'on mettra fin à l'agitation souterraine contre la sécurité et la tranquillité des Etats qui composent l'empire d'Autriche, que le mouvement de séparation cesse d'être toléré et favorisé par le gouvernement serbe. Mais nous sommes convaincus que le gouvernement serbe n'aurait pu s'opposer, et ne se serait pas opposé à ces demandes austro-autrichiennes, sanctionnées par le droit des gens. Nous sommes convaincus que tout ce que l'Autriche-Hongrie demande dans l'intérêt de la protection de l'Etat

POUVAIT ÊTRE OBTENU PACIFIQUEMENT

et pourrait encore être obtenu, et qu'aucun intérêt d'Etat, aucune considération de prestige n'obligent à quitter les voies d'un arrangement pacifique. C'est pourquoi, comme représentant des travailleurs allemands en Autriche, nous déclarons, au nom de la classe laborieuse,

QUE NOUS NE PRENONS PAS LA RESPONSABILITÉ DE CETTE GUERRE,

que nous rejetons la responsabilité de cette guerre et de toutes les conséquences terriblement sérieuses qui en résulteront sur ceux qui ont eu la première idée de ce funeste pas, qui l'ont conseillé et ont poussé à le faire.

Nous sommes d'autant plus forcés de faire cette constatation et cette déclaration que les peuples d'Autriche sont privés,

depuis de longs mois, de leurs droits constitutionnels et qu'ils n'ont pas de tribune d'où ils pourraient faire connaître leur volonté.

[Suit un passage supprimé par la censure autrichienne.]

Nous voulons une Autriche libre allant dans les voies du progrès, fondée sur l'autonomie de toutes les nations de cet Etat, qui leur offre à toutes les possibilités de développer leur culture, nous voulons une Autriche qui serait réellement,

UNE UNION ENTRE LES PEUPLES LIBRES.

Nous croyons qu'un Etat ne peut prospérer, de notre temps, que dans la liberté, qu'il ne peut subsister que par la justice. Et, comme représentants des déshérités de cet ordre social, nous tendons vers une forme d'Etat qui seconde, par des réformes sociales et civilisatrices, la lutte que mène pour la liberté la classe ouvrière ; nous représentons le progrès démocratique dans tous les domaines, parce qu'il n'y a que lui qui donne à cet Etat, composé de nationalités, de la consistance et de la solidité. Nous sentons fortement combien la force créatrice et consolidante du développement démocratique est ébranlée par tout trouble apporté à la paix. Nous savons à quel point a monté la misère par suite de la longue crise économique, nous savons jusqu'à quelles couches profondes s'est étendue la misère ; nous savons dans quelle situation sombre se trouve la grande masse de notre peuple, et nous connaissons l'esprit de découragement qui s'en est emparé. C'est pourquoi nous élevons fortement notre voix pour avertir, nous faisons appel à la réflexion, nous engageons à peser toutes les nécessités qui résultent des besoins vitaux des peuples.

Le peuple n'est pas admis à décider de la guerre ou de la paix. Le parlement, par lequel il agit et par lequel il parle, est muet. On a mis des chaînes à la liberté politique dans les réunions et dans la presse. Ayant conscience de l'heure grave, nous faisons retentir encore une fois notre avertissement :

LA PAIX EST LE BIEN LE PLUS PRÉCIEUX DE L'HOMME,

le plus fort besoin des peuples.

NOUS DÉCLINONS TOUTE RESPONSABILITÉ DANS CETTE GUERRE ; SOLENNELLEMENT ET RÉSOLUMENT, NOUS EN REJE-

TONS LE POIDS SUR CEUX QUI, DE CE COTÉ-CI ET DE L'AUTRE, L'ONT PROVOQUÉE ET ONT VOULU LA DÉCHAINER, ET NOUS NOUS SENTONS EN CELA D'ACCORD AVEC LES TRAVAILLEURS DU MONDE ENTIER, CONSCIENTS DE LEUR CLASSE, ET PARTICULIÈREMENT AVEC LES SOCIALISTES DE LA SERBIE. SOLENNELLEMENT, NOUS NOUS DÉCLARONS PARTISANS DE L'ŒUVRE CIVILISATRICE DU SOCIALISME INTERNATIONAL, AUQUEL NOUS RESTERONS DÉVOUÉS ET FIDÈLES JUSQU'A LA MORT.

LES DÉPUTÉS SOCIALISTES ALLEMANDS EN AUTRICHE

Dimanche, 26 juillet.

AVANT LA DÉCLARATION DE GUERRE

LE DERNIER JOUR

... Le communiqué officiel traite la réponse serbe « d'insuffisante ». On peut en conclure que la Serbie était prête à donner satisfaction à une partie notable des demandes austro-hongroises, mais qu'elle ne les a pas acceptées dans leur intégralité; mais cet ensemble de demandes est, ainsi qu'on le sait, la condition inexorable posée par l'Autriche-Hongrie. Le pont qui aurait pu mener à une entente par des négociations avait été d'avance coupé par le comte Berchtold; maintenant, il n'y a plus de pont menant vers Belgrade, sur lequel il n'y ait pas de soldats prêts à la guerre. Mais le fait que la Serbie, qui en a vu bien d'autres, pourtant, se soit refusée à faire le dernier pas qui n'aurait pas été le plus grand, le pas qui l'aurait libérée du danger d'une guerre avec une grande puissance militaire, est la preuve que la Serbie croit ne pas rester seule dans la guerre avec l'Autriche-Hongrie. Car si la Serbie avait dû croire et craindre qu'elle aurait à lutter seule contre de plus fortes puissances militaires, elle se serait soumise et n'aurait pas accepté une lutte où les moyens sont tellement inégaux. Ce qui donne à la décision prise aujourd'hui son caractère terriblement sérieux, c'est que personne ne sait si on est en face d'une guerre avec la Serbie, et que personne ne peut dire si, de l'opération localisée, il ne jaillira pas l'étincelle qui mettra le feu à l'Europe tout entière et la transformera en un immense foyer d'incendie.

Mardi, 28 juillet.

LA RÉPONSE DE LA SERBIE A L'ULTIMATUM

.... Plus on compare le texte de la note serbe et les commentaires qu'y ajoute le cabinet de Vienne, moins on comprend

l'une et les autres. On ne saisit pas pourquoi la Serbie, ayant accepté la majeure partie des demandes autrichiennes n'a pas accepté aussi le reste. Et on ne saisit pas non plus pourquoi les larges concessions faites par la Serbie n'ont pas fourni à notre cabinet des affaires étrangères une base pour des négociations ultérieures, et pourquoi la réponse serbe a conduit directement à une rupture des relations diplomatiques... On est frappé de ce fait que le commandant accusé a été arrêté par le gouvernement serbe ; ceci n'avait pas été communiqué jusqu'ici. On a l'impression que la Serbie était réellement prête à accepter les demandes austro-hongroises, mais qu'elle a brusquement changé d'avis, manifestement par suite d'une action d'une autre puissance, par suite d'une action exercée par la Russie. Et c'est cela qui rend la guerre, devant laquelle nous nous trouvons, si terriblement grave.

Mercredi, 29 juillet.

La proposition, faite par Grey, d'une conférence pour la paix à Londres a échoué. Elle devait échouer, puisqu'elle heurtait une conception fondamentalement opposée à Vienne. Grey partait de cette idée que toutes les opérations militaires actives seraient arrêtées jusqu'à la fin de la conférence. Par ce moyen le conflit austro-serbe lui-même serait devenu l'objet de l'examen des puissances médiatrices. Grey pensait ainsi gagner la Russie, par la voie la plus facile, à des dispositions conciliantes. Mais le cabinet de Vienne, dès le début, s'est placé dans cette position, que l'arrangement avec la Serbie était une affaire qui concernait uniquement l'Autriche et personne autre, et où personne n'avait à intervenir... Toutes les actions médiatrices des puissances ne peuvent concerner, d'après la conception de Vienne, que la localisation du conflit, c'est-à-dire qu'elles doivent avoir pour but d'empêcher la Russie d'intervenir... L'espoir de sauver la paix européenne ne repose plus que sur la disposition de la Russie à céder.

Jeudi, 31 juillet.

... On négocie encore. L'Angleterre s'efforce encore d'exercer une influence modératrice à Pétersbourg, bien que le rejet de la proposition de Grey par l'Allemagne ait visiblement affaibli et énervé l'énergie de la tentative de médiation. L'Allemagne et la Russie essayent encore par leurs échanges de notes

d'écarter le malheur... On négocie, — mais quelque grande gêne semble resserrer les négociations sur un seul point. On demande à la Russie de la « clarté », et la Russie se réserve de prendre position selon la marche des événements dans les Balkans. Que la Russie appuie la proposition anglaise n'améliore pas la situation. Car maintenant, avec la demande de suspension de l'action militaire, la proposition est hors de portée. Et l'on ne sait en quel sens la Russie comprend maintenant la médiation. A Vienne et à Berlin, qui sur ce point s'est associé sans réserve à la conception de Vienne, on comprend comme le but de la médiation que la Russie admette la localisation du conflit serbe. Mais aucune expression provenue de Russie n'a contredit ce désir ni ne l'a satisfait.

Les espérances de paix se tournent maintenant vers la France. Il est évident qu'en Allemagne aussi on se dit : La France peut assurer la paix, car il n'est pas douteux qu'en France on veut la paix.

Vendredi, 1er août.

... Serait-ce plus qu'un jeu coupable avec la tranquillité de l'Europe, qui pousse la Russie ? Le tsarisme voudrait-il commettre l'inexpiable crime de mettre le feu à toute l'Europe ? Et pourquoi ? Pour les Serbes des Balkans et leurs prétentions misérables, la lutte sanglante, par la volonté de la Russie, commencera dans toute l'Europe ! Toute l'humanité européenne s'entredéchirera, parce que les dirigeants serbes le désirent, et parce que la Russie a lié tout son prestige à leur folle conduite ! Toute l'Europe en campagne pour la Serbie ! C'est en vérité une idée qu'aucun cerveau humain ne peut saisir. Si la Russie ouvre cette voie sanglante à travers le champ de l'Europe, c'est là un crime pour lequel il n'est pas de pardon.

... L'attitude de l'Angleterre et de la France permet un dernier, léger espoir ; si ces Etats, que rien absolument ne rattache au conflit serbe, font connaître que la Russie n'a aucun appui à attendre d'eux, le tsarisme pourra bien ruminer son jeu coupable ; par une telle déclaration, la France et l'Angleterre rendraient un impérissable service à l'humanité européenne...

Samedi, 2 août.

LA GUERRE MONDIALE DU TSAR.

..... Par la *Gazette de l'Allemagne du Nord* parle la

voix d'airain de l'histoire. Le rideau est tiré pour le jeu criminel de la politique tsariste. L'empereur Nicolas s'est adressé à l'empereur Guillaume pour lui demander de sauver la paix par son intervention. L'empereur Guillaume s'est chargé de la médiation et a joint ses efforts à ceux de l'Angleterre. Mais, cependant que l'œuvre de la paix suivait sa marche, le même tsar, qui avait invoqué la médiation, a ordonné la mise sur pied de guerre de vingt-trois corps d'armée. Il les a mobilisés contre l'Autriche-Hongrie, après avoir demandé que l'empereur allemand fasse la paix entre ce pays et la Russie. Et lorsqu'un télégramme de l'empereur Guillaume a conjuré le tsar de renoncer à une mesure qui nécessairement devait faire échouer l'œuvre de paix, le tsar a ordonné la mobilisation de toutes ses forces militaires sur terre et sur mer et a tiré l'épée contre le médiateur qu'il avait appelé au secours.

Rien ne peut justifier cette manière d'agir du tsar, qui provoque ainsi la guerre mondiale. Quelle que soit l'importance que Nicolas II attache à ses relations avec la Serbie, à la valeur et aux devoirs de sa suzeraineté sur les Balkans, ni l'Autriche-Hongrie, ni surtout l'Allemagne, qui s'était abstenue de toute mesure militaire, n'ont rien fait qui soit directement tourné contre la sécurité et l'honneur de la Russie; il n'y a eu aucun préparatif, aucune mesure militaire à la frontière russe. Par sa propre résolution, et sans être contraint par rien ni par personne, le tsar lui-même a créé l'état de guerre, a suspendu sur l'Europe le plus terrible danger de guerre au moment même où le télégramme de l'empereur Guillaume parlait de ses dispositions pacifiques et manifestait le désir de sauver la paix. La Russie a joué double jeu ; que ce soit un calcul perfide ou bien la lutte entre le courant belliqueux et le courant pacifique à la Cour qui ait causé ces fluctuations indignes, le continent tout entier est entraîné dans un courant de sang. Mais est-il réellement vrai que la France, voire même l'Angleterre, doivent prendre part à cette œuvre terrible de destruction, parce la perfidie ou la faiblesse de la politique tsariste l'ordonne ? C'est une pensée tristement ridicule que la France de la démocratie et de la liberté civique, qui n'a jamais été si pacifique qu'en ces dernières années, qui a manifesté, en ces jours de crise, son horreur de la guerre avec une netteté égale à celle du peuple allemand, que cette France aille immoler des

hécatombes d'hommes uniquement pour que le tsar se rejouisse tranquillement de son protectorat sur la Serbie. Pendant quarante-quatre ans, elle a réprimé sa douleur d'avoir perdu l'Alsace et la Lorraine; l'idée de revanche pâlissait de plus en plus, et voilà que la guerre d'extermination serait déchaînée entre les peuples civilisés les plus nobles pour la Serbie mi-barbare. C'est une folie qui dépasse toutes les folies.

...Les dreadnoughts de l'Angleterre doivent-ils remplir la Mer du Nord de ruines et de cadavres pour ouvrir aux Cosaques le chemin vers la vallée de l'Indus? Et la France, ce berceau de la liberté et du gouvernement du peuple en Europe? Ses fils, ces héritiers de la Révolution, sont-ils réellement prêts à creuser la route vers le cœur de l'Europe à l'orgueil despotique moscovite et à la barbarie sarmate? L'alliance de la République avec l'absolutisme russe a été une alliance contre nature; elle devient un crime contre l'humanité et efface tous les mérites que le peuple français s'est acquis à la civilisation, si ce peuple se met au service du tsar pour collaborer à l'œuvre sanguinaire.

Mais que pèsent les paroles ! La folie est victorieuse. Ce triomphe de la folie, sortie du mécanisme des traités et des calculs des états-majors, semble à peine encore pouvoir être évité. Une décision magnanime des Français enlèverait l'épée de la main du tsar et assurerait à l'Europe une paix durable. Mais la stupidité des traités surannés est plus forte que la voix de la civilisation, que les injonctions de la raison. Un continent doit être mis en feu et flammes, le fruit d'une œuvre séculaire de civilisation doit être piétiné pour que la volonté du tsar de toutes les Russies se révèle, et que se manifeste sa puissance de protecteur sur un fleuve quelconque des Balkans, dont le nom ne pourrait même pas être prononcé par un homme civilisé. « La vie pour le tsar ! » — la France, l'Angleterre, toute l'humanité civilisée sont les acteurs de ce spectacle grotesque.

Lundi, 4 août.

Demain se réunit le parlement français. Dans la République la décision de la paix et de la guerre n'est pas dans la main d'un seul homme. Dans la République, le peuple décide lui-même s'il veut conserver la paix ou mener la guerre ; c'est seulement avec l'assentiment des deux Chambres que la guerre

peut être déclarée. Quel triomphe pour la sagesse du peuple, si la République refusait de marcher contre le peuple allemand, qui ne lui a rien fait, si elle refusait d'attaquer les Allemands sur l'ordre du tsar despote! Ce serait une victoire de l'esprit humain sur les préjugés nationalistes insensés, victoire dont l'influence s'étendrait au plus lointain avenir, et qui serait le point de départ du rapprochement entre ces deux peuples d'ancienne culture! Mais si belle que se présente cette idée à notre regard inquiet, il faut, hélas! peu compter qu'elle se réalisera. L'esprit de discorde est trop puissant pour que l'on puisse espérer une telle maturité et une telle intelligence de l'assemblée populaire française...

Mardi, 5 août.

LA JOURNÉE DE LA NATION ALLEMANDE

Nous devons ne jamais oublier ce 4 août. De quelque façon que tournent les dés du destin — et avec les vœux les plus ardents de notre cœur nous espérons la victoire pour la cause sainte du peuple allemand — l'image du Reichstag allemand se dressera dans l'histoire comme une journée de la plus fière et la plus puissante élévation de l'esprit allemand... La diplomatie a-t-elle bien agi, a-t-elle fait ce qu'elle devait, l'avenir en décidera. Aujourd'hui, la vie de la nation allemande est en jeu, et alors il n'y a ni doute ni hésitation. Le peuple allemand est uni dans sa résolution de fer inébranlable de ne pas se laisser subjuguer, et ni mort ni diable réussiront à vaincre ce grand peuple intelligent, notre peuple allemand...

Les socialistes allemands, sans en excepter un, ont voté le projet. Certes, ce n'est pas leur faute si l'empire allemand et le monde européen tout entier vont éprouver les horreurs de la guerre. Mais puisque la patrie allemande est en danger, la social-démocratie est là pour défendre le pays... Elle ne marchande pas; jamais parti n'a eu conduite plus grande et plus sublime que cette social-démocratie allemande, qui s'est montrée digne de cette heure si extraordinairement grave.

Donc, maintenant, le peuple allemand s'en va lutter uni pour sauver son existence comme état et comme nation. De l'autre côté, rien que des raisonnements misérables, d'étranges coalitions, d'où toute idée morale est absente.

LE BLOCUS DE L'ANGLETERRE
PAR LES SOUS-MARINS

—

I

La Déclaratiou du blocus des Iles Britanniques par les sous-marins a été considérée, lorsqu'elle se produisit, comme un impudent défi à la puissance navale anglaise ou comme une tentative d'attentat au droit des gens. Son application équivaudrait à un acte sauvage, marquant une régression vers la barbarie, que ne pouvaient excuser ni les propriétés nouvelles des engins modernes, ni les progrès mécaniques réalisés dans l'art de conduire la guerre. Certains n'ont voulu voir dans cette déclaration que le signe certain de l'affolement de la bête aux abois ; ils la jugeaient, avec une joie secrète, comme un acte de désespoir, dont il ne fallait retenir que les indices qu'il nous révélait sur les extrémités auxquelles se trouvait réduite l'Allemagne. Nous nous bornerons à examiner, objectivement, la conception de l'amirauté allemande ainsi que sa réalisation comme opération stratégique.

II

Le 5 février, le gouvernement allemand notifiait aux Puissances la déclaration suivante :

1° Les eaux autour de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, la Manche comprise, sont considérées comme zone militaire ;

2° A partir de 18 février, tous les navires marchands traversant cette zone sont exposés à être détruits, même s'il n'est pas possible de sauveter leurs équipages ;

3° Les navires neutres ne sont pas exempts, en raison de

l'abus commis par l'Amirauté britannique ordonnant l'emploi de pavillons neutres pour tromper l'ennemi ;

4° La navigation au nord des îles Shetland et dans la partie orientale de la mer du Nord, ainsi que sur une bande de 30 milles marins le long de la côte hollandaise, ne sera pas exposée aux attaques.

A la vérité, l'Allemagne n'avait pas attendu la date du 18 février pour attaquer les navires marchands sans avertissement préalable et sans se soucier de sauver leurs équipages. Les violations qu'elle avait ainsi commises contre le droit des gens sont plus formelles que celles qui devaient suivre sa déclaration du 5 février. Le 26 octobre, un vapeur français, *l'Amiral-Ganteaume*, transportant de Dunkerque à Cherbourg des réfugiés belges, est torpillé sans avertissement par un sous-marin, à la hauteur de Boulogne. Résultat : 30 tués ou blessés civils. Cette attaque, la plus caractéristique de l'absence de scrupules des procédés allemands dans la guerre maritime, contrevenait expressément aux coutumes du Droit international. Elle avait eu lieu : 1° sans que le navire attaquant ait montré ses couleurs : 2° sans visite, arrêt ou semonce préalable ; 3° contre un navire de commerce sans moyen de défense ; 4° sans nécessité militaire et sans autre résultat possible que la destruction d'un navire de commerce, en dehors de toute possibilité de procédure et de jugement de prise. Il est à remarquer que certaines des raisons ainsi invoquées sont surtout, sans parler de la question d'humanité, arguments de juriste. Que valent-ils à la guerre contre les obligations d'ordre militaire ? Rien dans la pratique, si l'exercice de la force doit se poursuivre dans tous ses effets. Il est certain, par exemple, qu'un sous-marin accepte des risques, s'il se montre au préalable à découvert avant d'attaquer, pour remplir l'obligation de droit de montrer son pavillon, de faire la semonce, de procéder à l'examen des papiers de bord. Autant il est redoutable s'il agit avec ses moyens tactiques, autant il est désarmé s'il opère comme un navire ordinaire. Un navire marchand, résolu à se défendre, peut aisément malmener le sous-marin en surface. La part de risques courue par le sous-marin est trop élevée dès qu'il s'assimile à un navire ordinaire. L'emploi des sous-marins dans la guerre maritime devait donc entraîner certains amendements aux coutumes du droit international. Il parais-

sait, a priori, peu probable que les nécessités militaires dussent se plier devant des obligations d'ordre juridique, d'une nature d'ailleurs toute conventionnelle. Il fallait donc s'attendre, au lendemain de la menace allemande, à voir les sous-marins ennemis user avec la plus sauvage énergie de leurs moyens tactiques. Quoi qu'il en soit, les sous-marins allemands ne s'arrêtaient pas à ce premier exploit. Le 23 novembre, un sous-marin allemand arrête devant le Havre, en plein jour, le vapeur anglais *Malachite*. Le sous-marin se montre en surface, hisse son pavillon, donne quelques minutes à l'équipage pour évacuer le navire, puis coule celui-ci à coups de canon. Trois jours plus tard, le 26, dans les mêmes parages, le cargo anglais *Primo* est coulé dans des conditions identiques, le sous-marin étant en surface, son pavillon flottant à la poupe. Il semble que l'Amirauté allemande, à la suite des protestations élevées contre l'attaque de *l'Amiral-Ganteaume*, ait prescrit à ses capitaines d'observer autant que possible, au cours de leurs opérations, les règles du droit international.

La destruction du *Malachite* et du *Primo* est en effet précédée de la formalité de la semonce. Mais ni visite, ni examens de papiers de bord. On permet à l'équipage de se sauver par les moyens dont il peut disposer, sans s'assurer que ces moyens seront suffisants. Ils détruisent pour détruire, pour nuire le plus possible à l'adversaire. Aucun souci de la marchandise neutre qui peut se trouver à bord. Ils savent que celle-ci peut avoir recours à indemnité, ultérieurement. Aucune distinction, pour ce qui est de la marchandise, entre la contrebande de guerre absolue, conditionnelle, ou la marchandise innocente (1).

Cependant, le 30 janvier, *le Tako-Maru*, sous pavillon anglais, est torpillé sans avis préalable, toujours devant le Havre. C'est sans doute que des torpilleurs de patrouille sont présents sur les lieux puisqu'ils contribuent au sauvetage de l'équipage, et rendent l'attaque en surface périlleuse pour le sous-marin allemand. Le 2 février, un attentat plus grave est commis : le navire anglais hôpital *Asturias* est torpillé, heureusement sans résultats, toujours aux approches du Havre.

(1) Ces procédés de guerre sont à rapprocher des nôtres. Quand nous saisissons quelques tonnes de marchandises ennemies, nous nous ingénions à les mettre à l'abri du froid et du chaud, du sec et de l'humide. Nos autorités se disputent le soin de les inventorier, de les classer. On les met sous séquestre ; on leur désigne un conservateur, etc. Ne serait-il pas possible de se tenir dans le juste milieu ?

Cette attaque a lieu en violation formelle des Conventions de la Haye. De plus, les listes de navires-hôpitaux sont communiquées de belligérant à belligérant. Il s'agit donc là d'un attentat sans excuse.

Tous ces actes, qui ont précédé la déclaration du 5 février, étaient dus à l'initiative des capitaines de sous-marins, lancés en enfants perdus. Ces officiers, spécialistes, possédaient une connaissance approfondie de l'arme nouvelle qu'ils avaient en mains ainsi que des résultats qu'elle pouvait donner. L'Amirauté allemande allait systématiser ces actes. L'amiral von Tirpitz faisait connaître à un journaliste américain, dès le mois de décembre, que l'Amirauté avait beaucoup appris depuis le début des hostilités. Sans doute, elle avait été obligée de reconnaître l'inutilité de ses dreadnougths qu'elle conservait immobilisés, et par contre le parti inespéré que l'on pouvait tirer d'un emploi rationnel des sous-marins employés sur une grande échelle, concourant tous à une action commune. Malheureusement pour elle, elle était tard venue à l'idée du sous-marin : elle n'en comptait qu'une trentaine au moment de mettre son projet à exécution. Que n'aurait-elle pas donné pour posséder les centaines de bâtiments de ce genre dont étaient pourvus ses adversaires ?

§

Le prétexte choisi pour cette systématisation fut que l'Angleterre, invoquant la raison que le gouvernement allemand avait monopolisé toutes les denrées alimentaires, avait déclaré contrebande de guerre absolue, par suite saisissable dans tous les cas, ce qui était réputé autrefois contrebande conditionnelle.

Ainsi, les vivres destinés à la population civile n'étaient jusque-là pas saisissables, comme si l'on pouvait faire aujourd'hui, où presque toute la population mâle est sous les armes, une distinction entre les civils et les militaires. Avouons que c'était là subtilité de juristes attardés dans les errements de la guerre en dentelles. Nous en sommes loin.

Ce prétexte fut adopté parce qu'il se présentait sous la main, avec une opportunité inespérée. En son absence, la guerre systématique des sous-marins n'eût pas tardé davantage. En réalité, le retard à sa mise en application est dû à ce que les sous-marins de gros tonnage n'étaient pas encore entrés en

service. Tel fut le prétexte choisi. Examinons maintenant la raison, d'ordre stratégique, qui déterminait la décision de l'Amirauté allemande. Si l'Allemagne a besoin de l'étranger pour alimenter sa population, l'Angleterre en a un besoin plus pressant encore. La question du ravitaillement des Iles Britanniques en temps de guerre a toujours préoccupé le gouvernement anglais. En 1903, une Commission, présidée par lord Balfour et comprenant des officiers supérieurs de la Marine, des fonctionnaires du Board of Trade et du Département de l'Intérieur, des magistrats, des négociants, avait été nommée par la Couronne à l'effet de rechercher les conditions de l'importation des produits alimentaires et des matières premières dans le Royaume-Uni, en temps de guerre. La Commission devait conclure sur les mesures à adopter, en plus de l'existence d'une flotte puissante, pour assurer les approvisionnements nécessaires et éviter les fluctuations dans le cours des prix. Après avoir entendu 93 déposants, au cours de 50 séances, la Commission avait déposé un volumineux rapport, comprenant 3 vol. in-4 (1).

Il est bon de préciser ces détails pour montrer l'importance qu'attachait à cette question le gouvernement britannique. A cette époque, un blocus de sous-marins n'était pas à craindre : mais l'Angleterre se préoccupait fort de la flotte de torpilleurs et de bâtiments légers, à vitesse élevée, que la France avait créée et que le vice-amiral Fournier a désigné par une expression si exacte : flotte possédant un *surcroît de puissance destructive* (2). Comment l'Allemagne, dans sa rivalité économique avec l'Angleterre, ne s'est-elle pas depuis longtemps constituée une telle flotte pour mieux assurer la réalisation de ses ambitions ? Nous nous félicitons aujourd'hui de l'erreur commise si longtemps dans sa politique navale, en s'attachant presque exclusivement au développement des grosses constructions. Il faut arriver en effet aux derniers mois qui ont précédé la guerre pour assister aux premières manifestations où elle reconnaissait son erreur : utilisation des croiseurs corsaires sur les grandes routes commerciales (ce qu'elle a pu mettre en pratique avec énergie quoique avec des moyens réduits) et multiplication des attaques sous-marines. Quoi qu'il

(1) E. d'Eichtal, *le Ravitaillement de l'Angleterre en temps de guerre.*
(2) V. A. Fournier, *la Politique navale et la Flotte française*, p. 4.

en soit, quelques indications suffiront à faire comprendre les raisons qui ont récemment déterminé l'Amirauté allemande. L'Angleterre est obligée de se procurer à l'étranger les 4/5 de sa consommation en céréales ; plus de la moitié pour la viande de bétail. Elle est obligée d'importer son thé, son café, le sucre, les œufs, le beurre, etc. Les matières premières les plus indispensables à sa vie économique, telles que le coton, les laines, la soie, les minerais de fer, les bois, les peaux, les cuirs, le caoutchouc, le pétrole, etc., lui viennent de l'étranger. Ces indications, sans qu'il soit besoin de fournir des chiffres détaillés, nous paraissent suffire pour comprendre le résultat que pouvait atteindre un blocus brutal des côtes anglaises, appliqué indistinctement à tous les navires ; ce blocus ne dût-il faire sentir ses effets que pendant quelques semaines : hausse considérable des prix ainsi que des taux d'assurance, inquiétude et irritation croissante de la population contre des pouvoirs publics impuissants à arrêter une telle guerre de destruction, etc., etc.

Un fait doit retenir notre attention. En déclarant dans sa note du 5 février que les navires neutres traversant la zone militaire seraient impitoyablement détruits à l'instar des bâtiments appartenant aux belligérants, l'Amirauté allemande ne faisait que poursuivre son but avec la dernière énergie, jusqu'aux extrêmes limites de ses conséquences. Elle ne se livrait pas à une vaine menace d'ordre théorique, dans le seul but d'exercer la terreur chez les neutres. Pour avoir chance de déterminer la crise en Angleterre, il lui fallait frapper les bâtiments neutres à l'égal des navires ennemis, non pas, comme elle l'a prétendu, parce que l'Amirauté anglaise avait prescrit à sa flotte marchande l'usage du pavillon neutre, mais bien parce que la contribution des bâtiments neutres au ravitaillement de l'Angleterre est dans une proportion fort élevée. La commission de 1903, dont nous parlions plus haut, avait même établi que cet apport est supérieur à celui fourni par les colonies ou possessions anglaises. Cette situation ne l'avait cependant pas inquiétée, car à ses yeux la vieille règle du droit international, le pavillon neutre couvre la marchandise, devait subsister. On ne pouvait prévoir en effet que l'Allemagne, poursuivant par toutes les voies les buts immédiats de la guerre, tiendrait en mépris les règles du droit des gens. A ses yeux, les progrès

des armes modernes suffisent à déclarer désuètes de telles règles sous peine de ne pas tirer profit des avantages fournis par les engins de guerre perfectionnés, chefs-d'œuvre de l'art mécanique, si admirés pendant la paix.

§

Examinons maintenant les moyens que l'Amirauté allemande avait à sa disposition pour conduire cette vaste entreprise. Elle pouvait disposer d'environ 36 sous-marins, dont une douzaine de gros tonnage et à rayon d'action étendu. Des statisticiens qui comptent largement estiment que l'Allemagne a déjà perdu 18 sous-marins. Puissent-ils ne pas être dans l'erreur ! On n'en compte que 5 dont la disparition a été officiellement reconnue. Il reste donc à l'Amirauté allemande une trentaine de sous-marins, dont une bonne douzaine ne peuvent être employés que pour des actions à courte portée. C'est donc avec une vingtaine de ces bâtiments que l'Allemagne va entreprendre le blocus des côtes anglaises. C'est peu. Mais avec de la méthode, et en l'absence des moyens de défense pris par les Alliés, l'opération va conduire à des résultats sensibles, quoi qu'on dise. De ces vingt sous-marins, un tiers environ battra la mer, pendant que les autres seront au repos ou en réparation. Chaque sous-marin aura sa zone d'action. Il semble jusqu'ici que les côtes britanniques aient été divisées en un certain nombre de secteurs, allant de Rosyth, sur la frontière de l'Ecosse, jusqu'à Liverpool, sur la mer d'Irlande. Enfin la côte française de Dunkerque à Cherbourg constituait une zone supplémentaire.

Le 30 janvier, deux cargoes, le *Ben-Cruachan* et le *Lincler-Blanche*, étaient détruits par un sous-marin, en pleine mer d'Irlande, aux atterrages de Liverpool. Ce fut de la stupeur. Comment des sous-marins étaient-ils capables d'opérer si loin de leur base ? Il y avait là un fait de sorcellerie. En aucune manière. Les derniers sous-marins anglais et français pourraient opérer aussi bien sur les côtes de la Baltique et gêner le transit de port à port allemand ou entre les ports de Norvège et de Suède et les hâvres allemands. De telles randonnées n'étaient pas en-dehors des moyens d'action dont disposent les grands sous-marins. Cependant l'on s'émerveillait sur la durée apparente des croisières tenues par les navires allemands.

Les pseudo-techniciens eux-mêmes avouaient leur surprise. Les hypothèses les plus inattendues virent alors le jour. Les sous-marins allemands trouvaient au fond de la mer, en des points repérés, les approvisionnements de charbon et de pétrole dont ils avaient besoin. Sous la signature d'un officier général de la marine, on pouvait lire récemment dans la *Revue des Deux-Mondes* les lignes suivantes :

L'on s'est demandé où et comment les sous-marins allemands pouvaient bien se ravitailler en cours d'opérations. M. Lake, ingénieur naval à qui l'on doit des plans intéressants, exécutés surtout en Amérique, n'est pas éloigné de croire que conformément à des propositions qu'il a faites, il y a quelques années déjà, les bateaux allemands sont disposés pour se ravitailler en combustible liquide, ou même en charbon, — celui-ci en sacs, le pétrole en caisses étanches, — au fond de l'eau, l'approvisionnement en question étant déposé à l'avance en des points déterminés en longitude et latitude, ou faciles à repérer au moyen d'amers naturels empruntés à une côte voisine.

Point n'est besoin, pour les sous-marins allemands, d'avoir recours à des moyens si ingénieux, dont la réalisation se voit d'ailleurs malaisément. Ils jouissent, grâce à un dispositif dont le principe va être indiqué, d'une supériorité incontestable sur les navires similaires étrangers, au point de vue de la durée de leurs opérations. J'ajouterai qu'il est au moins curieux que ce dispositif ne soit pas plus connu et ne soit pas employé sur les sous-marins étrangers. Cela tient peut-être à ce que l'Allemagne était la seule nation qui se préparait réellement à la guerre et qui ne consentait pas, comme d'autres, des armements considérables en vue de maintenir la paix, ce qui est une mauvaise condition pour bien préparer la guerre. On croit, en effet, toujours avoir assez fait. L'Allemagne ne négligeait aucune des améliorations qui devaient contribuer à donner une plus grande valeur aux propriétés tactiques de ses engins de guerre. Voyons quel est ce dispositif. On sait que tout flotteur, dont la flottabilité est négative et voisine de zéro, — c'est le cas d'un sous-marin en plongée, — ne peut rester immobile dans l'eau. Il prend alternativement une série de mouvements ascensionnels et descendants : il fait ludion. Ainsi, tout sous-marin en plongée, dès qu'il est stoppé, tend successivement à descendre et à monter, d'où l'impossibilité pour lui de se tenir stoppé, pour économiser son énergie motrice, tout en conser-

vant son périscope, c'est-à-dire son organe de vision, au-dessus de l'eau, à hauteur à peu près constante. Grâce à un dispositif très simple, turbine et pompe conjuguées, les sous-marins allemands ont réalisé le moyen de rester stoppés en plongée, sans obéir au mouvement de ludion. En expulsant de leurs ballasts ou en y refoulant automatiquement la quantité d'eau nécessaire pour augmenter ou diminuer leur flottabilité, ils réussissent à se maintenir en équilibre, pendant la plongée. Ils peuvent donc rester, pendant des périodes assez longues, dans une position d'attente choisie, repérée à l'avance. Ils n'ont à remonter en surface que pour renouveler leur provision d'air, ce qu'ils peuvent faire la nuit, en toute sécurité.

Ainsi s'explique l'attentat commis contre *le Lusitania*, qui a été perpétré, peut-on dire, à heure fixe, sur un point choisi du trajet qu'il devait parcourir. L'Ambassadeur d'Allemagne à Washington l'avait annoncé dans la presse des Etats-Unis. Le guet-apens a eu plein succès ; il s'agit là, peut-on dire, d'un véritable crime de droit commun, accompli avec préméditation. Aucune erreur n'a été possible. Aucune excuse n'est recevable.

(*A suivre.*)

PAUL NEMO.

CE QUE LA FRANCE DOIT AUX ÉCRIVAINS BELGES

—

Les Allemands, avant d'envahir la Belgique, avaient dressé une liste d'otages à prendre parmi les écrivains d'expression française, connus pour leur ardeur à défendre notre langue et notre culture. Une pareille mesure révèle quels dangereux adversaires nos ennemis sentaient en ces poètes, en ces prosateurs. Le projet d'incorporer la Belgique à l'Empire ne date pas d'hier ! Depuis des années l'Allemagne s'appliquait par tous les moyens en son pouvoir à germaniser ce petit pays pour rendre plus facile, le jour venu, son annexion. L'idéal eût été de le cueillir comme un fruit mûr ! Au point de vue industriel et commercial l'entreprise réussissait ; Anvers semblait une ville déjà aussi allemande que belge... Cette lente et sournoise conquête, cette pénétration pacifique rencontraient surtout des obstacles dans le domaine intellectuel et littéraire. La plupart des écrivains, et ceux dont l'autorité s'affirmait incontestable, résistaient à la « Kultur » et s'efforçaient d'étendre en Belgique le rayonnement de la pensée française. Leur action gênait, inquiétait... Aussi qu'en avait-on imaginé aux temps — qu'ils paraissent lointains ! — de « la manière douce » pour les convertir aux bienfaits de la doctrine teutonne ! Maeterlinck encensé sur toutes les scènes ! Verhaeren, accueilli de ville en ville, tel un prophète ! Heureuse époque des gerbes de fleurs, des festins et des hymnes ! Les génies de la Belgique, on tâche de se les approprier, là-bas, en douceur. Ne lisons-nous pas cette phrase stupéfiante dans un ouvrage sur Emile Verhaeren, publié en 1910 : « Et cette terre germanique où Mae-

terlinck trouva sa vraie patrie, est devenue aussi, pour Verhaeren, une patrie d'adoption (1)? » Le résultat de toutes ces avances flatteuses, de toutes ces démarches insinuantes, de toutes ces naturalisations littéraires dont on ne saurait dire si elles dénotent plus d'audace que d'inconscience, ne fut pas celui que les Allemands en escomptaient. Là encore éclate la grossièreté de leur psychologie ! Verhaeren, Maeterlinck et les autres continuèrent de penser en français, d'écrire en français, de soutenir la culture française. Il fallait *punir* ces récalcitrants — ô les pédagogues casqués ! —il fallait d'urgence, aussitôt la Belgique piétinée, mettre à l'ombre ces suspects ; ils méditeraient à loisir dans les cachots d'une forteresse sur les graves ennuis auxquels s'expose qui tente de contrarier les desseins de l'Allemagne.

Sans doute, même dans le cas où les principaux écrivains belges eussent abandonné notre parti, la Belgique ne s'en serait pas moins dressée frémissante, à l'appel de son roi, contre les Barbares qui violaient sa neutralité. Mais ne sommes-nous pas autorisés à croire que, si tout le peuple belge, d'un unanime élan, Flamands et Wallons confondus, s'est résigné avec un courage sublime à subir la plus crucifiante des tortures plutôt que de perdre le droit de penser et de vivre pour devenir un anneau de cette chaîne monstrueuse qui étreignait et paralysait l'Univers, ne sommes-nous pas autorisés à croire que c'est bien un peu parce que jamais tant d'écrivains, soit par leurs travaux les plus désintéressés, soit par leurs œuvres de combat, ne se lassèrent d'orienter les esprits vers la recherche des idées claires et généreuses, le goût de l'individualisme, la passion de l'indépendance littéraire et politique, tous sentiments dont les théories allemandes contemporaines apportent l'absolue négation, que la France, elle, entretient et glorifie avec splendeur ?

Mais comment expliquer que les écrivains belges, les écrivains belges de race flamande, — les Wallons devant être considérés comme de race latine, — comment expliquer que des romanciers tels que Camille Lemonnier, Georges Eckhoud, Eugène Demolder, des poètes tels que Charles Van Lerberghe, Maurice Maeterlinck, Emile Verhaeren aient tous préféré la

(1) Stefan Zweig, *Emile Verhaeren, sa vie, son œuvre*, page 334, traduit de l'allemand par Paul Morisse et Henri Chervet, Paris, *Mercure de France*, 1910.

culture française à la formation allemande, comment expliquer qu'originaires d'un pays dont on a pu dire justement qu'il forme *phénomène d'angle* entre deux civilisations, entre deux manières de concevoir, entre deux procédés d'expression, ils se soient montrés tous épris de l'une, hostiles à l'autre ? Evidemment la langue dont ils usent les familiarise vite avec les habitudes françaises, c'est vers elles qu'ils inclinent spontanément, c'est à elles qu'ils s'attachent ; et, peu à peu, sans s'en apercevoir, ils donnent à leurs sensations une allure française, ils les habillent, pour ainsi dire, à la française. Mais d'autres raisons, d'autres lois président à cette évolution. Pour les comprendre, il convient de rappeler ici les caractères les plus importants des écrivains flamands.

Les écrivains flamands sont des coloristes, presque toujours truculents, non, parfois, sans mysticisme. Peignant sur le papier, tels leurs ancêtres des XV^e^ et XVII^e^ siècles sur la toile, ils brossent des fresques rutilantes, mais ne s'inquiètent guère de la composition. Comme ils éprouvent avec véhémence et tumulte, ils jettent toutes brûlantes leurs sensations désordonnées, leurs visions sauvages, leurs mystérieuses angoisses.

Le roman passe à bon droit pour la véritable incarnation du tempérament flamand, car, plus encore que la poésie et le théâtre, il invite à décrire. Conteurs flamands, qui négligez les études psychologiques, les complications sentimentales, vos livres sont des tableaux exubérants de vie sensuelle, à la manière de Rubens, Jordaens ou Téniers ! Qu'il suffise d'évoquer la merveilleuse *Légende d'Ulenspigel* de Charles de Coster, toute cette œuvre robuste, vaillante et sincère de Camille Lemonnier qui fut un décorateur puissant, et les pages farouches, souvent âprement belles, de Georges Eekhoud, et les kermesses endiablées et les invraisemblables orgies auxquelles nous convie Eugène Demolder....

Les poètes aussi sont des coloristes. Emile Verhaeren écrivait ses *Flamandes* au retour de promenades par les musées ; encore que sa fougue effrénée se soit, depuis, assagie, les dons du peintre subsistent chez lui intacts. Quel sens étonnant des expressions qui *font tableau !* Verhaeren parle à nos yeux non moins qu'à notre cœur. Dans *les Rythmes souverains*, il fixe certaines attitudes, certains gestes décisifs de l'humanité avec le relief vigoureux et la flamboyante couleur d'un Michel-

Ange éternisant sous la voûte de la Sixtine les scènes les plus dramatiques de la Genèse. D'autres poètes, Rodenbach, Van Lerberghe, Maeterlinck s'apparentent à des primitifs tendres et mystiques, Memling ou Van Eyck. Pouvons-nous lire *la Chanson d'Eve* de Van Lerberghe, sans songer au *Printemps*, à *la Naissance de Vénus* de Sandro Botticelli ?

Besoin de peindre équivalent à une fonction naturelle, effervescence débordante, apparemment rebelle à toute loi, penchant instinctif vers un mysticisme mal défini, voilà les caractères essentiels des écrivains flamands. A leurs talents splendides, mais touffus et excentriques, incomplets et imprécis, il fallait un correctif ou un complément.

Le choix s'offrait aux littérateurs de Flandre entre la culture allemande, à laquelle certes leur nature les prédisposait davantage, et la culture française, dont la langue leur livrait plus aisément le secret.

L'intelligence allemande, spéculative, nébuleuse, amie du raisonnement abstrait, peu préoccupée du bon goût de la forme, n'aurait pas manqué, s'ils s'y étaient abandonnés, d'envelopper de ténèbres plus opaques leurs concepts mal élucidés, sans atténuer la violence de leurs instincts. Au contact de la lourdeur, de la pédanterie germaniques, ces natures si nobles se seraient sans doute épaissies et nous aurions pu voir leurs œuvres, privées de cette qualité essentiellement latine, la mesure, dévier vers la trivialité... Par ailleurs l'Allemagne observe le culte d'une hiérarchie stricte et brutale qui contraint cruellement les hommes de lettres résolus à défendre leur autonomie. Discipline allemande, discipline d'asservissement. Être esclave ou n'être pas....

L'intelligence française, intelligence organisatrice, avide de clarté, d'harmonie, allait, au contraire, modérer toutes les tendances impétueuses, insinuer le sens des proportions à ceux même qui s'annonçaient les plus révoltés. Pour se faire lire et aimer, pour imprimer leur marque, pour exercer un ascendant universel, les écrivains flamands devaient fatalement se perfectionner et se polir au contact de la culture française. C'est elle qui les affina, les équilibra, leur permit d'édifier des œuvres mieux construites, plus majestueuses, souveraines.

Et la France, qui maintient la droite conception du Vrai, du Bien, du Beau, ne représente-t-elle pas aussi à des esprits

créateurs la liberté, et, conséquence de la liberté l'espoir de dominer un jour par leur propre force, peut-être d'affranchir ceux qui suffoquent sous la plus déprimante des tyrannies ? Joyeuse fierté de s'imposer soi-même au monde, exaltation fervente de l'apostolat, quels attraits irrésistibles pour des hommes dont le cerveau enfante un art riche et fécond, dont le cœur bondit en des rythmes nouveaux !

Ainsi les écrivains de Flandre, se soustrayant toujours aux suggestions germaniques, ont choisi naturellement la France pour seconde patrie. Quant à leurs confrères de Wallonie, faut-il répéter encore qu'ils demeurent réfractaires par leurs origines et leurs instincts, autant que nous-mêmes, à toutes les méthodes d'Outre-Rhin ? Les uns et les autres ont lutté, ces dernières années, pour défendre la langue et la culture françaises et contre les Allemands et contre les flamingants dont les agents d'une cause qui ne se confondait nullement avec la leur soutenaient peut-être et excitaient, à leur insu, la violente campagne... Les partisans de notre influence ont dû se grouper, s'organiser et riposter par des publications, des conférences, des congrès. Maurice Wilmotte, l'éminent professeur à l'Université de Liège, président de la Ligue pour l'extension et la culture de la langue française, suscitait d'éclatantes manifestations (1) en faveur de l'œuvre à laquelle il se consacrait, comme à une véritable mission, avec un zèle enthousiaste. Plusieurs sections belges des *Amitiés Françaises*, animées par des hommes clairvoyants et actifs, contribuaient aussi, et efficacement, au triomphe de notre tradition. Les tentatives allemandes avortaient...

Ce n'est donc pas seulement depuis le mois d'août 1914 que la Belgique s'est cabrée devant les prétentions teutonnes ! Bien avant que la place de Liège arrêtât dans leur ruée sur Paris les bataillons massifs du général von Emmich, d'une manière sans doute moins héroïque et moins décisive, mais avec une persistance obstinée, un dévouement inlassable, une ingénieuse sagacité, les écrivains belges cimentaient une digue de jour en jour plus solide contre les menées insolentes du pangermanisme. Ils contenaient son élan et de leurs

(1) Le 3e Congrès international pour l'extension et la culture de la langue française, réuni à Gand en septembre 1913 pendant l'Exposition, eut un retentissement considérable.

esprits toujours en éveil, toujours prêts au choc, s'élevaient des pensées plus robustes, plus brûlantes. En se gardant, ils nous préservaient, ils préservaient tous les pays latins, ils préservaient tous les peuples d'une intoxication funeste. Ne leur devons-nous pas notre gratitude émue aux écrivains belges qui, tenaces aux avant-postes, ont servi, avec tant d'heureuse énergie, la France et l'humanité ?

ALBERT HEUMANN.

REVUE DU MOIS

—

EPILOGUES.

Scrupule des femmes. — Si on en croyait une petite feuille hebdomadaire fort répandue dans toute la France, l'armée française, c'est-à-dire la partie la plus mâle de la nation, serait en train de se convertir. Elle dirait le chapelet dans les tranchées, y entretiendrait des falots au pied de statuettes ou images de piété, assisterait dévotement à des messes de campagne, porterait des médailles de saint Joseph et autres, bref serait une armée de capucins ligueurs. Je n'en crois rien et je pense que c'est le zèle qui lui fait étendre à toute l'armée l'état d'esprit de tel ou tel sergent-curé ou caporal-séminariste, dont c'est bien le droit de garder au feu leurs convictions de lévite ou de prêtre, d'autant plus que cela ne diminue pas leur courage, puisque nombre d'entre eux ont été cités à l'ordre du jour. Mais je ne vois pas en quoi cela pourrait l'augmenter. J'entendais hier un homme, réformé provisoirement, me dire, et certes il est dénué de tout sentiment religieux : « Quand je partis, j'avais fait le sacrifice de ma vie. » Voilà le bon état d'esprit qu'un chapelet ou une médaille bénite ne pourrait pas renforcer, puisqu'il est parfait. Moi, non guerrier, j'en ai été ému et j'ai regardé avec admiration le calme visage de ce bon père de famille. Mais surtout, j'aurais compris, si je ne l'eusse théoriquement fait depuis longtemps, que l'incrédulité, loin, comme on l'a laissé sottement dire, d'amollir les cœurs, est une force et une arme contre la mort. Si le christianisme n'est pas davantage amollissant, il le doit aux vertus de la race qui le professe, au bon sens dont elle est douée et qui lui fait obscurément, mais fermement, croire qu'un homme qui meurt pour sa patrie ne peut pas être envoyé par Dieu (symbole de la justice) aux flammes éternelles. Cela est faux théologiquement, mais il y a peu de docteurs parmi les « poilus » et, s'il y en a, ils sont, je pense, de l'opinion commune, qui n'est point celle de Massillon. Mais cela n'empêche pas aussi qu'il n'y ait des scrupuleux, des faibles et même des timorés qui, sensibles à un exemple ou à un simple conseil, retrouvent soudain, et avec plaisir, de vieilles croyances oubliées, des pratiques d'enfance. Que beaucoup de ceux-là les rapportent à la maison, après la guerre, c'est très possible, mais *passato il pericolo, gabbato il santo*, ceux qui voient là l'aurore d'une France nouvelle, catholique, obéissante et vertueuse, me semblent, heureusement, un peu chimériques. Et encore, si cela arrivait pour les

hommes, il y aurait une contrepartie, inattendue, mais réelle, dans un caractère nouveau chez les femmes qui ont souffert, et il y en a beaucoup, l'athéisme. Athéisme sentimental, naturellement, ou plutôt, car elles sont illogiques, singulier état blasphématoire. Ici je rejoins mes épilogues du mois passé et le poème de Benjamin de Cassères. L'anecdote est contée dans la petite feuille que j'ai dite. La voici dans toute sa vulgarité textuelle :

Elle entra dans mon bureau et, sans un mot, s'effondra sur le fauteuil que je lui avançais.

Je ne vis plus qu'un long voile de crêpe, sous lequel pleurait en silence un pauvre être de misère.

C'était là le bonheur humain !

Au bout de quelques instants, elle releva la tête.

J'avais marié, il y a quatre ans, une jeune fille douce et blonde et docile. Parmi les encombrants voiles de deuil, j'apercevais aujourd'hui une figure de flamme, une figure de révolte que je ne connaissais pas, où les yeux bleus, agrandis de larmes, avaient des reflets offensifs d'acier.

J'attendais, n'osant pas poser l'inutile question.

— ... Il est mort !... murmura-t-elle enfin tout bas, en balançant la tête, comme si elle aussi allait mourir.

— Pauvre petite !...

— Ah ! vous êtes meilleure que Dieu, vous !...

— Ne dites pas des choses pareilles !...

— Mais si !... Je les dis !... Et je les pense !... Car enfin, si je vous avais demandé la vie de mon mari, et si vous aviez pu me la conserver, répondez-moi... n'est-ce pas que vous n'auriez pas dit « non » ?...

— Il n'y a pas de comparaison possible !

Elle reprit, comme se parlant à elle-même :

— ... Et pourtant, tous les jours, je communiais pour lui !... Chaque matin et chaque soir, ses petits enfants tendaient au crucifix de leur lit la photographie de leur père !... Je lui avais donné une médaille bénite à Notre-Dame-des-Victoires !... Rien n'y a fait !... Il a été tué à Vauquois, d'une balle en plein front, à l'heure même où j'étais à genoux !... Ne me parlez plus de Dieu !... Il n'existe pas !... Ou alors, il se soucie tellement peu de nous !...

On ne discute pas avec une femme qui sanglote.

Je la laissais dire... je la laissais regarder autour d'elle avec des yeux fous... se rouler dans sa souffrance et en épuiser la force douloureuse.

J'entends encore le souffle de sa poitrine oppressée, comme si toute la croix du Calvaire était tombée sur elle... Je la vois à bout de tout, fixant, comme au bord d'un gouffre, le vide de sa vie... Je la vois rabattant son voile de mort sur sa jeunesse (1).

Alors le curé lui écrit ce qu'il n'a pas eu le courage de lui dire ou ce qu'il a eu la pudeur de ne pas lui dire. C'est une brève dissertation que je n'ai pas même parcourue, tant je la devine. Cependant

(1) *Le Pèlerin*, 25 avril.

une phrase m'en est tombée sous les yeux : « Et puis êtes-vous bien certaine qu'il ne sortira pas du bien de votre douleur ? » Pour un peu, il lui prouverait que si son mari a été tué, c'est : 1° pour son plus grand bien ; 2° pour le plus grand bien de sa femme ; 3° pour le plus grand bien de ses « petits enfants ». Est-ce que Dieu peut faire quelque chose qui ne soit pas conforme au plus grand bien possible ? C'est du Voltaire à l'envers. Ah ! si le docteur Pangloss avait eu à sa disposition l'autre vie, l'éternelle, ce que ses raisonnements entêtés en auraient été nourris ! Mais aussi, quelle fadeur ! Et bien, je suis fermement persuadé que les femmes, un grand nombre de femmes blessées au cœur, ne vont plus trouver aucune douceur à ce vieux breuvage théologique. Rien n'arrive, leur a-t-on inculqué, sans l'ordre de Dieu ou sans sa permission, et l'on avait soin d'ajouter, pour justifier les prières et la dévotion, que les prières, surtout celles d'un cœur pur, avaient un grand pouvoir sur lui. C'est ce que la pauvre femme avait cru et c'est ce qu'elle croirait encore si elle n'avait reçu, de la destinée, un démenti si cruel. Voilà ce que c'est que de mettre dans la tête des gens l'idée d'un Dieu paternel. Comment résisterait-elle à des événements qui le montrent tel qu'un tyran sanguinaire, égorgeant sans distinction hommes, femmes et enfants, tel un « Thug dans la nuit », tel un « Borgia de l'éther ». C'est le Dieu de Benjamin de Casseres qui est le vrai Dieu, ou celui de Maldoror, qui prend un bain de pieds dans un baquet de sang humain, où flottent des cadavres d'enfants dont il pêche et évoque le plus appétissant pour son appétit de Moloch. Ah ! que la vision d'un monde sans Dieu est plus logique que celle d'un monde dont le maître stupide ne sait même pas modérer la cruauté bestiale, et, si vous avez besoin de consolation, pauvres hommes qu'un éternel pacha écrase entre ses ongles comme une puce, plus consolante aussi ! Les femmes auront scrupule de le servir.

Au reste, je ne m'abuse pas sur la possibilité d'abolir (ce qui d'ailleurs m'est bien égal), même partiellement et même avec l'appui de quelques femmes crucifiées, la vieille superstition humaine et, en cherchant l'idée qui pourrait clore ces notes, je me demande si ce n'est pas le journaliste éminemment croyant qui aurait, quoi que j'aie dit, raison. Je viens encore d'en recueillir de nouveaux symptômes, qui rendraient ses prévisions très vraisemblables. Il ne faut jamais se baser sur ce qu'on désire pour estimer les probabilités de l'avenir, ce que ne manque pas de faire le commun des hommes. Je désirerais qu'après la guerre, heureusement close, il survécût chez nous un peu de la liberté d'esprit qui y régnait, mais je n'y compte plus absolument. Des capitulations ont commencé. Quand on voudra les dénoncer, si on le veut, il sera trop tard.

REMY DE GOURMONT.

LITTÉRATURE

Emile Despax. — Momentanément distrait de la littérature par des obligations militaires, M. Jean de Gourmont a bien voulu nous confier l'intérim de sa rubrique. Nous nous efforcerons de juger, à son exemple, avec impartialité et courtoisie, les hommes et leurs œuvres. Il eût été heureux, nous en sommes convaincu, l'ayant donnée jadis, et naguère encore, de préciser ici son appréciation sur les écrits d'Emile Despax mort, comme on sait, au champ d'honneur, à un âge où mûrissait un talent dont on avait unanimement louangé les premières manifestations.

Né à Dax le 14 septembre 1881, Emile Despax passa son enfance aux îles Comores et à La Réunion, fut ramené en France où il fit ses humanités au lycée de Bordeaux et au lycée Henri-IV. Dès l'adolescence, il se sentit attiré par les délices de la poésie, et il s'enivra d'elles. Il avait un tempérament très sensible, très tendre et il était enclin au rêve. Ceux qui le connurent à cette époque conservent de lui le souvenir d'un être d'élite dont le commerce était plein de séduction. Il donna ses premiers poèmes au *Mercure de France*, à *la Renaissance latine*, à *la Plume*, à *l'Ermitage* et il les réunit ensuite en une plaquette hors commerce : *Au seuil de la Lande* (1). Déjà cette plaquette communiquait le sentiment qu'un vrai poète s'exprimait, soucieux de s'écarter des voies ouvertes et de ne chanter que selon sa propre inspiration.

Emile Despax continua, pendant trois ans, à disperser ses écrits dans les revues. En 1905, il en formait un nouveau recueil : *la Maison des Glycines* (2), qui, comme le précèdent, tiré à petit nombre, paraissait destiné à n'émouvoir que les esprits délicats. Visiblement le poète ne recherchait point la publicité. Il lui suffisait de se sentir compris de quelques-uns et d'être en communion de goût avec eux. Cependant son recueil connut une fortune inespérée. Les hommages nombreux lui vinrent. Emile Despax était désormais, grâce à cette œuvre de vivante sincérité, classé parmi les jeunes écrivains dont on pouvait attendre, dans le domaine de l'harmonieuse et mélancolique élégie où, souvent, se complut Samain, des images et des rythmes nouveaux.

Mais il ne profita pas de cette renommée inattendue. Loin de prodiguer son talent, il garda un silence modeste et discret. Peut-être sentait-il la nécessité, avant d'élaborer une œuvre plus haute, de le recueillir. Il manifestait en effet un désir de perfection qui décesait chez lui une sereine conscience d'artiste. Sans doute a-t-il laissé parmi ses papiers la matière d'un recueil plus exquis que les précé-

(1) Paris, *Mercure de France*, 1902, in-8, avec une couverture de Georges Bergès.
(2) Paris, *Mercure de France*, in-18.

dents. Car on ne peut imaginer que la lassitude d'écrire ait, même un instant, effleuré ce méridional qui vouait un culte à la poésie. Quand il disait, s'adressant à Victor Hugo :

> Mais lorsqu'on est petit, lorsque l'on a vingt ans...
> Comment faire pour croire à la gloire, et pour vivre ?

cela n'était que boutade et non doute de lui-même. Il semblait pourtant, dès ce moment-là, s'être tracé une règle d'existence qui n'excluait nullement la poésie, mais qui peut-être l'inclinait à la vivre plutôt qu'à la matérialiser sous une forme manuscrite. On trouve trace de cette discipline dans un sonnet qui compte parmi les meilleurs de son œuvre :

> Aime la vie. Et cueille au penchant de la treille
> L'aurore d'or, le midi fauve et le soir blond,
> De l'heure transparente où sortent les abeilles
> A l'heure déjà trouble où rentrent les frelons.
>
> Les Heures aux beaux pieds, dans leurs danses vermeilles,
> Mènent au ciel nacré la ronde des saisons.
> Suivant le mois, jouis en paix, dans ta maison,
> De l'âtre en feu, des fleurs, de l'ombre et des corbeilles.
>
> Le silence, coulant de la lande au verger,
> Posera son poids bleu sur ton sommeil léger.
> Vis sans douleur. Ecoute et vois. Sache sourire.
>
> Et bénis la beauté de la vie, en pensant
> Que ton cœur est pareil au jardin, où l'on sent
> Tant de roses s'ouvrir et tant d'ailes bruire.

Sans doute était-il déterminé à cette attitude par les travaux divers et les pérégrinations multiples que lui imposa la carrière administrative. Il était entré, en effet, en 1906, en qualité de chef du secrétariat particulier, au cabinet du ministre des Colonies. Plus tard, il accompagna, en Indo-Chine, M. Klobukowski, gouverneur. Il devait enfin diriger les destinées d'une sous-préfecture, Oloron, et, de cette sorte, retrouver les enchantements de sa petite patrie provinciale. Il avait donc, depuis quelques années, reconquis le calme benoit auquel il aspirait et repris contact avec les arides paysages de landes et les rudes sites montagnards qu'il aimait. Et la poésie de la nature emplissant son âme n'avait plus besoin d'une expression sonore.

De telle manière que nous n'avons, pour apprécier ce poète, que le murmure de sa jeunesse. Mais cela suffit. Car de cette œuvre s'exhale une âme au parfum délicieux. Emile Despax paraît avoir nourri, dès l'âge tendre, son cerveau du miel de la poésie antique. Volontiers il se représente, tout enfant, chantant les vers d'Homère et cherchant, dans Virgile, un aliment à sa prédilection pour la

nature. Il s'efforce d'ailleurs de ressusciter, dans ses *Idylles latines*, quelques scènes familières, semblables à celles que protégèrent les doux villages appesantis sous le soleil du Latium. Ces scènes n'offrent pas cet air figé que leur donnent la plupart des poètes. C'est qu'à la vérité Emile Despax transpose le présent dans le passé, substitue les images de son rêve aux images des fresques écrites ou peintes. Parmi les bourgades endormies sous les pignadas, dans les solitudes forestières, et au bord des sources, il retrouve des bergers semblables aux pasteurs virgiliens et il mélange, avec un tendre émoi, les délices de leurs doubles ébats.

Ces scènes n'ont d'ailleurs qu'une importance relative dans *la Maison des Glycines*. Si, de ci, de là, Emile Despax exprime des sentiments divers, et en particulier un sentiment religieux assez vif, bien qu'un peu complexe, il semble se complaire à formuler les émotions, les joies et les mélancolies de l'amour. Chez lui, la tendresse n'est jamais mêlée de doute et d'amertume. Elle fleurit toute embellie de clarté triste. Elle est, pourrait-on dire, crépusculaire. Cette âme dolente et peu déterminée à l'action sourit bien davantage à la caresse qu'à la volupté. La femme n'est point, à la vérité, la maîtresse, mais la consolatrice, la protectrice, une sorte de fée maternelle et bienveillante, qui ouvrira des régions céruléennes de beauté. C'est un idéal que ce poète cherche en elle. Et c'est pourquoi il va plus volontiers vers la jeune fille, vers l'adolescente, qui est toute pureté.

Nul écrivain peut-être n'a parlé de la jeune fille avec des mots plus attendris. Les Nanie, les Louison, et toutes leurs sœurs aux corps graciles, comme de clairs fantômes silhouettés sur des fonds d'or et auréolés de fleurs, traversent ses rêves. Il les évoque, il les contemple, il ne sait comment faire ses mots assez légers, pour n'offenser point leur candeur sacrée.

> Pensive amie, au cœur si triste, aux yeux si noirs,
> Rose blanche bercée à la brise du soir,
> Ame de clair de lune après un jour de pluie,
> Rose blanche, lis pur, neige tiède, Nanie,

dit-il à l'une. Et à toutes les autres qui, assemblées autour de lui, telles de gentes aubépines aux corolles délicates, lui donnaient l'illusion continue de célébrer Pâques fleuries, il adresse, des lointains exils, son vœu d'entendre encore leurs voix cristallines :

> Votre voix me fera du bien ; j'ai tant de peine.
> Parlez-moi. Je vous vois. Nanie est triste, Hélène
> Frémit, soudain surprise au bord du rêve pur
> Par l'ombre de ce lis agité près du mur
> Où de cette ciguë où le frelon se pose.
> Vous, vous êtes toujours l'enfant aux coudes roses

Dont le cœur se gardait, si suave et si coi,
Qui riait et pleurait et ne savait pourquoi,
Cœur plus léger qu'un fil volant de clématite.
Je vous ai fait pleurer quand vous étiez petite ;
Je m'en souviens, ce soir, à l'heure des regrets.
O mon enfant, avez-vous su que je pleurais
Depuis, lorsque mon rêve, où vos sourires brillent,
S'ouvrait au souvenir charmant des jeunes filles ?

Une merveilleuse et dévotieuse ingénuité vivait dans le cœur de ce poète. Il partageait ses admirations entre les vierges au sourire divin et la nature qui leur est toute pareille. Néanmoins, parmi les visages multiformes de celle-ci, il préférait son visage du soir. Il a chanté maintes fois les heures mélancoliques et somptueuses où tombe la nuit, ces heures où le recueillement ressemble à une chasteté. Et tel était son goût, pour l'innocent, l'immaculé, le naïf, qu'il lui parut un jour désirable de chercher une formule de poésie populaire. *Les Airs de France*, insérés dans *la Maison des Glycines*, sont de simples chansons. Visiblement, Emile Despax, auquel on ne peut cependant reprocher le verbalisme de certains de ses confrères, s'est évertué à retrouver l'humble et magnifique sincérité des anciens aèdes. Il n'y réussit d'ailleurs pas aussi remarquablement que Gérard de Nerval ou que Jehan Rictus. Mais on doit lui tenir compte de cet effort. Ni André Chénier, ni Léonard, ni Mme Desbordes-Valmore, ni Rodenbach, ni Moréas, ni Mme de Noailles, qui furent ses maîtres ou ses poètes de prédilection, ne l'inclinèrent, par leur exemple, à cultiver cette forme purifiée de la poésie.

On doit déplorer que la guerre ait enlevé ce remarquable écrivain aux lettres françaises. Il n'avait point, nous le répétons, fourni la mesure de son talent. Il pouvait encore, à trente-trois ans, compléter, par un livre admirable, une œuvre à peine ébauchée. Mais la mort frappe trop tôt les meilleurs. Que, du moins, sur sa tombe, voisine de la tranchée, Emile Despax reçoive le double laurier du poète et du soldat.

ÉMILE MAGNE.

HISTOIRE

Louis Reynaud, Maître de Conférences à l'Université de Poitiers : *Les Origines de l'Influence française en Allemagne*, tome Ier : *l'Offensive politique et sociale de la France*. Champion, 12 fr. — Bernard Serigny, capitaine breveté d'Etat-Major : *L'Evolution de l'Empire allemand de 1871 jusqu'à nos jours*. Perrin, 3 fr. 50. — C. de Freycinet : *Souvenirs*, 1878-1893 (Deuxième Partie). Ch. Delagrave, 3 fr. 50. — Memento.

Diverses causes nous avaient, avant la Guerre, obligé de retarder le compte-rendu du remarquable ouvrage de M. Louis Raynaud : **Les Origines de l'Influence française en Allemagne.**

Il se trouve aujourd'hui que nul moment ne saurait être plus opportun que l'heure présente pour signaler ce savant ouvrage. En face de l'érudition pangermaniste, voici une très compétente histoire du pangallisme (si l'on peut dire). Voici, du moins, la première partie de cette histoire (1). M. Raynaud y dégage et étudie avec autant d'intelligence que de science un fait : l'offensive politique et sociale de la France en Allemagne au Moyen-Age, notamment au XII^e^ siècle. Il y eut alors (et en y ajoutant une partie du XIII^e^ siècle), pour la civilisation française, une réussite analogue à celle qui se produisit cinq cents ans plus tard, au siècle de Louis XIV. Et, comme cinq cents ans plus tard, l'influence exercée sur l'Allemagne fut des plus considérables.

Dans l'immense masse des faits, M. L. Raynaud distingue des groupes principaux, caractéristiques. Il dégage ces groupes, les compare entre eux, examine et précise la relation des uns aux autres. Il y a de la sorte, pour la France, la création de la féodalité et des ordres religieux sur les ruines des institutions carolingiennes; l'action féconde du principe civilisateur contenu dans cette double création, temporelle et spirituelle. Voici, d'autre part, un autre groupe de faits : la persistance des institutions carolingiennes en Allemagne, avec pouvoir centralisé, noblesse sans initiative, clergé dépendant, et l'influence stérilisante de cet état de choses. La supériorité de cette France sur cette Allemagne fut celle du mouvement sur l'immobilité. La différence même de ces deux groupes de faits rend compte de la nature des rapports qu'ils soutiennent entre eux. C'est la relation de l'actif au passif.

Le principe de mouvement, d'évolution, fut, expose M. Louis Raynaud, introduit en Allemagne par le puissant Ordre religieux de Cluny. Le savant historien expose le rôle des Clunisiens dans la lutte du Sacerdoce et de l'Empire, la part qui leur revient dans l'ébranlement de celui-ci, c'est-à-dire dans la proscription des stériles souvenirs carolingiens. En même temps, la féodalité française profitait de cet ébranlement, proposait son exemple à la féodalité allemande. De France la chevalerie s'étendait à l'Allemagne, avec les améliorations qu'elle supposait du côté des mœurs, des idées, etc.

Destruction de l'édifice carolingien en Allemagne, affaiblissement de l'Empire, transformation des institutions religieuses et politiques en partie par Cluny; de la société féodale par la chevalerie française, tel est le sommaire général de ces premières études de M. Louis Raynaud.

(1) M. Louis Raynaud a publié depuis, à la librairie Hachette, une *Histoire générale de l'Influence française en Allemagne*. C'est une Introduction générale à l'ouvrage proprement dit, ci-dessus reviewé, et dont la suite paraîtra ultérieurement.

Je livre au lecteur ces quelques lignes d'analyse, en souhaitant vivement qu'elles lui donnent le désir de lire ce livre. On ne saurait trop recommander de tels ouvrages en un temps où toute nation, et principalement la France, doit se rendre net et présent le sentiment de son histoire, de *toute* son histoire.

On a pu regretter, je crois, que l'auteur n'ait pas, dans cette étude minutieuse des influences françaises, fait la part plus large à la royauté capétienne d'une part, à l'idéal « romain » d'autre part. Ces pages sont surtout l'histoire de l'idéalisme celtique. Je signale en passant la longue Introduction où l'on établit les plus vieux quartiers de noblesse du celtisme, ses plus anciens titres conquis en Germanie. Conquis là à tel point que l'invasion franque fut comme un retour celte ! L'influence de notre Chevalerie outre-Rhin est conçue comme un développement du celtisme ; et il y a du celtisme encore dans l'influence monacale. Toutefois, dans ces affaires religieuses, Rome, par la combinaison de ses efforts avec Cluny, aurait aussi des droits, peut-être plus étendus que ne semble l'admettre M. L. Raynaud. Il semble aussi, pour les Capétiens, que l'auteur eût pu davantage tenir compte de ce qui préparait, dès alors, un règne comme celui de Philippe-Auguste. La « Politique de Bouvines » n'est que de cinquante ans postérieure à la date où s'arrête M. L. Raynaud.

Quoi qu'il en soit, nulle étude d'histoire sérieuse n'est plus de saison que celle-ci. Attendons les volumes où le savant historien nous en donnera la suite.

C'est avec un sentiment de sécurité, si je peux dire, que je lis en général les ouvrages écrits peu de temps avant la guerre. Que celui-ci : **L'Evolution de l'Empire allemand**, justifie peu ou prou ce sentiment, il n'importe. Je me trouve d'une façon générale dans cet état d'esprit. Les livres sur l'Allemagne rédigés *ante bellum*, c'est, en principe, ce que j'appellerai une lecture de tout repos, désormais, pour le critique. On sait si bien que des formidables événements actuels sort un jugement sans appel sur tout ce qui a pu se dire ou ne pas se dire, avant la guerre, au sujet de l'Allemagne ! Grand bienfait, pour le critique, d'être délivré des conjectures. On pensait ceci, cela ; on s'agitait énormément : et maintenant voilà le Fait. Pour moi, je me réjouis, — si l'on peut dire ! — de vivre dans une époque où l'*Evénement*, qui s'est bel et bien produit, nous donne barre sur le Passé. Je me sens dans l'esprit beaucoup d'indépendance devant tout ce qui date désormais d'un peu plus d'un semestre.

M. Bernard Serigny est du nombre des publicistes qui s'attendaient à la guerre. Ils étaient de plus en plus nombreux. Je me souviens parfaitement d'un ton général pessimiste. Après Agadir, cela n'avait rien de très étonnant ; mais il n'en avait pas toujours été ainsi. Il y a dix à douze ans, par exemple, c'était presque une nouveauté

de dire, publicistes et critiques, que l'Allemagne suivait toujours les leçons de Bismarck. Il faut croire, d'autre part, que le sentiment généralement pessimiste des publicistes en ces dernières années avait assez peu influencé les milieux dirigeants. Qu'on se souvienne des difficultés rencontrées par la loi de trois ans, et de l'erreur où s'entêtait de plus en plus le malheureux Jaurès, qui a noblement payé de sa vie ce vice de son esprit. Comme critique, je l'atteste, il y eut de nombreux avertissements donnés par les publicistes français durant les cinq ans qui ont précédé la guerre. Mais on ne lit pas les livres, à la Chambre des Députés.

M. Sérigny, lui, a porté son diagnostic en philosophe politique. Sans chercher à donner des renseignements nouveaux, il a parlé, à l'heure où il était encore utile de parler, avec un sentiment suffisant des circonstances. Il a été de ceux pour qui « la situation nationale et internationale qu'avait provoquée le conflit d'Agadir restait inchangée (après le règlement congolais) ».

Cette situation, qui est en train de se dénouer à coups de canon, avait sa cause profonde, non au Maroc, simple prétexte, mais dans l'évolution de l'Allemagne depuis 1870. Caractérisée par le développement économique, par le pangermanisme, par la *Weltpolitik*, cette évolution, estime M. Sérigny, avait eu deux résultats. Elle avait compromis le pouvoir personnel en Allemagne, par le socialisme, rançon du progrès économique. Elle avait compromis aussi la suprématie de l'Allemagne en Europe, par l'expansion même de celle-ci hors de l'Europe, où elle avait tout d'abord une Terre d'Empire à défendre. « Expansion et protection de la Terre d'Empire sont deux termes absolument contradictoires. » On ne pouvait concilier le militarisme prussien et la politique pacifique. Le pouvoir personnel et la terre d'empire furent deux boulets trop lourds à traîner pour qu'il fût possible d'aller jusqu'au bout du développement économique. (M. Sérigny ne l'identifie-t-il point un peu arbitrairement avec le pacifisme ?) La caserne faisait tort au comptoir. D'un autre côté, le développement mondial de l'Allemagne par des voies pacifiques signifiait : affaiblissement à Berlin (affaiblissement du principe prussien). Et affaiblissement à Berlin voulait dire, en définitive, cessation du développement lui-même. Antinomie. Tout l'effort de M. Sérigny s'est appliqué à en exposer les termes. Dans l'opinion de l'auteur, le nœud gordien ne pouvait être tranché que par une guerre. Nous l'avons.

Du deuxième et dernier volume des **Souvenirs** de M. Freycinet (1878-1893), que nous pouvons signaler aujourd'hui seulement, l'on retiendra surtout les chapitres sur l'Egypte et sur l'Armée. M. de Freycinet a, de son mieux, expliqué son rôle dans les affaires d'Egypte, si décevantes pour nous. Ayant mentionné les menées bis-

marckiennes qui, sur l'initiative de l'Angleterre et de la France (jamais plus parfaite « carte forcée » que cette initiative !), aboutirent à la Conférence de Constantinople, M. de Freycinet ajoute : « Si le Gouvernement français avait voulu s'engager plus avant (c'est-à-dire intervenir militairement en Egypte, comme le voulait Gambetta), il se serait trouvé en présence de quatre puissances et de la Turquie », M. de Freycinet refusa, en effet, de coopérer au bombardement d'Alexandrie, ce qui est resté une faute. Ce point délicat est un peu escamoté. La Chambre, allant plus loin, renversa M. de Freycinet sur la question du minimum qu'il proposait : limiter l'intervention au Canal de Suez. On ne voit pas, d'ailleurs, ce qu'eût pu donner de très défini cette intervention limitée, laquelle, malgré le point de vue neutraliste de M. de Freycinet (le Canal de Suez, sphère neutre, internationale), eût été ou du pas assez ou du trop. Quoi qu'il en soit, on a l'impression que la « Petite souris blanche » fut « roulée » par l'Angleterre. L'Angleterre, à l'époque, dut se trouver bien aise de voir M. de Bismarck faire le croquemitaine. Je ne dis pas qu'elle lui ait suggéré cette attitude devant quoi notre « Petite souris blanche » ne fit qu'un bond vers son trou. Je n'en sais rien, ni M. de Freycinet non plus, probablement. Mais pareille attitude faisait singulièrement bien le jeu de l'Angleterre. Le résultat fut qu'elle se trouva débarrassée de la compagnie de la France en Egypte. La possibilité de coopérer au bombardement d'Alexandrie fut une de ces occasions qui, perdues, ne se retrouvent plus. Il eût fallu une autre hardiesse que celle de M. de Freycinet.

Il y a aussi, ai-je dit, les affaires militaires. Ces *Souvenirs* montrent un homme ayant le sentiment de la situation difficile de la France d'alors en Europe (ceci doit lui être compté pour les affaires d'Egypte). Il a exercé le pouvoir à un moment où notre pays se trouvait encore très isolé. D'autre part, M. de Freycinet, si nous en croyons ses souvenirs, ne s'est jamais fait d'illusion sur les dispositions de Guillaume II. Pourquoi donc cet homme si prudent et averti ne s'est-il occupé de nos institutions militaires que pour les affaiblir ? Il est, on s'en souvient, l'auteur de la loi de deux ans. Fut-ce confiance inspirée par l'alliance franco-russe advenue ? Complaisance aux erreurs du jour ? On ne sait : je crois que ce polytechnicien méthodique et minutieux n'a jamais pu s'élever, dans le maniement des affaires de son pays, aux idées générales. La conception d'une bonne loi militaire exigeait la faculté des idées générales en matière politique ; et c'était bien là, il faut le dire, dans la France d'alors, une faculté introuvable. Gambetta, seul, peut-être. Mais il mourut trop tôt. M. de Freycinet était prudent, prudent. Avec cela, dans ces très intéressants *Souvenirs*, la partie militaire est rédigée

avec une complaisance visible de l'auteur pour lui-même. M. de Freycinet n'a pas *attendu* la guerre. Il eût changé de ton.

Memento. — *Revue Historique* (septembre-octobre 1914). L'Appel des Allemands aux nations civilisées.— *Id.* (janvier-février). Emile Haumant : Les origines de la liberté serbe, d'après les mémoires du protopope Matia Nénadovitch.

La Révolution Française (14 août 1914). Jean Jaurès, par A. Aulard. Dans la chronique : Réponse à M. Romain Rolland. Dans la bibliographie : L'Invasion de 1814-1815 en Champagne, par M. Octave Beuve. — *Id.* (décembre 1914). Raisons historiques de notre confiance par A. Aulard. Notes de lecture : Banqueroute frauduleuse de la « Sozial-Demokratie ». Dans la chronique : La guerre et la production historique. Dans la bibliographie : Histoire générale de l'influence française en Allemagne, par L. Reynaud. — *Id.* (janvier 1915). Le cours d'histoire de la Révolution française à la Sorbonne et la guerre actuelle, par A. Aulard. Du même : Après six mois de guerre. Si c'était à recommencer... Dans la chronique : Un manifeste d'intellectuels catalans.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

La Guerre et la Philosophie. — La guerre a suspendu ou à peu près la production philosophique. Seule, à ma connaissance, la *Revue Philosophique* a poursuivi sa publication. Ceux de nos philosophes qui ont continué à écrire ont, pour la plupart, commenté l'idéologie pangermaniste. Je me demande si cette métaphysique barbare méritait l'honneur de tant de savantes exégèses. En particulier j'admire la patience qu'a eue M. Boutroux de reconstituer laborieusement, pour les lecteurs de la *Revue des deux Mondes*, le tissu de solennelles calembredaines qui composent l'éthique teutomane de Fichte. Des formules comme : « Le Bien, c'est tout ce qui est allemand ; le Mal c'est tout ce qui est étranger », « la germanité en soi » ; *Deutschthum* = Dieu ; Dieu = *Deutschthum* » me paraissent bonnes tout au plus à illustrer l'aphorisme : *nihil est tam absurdum quod non dictum fuerit ab aliquo philosopho* ou encore à mettre en lumière une fois de plus le peu d'exigence des groupes humains sur la qualité des mensonges dont ils étayent leurs prétentions à la puissance. Mais en ce genre les boches dépassent vraiment les bornes de la modestie permise.

Je préfère détourner mes regards de cette vésanie mystico-mégalomaniaque et les porter du côté français. Avons-nous une philosophie de la guerre ? Non, sans doute, si l'on entend une philosophie une, suivie, continue, formant bloc et s'incarnant dans une tradition et dans une école. On ne trouvera chez nous, sur la question de la guerre, de la force et de la conquête, que des vues éparses, des œuvres isolées, des suggestions individuelles, très diverses d'aspect,

d'esprit et de tendance. Mais, quelles que soient les sources intellectuelles ou sentimentales dont elles procèdent, quelles que soient les philosophies particulières de leurs auteurs, — spiritualisme ou naturalisme, rationalisme ou empirisme, romantisme ou classicisme, intellectualisme ou dynamisme, — ces vues françaises sur la guerre s'abstraient de tout parti pris nationaliste ; elles ne se rattachent à aucun plan concerté, à aucune entreprise collective de propagande ethnique ; elles posent un problème d'ordre général et proposent aussi des solutions d'un intérêt universel et humain. Telles sont les vues exposées par Proudhon dans son livre célèbre : *la Guerre et la paix*, et par des penseurs qui peuvent se rattacher plus ou moins directement à la lignée proudhonienne, comme M. G. Sorel dans ses *Réflexions sur la Violence* et M. Ed. Berth dans son livre récent et suggestif : *les Méfaits des Intellectuels*. Telles sont les ingénieuses considérations que M. A. France a mises dans la bouche de l'abbé Jérôme Coignard et au cours desquelles il fait voir, à la manière d'un Pascal, dans le métier des armes, à la fois la honte de l'homme et sa gloire. Telle est la conception du Déterminisme de la Force qui forme une des assises de la philosophie de M. J. de Gaultier et sur laquelle il a étayé une discussion du pacifisme de M. Novicov et une apologie du Darwinisme social et de la guerre (1). Telle est la vaste synthèse philosophique à laquelle M. E. Seillière a donné le nom de Philosophie de l'Impérialisme et dont il poursuit, au cours d'une œuvre considérable, les applications à tous les domaines de l'activité humaine : politique, économie, art, religion, philosophie. Telle est encore le panégyrique de la guerre inclus dans un tout récent livre de M. Noël Vesper : *Anticipations à une morale du risque*, qui s'inspire de la nouvelle philosophie dynamiste en réaction contre le vieil intellectualisme inerte et indolent. — A travers toutes ces vues françaises sur la guerre, encore que quelques-unes aient été contemporaines des menaces allemandes, se font jour des idées de justice, de mesure, de générosité, en tout cas une conception héroïque et chevaleresque — et non déprédatrice et sanguinaire — de la guerre. Qu'on médite ces lignes de M. G. Sorel qui ont l'air d'une ironie quand on connaît les procédés de guerre tudesques : « Tout ce qui touche à la guerre se produit sans haine et sans esprit de vengeance ; en guerre, on ne tue pas les vaincus ; on ne fait pas supporter à des êtres inoffensifs les conséquences des déboires que les armées peuvent avoir éprouvés sur les champs de bataille ; la force s'étale alors suivant sa nature, sans jamais prétendre rien emprunter aux procédures juridiques que la société engage contre des criminels. Plus le syndicalisme se développera, en abandonnant les vieilles superstitions qui viennent de l'Ancien Régime et de l'Eglise, plus les conflits sociaux

(1) Jules de Gaultier, *Comment naissent les dogmes*, pp. 22 et suiv.

prendront un caractère de pure lutte semblable à celle des armées en campagne. On ne saurait trop exécrer les gens qui enseignent au peuple qu'il doit exécuter je ne sais quel mandat superlativement idéaliste d'une justice en marche vers l'avenir ». Et M. Sorel ajoute en note : « Je signale ici un fait qui n'est peut-être pas très connu : la guerre d'Espagne, au temps de Napoléon, fut l'occasion d'atrocités sans nombre ; mais le colonel Lafaille dit qu'en Catalogne les meurtres et les cruautés ne furent jamais le fait des soldats espagnols enrégimentés depuis un certain temps et ayant pris les mœurs propres à la guerre (1). » On sait que M. Sorel, reprenant la conception proud honienne d'une transposition de l'idée de lutte du terrain guerrier sur le terrain économique, fait l'apologie de la violence ouvrière assimilée à la violence guerrière opérant selon la pure nature de la force. Mais les armées allemandes opèrent précisément « au nom d'un mandat superlativement idéaliste » dicté par leur mystique sauvage de la guerre. — De son côté, M. J. de Gaultier, au cours de sa défense du darwinisme social contre la thèse de la solidarité, du pacifisme et de l'union universelle, prend soin de répudier toute attitude provocatrice et toute mystique de la violence. « Faut-il, parce que la vie est ainsi agencée, que, fondée sur la différence, elle implique le conflit et la guerre, faut-il, parce qu'elle est telle et parce que l'on reconnaît qu'elle est telle, faut-il prendre posture de matamore, porter la moustache en croc, tenir la main sur la pomme de sa canne comme sur le pommeau d'une épée, faut-il se raidir en une attitude de provocation et de défi, faut-il se faire l'apologiste brutal ou mystique de la violence ? — Non, et le fait de différenciation que l'on a opposé, comme essentiel à l'existence, au vœu d'identification universelle sur lequel repose la croyance idéologique, ce principe n'implique pas d'aussi singulières exigences (2). » — M. Ed. Berth dégage la signification philosophique de la Guerre où il voit la justification d'une conception de la vie à base de pessimisme héroïque. — M. E. Seillière distingue un impérialisme rationnel qui sait se limiter, s'endiguer, se régler lui-même, se tempérer de justice, de réserve et de tact, et un impérialisme irrationnel, romantique, qui, pour avoir méconnu toute limitation et visé à l'infini, s'abolit dans le néant.

On chercherait en vain chez nous un seul échantillon de ce romantisme néronien, de cette dogmatique de l'égoïsme et de l'orgueil de race dont l'impérialisme pangermaniste restera le prototype. Nous n'avons eu qu'un théoricien de l'impérialisme ethnique. Les Allemands nous l'ont pris et se le sont annexé. C'est Gobineau.

Dans ces questions, l'intelligence française, — cette intelligence

(1) G. Sorel, *Réflexions sur la Violence*, p. 81.
(2) J. de Gaultier, *Comment naissent les dogmes*, p. 51.

différenciée, dissociée de la sensibilité, comme on l'a si bien caractérisée, — garde son inaltérable lucidité. La France et l'Allemagne intellectuelles apparaissent l'une en face de l'autre comme ces deux cités symboliques que Jules Verne, par une anticipation saisissante, a opposées l'une à l'autre dans un roman qui date d'une trentaine d'années : *les Cinq cent millions de la Bégum ;* d'un côté, la ville allemande, Stahlstadt, l'Essen californien, l'Usine-forteresse monstrueuse, bardée d'acier, hérissée de canons, organisée à l'Ostwald, sous la direction de l'effrayant Dr Schultze, — et, de l'autre côté, la ville française, la ville humanitaire. Et selon une anticipation qui se vérifiera aussi, n'en doutons pas, c'est la cité française qui triomphe. Stahlstadt périt de la façon la plus imprévue, victime du vice même de son organisation unitaire.

Je préfère, je l'avoue, de telles anticipations divinatrices, même si elles appartiennent au domaine de la fiction, aux multiples exégèses philosophiques si vite écloses depuis la guerre, ayant poussé comme champignons au soleil après la pluie. Leurs auteurs jouent un peu trop le rôle ingrat de prophètes après coup. — Il faut louer par contre M. J. Bourdeau de la précision clairvoyante avec laquelle il dénonçait dans *le Journal des Débats* du 10 février 1914, au cours d'un article écrit à propos de l'anniversaire de Fichte, le danger de l'idéologie fichtéenne.

Un autre tort de ces commentaires philosophiques éclos depuis la guerre, c'est de laisser voir que leurs auteurs ne se désintéressent pas assez peut-être de leur propre système. Et je ne puis m'empêcher de trouver un peu vain l'empressement de nos penseurs les plus représentatifs à trouver dans les faits la vérification de leurs thèses philosophiques et à faire servir les événements à leur gloire et à la confusion de leurs adversaires. Même en temps de guerre et même dans des âmes de philosophes, la vanité serait-elle le principe de la graphomanie, comme le soutient un humoriste un peu pessimiste, M. Ossip-Lourié ?

La guerre soulèverait bien d'autres questions dans le paisible royaume de la Philosophie. Elle y a déjà sans doute bouleversé pas mal de choses et causé quelques ravages. Les balles allemandes ont sifflé au travers de nos systèmes humanitaires et en ont emporté maint lambeau. Le Pacifisme, l'idéologie de la Paix par le Droit resteront-ils éclopés, ou bien se relèveront-ils, miraculeusement guéris, comme dans la légende, par la lance qui les a frappés ? Une transmutation des valeurs philosophiques se fera-t-elle, et en quel sens ? La philosophie allemande perdra-t-elle son crédit et dans quelle mesure ? Il serait prématuré de répondre à ces questions. Je me contente de les poser.

GEORGES PALANTE.

SCIENCE SOCIALE

Gaston Gaillard : *Culture et Kultur*, Alfred Costes, 2 fr. 50. — Jean de Grandvilliers : *Essai sur le libéralisme allemand*, Giard et Brière, 4 fr. — Robert Michels : *Les Partis politiques, essai sur les tendances oligarchiques des démocraties*, Flammarion, 3 fr. 50. — *Almanach de la Paix par le Droit, 1915*. Plon-Nourrit, 0 fr. 25. — Memento.

Culture et Kultur. Dieu, que ce mot *culture* employé dans le sens de *civilisation* est désagréable ! Il est plus bref sans doute et plus euphonique, mais comme il prête à équivoque pour nous Français ! Nous finirons par nous représenter le Génie de la Civilisation sous la forme d'un gros maraîcher épandant un arrosoir sur des cloches à melons ! A le conserver d'ailleurs, il importe d'en préciser le sens et de ne pas le confondre avec son parrain, le mot allemand *Kultur*, et c'est ce qu'il faut louer très fort M. Gaston Gaillard d'avoir fait. Cet écrivain avait déjà donné, en 1909, un *Essai sur les fondements de la culture* que je regrette d'ignorer, car le « nobilisme » qu'il regarde comme synthétisant ces fondements me semble se rapprocher fort de mon aristie à moi, et il est certain qu'il n'y a rien de commun entre la noblesse d'âme que nous prêchions, il y a 25 ans, et que M. Gaillard, j'en suis sûr, exige encore, et la brutalité violente et implacable que les Allemands appellent koultour. Au fond l'Allemagne est victime de son orgueil inintelligent ; affolée par l'ivresse d'une victoire qui s'expliquait, pourtant, par des circonstances dont l'ensemble aurait dû la rendre prudente, elle a perdu tout esprit de finesse et de moralité, a compris tout de travers Gobineau et Nietzsche, a puisé des motifs d'infatuation où elle aurait dû trouver des raisons de modestie, a dédaigné tout ce qui n'était pas d'une utilité directe pour ses cavaliers et ses canonniers, et finalement s'est trouvée au-dessous de sa tâche même militaire, après avoir abdiqué toutes ses anciennes supériorités artistiques et éthiques. Son vieux folklore pourtant aurait dû la mettre en garde ; que de légendes de la vieille Allemagne où l'on voit un méchant homme vendre son âme au diable pour de l'argent, pour de la puissance ! La jeune Allemagne a été ce méchant homme-là. Du moins était-ce pour de l'amour que Faust avait signé le pacte fatal avec Méphistophélès. Gœthe qui a été indulgent pour lui aurait été sévère pour le Kaiser !

Un des chapitres du livre de M. Gaillard, *Papisme et Kultur*, est particulièrement intéressant, car il montre le terrible danger de l'autoritarisme. Certes le principe d'autorité est en lui-même aussi légitime et parfois aussi salutaire que le principe de liberté ; tel le frein par rapport au moteur, mais avec le frein seul on n'avance pas ! Or depuis longtemps le catholicisme a mis toutes ses complaisances dans l'un, toutes ses défiances dans l'autre, et les pays libéraux, comme la France et l'Angleterre, lui sont devenus aussi antipathiques

que sympathiques les pays autoritaires comme l'Allemagne et l'Autriche. De là l'attitude lamentable du Saint Siège dans le conflit actuel. Du moins Pie X a-t-il racheté sa faute, de la seule façon qui lui était possible, en mourant de tristesse et peut-être de regret. Mais ce Benoit XV, dont l'intronisation avait éveillé tant d'espoirs, quelle désillusion que son Encyclique sur la Guerre, que ses interventions timides pour l'échange des prisonniers, que son silence persistant sur toutes les grandes questions de droit, de justice, de liberté, d'humanité! Où sont-ils les grands papes guelfes du Moyen âge flagellant les Hohenstauffen, loups dévorants de l'Italie? Où est seulement l'âme vaillante d'un Pie IX anathématisant la Prusse et consolant l'Alsace-Lorraine? L'esprit d'autoritarisme qui a empoisonné tant d'âmes chez nous, et qui, hors de chez nous, a transformé en criminel et en bourreau un des premiers peuples de la Chrétienté, cet esprit d'orgueil et de violence n'eût-il pas entaché l'honneur du chef de cette Chrétienté, du Saint-Père lui-même?

§

Le livre de M. Jean de Grandvilliers : **Essai sur le libéralisme Allemand**, a été écrit avant la guerre et n'en est que plus instructif et suggestif. Ce libéralisme doit relever de la Kultur, car il n'a rien de commun avec le libéralisme des autres pays ; il fait le meilleur ménage du monde avec le kaiserisme, le militarisme, le socialisme, vote à l'unanimité la loi militaire de 1913 destinée à mettre à mal la liberté des autres et n'a pas un mot de protestation contre cette aventure de Saverne, qui serait si amusante si elle n'était si navrante, où l'on vit les juges enjuponnés coffrés par les traîneurs de sabres. Au fond, les plus grandes hardiesses des libéraux allemands consistent à faire de la libre pensée pour embêter les curés et les pasteurs et à demander le libre échange pour exaspérer les junkers agrariens. Mais dès qu'il s'agit de lutter contre les abus de l'autorité ou de défendre les droits des faibles et des asservis, ils s'éclipsent. Même en 1848, le Parlement de Francfort, qui fut le *nec plus ultra* du libéralisme allemand, n'osa voter qu'en première lecture un article 47 des « Droits fondamentaux du peuple », qui garantissait l'usage de leur idiôme aux populations de l'empire allemand ne parlant pas la langue allemande ! Par la suite ce fut pis, la majorité libérale du Landtag prussien laissa bien tranquillement Bismarck gouverner sans Chambre à partir de 1859 et s'empressa de passer l'éponge, après Sadowa, sur ses actes inconstitutionnels. Et bien entendu, après 1870, rien ne fut changé, au contraire ! Nationaux-libéraux ou radicaux (91 membres seulement sur 397 au Reichstag) ont toujours été les fidèles servants de l'état autoritaire et militariste allemand, ont toujours maintenu les lois de lèse-majesté et ont soigneusement

excepté l'Alsace-Lorraine (loi du 27 février 1898) du droit commun (loi du 7 avril 1874) en matière de liberté de la presse, liberté elle-même bien maigre. Mais tout ceci est déjà de l'histoire ancienne qu'il faut être d'ailleurs très reconnaissant à M. de Grandvilliers d'avoir écrit, et la question grave est de savoir si, dans la prochaine Allemagne il pourra se former un parti vraiment libéral, c'est-à-dire ennemi de toutes les tyrannies et respectueux de toutes les libertés, même étrangères. L'Allemand sera-t-il pour cela assez consciencieux et assez chatouilleux? Ce que nous savons de sa brutalité et de sa docilité légitime toutes nos craintes. De cette docilité au moindre geste d'un agent d'administration, M. de Grandvilliers cite un exemple amusant dont il fut témoin : il causait en chemin de fer avec d'autres voyageurs quand, « des vides s'étant produits, en cours de route, dans un wagon voisin, le contrôleur jugea tout naturel, pour observer la symétrie et pour que les voyageurs fussent également répartis, d'inviter mes interlocuteurs à changer de wagon, ce qu'ils firent sans songer même qu'ils étaient obligés d'interrompre une conversation qui avait l'air de les intéresser et sans supposer qu'un Français eût tout simplement envoyé promener le contrôleur ». Ce n'est là sans doute qu'un détail, mais quand on est si docile envers un simple cheminot, comme on doit l'être envers un herr professor qui vous assure que l'Allemagne doit passer par-dessus tout, envers un prêtre ou pasteur qui vous jure sur le crucifix ou sur la Bible que tout est permis à son peuple par le bon vieux Dieu allemand, envers un capitaine ou un général qui vous ordonne de massacrer des femmes et des enfants ! Espérons, néanmoins, espérons qu'à la lumière des revers bien des yeux s'ouvriront et qu'enfin un libéralisme non allemand naîtra en Allemagne !

§

Dans son livre **Les Partis politiques, essai sur les tendances oligarchiques des démocraties**, M. Robert Michels met fort bien en lumière ce fait que, dans tout groupement humain, fût-il le plus égalitaire, il surgit des gens qui dirigent et à qui les autres obéissent plus ou moins. Et cela ne peut vraiment surprendre que les sots. De même que la civilisation est l'œuvre d'une élite de penseurs, de savants et d'artistes, de même la direction sociale et politique est l'œuvre d'une élite, sans doute inférieure, mais néanmoins réelle, de gens ayant le don et le goût du commandement. Une société ne peut pas se passer d'autorité, et cette autorité ne peut être le lot que d'un petit nombre; tout ce qu'on peut dire en atténuation c'est que plus une société est parfaite, et plus cette autorité est respectueuse des libertés d'un chacun et plus aussi le nombre de ceux qui l'exercent est relativement considérable. Quant à la masse, elle n'a, même dans les nations les plus démocratiques, que le droit d'approuver ou de désapprouver, c'est en cela, et en cela seul,

que consiste la souveraineté nationale, comme l'a montré Maurice Hauriou dans ses admirables *Principes de droit public* qu'il est regrettable que M. Michels ignore. Que d'ailleurs ce droit de contrôle de la masse sur l'élite soit mal organisé, surtout en France, où nous n'avons ni referendum ni grand jury politique, je ne le conteste pas, et que l'abus de ce droit de contrôle puisse présenter des dangers je ne le nie pas davantage. Mais on ne peut qu'approuver l'auteur de maintenir les deux principes à première vue contradictoires : d'une part, que l'idéal absolu serait une aristocratie d'hommes moralement bons et techniquement capables, et, d'autre part, que c'est encore le régime démocratique qui peut le mieux faire se produire cette aristocratie. Toute sélection, à son avis, est aléatoire et l'hérédité est franchement mauvaise. Il a même des mots durs pour la monarchie pure qu'il considère comme le mal le plus incurable, et comme inférieure au point de vue moral à la dictature démagogique même la plus révoltante... Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il faut être le plus niais des hommes pour se figurer que, même sous un régime socialiste, même dans des groupements anarchistes, il n'y aurait pas des meneurs, des conducteurs, bref des chefs. Les chefs, même, auront d'autant plus le don du commandement qu'ils sortent d'un milieu réfractaire à l'autorité, et c'est ce qui explique pourquoi ce sont les partis extrêmes plus que les partis modérés et sages qui fournissent les vrais hommes d'Etat (je ne dis pas toutefois les très grands hommes d'Etat comme Palmerston, Bismarck, Cavour ou Stolypine). Les niais dont je parle, d'ailleurs, tant anarchos que socialos, ne comprennent rien à cela, et crient à la trahison parce que leurs anciens chefs, une fois qu'ils sont au pouvoir, gouvernent tout comme ceux qu'ils critiquaient si âprement quand ils n'étaient pas encore au pouvoir, mais ce sont « les grandes trahisons des comtes de Mirabeau » qui prouvent le génie politique des Mirabeau. Quant à leur sincérité et à leur hauteur morale, n'ai-je pas déjà dit que l'élite des hommes de gouvernement était une élite inférieure ?

§

C'est une question bien intéressante que pose, dans un article de **l'Almanach de la Paix par le Droit**, qui vient de paraître, M. Maxime Leroy : *La France devra-t-elle faire ratifier par un plébiscite la conquête de l'Alsace-Lorraine ?* et l'on comprend que l'auteur y réponde par la négative, surtout s'il se met au point de vue de l'obligation morale. L'Allemagne n'ayant invoqué que la force en 1871, la France aurait le droit absolu d'en faire de même en 1915. Mais on se rappelle le mot merveilleux de cet Allemand à qui l'on disait : Ne craignez-vous pas que les soldats français se conduisent chez vous comme les vôtres chez eux ? et qui répondait avec un gros rire : *Non, non, noplesse opliche*. Eh bien, noblesse

oblige aussi en matière de droit des nationalités, et il importe, à mon humble avis, de prouver, en consultant loyalement les intéressés, que la très grande majorité des indigènes (90 o/o me dit un député au Reichstag) est favorable à la réannexion. Même quant aux immigrés, il serait intéressant de savoir leur sentiment, et, bien plus, de les consulter tous les cinq ou dix ans pour suivre les progrès d'une francisation de cœur qui pourra très bien se produire, comme elle se produisit au XVIIIe siècle en Alsace et de 1792 à 1814 dans les provinces rhénanes. Dans tous les cas, cette lutte entre la séduction de France et la sauvagerie têtue d'Allemagne sera autrement agréable à suivre que le conflit brutal des vainqueurs et des vaincus dans l'Alsace de 1871 à 1915.

Memento. — La *Revue de Pologne* qui vient de paraître (directeur A. Potocki, 12, rue de l'Université) se consacrera à développer le sentiment de l'unité polonaise, ce qui en effet est le point principal, les malheurs historiques de la Pologne s'expliquant par l'absence ou la faiblesse de ce sentiment. Une statistique très étudiée de la population polonaise en Europe arrive à un total de 18.848.000 âmes, mais il faudrait diminuer ce total de 1.250.000 unités en s'en tenant aux statistiques officielles russes. De plus, beaucoup de Polonais habitent des régions où ils sont en minorité. Réduit aux provinces où ils sont en majorité, le futur royaume de Pologne n'aurait que 12.774.800 habitants, ce qui est déjà considérable, et 14 et demi, si on annexait à ce royaume la province de Dantzig où les Polonais ne sont que 37 o/o, mais où leur droit historique et géographique est indéniable. — *Les Annales des nationalités* font un peu contrepartie en prenant contre la Pologne la défense des éléments lithuaniens ou podoliens qui sont regardés comme polonais parce qu'ils sont catholiques, mais qui luttent pour avoir un clergé bien à eux. Leur cause est juste, d'ailleurs, et la Pologne nouvelle devra éviter de retomber dans ses anciennes fautes historiques; au lieu de chercher, du XIe au XVIe siècle, à s'étendre jusqu'à Moscou et jusqu'à la mer Noire, elle aurait mieux fait de s'implanter solidement sur la basse Vistule. — Judicieux article également sur la question polonaise de M. Alphonse Jouet dans *la Paix par le Droit* de février 1915. Toute la politique internationale de l'Europe est viciée depuis 1772 par elle ; Napoléon Ier d'abord et Napoléon III ensuite ne sont tombés (et la France avec eux) que parce qu'ils avaient mal entrepris la solution du problème polonais. La guerre de 1870 notamment ne s'est faite que parce que le Tzar a permis au roi de Prusse de la faire, et cette permission n'a été donnée que parce que le gouvernement français s'était imprudemment découvert à propos des insurrections polonaises. — Dans *le Journal des Economistes*, M. Yves Guyot consacre une série d'articles documentés aux causes économiques de la guerre, et chemin faisant rectifie les idées sur l'article 11 du traité de Francfort soumettant la France et l'Allemagne au traitement réciproque sur le pied de la nation la plus favorisée, que beaucoup de gens s'imaginent avoir été au seul avantage de l'Allemagne, et qui, comme tout ce qui est réciproque, a été utile aux deux parties. Il est intéressant, à ce propos, de savoir les principaux éléments du commerce franco-allemand ; en 1912, l'Allemagne nous

a vendu pour 150 millions de houille, 25 millions de céréales, 130 millions de machines, etc., bref en tout pour 1 milliard de francs ; de notre côté nous lui avons vendu pour 822 millions ; la différence tient surtout à la houille que nous n'exportons guère ; si on la laisse de côté, on voit que nous achetons presque autant à l'Allemagne qu'elle nous achète. Economiquement parlant, la déclaration de guerre du Kaiser a été une pure folie.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE

L'Occupation de Senlis (2-9 septembre 1914). — J'ai eu nombre de fois déjà occasion de parler de la petite ville de Senlis (1), demeurée non loin de Paris un des centres historiques les mieux conservés et les plus pittoresques qui méritent d'être connus, et je ne pensais nullement avoir à y revenir, surtout pour déplorer les ravages de la guerre actuelle. Mais Senlis fut une des dernières localités occupées par les Allemands dans leur marche sur Paris, et s'ils n'y restèrent qu'une semaine environ, c'en fut assez pour saccager nombre de coins précieux, massacrer des gens paisibles, piller et dévaster, incendier et détruire. — Lors des combats qui précédèrent la bataille décisive de la Marne, des bruits excessifs furent répandus; on raconta que la ville avait été presque entièrement détruite; qu'une des tours de la cathédrale avait été abattue par les obus ; que l'Hôtel de Ville s'était trouvé incendié avec tout le bas quartier qu'arrose la Nonette. — En fait, si les ravages de l'ennemi ont été importants à Senlis, ils n'ont heureusement pas atteint les proportions d'une catastrophe comme à Arras ou à Reims.

Une publication récente du *Tour de France : les Champs de bataille* (1914-1915), **Senlis**, par le baron André de Maricourt (2), est venue nous apporter quelques précisions à ce propos et nous avons pensé devoir nous y arrêter assez longuement. — Les troupes allemandes, après avoir traversé la forêt de Halatte et bataillé aux environs, envahirent l'ancienne capitale des Sylvanectes le 2 septembre. Leur approche avait été signalée d'ailleurs, et dans le désarroi du moment tous ceux qui le purent, se hâtèrent de s'éloigner. Senlis, de population paisible, ne se défendit pas, — n'étant plus outillée, organisée pour le faire, aussi bien, comme au vieux temps des Bourguignons et des Ligueurs; même la municipalité fit remettre, par précaution, toutes les armes à la mairie. — Dans la bataille qui fut livrée tout proche, à Villemétrie, à Chamant, sur la route de Crépy-en-Valois, — et qui dura très avant dans la soirée autour

(1) Cf. entre autres : *Mercure de France*, 16 mai 1913.

(2) *Les Champs de bataille* (1914-1915). *Les Cités meurtries, Senlis*, par le baron A. de Maricourt, collection du *Tour de France*, 10, Faubourg Montmartre.

même de la ville — un certain nombre d'obus tombèrent dans les rues et sur les édifices ; la Bibliothèque, à côté de l'église Saint-Pierre, en reçut ; il en dégringola une vingtaine sur la cathédrale, qui crevèrent la toiture, arrachèrent des gargouilles et statues, démolirent même un des lanternons de la flèche (1). — Puis ce fut l'invasion, — mieux l'envahissement par toutes les voies, toutes les routes, et la vieille cité fut submergée par le flot des troupes ennemies. Bien entendu, on commença aussitôt les réquisitions, puis le pillage, — les assassinats et l'incendie, les Allemands, paraît-il, se montrant vexés de trouver partout des maisons closes, des boutiques fermées. Ils prétextèrent que des tirailleurs avaient été placés dans le grand clocher de la cathédrale, — tant qu'il fallut l'intervention énergique de l'abbé Dourlent, curé-archiprêtre de l'église, qui les y fit monter pour les convaincre qu'il n'y avait personne dans la tour ; ils affirmèrent ensuite que des coups de feu avaient été tirés sur les troupes, et déclarèrent que Senlis allait être détruit, — comme Louvain, pour l'exemple. — En attendant, ils exigèrent des vivres, des liquides, des logements, entrèrent dans les maisons et se mirent à voler et détruire. Le maire, M. Eug. Odent, et divers habitants, bourgeois et ouvriers, pris au hasard, furent fusillés, — toujours pour l'exemple — et le feu se trouva mis, — on peut dire méthodiquement — dans la Grande Rue de la République. — Un des habitants de la rue, dit M. de Maricourt, vit le 3 septembre un officier y passer en automobile et faire incendier une maison qui par hasard avait été épargnée.

La rue de la République à Senlis, on peut le savoir, est l'ancienne rue Neuve de Paris, qui coupe de biais la petite ville du Nord-Est au Sud-Ouest, prolongeant le « pavé du Roi », — la grande route de Paris à Creil ; là se trouvaient surtout des villas, des pavillons, des hôtels, des jardins ; c'était le beau quartier, le coin aristocratique de Senlis. Tout ce côté fut sacrifié. Les Allemands incendièrent aussi la gare, le faubourg Saint-Martin, la partie méridionale de la rue de Paris, — où se trouve l'ancien couvent des Carmes, qui depuis longtemps sert de caserne. — On s'explique, dès lors, l'aspect lamentable qu'ont sur les photographies les divers coins de la ville qui nous sont montrés, — tous pris dans les rues précitées — alors que nous

(1) Les projectiles ont surtout atteint les parties hautes du clocher ; les arêtiers de la flèche, les crochets qui la décorent, les pinacles qui surmontent les angles de l'étage carré, les têtes en saillie au bas de ces pinacles, l'archivolte de la baie intérieure de l'étage des cloches, la balustrade au-dessus de la façade principale, une statue placée au-dessus de cette balustrade dont la chute a brisé une gargouille. A l'intérieur du clocher, étage du beffroi, une des piles a été gravement endommagée... En dehors de ces dégâts, des obus ont crevé le grand comble en plusieurs endroits et brisé des parties de la balustrade de pierre ajourée.
(Commission des Monuments historiques. Visite de l'ancienne cathédrale de Senlis, le 29 septembre 1914.)

en avions connu le charme vieillot et délicieux. — Mais dans la Cité même, — l'ancienne Cité aux murailles gallo-romaines qui constitue le très ancien Senlis — et en somme dans toute la partie de la ville située à l'ouest de la rue de la République ; aux alentours de la vieille abbaye de Saint-Vincent et de la porte de Meaux, il semble que les dégâts ont été beaucoup moins importants.

Pour la Cité, ce fut particulièrement l'ancienne cathédrale qui eut à souffrir ; mais nous ne voyons pas que ses dépendances, la salle capitulaire, les bâtiments de l'évêché, — local maintenant de la *Société Archéologique* — aient été particulièrement endommagés. Au nombre des coins dévastés nous ne trouvons ni les restes du vieux château, appuyé sur l'enceinte romaine, ni les constructions du prieuré de Saint-Maurice, situé tout proche ; on ne parle ni de l'hôtel de Raoul de Vermandois, ni de l'hôtellerie des Trois-Pots, situés sur le parvis, ou des restes des dépendances de Saint-Rieul, au nord de la cathédrale ; il n'est aucunement question de la jolie église Saint-Pierre — celle-ci en dehors du mur romain et qui sert de marché aux fleurs ; ni de Saint-Frambourg, édifice remontant à la reine Adélaïde, femme de Hugues Capet, restauré par Louis le Jeune, — dont une partie de la toiture s'écroula l'an passé — et qui était devenu, je crois, un atelier de menuiserie. — On peut supposer encore qu'ont été préservées les quelques rares maisons canoniales qui subsistent de l' « enclôtre », ainsi que la galerie demeurée intacte de l'ancien *Hôtel-Dieu de Gallande*, rue du Châtel (XIII^e siècle). — Dans la ville extérieure, il n'est rien dit non plus de la vieille église Saint-Aignan, utilisée comme théâtre, et dont l'effet est si curieux, avec ses gargouilles dominant le transept, la tour rasée à mi-hauteur et la façade remplacée par une loggia que supportent de grossières colonnes ; ni de l'Hôtel de Ville, — qui remonte à la fin du XV^e siècle et recèle à l'étage le très beau tableau de Mélingue sur les *Otages de Senlis* (épisode du siège de 1418) ainsi que de précieuses archives. — Plus loin dans l'Est, l'incendie, peut-on croire, n'a pas atteint la vieille abbaye de Saint-Vincent, qui remonte à la reine Anne de Russie (1065) et d'ailleurs servit d'hôpital, — ni l'église de la Charité, bâtisse du XVIII^e siècle, où se trouve installé le musée municipal. Mais au carrefour de la Licorne, rue Bellon, — où était l'ancien hôtel des Rasse de Saint-Simon, à la muraille du parc décorée de si exquis pilastres ; plus bas, vers la rivière, dans les bâtiments du vieil hôpital de la Charité, qu'occupaient la Sous-Préfecture et le Palais de Justice, ce fut la dévastation. Il n'y est resté que des murs noircis, des fenêtres béantes, des écroulements de gravats et des pierres calcinées.

La victoire de la Marne vint délivrer Senlis, après une semaine pendant laquelle les colonnes de troupes ennemies ne cessèrent de

défiler par la ville. Les Allemands, après s'être lamentés, — geignant, pleurnichant : Nous capout! capout! — se hâtèrent de battre en retraite (9 septembre), laissant les nôtres reprendre possession de la place, où ne furent capturés que quelque traînards. — Il restait malheureusement, avec un certain nombre de tombes fraîchement closes, — les chiffres officiels ont donné vingt-six victimes, — des traces non équivoques de leur passage : boîtes de conserves vides, bouteilles de champagne, reliefs de mangeailles, cadavres de chevaux, — et dit-on même de pires ordures — sans parler des maisons saccagées même dans les quartiers préservés de l'incendie, ou des murailles noircies par la mitraille et les feux de salve à l'hôpital Saint-Lazare, jusque dans les salles où étaient étendus les blessés.

Il y a eu du reste la note comique, qui vient éclairer les drames les plus noirs et se retrouve ici donnée par quelques épisodes que relate M. de Maricourt : rue de l'Apport-au-Pain, dit il, les Allemands — qui devaient être un brin éméchés, prirent pour une embuscade des mannequins dans la boutique d'un tailleur; ils cassèrent les carreaux, envahirent le magasin et finirent par s'emparer des commerçants.—Plus loin, ils entrèrent dans l'officine d'un pharmacien; ils y vidèrent les bocaux, ingurgitant même — comme dessert sans doute et à défaut de plus confortables victuailles — jusqu'à du *cacao purgatif*.

La publication du *Tour de France* est accompagnée de curieuses photographies documentaires. C'est une précieuse contribution à l'histoire de la guerre actuelle et que nous sommes heureux de signaler.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La Guerre. — La situation que j'exposais dans ma précédente chronique ne s'est pas modifiée dans son caractère général depuis un mois. Les armées austro-allemandes se débattent toujours dans l'étreinte de leurs adversaires. Il nous faut cependant reconnaître loyalement, pour nous encourager à de nouveaux efforts, que cette étreinte ne s'est pas resserrée. Elle s'est même détendue, gravement, sur un point du front oriental. Le 1er mai, les armées austro-allemandes, une quinzaine de corps, dit-on, ont franchi la Dunajec, occupé les hauteurs de la rive droite, et,dans les jours qui ont suivi, ont passé successivement la Biala, affluent de la Dunajec, et la Wisloka, en refoulant les armées russes devant elles. A la date du 7 mai, les Austro-Allemands occupaient Krosno sur le Wislok, affluent de

gauche du San. Cette bataille de sept jours, qui n'est pas terminée au moment où j'écris, est appelée par les Austro-Allemands la bataille de Tarnow-Gorlice. Elle s'est développée sur un front d'une centaine de kilomètres, en suivant, comme eux, la ligne de chemin de fer de Neu-Sandec à Przemysl, et elle semble avoir eu pour résultat, jusqu'ici, de déborder la position du col de Dukla, occupée par les Russes. Selon toute apparence, la nouvelle ligne de résistance des Russes partira du col de Lupkof, toujours en leur pouvoir, et s'appuiera sur le cours du San supérieur. C'est un recul sensible. Sans doute, les armées russes ne pourront être entamées au-delà de cette ligne. Appuyées sur leurs réserves, dans un pays accidenté facile à défendre, elles s'y montreront inexpugnables. Mais elles se trouveront immobilisées entre les crêtes des Karpathes, la ligne du San, au Nord-Ouest, et les forces austro-allemandes qui les contretiennent en Galicie orientale, sur la ligne du Stryi. Leurs lignes de communication ne sont nullement menacées ; mais leur irruption dans les plaines de Hongrie semble remise, une fois de plus, à des jours ultérieurs. Le but poursuivi par l'adversaire aura été atteint : retarder le débordement moscovite sur les plaines de Hongrie, où mûrissent les récoltes prochaines. La sagesse stratégique des Russes, dont je parlais le mois dernier, les a retenus longtemps sur les crêtes des Karpathes, à l'état de menace. Sur une longueur d'une centaine de kilomètres, les débouchés sur la plaine étaient en leur possession. Seul le col d'Oujok, à leur gauche, était encore et est toujours au pouvoir des Autrichiens : il leur a paru indispensable de s'affranchir de cette menace dans l'un de leurs flancs avant d'entreprendre leur grand mouvement en avant. Leur sagesse s'est muée en prudence, et celle-ci en lenteurs et en temporisations, que l'adversaire a su mettre à profit. Celui-ci a préparé avec des forces imposantes la manœuvre qu'il vient de réussir au moins jusqu'à la ligne du Wislok, peut-être jusqu'à la ligne du San avec pour but l'enveloppement du flanc droit des armées russes. Aucune critique qui ne soit aventurée en ce moment. Trop d'éléments de connaissance font encore défaut. D'ailleurs l'action n'est pas terminée et une surprise heureuse peut se produire. L'aile droite austro-allemande pourrait se trouver en grand danger à son tour ; de même l'aile gauche. Ce qui frappe après un pareil événement, c'est l'impunité avec laquelle les Allemands opèrent leurs déplacements de troupes d'un point du front à l'autre. Ce n'est pas la première fois qu'ils opèrent de tels prélèvements. Les critiques militaires les ont toujours annoncés, sans qu'on ait jamais vu l'adversaire profiter de ce qu'il n'avait plus devant lui qu'un simple rideau. A l'autre extrémité du front, un détachement allemand a pu atteindre Libau, une ville de 80.000 habitants, et l'occuper sans coup férir. On déclare que cette occupation est de nulle importance, pour

s'excuser de n'avoir pu l'empêcher. Il faut avoir le courage de remonter de tels courants. Il est temps de cesser de déclarer sans portée les avantages que valent à notre ennemi son inlassable activité, son sens offensif et les qualités manœuvrières de ses troupes. Nous pouvons avoir tout cela pour nous. On a assez dit que la chute d'Anvers était sans conséquence, la prise de Lille qu'une vaine manifestation, la pointe sur Saint-Mihiel qu'une flagrante imprudence. Finissons de laisser croire aux neutres que nous sommes des adversaires avec qui tout peut être osé. Qu'on prenne garde. Libau peut devenir la base des sous-marins allemands, du modèle le plus ancien, pour bloquer les eaux des golfes de Bothnie et de Finlande, pendant que ceux du dernier modèle étendent chaque jour davantage leurs blocus autour de l'Angleterre et se disposent à sévir même en Méditerranée.

Ainsi, la situation, dans ses grandes lignes, reste inchangée; et voici le printemps, la saison du renouveau, déjà largement entamé. De notre côté, la guerre de siège continue, et, en apparence au moins, rien de ce que nous pouvons deviner, nous autres profanes, ne nous permet, en ce moment, d'espérer qu'elle soit sur le point de faire place à d'autres méthodes. Il y a peu de jours, le comte Andrassy, parlant à un journaliste, exprimait son découragement dans les termes suivants : « Quand deux armées se sont retranchées comme elles le sont actuellement, la partie doit être déclarée nulle. Il semble bien qu'il soit impossible dans une guerre moderne d'arriver à une issue définitive. Si Napoléon vivait, il serait désespéré d'être témoin d'un conflit de ce genre. » Parbleu, Napoléon grondait en 1808 à propos des ridicules dispositions prises par ses généraux en Espagne : « Est-ce qu'on a adopté le système des cordons? Est-ce qu'on veut empêcher la contrebande de passer à l'ennemi? Qu'est-ce qui peut conseiller au roi de faire des cordons? Après dix années de guerre, doit-on revenir à ces bêtises-là? » Et nous-mêmes, avons-nous assez raillé le système en cordon, adopté par le déploiement de nos armées en 1870, ainsi que la guerre de positions, ainsi que le fétichisme de la toute-puissance du feu! Il est curieux de voir, à l'heure présente, le célèbre homme d'Etat hongrois prendre à témoin Napoléon; il n'a pas négligé de l'étudier. On a toujours une secrète admiration pour qui vous a administré une sévère leçon. Mais, sans doute, en s'exprimant comme il l'a fait, a-t-il voulu suggérer que Napoléon ne se trouvait aujourd'hui ni dans un camp ni dans l'autre. Je lui laisse la responsabilité d'une pensée aussi dénuée de déférence.

La guerre de tranchées se prolonge; elle revêt un caractère systématique. Un artilleur nous raconte qu'à la date du 8 octobre le général Joffre, passant devant les batteries de son régiment, dit au colonel : « Faites des tranchées comme si vous deviez rester ici trois

mois (1)! » Le régiment se trouvait alors entre Taissy et Saint-Léonard, près de Reims. D'autre part, un spécialiste, le capitaine Genès, dans son livre sur *la Guerre souterraine*, ne nous a pas dissimulé sa religion. Je n'ai pas en ce moment son livre sous la main, mais je ne crois pas me tromper en citant de mémoire ce qu'il dit dans ses conclusions : « On doit songer que, dans un conflit européen, la durée des hostilités se prolongera assez pour permettre une lutte souterraine importante. » On saisit ainsi sur le vif, dans ces deux lignes, la déformation de l'esprit du spécialiste. Pour lui, la guerre a pour fin « une lutte souterraine importante ». Elle ne peut pas évoluer autrement, et il nous annonce que la victoire restera aux mains du parti qui réussira à avancer de plus de 8 mètres en 24 heures. Je ne commente ni ne critique ; je me borne à exposer.

La guerre de tranchées est une nécessité, a-t-on dit. La puissance des effets de l'artillerie est telle qu'il est de toute obligation de terrer les combattants. Cela est vrai en apparence. Mais que voyons-nous, dans la pratique, depuis le début de cette guerre? C'est que l'immobilité des troupes dans les tranchées favorise le repérage de l'artillerie, et une fois le tir de celle-ci réglé, il ne reste plus que de la bouillie dans les abris. Un blessé a raconté qu'aux Eparges, après l'arrosage de l'artillerie, il ne restait plus rien de vivant dans les tranchées allemandes. Lorsque nos troupes atteignirent sans coup férir la première crête, elles ne trouvèrent que dix-huit Boches, vivants, mais dans un état d'hébétude complet. Ces observations de la guerre actuelle ont été d'ailleurs faites au cours de la guerre balkanique. Qu'on relise les récits des correspondants de guerre après la bataille de Lulé-Bourgas. On y trouvera l'effarement dont ils ont été frappés en visitant les tranchées occupées par les Turcs, à l'extrême-droite du dispositif ottoman. Elles étaient pleines de cadavres déchiquetés ; presque tous leurs défenseurs avaient été tués sur place, après que l'artillerie bulgare eut réussi à repérer son tir. Il n'est donc plus exact de prétendre que les retranchements, étant donnée la précision du tir de l'artillerie de campagne, économisent des existences humaines. Il n'est pas inutile de rappeler ce que disait récemment un spécialiste, le lieut.-col. Boissonnet : « Le feu de l'artillerie ne peut être qu'imparfaitement réglé sur des troupes en mouvement, à moins qu'elles ne soient en formation dense. » Puissent ces considérations donner des ailes à nos soldats le jour que j'espère prochain.

Mais faisons-nous vraiment une guerre de tranchées depuis huit mois écoulés ? La guerre de tranchées s'entend de la guerre de siège, qui a pour but de se rapprocher méthodiquement du corps de place

(1) *Carnets de route d'un artilleur*, publiés dans les *Cahiers de la Guerre* (Delandre).

ou des ouvrages avancés, en subissant le minimum de pertes. Dans ce cas, le terrain à gagner n'est jamais bien considérable, et l'on admet, sans étonnement, l'avance quotidienne de 8 mètres dont parle le capitaine Genès. Dans les circonstances présentes, nous ne faisons rien moins que de la guerre de siège ; nous soutenons une guerre définitive, dans le but de parfaire notre préparation. On ne peut faire aucune objection sérieuse si vraiment cette préparation n'est pas achevée. Quand estimera-t-on qu'elle a atteint le degré de perfection nécessaire ? Sommes-nous assurés que, lorsque ce degré sera réalisé, nous prendrons résolument l'offensive? On le dit, nous l'espérons. Nous ne le savons pas d'une façon certaine. En attendant, à la faveur de cette immobilité, le machinisme de la guerre se développe de plus en plus : artillerie lourde et aéroplanes. Si au moins l'emploi intensif qui vient d'en être fait devait nous convaincre que ni l'une ni les autres ne sont les éléments de la victoire. Nos troupes commencent à se rendre compte que les gros canons font plus de bruit que de besogne et qu'ils constituent pour une armée en mouvement de graves impedimenta. Quant aux oiseaux de l'air, la vanité de leurs prouesses finira par éclater. Qu'on en discipline l'emploi et qu'on le réserve pour des reconnaissances et les repérages de l'artillerie, comme le faisaient les Tauben au début des hostilités. Mais à quel résultat sérieux peut aboutir cet éparpillement de bombes précipitées à l'aveuglette du haut des airs ? à des dégâts sans importance, immédiatement réparés en cas de nécessité ; à causer le trépas de victimes innocentes. Tel aviateur voulant bombarder une cité réussit à atteindre de ses bombes le département dont elle fait partie, en tuant des femmes et des enfants. N'avons-nous pas vu ces jours derniers un Taube prendre Saint-Denis pour la capitale? Tout cela nous détourne des véritables fins de la guerre.

En réalité, dans le but de concilier les nécessités d'une guerre défensive avec l'obligation d'entretenir le moral des troupes, ainsi que le besoin de les aguerrir, nous aboutissons à une guerre de chicanes, d'actions confuses, dont les résultats sont à peu près nuls, tout en exigeant de lourds sacrifices. Il est évident que si nous devons choisir notre heure, mieux vaudrait en attendant s'en tenir à une attitude strictement défensive. Nous ne pouvons pas croire, pour nous, qu'une pareille attitude est la conséquence du sentiment de notre impuissance. Cela n'est pas et ne peut être. Sans quoi, il nous faudrait adopter résolument ce qu'écrivait le général Berthaut dans une brochure populaire au mois de janvier dernier : « Le système du cordon défensif, écrivait cet officier général, est d'un emploi simple et commode, qui dispense celui qui l'emploie de toute conception stratégique et met facilement sa responsabilité à couvert. Laisser la porte ouverte à l'ennemi, c'est, en effet, assumer une lourde res-

ponsabilité, et, pour le faire, il faut un caractère trempé et une science de chef. Le général qui peut dire : il y avait ici un pont, je l'ai gardé ; plus loin, un village, j'y ai mis un bataillon ; plus loin encore, une station de chemin de fer, je l'ai défendue ; etc., ce général a tout sauvegardé ; il n'a rien omis, rien oublié, rien laissé sans défense ; on ne peut lui reprocher aucune négligence ni l'accuser de quoi que ce soit : partout où l'ennemi se présentera, il trouvera à qui parler ! Ce général est un brave et digne homme ; mais il a pris les meilleures dispositions pour s'assurer l'insuccès. » J'ai modifié les derniers termes du général Berthault, qui me paraissent excessifs. On pourra les lire dans sa brochure (1).

§

Un lecteur m'avertit en termes courtois que, dans ma chronique du 1er août, qui a précédé de si peu la guerre, j'ai avancé, sous le couvert du général Percin, une proposition que les événements, dans la suite, ont frappé d'hérésie. Je disais à cette date, en commentant d'une manière trop concise un ouvrage du général Percin : Cet officier général, dans son livre *le Combat*, écrit ce qui suit : « Certains auteurs prétendent qu'avant de se porter en avant l'assaillant devait attendre qu'il eût obtenu la supériorité du feu. C'est une formule dénuée de sens. » J'approuvais cette manière de penser. De cette citation tronquée, et du jugement qui la suivait, mon honorable lecteur en a déduit que le général Percin et moi avions exprimé l'opinion qu'il était inutile pour l'assaillant d'être précédé dans son attaque par une action de l'artillerie. Sans doute, si le général Percin et moi avions avancé une telle proposition, l'erreur commise eût été grossière. Le général Percin se défend tout seul contre une semblable imputation ; il n'eût été besoin que de connaître sa compétence dans les questions de tactique de l'artillerie pour le mettre à l'abri d'une pareille supposition. Quant à moi, il suffira pour m'innocenter d'étendre la citation que je faisais du texte du général Percin. Aux lignes citées plus haut, il convient d'ajouter : « Jamais, à moins d'une habileté dans le tir beaucoup plus grande, l'assaillant ne pourra faire un feu dont les effets soient supérieurs à ceux de la défense. Il ignore d'ailleurs les pertes de celle-ci. A quel signe reconnaîtrait-il qu'il a obtenu la supériorité du feu? »

Voilà qui est clair, maintenant, je pense. Il est bien question de tir et d'effets du feu dans le texte du général Percin ; il ne pouvait donc s'agir, pour lui, de vouloir faire avancer l'assaillant sans le concours de l'artillerie. Aucun militaire n'a jamais eu une pareille pensée.

JEAN NOREL.

(1) *La Guerre actuelle.* Impr. Volumard. Paris, broch. in-8, 0,30 c.

LES REVUES

La Revue : un germanophile américain converti à la cause des alliés avant la destruction du paquebot « Lusitania ». — *La Revue de Paris :* lettres de M. Jacques-Emile Blanche : l'Allemagne en juin 1914 ; Guillaume II à la Wartburg ; la sœur du kaiser parle. — *La Grande Revue :* M. Pierre Hamp : la Flandre travaille sous le feu des canons. — *La Revue du Mois :* M. de Lanessan prouve que toute l'Allemagne a voulu la guerre et telle que son kaiser la fait.— NAISSANCE : *l'Effort des Jeunes.* — Memento.

Un « des grands avocats américains », M. A. G. Pitts, l'une des « personnalités militantes de la franc-maçonnerie » aux Etats-Unis, « naguère germanophile », écrit à un ami français une lettre que **La Revue** (15 avril et 1er mai) publie sous ce titre : « La transformation morale d'un franc-maçon américain. »

D'après M. Pitts, et il écrivait ceci à la date du 23 février dernier, « tous les Américains, sauf ceux qui sont d'origine allemande », souhaitent la victoire des alliés et la chute du « fou de l'Europe », Guillaume II.

Quant aux Américains allemands, ils nous ont, dans leur ensemble, profondément désappointés. A mon avis, ils ont semé le grain d'une récolte douloureuse. Au début, les Américains véritables ont voulu se montrer généreux à l'égard du peuple allemand, qu'ils se refusaient à blâmer et auquel ils ne voulaient pas retirer leur estime, tout blâme étant réservé à l'Empereur et au militarisme allemand. Or, nous avons eu la surprise de voir le peuple allemand repousser notre générosité, en prenant fait et cause pour l'Empereur, tout Allemand entendant ne pas être inférieur en sauvagerie à l'Empereur lui-même.

Mais notre surprise tourne au dégoût, lorsque nous voyons nos Américains allemands (en forte majorité) se ranger du même côté. Je crois que cela ne sera jamais entièrement pardonné par le peuple américain, et qu'à l'avenir les Allemands seront chez nous envisagés avec méfiance, comme étant plus Allemands qu'Américains et *incapables de naturalisation véritable.* Je crois aussi qu'à la suite de cette guerre un Allemand sera, presque dans le monde entier, un objet de méfiance et d'antipathie. Partout chaque Allemand deviendra suspect d'être un adepte de cette odieuse doctrine, qui prétend justifier la présente guerre en répudiant toute la culture et la civilisation conquises au cours de deux mille ans d'histoire. Désormais, on ne pourra plus prononcer le mot « allemand » sans évoquer la conception d'un homme qui, potentiellement et en attendant l'occasion de se manifester comme tel, est un égoïste ramenant tout à lui-même et tout disposé à détruire le fruit de longues périodes de civilisation, uniquement afin de pouvoir partout s'affirmer comme le maître.

. . . . . .

J'étais dans les dispositions les plus amicales à l'égard de l'Allemagne et des Allemands. Du reste, la moitié des personnes avec qui je suis en relations sont des Américains allemands. Mais je me suis rendu compte qu'il me serait insupportable de vivre dans un monde dominé par les Allemands. C'est au point que, si la guerre se terminait par le triomphe des Allemands,

je ne pourrais plus m'intéresser à rien en ce monde, dont je ne demanderais plus qu'à être délivré. Je ne dis cela que parce que je le crois typique pour l'attitude de tous les Américains véritables. Et cela est d'autant plus significatif qu'en 1870 nos sympathies étaient du côté prussien, parce que nous envisagions l'Empereur des Français comme le provocateur de la guerre et que les Français avaient adopté d'une manière générale une attitude trop arrogante.

Ce ne fut naturellement pas une sympathie aussi passionnée que celle que nous éprouvons actuellement pour la France, et telle qu'elle fut, les Prussiens réussirent à nous en faire revenir. Mais, au début pour le moins, nous fûmes beaucoup plus prussophiles que francophiles. Nous autres Américains aimons la justice et haïssons l'arrogance, absolument comme le font les Français.

En ce qui concerne la France, je ne l'ai jamais aimée comme maintenant. Que Dieu la protège et fasse servir cette terrible épreuve à sa régénération ! Elle a toujours été la plus digne d'être aimée parmi les nations.

Depuis, l'attentat allemand contre le *Lusitania* s'est produit. Il ne peut plus exister un seul Américain authentique qui ne soit pour les alliés contre les pirates, assassins de femmes et d'enfants. M. Pitts, parlant au point de vue de la franc-maçonnerie, propose l'exclusion des Allemands de l'entente des loges du monde entier. L'Allemand, tout ce qui est allemand, doit être rejeté, dès maintenant et pour des années dont on ne saurait prévoir la fin, de la communauté humaine des nations et des individus.

§

La Revue de Paris (15 mars au 1er mai) publie des lettres très belles, d'un prix documentaire inestimable, écrites par M. Jacques-Emile Blanche. La première est datée de Francfort, le 20 juin 1914. L'auteur les présente lui-même ainsi :

Ces lettres furent écrites à une personne que je priai de ne pas les répandre, à cause de l'émotion, qui eût paru inexplicable, où je ne cessai d'être pendant mon séjour en Allemagne.

Je suis aujourd'hui convaincu que la mobilisation était commencée, au moment où je me trouvais en Thuringe.

Je ne veux rien corriger, rien changer à ces pages.

Nous n'en saurions trop recommander la lecture. Nous voudrions en inspirer le désir, par ces extraits. Ils donneront, hélas ! très imparfaitement, l'émotion que provoque le pressentiment de la guerre chez M. J.-E. Blanche.

Après douze ans et comptant n'y plus retourner, il allait en Allemagne pour s'y faire soigner par un oculiste. Dès le train, voici ce qu'il note et où il met en scène son secrétaire :

A cinq heures, le lendemain matin, Desroches est venu cogner à la porte de mon compartiment pour me réveiller. Je ne dormais pas, mais, les rideaux tirés, je ne m'étais pas aperçu qu'il faisait jour. Marcel avait les

yeux rouges, sa voix était rauque, son ton saccadé ; il me dit : « Monsieur ! venez voir ! Nous y sommes... nous voici de l'autre côté de la frontière. Venez vite, habillez-vous, ça vaut la peine d'être vu... » Je ne me suis pas pressé, je l'ai laissé à son poste d'observation, dans le couloir. Je n'avais nulle envie d'aller coller ma face à la vitre. Mais bientôt le brave garçon est revenu, plus rouge encore : « Monsieur ! ah ! ces bastions couverts d'herbe tondue à la machine, fleuris, ces allées sablonnées, ces canaux, ces lignes de chemins de fer, à côté de la nôtre, ces entrepôts, tous ces wagons, venez voir ! C'est incroyable. On me l'avait bien dit, à la caserne, à Remiremont, qu'il fallait y aller pour le croire. Ah ! monsieur !... » Il était en rage, le pauvre Marcel, et redevenu le chasseur à pied d'il y a deux ans. Sans lui, je t'avoue que je n'aurais rien remarqué à ce moment-là. Mais il m'expliqua quantité de choses militaires, avec une profusion de détails techniques qui me firent dresser l'oreille.

Du 24 juin. — Le peintre est installé à l'hôtel :

Marcel a hâte de redescendre, d'observer les gens, dehors, ou bien au cinéma. Il n'y a pas de prévenances, dit-il, qu'on n'ait pour le « Parisien ». Pourtant nous serons tous consignés dans les étages supérieurs de l'hôtel à partir de jeudi. Il y a des manœuvres dans les environs de X. Les officiers de la Kriegs Akademie souperont dans la salle à manger, à part. Des hanaps d'argent, de la vaisselle et des appareils singuliers ont été envoyés de Berlin, avec les ordonnances de ces nobles messieurs. Le personnel cosmopolite ne sera pas admis à les servir. Nous, on nous bouclera. Si l'on pouvait tout de même voir ces officiers, la crème, l'espoir de l'armée, les futurs chefs, les princes et les seigneurs à vingt-cinq quartiers ! Marcel prétend que ce n'est pas encore l'époque des manœuvres, Marcel a son idée à lui ! et il ne la lâchera pas. « Il se passe quelque chose. »

Du 27 juin :

Les officiers de la Kriegs Akademie arrivent. J'ignore où sont les troupes, où elles manœuvrent ; point de coups de feu, quoique l'on dise dans l'hôtel qu'il y a des exercices de tir. Les officiers ne paraissent ici que le soir, pour ces dîners pantagruéliques qu'on prépare toute la journée. Les salles à manger sont fermées, des paravents entourent les tables et les serviteurs ne savent rien de ce qui se fait au rez-de-chaussée, puisqu'ils sont remplacés en bas par les ordonnances. Les garçons et les maîtres d'hôtel ont une consigne sévère ; je crois qu'on les met sous clé. On réserve aux voyageurs une partie de la terrasse à part, là où je déjeune.

Du 7 juillet. — Sur Guillaume II, au sujet d'une visite de M. J.-E. Blanche à la Wartburg où il est reçu par le conservateur, M. de Cranach, descendant de Lukas Cranach :

Comme l'on se sent, ici, près de l'effrayant mystique militaire qu'est l'empereur Guillaume II !

Plusieurs fois par an, il vient à la Wartburg, y couche deux nuits, s'enferme dans les salles basses et, dit-on, se recueille au milieu des forêts où il vient de chasser le sanglier. L'empereur vient méditer auprès de Luther, demander au Dieu des Hohenzollern un bon conseil d'ami, ou plutôt, de

parent. La femme du concierge décrit le grand feu de bois allumé dans la cheminée, comme chez Hunding : de petits sapins sont piqués droits devant l'âtre, antique usage local ; des lustres gothiques pendent aux voûtes roussâtres ; des peaux de bêtes sont étendues sur les dalles, sous des sièges primitifs de bois mal équarri. On boit le vin dans des hanaps faits de corne ; c'est un mâle décor de Tétralogie, une scène d'opéra — toujours l'opéra ! où l'empereur se plaît dans ses moments de mélancolie et d'inquiétude ; courts instants, car l'ami-Dieu est clément pour les pasteurs de peuples dont il met la conscience d'accord avec leurs désirs.

B... fut reçu jadis dans cette salle, par M. de Cranach, un repas lui fut offert, ainsi qu'à Maurice Donnay, et B... me dit que le mari de la concierge, beau vieillard à la barbe blanche et bouclée, un ex-soldat de la Garde, est chargé des « apparitions ». Oui — et c'est à peine croyable — Guillaume commande des apparitions (encore l'opéra !). Un moine en cagoule traversa la chambre du festin, ouvrit la porte de la chapelle contiguë, pendant qu'on mangeait, et pourtant, le maître n'était pas là. Quels sont les autres personnages dont le portier du château prend tour à tour le costume, selon l'humeur du monarque ? On voudrait fouiller la garde-robe, dans la loge. Peut-être y trouverait-on le masque du Père Eternel, des ailes d'anges et le bouclier de saint Michel, à côté du froc de Martin Luther, et le casque du Grand Frédéric. Guillaume doit avoir une certaine crédulité naïve de milliardaire, de ténor, et d'enfant gâté ; l'intelligence moyenne, une mémoire professionnelle, cette éducation de touche-à-tout que reçoivent les princes et qui fait, des mieux doués, d'extraordinaires mannequins animés. Le prestige aidant, il passe pour un séducteur, il sait dire à chacun quelque chose, et comme l'étranger très fier de lui être présenté n'a pas le temps de gratter le vernis, l'exclamation est toujours la même, après une audience royale : il sait tout, il a tout lu ! C'est un abonné du *Figaro*, un Parisien. Mais à la Wartburg, le kaiser doit être dans *sa vérité*.

11 juillet. — M. J.-E. Blanche n'a pu se soustraire à une invitation de la princesse de Saxe-Meiningen, sœur du kaiser. Les princes, autour du thé, déchirent à dents acharnées l'archiduc héritier d'Autriche, François-Ferdinand, tué à Serajevo : une « danse du scalp », écrit M. Blanche. Or, la princesse lui parle, le questionne sur le socialisme en France, l'impôt sur le revenu, etc...

Autres questions sur M. Poincaré ; sur la Russie ; sur les sentiments français ; sur la religion ; sur le socialisme ; la princesse est aussi avertie que nous.

Alors, elle nous parle de son frère. « L'empereur est l'ouvrier de la paix. » Son plus intime désir serait réalisé si nous comprenions enfin *qu'il n'est pas notre ennemi*. Que d'efforts n'a-t-il pas faits, que d'offres, que d'avances repoussées par nous dans une méfiance qu'il dépendrait des hommes éclairés de dissiper enfin... — « Dites bien chez vous que l'on se trompe sur l'empereur. Notre population fait craquer nos frontières sous sa poussée. Elle est si nombreuse, elle s'accroît avec une telle rapidité qu'il faut bien des territoires pour la loger. Mon frère explique la situation à tous les chefs d'Etat. Il ne veut pas conquérir, mais obtenir, par échange

et contre d'inappréciables avantages par lui garantis, des terres où nos millions d'enfants puissent se répandre, grandir, vivre... Que voulez-vous ? l'Allemand est prolifique, il se reproduit. Il a encore les vertus de la famille, dites cela à vos amis de Paris, faites comprendre cela ! »

Nous répondons par des mouvements de tête, mais sans ouvrir la bouche, et je me gronde moi-même, intérieurement, de n'avoir pas prétexté quelque indisposition pour me dérober au thé du duc et de la duchesse.

Cette fausse liberté des propos, cette soi-disant intimité de ville d'eaux, rien ne me paraît plus dangereux. Les princes, qu'elles amusent, ne sentent pas ce qu'elles ont de choquant et, de leur part, d'injustifié. C'est comme si les patrons faisaient venir leurs serviteurs dans le salon pour leur parler de leurs camarades et leur faire la leçon, tout en étant paternels et aimables.

J'eus encore à subir des historiettes, des théories esthétiques, des anecdotes historiques, puis on leva la séance.

En descendant l'escalier avec nos hôtes qui allaient en promenade, je fus surpris d'entendre parler français dans le vestibule. Le mécanicien et le valet de pied avaient un bon accent du Midi ; c'étaient des hommes de Provence. La princesse, en prenant congé, me le fit remarquer et ajouta : « Comme ils sont gentils, vos Méridionaux. Ah ! chère France !... »

§

La Grande Revue (mars) donne un bel et réconfortant article de M. Pierre Hamp : « Le Front de travail en Flandre. » Là, « l'armée de la 3e ligne : le Travail — dit-il, — est mêlée à la 2e ligne de l'armée combattante ».

Cette fermeté civile de continuer la besogne de tous les jours, ces femmes qui vont à l'usine sous le risque de l'obus, c'est une humble grandeur. Après le soldat qui défend le sol, cette ouvrière qui reste au métier fait l'éternité de la France. Elle ne se fie point, pour subsister, à l'Assistance communale, aux allocations de l'Etat, aux vivres des soldats anglais. Elle a d'eux quelques confitures pour son dessert, mais elle gagne son pain. La valeur morale du travail grandit dans le temps de guerre où l'oisiveté des non-combattants risquerait de détériorer l'esprit de la race et de diminuer, par la perte de l'habileté, la qualité de main-d'œuvre. Les ouvrières qui ne veulent pas, comme elles disent, se perdre la main, et qui continuent leur métier, sauvent la force profonde du pays, ce qui ne doit jamais mourir. La Guerre est passagère ; le Travail, éternel.

Toute la région de Dunkerque file et tisse le jute pour l'armée. A Hazebrouck, Bailleul, commence la forte toile de lin. Les tissages liniers travaillent dans toute la vallée de la Lys. Les Allemands tiennent les filatures de Lille, Seclin, Wambrechies, La Madeleine. Et le pays des étoffes de laine : Roubaix, Tourcoing. L'industrie textile de Flandre est coupée en deux par l'invasion. La France a encore du drap par la Normandie. Mais pour le blanc, Lille et sa banlieue filaient le lin et le coton. Le Cambrésis tissait les fines toiles. La région à partir d'Armentières, où se fait la forte toile, est seule libre. Elle est séparée des filatures qui l'approvisionnent et, à Armentières même, le tissage des stocks de fils qui restent sera fait en peu de temps quand les réparations des usines bombardées et l'éloignement

des batteries allemandes auront permis à la ville linière de reprendre toute son activité. Plusieurs des usines intactes travaillent déjà. On affirmait que les Allemands visaient surtout les hautes cheminées dès qu'ils y voyaient de la fumée. L'examen de la ville montre que ceci n'est qu'une légende. Les maisons privées sont plus atteintes que les lieux de travail. Le dernier bombardement a touché l'asile d'aliénés et la Grand'Place où il n'y a aucune usine. Les brasseries n'ont jamais cessé de fonctionner. Elles brûlent du charbon gras à fumée épaisse. Leurs cheminées n'ont point fait cible.

. . . . . .

Ce vieux métier des toiliers, le métier ancestral de Flandre, a traversé bien des guerres et traversera celle-ci sans y connaître le désespoir. Depuis Batiste, de Cantin, qui inventa, dans des temps anciens, l'épeule à tisser la fine toile : la batiste, les générations de Flandre ont tissé en cave, dans le sous-sol du pays argileux dont l'humidité souterraine donnait au fil détendu la souplesse pour ne point casser. Sur les routes passaient les Impériaux, les Kaiserlicks, les Cosaques. Les métiers ont toujours battu. Les reines attendaient de Cambrai et de la Lys leurs fines toiles, les toiles de Flandre sans lesquelles quelque chose manquerait à la beauté du monde.

Aujourd'hui que les Allemands tiennent de ses usines, la vieille Flandre fileuse et tisseuse continue obstinément son antique besogne à tous les coins où elle peut la reprendre. Pas plus que la lance du Cosaque l'obus allemand ne tuera ce beau métier.

Et c'est ici le pays où l'ouvrière ne s'arrête pas dans sa besogne pour le bruit du canon.

§

« Comment l'éducation allemande a créé la barbarie germanique », voilà ce que prouve M. J.-L. de Lanessan, dans un savant article de **La Revue du mois** (10 avril).

Les socialistes eux-mêmes fournirent d'ardents collaborateurs aux ligues qui appelaient la guerre de leurs vœux et de leurs cris. « L'ouvrier allemand savait que si l'armée agrandissait les territoires de l'empire et, dès lors, augmentait la clientèle de l'industrie, sa situation serait plus assurée et son travail rémunéré plus largement. Il devint donc militariste comme le bourgeois. » Et l'Allemagne entière souhaite la guerre d'autant plus ardemment que, confiante dans ce qu'elle considérait comme la supériorité de la force germanique, elle ne doutait pas de la victoire.

Le militarisme et la guerre furent, en conséquence, envisagés par la Germanie tout entière comme les institutions les plus sublimes que l'homme puisse concevoir et les seules propres à créer la grandeur des peuples. « Sans notre militarisme, déclarent les « 93 intellectuels » allemands, notre civilisation serait anéantie depuis longtemps. » Notez qu'ils disent « militarisme » et non « puissance militaire ». Ce qu'ils vantent, ce qu'ils glorifient, ce ne sont pas les forces militaires indispensables à chaque nation pour protéger son territoire ou son honneur, c'est la force brutale incarnée dans les armes, c'est l'esprit qui envisage la force en son emploi *offensif* comme un idéal. Et c'est ainsi, en effet, que toute l'Allemagne a été rendue « militariste » par son éducation.

C'est ce qu'il ne faudra *jamais oublier :* toute l'Allemagne a voulu cette guerre et toute l'Allemagne est consentante aux moyens horribles employés pour la faire. M. de Lanessan cite, quant à ceux-ci, un livre de l'Allemand Daniel Frymann :

L'idée de l'évacuation d'une terre habitée par des Européens... fait dresser les cheveux sur la tête des forts en histoire; elle est contraire au droit des gens moderne qui protège la propriété privée des belligérants ; mais si on approfondit les conditions spéciales du peuple allemand, encerclé en Europe, menacé, si sa croissance se poursuit, d'étouffement à moins qu'il ne se donne de l'air, on doit conclure que le cas peut se produire où il exigerait des adversaires de l'Est ou de l'Ouest, vaincus, des terres vides d'hommes. L'auteur voulait que le problème de l'évacuation fût discuté en public afin que les « adversaires » de l'Allemagne n'ignorassent pas que « les mesures extrêmes ont leurs partisans » et gardassent « une certaine prudence dans leur excitation du *furor teutonicus* ».

Appliquant cette théorie à la France, il disait : « Il faudra écraser la France. Nous exigerons en outre qu'on nous cède autant de territoires français qu'il nous en faudra pour être pour toujours en sûreté. Ces territoires seront évacués de tous leurs habitants. Enfin nous prendrons parmi les colonies françaises ce qui conviendra le mieux aux besoins de l'Allemagne. » Il est bon de rappeler, pour faire comprendre la gravité de cette théorie, que l'Allemagne est en train d'exproprier par la force, en vertu d'une loi de 1908, des propriétaires polonais au profit d'Allemands et qu'en 1871 elle interpréta la clause de l'option de telle sorte qu'elle détermina l'émigration d'un quart de la population de l'Alsace.

Malgré ces faits et en dépit des violences déjà commises en 1870 par les armées allemandes, nos cerveaux de latins, imbus du respect de la vie humaine, de la propriété privée et du « droit commun », se refusaient à croire que les théories exposées plus haut pussent être appliquées dans toute leur horreur par une nation qui se vantait d'être parvenue à une civilisation supérieure à celle de tous les autres peuples et à la plus parfaite des morales. Force nous est aujourd'hui de reconnaître que les théories les plus folles et les plus barbares traduisaient simplement les projets des autorités militaires allemandes et de Guillaume II.

§

NAISSANCE.

L'Effort des Jeunes a paru, pour la première fois, à La Rochelle, en janvier 1915, et paraît chaque mois depuis. Il est en vente chez M. Bouchut, libraire, rue du Palais. Ses fondateurs sont « des lycéens dont les plus âgés n'ont pas encore 17 ans », écrit son secrétaire, « élève de 2e B », M. Ph. Chabaneix. « Toutes communications et tous envois » doivent lui être adressés : 2, rue du Cordouan, à La Rochelle.

Le « Comité de Rédaction » termine par ces mots l'exposé du principe-guide de la revue :

Quelques personnes penseront peut-être que nous aurions dû attendre la

fin de la guerre pour lancer notre *Effort*. A nous, il nous semble au contraire que c'est à l'heure où les intellectuels de France, ceux des générations aînées, tombent l'arme à la main, sur les champs de bataille, que nous devons essayer de propager les œuvres de la jeunesse française. Que notre devise soit celle de l'héroïque nation belge : *L'union fait la force.*

Nous ne saurions mieux accueillir les réalisations et les promesses heureuses de nos jeunes confrères, qu'en reproduisant ce passage de la noble lettre que M. Henri de Régnier a adressée à *Effort des Jeunes :*

Au magnifique effort qu'accomplissent les générations qui vous précèdent, vous joignez le vôtre, et je suis sûr que votre appel sera entendu par tous ceux que préoccupe l'avenir des lettres françaises.

Il importe de montrer, en effet, que toute une jeunesse est là, soucieuse d'art et de beauté, et prête à réparer les pertes cruelles que nous déplorons, une jeunesse unie dans un même sentiment, sans distinction de parti et d'école, et qui ne veut que donner des gages de son ardente vitalité littéraire. Vos deux premiers numéros en promettent d'autres que j'attends avec sympathie. Il me semble très bien qu'ils soient ainsi composés d'un mélange de poésies, de contes, d'esquisses, d'études critiques, et vous avez raison d'accueillir tous les genres. J'ajouterai que vos deux fascicules sont vraiment d'une tenue très distinguée. Je ne puis ni ne veux entrer dans le détail de leur composition et c'est à tous les rédacteurs de *l'Effort* que j'envoie mes compliments et mes vœux de succès en vous remerciant, Messieurs, de m'avoir écrit en leur nom et en vous priant de vouloir bien agréer l'expression de ma cordiale gratitude.

Pareillement, c'est à tous les collaborateurs de *l'Effort des Jeunes* que nous faisons compliment de leur sincérité à servir les Lettres,— en citant ces strophes :

de M. Philippe Chabaneix, émouvantes, si joliment jeunes :

Lorsque j'avais dix ans, j'avais une amie frêle
et aux cheveux légers, blonde petite fille,
qui rêvait comme vous, l'été, sous les charmilles
et qui riait à ceux qui se penchaient vers elle.

Elle partit un soir... Je l'ai presque oubliée,
mais cependant sachez que ces amours d'enfant
surpassent en douceur ceux qui viennent après,
et qu'un jour, vous aussi, vous aurez dix-sept ans.

de M. Emile Carbon, qui évoque, pour son « cousin, Charles Laffon, brigadier au 1er hussards », les cavaliers d'autrefois et les fiers espoirs d'aujourd'hui :

Alors les ennemis, vos tremblantes pâtures,
Tournaient bride et fuyaient en sombres tourbillons,
Vous les chassiez, faisant de splendides captures,
Et remplissant de morts les bois et les sillons.

Ils allaient comme un flot, fous de désespérance,
Vous les suiviez sans trêve, en sabrant sans pitié,
Et l'on voyait se rendre à trois hussards de France,
Un escadron prussien en fuite, tout entier.

Vous allez revenir, ô victoires magiques,
Où, enivrés de sang et de fracas d'airain,
Chargeaient, irradiés d'effluves héroïques,
Nos hardis escadrons, rués à fond de train.

§

Memento. — *La Vie* (mars) : — M. E.-A. Bourdelle : « A propos de notre demain. » — « Pile et face de la politique allemande », par M. A. Potocki. — « Poème serbe », par M. Jovan Donchitch. — « Sister Ireland », par M. John Charpentier. — « Bâtons de maréchal », par Mme Rachilde.

La Revue (15 mars-1er avril) : — M. Jean Finot : « La Russie d'aujourd'hui et de demain. » — Miss Pankhurst : « Bernard Shaw et la Guerre. » — Réponses à l'Enquête : « L'Enfant du Crime doit-il naître ? » — (15 avril-1er mai) : M. Emile Boutroux : « La Nationalité comme personne morale. » — « Le Siège de Paris et les Inventeurs », par M. Ch. de Watteville.

Le Correspondant (25 mars) : — M. F. Engerand : « L'Allemagne et le fer. » — M. F. Roz : « La Préméditation allemande dénoncée par un livre anglais en 1912. » — « Le général Maunoury », par Miles. — (10 avril) : M. Paul Claudel : « La Nuit de Noël 1914. » — « Un nouveau livre allemand : *J'accuse ! Allemagne, éveille-toi !* » commenté par un anonyme qui ne se méfie pas assez du mensonge inhérent à tout ce qui est allemand. Aujourd'hui, il faut suspecter l'Allemand qui réprouve les crimes allemands : il n'y a pas de bonne foi chez l'Allemand. Tout Allemand ment et mentira. — (25 avril) : M. Marcel Dupont : « Impressions d'un officier de légère. L'arrivée au front. »

Revue de Paris (15 mars) — commence un beau roman de M. Abel Hermant, qui décrit la camaraderie et la psychologie d'étudiants à Oxford groupés autour d'un poète américain très ressemblant à Walt Whitman. — (1er avril) : « Les Armées austro-hongroises en Serbie », par M. R.-A. Reiss, criminaliste de Lausanne. C'est un terrifiant rapport sur les atrocités commises en Serbie par le commandement et les troupes de François-Joseph II. — (15 avril) : M. Emile Mâle : « Soissons. » — M. L. Latzarus : « Les Journaux pendant la guerre. » — (15 mai) : M. le contre-amiral Begoux : « Comment les Alliés se servent-ils de la mer ? » — « Pendant la bataille de la Marne », par M. J. des Vignes-Rouges. — « Albéric Magnard », par M. G. Samazeuilh. — La fin d'un très remarquable roman australien de M. Paul Wenz : « L'Homme du soleil couchant. »

Scientia (mars) — pour suit son enquête internationale sur la guerre par des articles de MM. Vilfredo Pareto, de l'Université de Lausanne, William J. Collins, de l'Université de Londres, — et de l'Allemand Eduard Meyer, de l'Université de Berlin. — « L'esprit de l'Allemagne moderne, d'après les Œuvres choisies de Treitschke », par M. Georges Chatterton-Hill, de Moscou.

Le Double bouquet (avril). — Un beau poème de M. Charles Derennes :

« Aux Poètes morts depuis août pour la Patrie. » — (mai) : « Petits poèmes de guerre », de M. Charles Moulié, qui se bat. — « Poèmes » de Charles Perrot, mort au feu. — « Ephèbes modernes », par M. André Germain.

Revue bleue (27 avril-1er mai) : — M. Paul Flat : « Soyons durs. » — M. Paul Louis : « Le Sort de l'Autriche. » — M. A. Powel : « Avec les casques à pointe. »

Le Poil civil, dont le 1er numéro a paru avec avril, est un « organe à peu près hebdomadaire des réserves de l'armée inactive », rédigé par M. Tristan Bernard. On sait la fantaisie et le fin bon sens de ce maître écrivain. Dans cette publication, — cadette, après plus de vingt années, de l'inoubliable *Chasseur de chevelures*, — M. Tristan Bernard dit et dira d'excellentes choses, de celles qui, après avoir fait rire, donnent à penser. Le n° du 6 mai contient un portrait réussi de M. Gabriel Hanotaux et le début de « Corentin », roman-feuilleton « passionnant ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La Guerre devant le Palais (le Temps, 2, 6, 8 mai). — *Carl Spitteler, honnête homme* (le Temps, 26 avril). — *Les Carnets de guerre des soldats allemands* (le Matin, 5 et 10 mai). — *Les Imagistes* (La France, 5 mai).

On sait que les Allemands ont occupé le Château de Compiègne en septembre 1914. M. Gabriel Mourey, conservateur du Palais, a, durant ces jours d'occupation ennemie, pris des notes au jour le jour. Ce sont ces notes, document historique, que publie **le Temps**. Nous en extrayons quelques fragments.

Les Allemands se sont installés au Château, en ont pris possession. C'est le 1er septembre. On vient prévenir le Conservateur que Son Excellence le général von... (M. G. Mourey n'a appris qu'une fois l'occupation terminée que c'était le général von Kluck), — accompagné de deux officiers d'ordonnance, désire visiter le palais.

Je me trouve en face d'un homme de belle taille, à l'allure élégante et dégagée, très droit dans un uniforme extrêmement sobre, portant haut mais sans raideur, sous la casquette plate, un visage aux traits fermes, nettement écrits, les yeux assez doux — l'un d'eux voilé par le miroitement d'un monocle — la barbe courte, d'un brun fauve, épousant avec précision la forme des joues et du menton, barbe de guerre, l'air au premier coup d'œil plutôt d'un Russe que d'un Allemand.

Dans un français impeccable, et presque sans accent, il s'excuse d'abord de me déranger si tôt, puis m'interroge sur l'histoire du palais, la date de sa construction, l'architecte qui l'a bâti, ses hôtes les plus illustres, se contentant de ponctuer mes réponses d'un « Je sais, je sais » que je prendrais pour une impertinence si je ne m'apercevais bientôt qu'il n'est motivé que par sa surprise de retrouver au fond de sa mémoire des souvenirs qui y sont depuis longtemps endormis et que mes paroles réveillent peu à peu...

Comme nous parvenons au sommet de l'escalier d'Apollon, il jette un regard sur les vastes murailles maintenant dépouillées, comme celles de

la plupart des appartements, des somptueuses tapisseries qui constituent la richesse et la gloire du palais de Compiègne. Je l'observe avec, l'avouerai-je, une certaine anxiété. Il n'a pas sourcillé.

— De quelle époque date cette rampe de fer forgé ? demande-t-il.

— Du temps de Louis XV.

La visite commence. Je me borne aux renseignements essentiels, n'ayant guère l'esprit à en dire davantage. C'est, d'ailleurs, la première fois que je pénètre, depuis l'enlèvement des tapisseries et la remise en ordre du palais, dans ces pièces dont elles faisaient toute la beauté, et la vue de ces grandes surfaces murales tendues de papier gris où naguère s'épanouissait la floraison magnifique de ces chefs-d'œuvre de l'art français me cause une impression de détresse infinie. La vie habitait ici : il n'y a plus que la mort.

— Mais, dites-moi, monsieur le conservateur, comment se fait-il que tous les murs de votre palais soient aussi dégarnis ? Ne possédiez-vous pas une collection fameuse de tapisseries des Gobelins ?

— Il est vrai, Excellence ; mais monsieur le sous-secrétaire d'Etat des beaux-arts, de qui dépendent l'administration et la conservation des palais nationaux, m'a donné l'ordre de les faire déposer...

C'était le cas, ou jamais, de me répondre : « Je sais... je sais. »

— Et où sont-elles, maintenant ?

— Je l'ignore. Elles ont pris la route de Paris... ou d'ailleurs.

Alors, du bout des lèvres, avec un sourire perlé où il y a de l'ironie, de l'amertume, et peut-être un peu de mélancolie :

— Ah ! oui... les Barbares !...

Je n'ai rien dit ; j'ai fait semblant de n'avoir pas entendu. Mais je me sens la gorge affreusement serrée. Que ne puis-je crier : « Oh ! oui, Barbares ! Barbares pour qui les traités ne sont que des « chiffons de papier », qui faites marcher devant vos fronts de bataille les femmes et les enfants, qui achevez les blessés, qui violez toutes les lois et tous les droits ! Oh ! oui, Barbares !... »

— Et ici, monsieur le conservateur, où sommes-nous ?

— Dans la chambre à coucher de Napoléon Ier, telle, exactement, qu'elle était à l'époque où il l'habitait.

— Est-ce possible ? Exactement semblable ? Kolossal ! kolossal ! répond Son Excellence.

Mais c'est un « kolossal » discret, plutôt murmuré que prononcé, quelque chose qui correspond à ce « very nice ! » de nos alliés, qu'ils mettent si plaisamment à toutes les sauces.

Dans la bibliothèque de l'empereur, dans la chambre et dans le boudoir de Marie-Louise, puis dans le salon des Stucs, devant le *Louis XIV* de Lebrun, surtout devant le *Bonaparte* de Gros, enfin dans la salle des Fêtes, l'émerveillement du général ne fait que grandir.

— Kolossal ! Oui, très beau, très beau, magnifique !

— N'est-ce pas, Excellence, et vous comprendrez mes inquiétudes à la pensée des risques que courent toutes ces œuvres d'art si parfaites, ces meubles précieux, ces bronzes uniques, ces étoffes rares, dont la valeur est incalculable et qui sont soumis à ma garde. Mais j'ai confiance qu'ils seront

respectés et épargnés et que l'armée allemande tiendra à honneur de n'y point toucher.

Pas de réponse ; je me mords les lèvres. Peut-être en ai-je trop dit, ou n'ai-je pas dit ce qu'il fallait dire, ou n'ai-je pas dit, du ton qu'il fallait dire, ce que j'ai dit ? Comment me reprendre, réparer mon erreur de tactique ?

Il est trop tard, d'ailleurs. Nous voici revenus à la grille d'honneur !

— Je n'ai plus qu'à vous remercier, et bien vivement, monsieur le conservateur, de votre grande obligeance. Vous pouvez être assuré qu'il ne sera rien fait à ce beau palais, ni à aucun des trésors qu'il renferme.

Le soir du 4 septembre, « avec une parfaite urbanité », deux jeunes officiers allemands demandent à M. Gabriel Mourey de les conduire dans le parc. Ils connaissaient les jardins de Versailles, de Fontainebleau, de la Malmaison, ils voudraient connaître ceux de Compiègne.

— A une condition, dis-je, c'est que vous me laissiez jeter un coup d'œil sur votre journal.

C'est *le Temps* que l'un d'eux tient à la main, avec ses gants et son stick.

— Volontiers, répond-il, et il me tend le journal.

A peine ai-je commencé à le déplier qu'une angoisse me prend ; je n'ose pas continuer. Eux l'ont lu déjà, eux savent ce qu'il contient, et j'ai cru voir errer sur leurs lèvres un sourire ironique au moment que je l'ai ouvert. J'ai peur : si j'allais y trouver de mauvaises nouvelles, l'annonce d'un insuccès de nos armes... cela devant eux qui m'observent. Je replie la feuille et la leur rends.

— Allons plutôt, dis-je, les jours diminuent déjà...

Le long du couloir souterrain qui, passant sous l'aile droite du palais, fait communiquer la cour d'honneur avec le parc, je les mène. Nos pas résonnent sur les dalles humides : au bout de la haute voûte obscure, derrière les barreaux de la grille qui la ferme, un rideau de verdure remue doucement à la brise dorée du soleil couchant.

Nous voici dans le parc, au pied de la grande terrasse, où bientôt nous accédons par l'escalier du Sphinx. Les parterres solitaires brûlent en attendant la nuit, les fleurs embaument. Un dernier rayon oblique glisse sur la longue façade du palais, si simple, si harmonieusement proportionnée, d'une majesté si discrète, et là-bas, après la vaste prairie, la trouée des Beaux-Monts resserre dans une pulvérulence de clarté sa perspective infinie.

La beauté des jardins s'accroît dans la solitude; pour moi, j'ai l'impression de n'avoir pas senti encore aussi intimement celle de ce paysage composé. Ne serait-ce pas la présence à mes côtés de ces deux étrangers, que dis-je ? de ces deux ennemis, qui me la rend plus sensible et plus précieuse ?

— Comme c'est français ! crie l'un d'eux.

— Oui, absolument français, approuve l'autre.

— Sans doute, Versailles est plus majestueux.

— Je n'aime pas Fontainebleau, à cause de son manque d'unité.

— Il manque quelque chose ici...

— De l'eau.

— Oui, de l'eau ; je n'y songeais pas. Il manque encore autre chose.

J'interviens et demande :

— Que manque-t-il ?

— Un roi. Si la France avait un roi, monsieur le conservateur, nous ne serions pas ici comme nous y sommes. Cette guerre n'aurait pas eu lieu ; le monde serait en paix. Si la France avait un roi, il y a longtemps que la France et l'Allemagne auraient conclu un traité d'alliance...

J'ai répondu simplement :

— Permettez-moi d'en douter. D'ailleurs, la France est républicaine et restera républicaine.

— Pour son malheur.

— Pour son bonheur.

Le silence est retombé. Pendant qu'ils vont et viennent entre les plates-bandes, je les examine à loisir. Ils ne manquent ni de finesse ni d'élégance ; point lourds ni massifs ; le plus âgé des deux, vingt-cinq ans, trente ans au plus, assez grand, bien campé, très sportif, sans raideur ni morgue ; l'autre, plutôt chétif, les épaules étroites et le visage fermé.

Comme nous quittons la terrasse, un ronflement d'aéroplane se fait entendre au-dessus de nos têtes. Ils le regardent avec leur jumelle.

— C'est un « Taube », dit le visage fermé ; d'ailleurs, l'on voit peu des vôtres.

Le 7 septembre, M. Mourey note dans son Journal que le palais est intact et que les Allemands s'y sont conduits tout autrement que « la façon dont ils se sont comportés ailleurs nous autorisait à le craindre ». Il faut, écrit-il, que les ordres les plus sévères aient été donnés, et par les autorités les plus hautes, pour qu'il en soit ainsi. Ils ont pénétré partout, ouvert toutes les portes, tous les tiroirs, et ils n'ont volé que bien peu de choses.

Les seize grandes pièces, rois, reines, fous, cavaliers et tours en corail et en lave sculptés du jeu d'échecs offert par Caroline de Naples à Napoléon Ier ;

Près d'une douzaine et demie de poignards, stylets, trousses faisant partie des panoplies qui ornent les murs de la salle des Gardes ;

Un sujet de pendule en bronze doré, du premier Empire, représentant Atalante ;

Trois flambeaux en bronze doré ;

Un binet en bronze ciselé appartenant à un candélabre en biscuit de Sèvres ;

Enfin, huit couvertures de laine.

C'est tout ; il faut bien convenir que nous en sommes quittes à bon marché...

Et M. Mourey ajoute en note qu'il est de plus en plus convaincu que c'est à l'intention formelle qu'avait le Kaiser de s'installer à Compiègne, que Compiègne doit d'avoir été épargnée. La victoire de la Marne a sauvé le palais d'une double profanation. Nous assisterons, dans la suite de ce Journal, à l'exode de l'ennemi.

§

M. Jean Lefranc nous parle, dans **le Temps**, de Carl Spitteler, poète suisse-allemand, dont on peut assurer, écrit-il, que si le nom est vraiment honoré en France, l'œuvre nous est encore inconnue. Mais Carl Spitteler, que l'Académie française vient de saluer, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire — savait que nous l'ignorions en France, quand, hier, il élevait la voix pour faire entendre raison à ses compatriotes égarés de la Suisse allemande :

« Mes amis français, disait-il, je puis les compter sur les doigts ; la main gauche y suffit, et même je n'ai pas besoin du pouce et du petit doigt. Je peux même plier les trois autres doigts. En France, je voyage solitaire, inconnu, entouré d'étrangers distants et méfiants. » Par contre, « un souffle de sympathie et d'approbation » lui venait d'Allemagne. Il y avait des amis « qui surgissaient par centaines, par milliers »; il n'y rencontrait que « gens aimables, bons, bienveillants, prévenants », qu'il ne quittait qu'en emportant « de beaux souvenirs et le cœur plein de chaude reconnaissance ».

Il est vrai que l'Allemagne seule a fait toute la gloire de ce poète et que la France ne le connaît point. Mais ce que la France sait, à présent, c'est que Carl Spitteler a donné au monde un fort exemple de probité morale, de dignité intellectuelle, de fierté. Et c'est pour cela qu'elle l'admire et l'honore. Nous sommes encore privés du charme de ses vers, mais nous goûtons la beauté de son caractère.

Car, ajoute M. Lefranc, il lui a fallu du courage pour parler à ses « frères » comme il l'a fait, encourant l'anathème de ses amis d'Allemagne, ses thuriféraires.

« Notre attitude vis-à-vis du voisin allemand, déjà difficile en elle-même, nous est rendue plus difficile encore par les invites plus ou moins aimables que l'on nous fait. C'est d'abord l'appel bien connu au nom de la parenté de race, de culture et de langue. On nous glisse discrètement à l'oreille que cette parenté doit nous conduire tout naturellement à prendre dans cette guerre joyeusement parti pour la cause allemande... Ensuite il y a le chuchotement tentateur qui voudrait, au nom de l'amitié et de la reconnaissance, nous induire à commettre un acte que même la meilleure amitié et la plus chaude reconnaissance nous interdisent, c'est-à-dire de renoncer à notre conception du vrai et du faux, et, par amour pour quelqu'un, de fausser nos notions du juste et de l'injuste. Autre danger corrupteur : si nous prenons parti, on nous fait entrevoir un gain immense ; si nous nous abstenons, on nous menace de terribles représailles. Avec six misérables lignes dans un journal, le premier venu qui approuve sans restriction peut aujourd'hui, en Allemagne, recueillir sans peine honneur, considération et autres friandises. Il n'a qu'à se baisser pour ramasser. Par contre, une seule ligne suffit à faire perdre à un homme sa bonne renommée et sa réputation ». (*Notre point de vue suisse*, traduction française de Catherine Guilland.) « On vise sur les gens célèbres, disait encore M. Carl Spitteler, dans les cabinets d'étude, comme on vise sur les officiers en campagne...

En outre, des feuilles de propagande destinées à sauver nos âmes neutres pleuvent de tous côtés dans notre maison. Leur ton, le plus souvent, est aigre, parfois même furibond. Et plus l'auteur est savant, plus il est enragé. »

Les conseils qu'il adresse à ses compatriotes de la Suisse allemande nous montrent que leur erreur n'était pas seulement de surestimer nos agresseurs : « Malheureusement, constate-t-il, la partie allemande de notre pays n'a pas suffisamment su se soustraire à la tentation opposée, celle de témoigner des sentiments peu amicaux à l'égard de la France. A maintes reprises, j'ai entendu des Français demander avec une douloureuse surprise : « Quel mal avons-nous bien pu faire aux Suisses? » Vraiment, je me demande quel mal ils nous ont fait... Et puisque l'on parle tant de parenté, ne sommes-nous pas également parents des Français?... Les mots de « république », de « démocratie », de « tolérance », etc., sont-ils pour les Suisses d'importance secondaire? Il fut un temps — un temps que j'ai vécu — où ces mots disaient tout en Europe... Quoi qu'il en soit, nous n'allons cependant pas, nous autres Suisses, mépriser les Français parce qu'ils manquent de rois, d'empereurs et de « kronprinzen ». Il faut avouer que nous en avons un peu l'air!... Ah! si seulement nous pensions et raisonnions toujours en Suisses, si nous n'empruntions pas notre jugement à un cerveau étranger, si nous ne nous laissions pas insuffler nos idées du dehors! Les mille et mille influences, qui, d'Allemagne, jour après jour, comme un Nil bienfaisant fécondant nos campagnes, nous inondent, doivent, en temps de guerre, être passées au filtre, car le Nil, à l'heure qu'il est, fourmille de crocodiles. »

Carl Spitteler demande encore à ses compatriotes quelles raisons ils peuvent avoir de s'éloigner de l'Angleterre, de la Russie, de l'Italie, de la Serbie. Et quant à la Belgique : « Si un Suisse, écrit-il, s'avisait de s'associer aux injures contre la malheureuse Belgique, il commettrait une impudence compliquée d'une idiotie. Car, soyez sûrs que, le jour où l'on en voudra à notre existence, vous verrez surgir contre nous de ces soi-disant preuves de culpabilité. Le venin, lui aussi, fait malheureusement partie des munitions de guerre. »

Et, conclut M. Lefranc, il n'y a pas seulement de la sagesse chez ce neutre, « il y a aussi de l'héroïsme, de l'héroïsme civique, » — peut-être le plus difficile.

§

M. Gomez-Carrillo, l'écrivain espagnol qui s'est fait aussi une place dans notre littérature française, a visité les dépôts de prisonniers allemands. Il nous dit dans **le Matin** ce qu'il a observé, vu, et entendu. Il a feuilleté les carnets où les soldats allemands ont la manie d'écrire jour par jour « leurs impressions de la vie de campagne ». Je ne crois pas, dit M. Gomez Carrillo, avoir trouvé un seul carnet dans lequel il ne soit question d'objets volés.

Et, ouvrant quelques-uns de ces petits livres, il traduit les confidences de rapine, toutes les mêmes, toutes également ingénues dans leur cynisme

absolu, toutes vulgaires, d'une vulgarité sans goût et sans tact. Pour voler ils volent n'importe quoi, et ils ne s'attristent que lorsqu'il leur est impossible d'emporter ce qu'ils ont dérobé.

Un sergent bavarois s'attendrit devant une machine à coudre qu'il désirerait envoyer à sa femme, et il écrit : « Quelle peine d'avoir à laisser ici ce qui aurait tant fait plaisir à Marguerite ! » Un autre s'enthousiasme devant un lit et se dit que ses enfants s'y trouveraient bien pour dormir. Mais la majorité se montre plus pratique et remplit ses musettes d'objets légers qu'on peut vendre.

— Le chapitre le plus intéressant, ajoute l'officier, est celui du manger et du boire.

Devant les caves pleines de bouteilles, en effet, il n'est pas de soldat allemand qui ne s'extasie... « Heureux pays, écrit l'un d'eux, où partout il y a de bonnes choses à boire ! » Un autre dit : « A la cave, lorsque nous arrivons, le vin des barriques éventrées nous monte jusqu'aux chevilles, et d'aspirer seulement l'on se sent renaître à la vie. » Quelques réservistes s'élèvent jusqu'au lyrisme, en contemplant les interminables galeries d'Epernay et de Reims, dans lesquelles les bouteilles sont alignées comme des régiments. Et les jambons, mon Dieu ! Et les saucisses ! Ceux qui parviennent à prendre d'assaut une vénérable cuisine de vieille hôtellerie de Lorraine et à caresser de leurs mains ensanglantées les gâteaux et les boudins oublient les fatigues de la campagne et, pendant de longues heures, ils se livrent au plaisir ineffable de la gloutonnerie. Les plaisanteries de Heine sur l'intestin allemand s'éclairent maintenant d'une clarté grotesque et tragique. « Tous mes hommes — avoue un médecin dans ses notes de Liège — sont malades d'avoir trop mangé et trop bu. »

Mais voici que des visions macabres apparaissent : elles sont notées sur ces cahiers de soldats avec un cynisme froid, méthodique :

« Nous avons fusillé les habitants d'un village par ordre supérieur. »

« Le 30, nous étions à Louvain. L'aspect était triste ; la ville entière flambait. Les étudiants essayaient de s'échapper, mais nous n'en laissions pas fuir un seul ; nous tirions à coups de fusil ceux qui couraient. »

« Une enfant, sur la porte de sa maison, où se cachaient des soldats belges, a été traversée d'un coup de baïonnette, et sa figure grimaçante faisait rire. »

« Les habitants se sont réunis dans l'église pour ne pas répondre à nos ordres de réquisitions ; aussi avons-nous dû mettre le feu au refuge, sans en laisser sortir personne. Tous sont morts dans les flammes. »

« Des femmes mortes sur la route de Varreddes avaient l'aspect de grenouilles étendues sur le dos. »

« A Langewillier, les Saxons avaient pendu quelques femmes aux branches des arbres ; il y en avait trois qui étaient jeunes et jolies, et, en passant près d'elles, les soldats les tiraient par les pieds. D'autres les faisaient balancer et leur passaient les mains sous les jupes. »

« Parux (M.-et-M.) est la première ville que nous avons brûlée ; ensuite la danse a commencé : les villes, l'une après l'autre, y ont passé. A travers la campagne, nous sommes allés à bicyclette jusqu'à un ravin, et, dans le contre-bas de la route, nous avons mangé des cerises. »

— Voulez-vous que je continue ? demande l'archiviste.

Il ajoute incontinent :

— Il y a des choses plus horribles que celle des femmes de Langewillier.

Personne ne lui répond. Une atmosphère de malaise et d'angoisse remplit la salle froide. Malgré notre curiosité professionnelle, nous n'osons pas demander que l'on continue à nous montrer cette horrible galerie de tableaux de guerre.

M. Gomez-Carrillo résume ainsi ses observations sur la mentalité de la soldatesque allemande :

C'est une race mystérieuse et étrange, à la fois primitive et compliquée. Il y a en elle de la sauvagerie et du mysticisme, de la gravité et de la puérilité. C'est une race de contrastes et de surprises. Elle est lourde, très lourde, et, cependant, elle a des habiletés et des ruses qui ont trompé pendant quarante ans le monde. Elle est orgueilleuse jusqu'au délire, et, malgré cela, elle sait, quand elle se trouve devant une force supérieure, s'incliner sans souffrir et s'humilier sans pleurer. Elle a de l'énergie, sans doute, et elle est, néanmoins, d'un fatalisme presque arabe. Elle se croit poétique, sentimentale, et elle est d'un positivisme sans entrailles. Elle est cruelle d'une façon inutile et féroce, et elle parle de sa douceur. Elle est, en somme, quelque chose de très singulier qui réunit, en des oppositions déconcertantes, l'extrême civilisation matérielle et l'extrême barbarie morale.

§

Cependant, tandis qu'en France la vie littéraire semble suspendue, une nouvelle école, l'*imagisme*, fleurit en Angleterre. C'est Remy de Gourmont, toujours aux écoutes de ce qui se passe dans le monde, qui nous le révèle dans **la France**. Et peut-être que ce mouvement littéraire, qui procède du symbolisme, aura une répercussion sur notre prochaine poésie d'après la guerre : Voici *les Imagistes* :

C'est le nom que se donne une nouvelle école de poésie anglaise qui, née vers 1908, aura pris un important développement au cours de la présente guerre. En Angleterre, tout le mouvement littéraire n'est pas, comme chez nous, arrêté. La vie continue, la pensée aussi, l'imagination aussi et l'imagisme aussi, bien que l'auteur du plus ancien poème imagiste, T. E. Hulme, soit, à cette heure, comme maint poète français, dans les tranchées d'Ypres. Les imagistes anglais procèdent évidemment des symbolistes français. On voit cela tout d'abord à leur horreur du cliché, l'horreur de la rhétorique et du grandiose, du genre oratoire, genre facile dont les imitateurs de Victor Hugo nous ont dégoûtés à jamais. Comme préceptes positifs, ils veulent la précision du langage, la netteté de la vision, la concentration de la pensée qu'ils aiment à synthétiser dans une image dominante. M. Harold Monro, qui a fait une bonne anatomie de l'imagisme dans le dernier fascicule de *The Egoist*, retrouve la plupart de ces principes dans les meilleurs poètes anglais et théoriciens de la poésie, depuis Dryden jusqu'à Matthiew Arnold, mais les poètes plus récents les avaient un peu trop oubliés. C'est ainsi que se forment les nouveaux partis littéraires;

ils sont toujours une réaction contre le laisser-aller du parti dominant et le culte qu'ils pratiquent nécessairement pour les clichés nés pendant leur règne. En poésie, plus qu'en un autre art encore, il faut se renouveler, et quand on voit une école chercher à le faire en invoquant surtout des principes éternels, quoique méconnus, on ne peut que bien augurer de son avenir.

D'un autre point de vue, je pourrais encore considérer l'imagisme comme une preuve de la vitalité de la race anglaise. Renouveler la poésie « au bruit du canon occidental », comme dit Gœthe, belle preuve, non de décadence, mais de force. Quand on en a, on en met partout.

R. DE BURY.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Expositions au Musée de l'Armée et au Musée du Luxembourg. — Les œuvres d'art détruites ou disparues en Belgique et en France. — Les représailles possibles et les réparations nécessaires.

Reprenant, au bout de neuf mois, le cours de nos flâneries, ce n'est plus dans les paisibles lieux d'étude où nous nous complaisions, en des jours plus heureux, à porter nos pas et notre curiosité que nous nous acheminerons aujourd'hui : beaucoup sont encore fermés à l'heure où nous écrivons, et c'est ailleurs que nous nous sentons entraînés. Bornons-nous seulement à signaler, au **Musée de l'Armée**, l'attirant spectacle offert, près des héroïques souvenirs d'autrefois par les trophées pris à l'ennemi dans la guerre actuelle, puis au **Musée du Luxembourg**, la belle exposition des œuvres de l'école belge contemporaine, auxquelles s'adjoignent 80 estampes de l'éminent graveur anglais Frank Brangwyn offertes par lui à notre musée ; et réjouissons-nous qu'à son tour le Musée du Trocadéro rouvre ses galeries, pour nous permettre d'aller en pèlerinage aux douloureuses statues de Reims, plus dignes que jamais de notre amour, et nous faire mieux apprécier, au moment où il est le plus menacé, la beauté du trésor monumental de notre France.

C'est dans les pays qu'a submergés et dévastés la monstrueuse vague de barbarie déchaînée par l'Allemagne que nous porte aujourd'hui l'élan de notre pensée. Le pieux souvenir que nous donnons à nos soldats morts, fauchés en pleine vigueur, accordons-le également à ces œuvres où continuait de vivre et de rayonner parmi nous l'esprit des anciens maîtres et qu'une rage stupide a brutalement anéanties. La liste est longue, hélas ! des **richesses disparues**, que tant de siècles avaient mis à parfaire et qu'un instant a suffi à détruire pour jamais : œuvres d'art faisant partie de collections publiques ou de ces musées vivants qu'étaient tant de monuments respectés dans toutes les guerres par des siècles qui ne se targuaient pas de « culture » et de progrès et auxquels, poursuivant jusque

sur les édifices son féroce système de guerre par la terrorisation, l'Allemagne du vingtième siècle, si orgueilleuse de sa science, s'est bassement attaquée.

M. André Fontainas a, dans l'avant-dernier numéro du *Mercure*, conté la destruction de quelques cités belges : Louvain, Malines, Ypres, Termonde, Dixmude, Furnes, Nieuport. Nous nous bornerons donc à compléter son récit sur certains points et à dire (autant qu'il est possible de le faire, car il est difficile d'être exactement renseigné sur l'étendue des pertes artistiques dans les contrées encore envahies) ce qui a péri dans d'autres villes.

Aerschot inaugure la funèbre liste : le 19 août les Allemands y entrent et, se ruant sur l'église, en enfoncent les portes et y allument l'incendie où vont périr ses vieilles statues gothiques et probablement ses belles stalles en bois du XV siècle et son riche jubé. Ce fut ensuite le tour de Dinant. Il faut lire dans le livre de M. Pierre Nothomb, *les Barbares en Belgique* (1), l'effrayant récit du martyre infligé à la jolie cité dont il ne subsiste plus que 200 maisons sur près de 1400 : « le fameux sac de Dinant par Charles le Téméraire en 1466, mis en regard de ce carnage, semble une fête de chevalerie ». Que sont devenus, dans ce désastre, sa belle église gothique de Notre-Dame et son hôtel de ville des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles ? Qu'est devenue également, dans l'incendie de Visé, la précieuse châsse romane en argent de saint Hadelin que possédait l'église paroissiale ? — Mais voici le plus grand crime, avec Malines et Ypres, commis en Belgique contre la civilisation : l'incendie de Louvain. On se rappelle le sursaut de stupeur et d'indignation éprouvé dans l'univers en apprenant, le 26 août, la destruction, par les soldats de la scientifique Allemagne, de la vieille cité qu'aurait dû protéger la renommée de son Université. Celle-ci était installée, depuis 1432, dans l'ancienne Halle aux drapiers, le plus beau spécimen en Brabant de l'architecture civile du Moyen âge ; outre de nombreuses œuvres d'art, parmi lesquelles les portraits des anciens recteurs et professeurs, elle renfermait une bibliothèque des plus précieuses, comprenant environ 500 manuscrits, 800 incunables, dont plusieurs pièces uniques, entre autres des livres sortis en 1474 des presses de Jean de Westphalie, de 250 à 300.000 volumes imprimés, installés dans des salles aux magnifiques boiseries datant du XVIII^e^ siècle, des collections de monnaies, de reliures flamandes, d'innombrables souvenirs de l'ancienne Université, parmi lesquels la correspondance de Jansénius, qui en avait été recteur. Tout cela, fruit de cinq siècles

(1) Nous avons emprunté quelques-uns des renseignements qui suivent à ce livre, recueil de faits dûment constatés et authentifiés par M. Carton de Wiart, ministre de la Justice de Belgique, longue vision d'horreur qu'il importe de mettre sous les yeux de tous, en tous pays, pour apprendre au monde comment l'Allemagne entend la guerre.

de labeur, a péri par le feu ; c'est à tort (1) qu'on a supposé que, dans son appétit de pillage, constaté déjà par César et Tacite, et amplement manifesté au cours de cette guerre, l'Allemagne aurait fait expédier outre-Rhin les manuscrits ou volumes les plus précieux : il est malheureusement trop certain que tout a été détruit. Détruite également la collégiale Saint-Pierre, du style gothique flamboyant, avec ses œuvres d'art ; mais par bonheur le chef-d'œuvre de Thierry Bouts, *la Cène*, et peut-être l'autre peinture du même maître, *le Martyre de saint Erasme*, qui comptaient parmi les plus précieux trésors de l'église, ont été sauvés, au péril de sa vie, par un professeur de l'Université, ainsi qu'un ou deux autres Primitifs. Cela permettra, lorsque sonnera l'heure des réparations, de rendre au premier de ces panneaux ses deux volets que détiennent actuellement les musées de Munich et de Berlin. Quant au merveilleux hôtel de ville, qui abritait le Musée communal, s'il a été, comme l'ont tant proclamé les intellectuels d'outre-Rhin, garanti par les Allemands de l'incendie qu'ils avaient eux-mêmes allumé, ne leur en sachons nul gré : c'est, tout simplement, parce qu'il abritait leur *Kommandantur ;* mais seule, paraît-il, sa façade est intacte.

Puis, du 5 au 17 septembre, c'est l'incendie, l'anéantissement méthodique de Termonde, paisible petite cité qui conservait un hôtel de ville vieillot du XIV^e^ siècle, un petit musée d'antiquités, et, dans son église Notre-Dame, un *Christ en croix* et une *Adoration des bergers* de Van Dyck, un *Saint Roch* de Gaspard de Crayer. Aujourd'hui il n'en reste plus rien... Et ensuite c'est Ypres et la destruction de ses Halles, uniques au monde, sur les ruines desquelles, à l'heure où nous écrivons ces lignes, les obusiers allemands s'acharnent encore. Accolé au robuste édifice, l'hôtel de ville, bijou de l'art de la Renaissance, a été réduit en cendres, et de même le Musée communal installé tout près, dans l'ancienne Boucherie, et qui comprenait, avec des antiquités, quelques tableaux, dont deux œuvres de Rubens : l'esquisse des *Miracles de saint Benoît* et un *Paysage*. Seules, parmi les œuvres d'art que conservait Ypres, ont été préservées les riches collections dix-huitième siècle du Musée Merghelynck : meubles, porcelaines, dessins, estampes, récemment exposés au Musée du Havre par les soins du distingué conservateur, M. J. Boisson, avec les autres objets précieux sauvés dans la région de l'Yser (2) : le somptueux trésor de

(1) A affirmé M. Delannoy, professeur de l'Université de Louvain, dans une conférence donnée au Collège de France, le 15 mars dernier.

(2) Cet ensemble vient d'être transporté à Paris, où il est exposé en ce moment au Petit-Palais, avec la suite des tapisseries de la *Vie de la Vierge*, et de l'*Histoire du Roy Clovis*, qui ornaient la cathédrale de Reims.

l'église de Loo, les tableaux et ornements liturgiques du couvent de la même localité ; une partie des objets d'art de l'église Sainte-Walburge de Furnes, avec le triptyque de Bernard van Orley de l'église Saint-Nicolas, une admirable *Nature morte* de Snyders, de curieuses « pièces de justice » en bronze et les merveilleux cuirs de Cordoue et tapis de Tournai aux armoiries des dix-sept provinces des Pays-Bas qui ornaient l'hôtel de ville de la même cité ; un très beau *Christ* en ivoire provenant de l'église de Lampernisse ; un Primitif, *la Crucifixion*, venant d'Oostkerke ; une curieuse toile, *Esther devant Assuérus*, d'auteur inconnu, et un magnifique ostensoir en vermeil de l'église de Nieuport, etc. Mais si l'on songe à tout ce qui, dans cette région, comme dans les autres provinces de Belgique, s'était jusqu'ici conservé d'ouvrages précieux, combien lamentable apparaît cette pauvre liste de 174 œuvres sauvées ! Dans le doyenné de Dixmude, il n'y a plus une seule église intacte, et de Nieuport à Ypres plus de quarante églises ont été détruites.

On a heureusement tout lieu d'espérer que les principales richesses des Musées royaux de Bruxelles, les chefs-d'œuvre conservés à Anvers, à Gand, à Bruges (la douce et mélancolique Bruges de Memling, aujourd'hui piétinée par des soudards brutaux !) ont été mises en sûreté, et M. Bode, directeur des Musées de Berlin, a démenti le bruit suivant lequel il aurait fait transporter à Berlin les deux panneaux de Van Eyck, *Adam* et *Ève*, du Musée de Bruxelles : la précaution, en effet, pouvait sembler inutile, l'Allemagne comptant sans doute annexer ces panneaux, avec le retable même de *l'Agneau mystique*, en même temps que toute la Belgique. Espérons que ce seront, au contraire, les volets de ce même retable conservés au Musée de Berlin qui viendront, après la guerre, reprendre leur place dans le polyptyque de Saint-Bavon.

En France, le désastre n'est pas moins grand. Si le Musée Condé à Chantilly n'a pas été touché, si quelques objets seulement (entre autres des pièces de l'échiquier de Napoléon Ier) ont été dérobés au château de Compiègne, par contre, dès le premier bombardement de Reims, le 19 septembre, périt tout entier dans les flammes l'ancien palais archiépiscopal, un des plus beaux monuments de la ville, avec toutes ses richesses (1) : la grande salle des Rois, de la fin du XVe siècle, qui servait au banquet des Sacres, et qui était ornée de quinze tapisseries de la *Vie du Christ* tissées pour la cathédrale, en 1637, par Daniel Pepersack d'après les cartons du peintre troyen Pierre Murgalet (2) et des portraits des rois sacrés à Reims ; les appar-

(1) Nous avons emprunté les renseignements qui suivent à l'article très documenté publié par M. H. Jadart, conservateur du Musée et de la Bibliothèque de Reims, dans la revue *les Musées de France*, 1914, nos 5-6.

(2) Consulter, sur ces tapisseries et sur les autres séries de tentures que possédait Reims, le bel et savant ouvrage de Mme M. Sartor, *les Tapisseries, toiles*

tements royaux, ceux du rez-de-chaussée garnis de portraits d'archevêques, d'abbés, d'abbesses et de personnages historiques de diverses époques, ceux de l'étage supérieur occupés depuis peu par les collections du Musée archéologique, comprenant les antiquités préhistoriques, gauloises, gallo-romaines, franques et mérovingiennes provenant des fouilles exécutées à Reims et dans la région : verreries (dont deux coupes d'une valeur infinie, l'une ornée d'une scène mythologique, l'autre peinte de figures d'oiseaux et de plantes), céramiques, bronzes et bijoux dont plusieurs en or et en argent, ensemble qui n'avait son pareil que dans la collection Morel du Musée Britannique ; puis, le Musée historique rémois, créé en 1901 et installé depuis trois mois à peine dans l'ancien appartement archiépiscopal, et qui, outre des vues gravées ou peintes de la ville et de ses monuments, des meubles, des souvenirs de tout genre, contenait deux œuvres en bronze de la plus haute valeur : le célèbre pied de candelabre de l'église Saint-Remi, œuvre du XII^e siècle (1), et les candelabres d'Igny, du plus beau style Louis XVI ; enfin, dans les combles des mêmes constructions, le Musée ethnographique champenois, collection unique d'objets et d'ustensiles rappelant les mœurs, les industries, les usages populaires des habitants de la région, et, dans un autre bâtiment moderne, la belle bibliothèque, riche de 20.000 volumes, formée à grands frais par le cardinal Gousset et où les ouvrages d'art et d'archéologie étaient nombreux. Quant au Musée des Beaux-Arts de la rue Chanzy, jusqu'à présent il est à peu près intact : les obus n'ont atteint qu'une salle et quelques tableaux secondaires de la collection Henry Vasnier ; les autres œuvres, notamment les célèbres esquisses de Cranach et les toiles peintes du XV^e siècle, n'ont pas été touchées et sont, croyons-nous, mises en sûreté, comme l'avaient été, dès le premier jour, les tapisseries et le trésor de la cathédrale. Le Musée lapidaire n'a pas été atteint ; mais l'Académie de Reims a perdu ses archives et sa bibliothèque.

Nous n'avons pu savoir ce qu'il est advenu du musée et de la Bibliothèque d'Arras dans le bombardement qui a à peu près anéanti cette ville. Il faut espérer que, là aussi, on aura mis à temps en lieu sûr les collections du musée de peinture et du musée archéologique, le bel Evangéliaire du IX^e siècle et le célèbre recueil de portraits du XV^e siècle de la Bibliothèque. — Il est encore plus difficile de savoir ce qui s'est passé dans les contrées actuellement envahies ; on assure pourtant que les admirables La Tour de Saint-Quentin sont à l'abri et que le musée de Lille n'a pas souffert, mais quel sera plus tard son sort ?

veintes et broderies de Reims (Reims, L. Michaud, 1912, in-4), où toutes ces œuvres sont reproduites.

(1) Moulage au Musée du Trocadéro.

Quant aux monuments eux-mêmes, on sait trop quelles pertes irréparables nous avons à déplorer. Outre d'innombrables églises de campagne, toutes ayant leur intérêt propre, et possédant quelque œuvre d'art (de même qu'au Havre pour les églises de Belgique, on a recueilli à Châlons quelques trop rares et lamentables épaves des églises détruites de la Marne), Notre-Dame de Senlis et toute cette charmante cité, Soissons et sa cathédrale, Arras et son hôtel de ville si élégant et si fier, Reims et sa sublime cathédrale mutilée et incendiée (1), son église Saint-Remi éventrée crient vengeance vers le ciel de toutes leurs blessures béantes, de toutes leurs pierres brisées, calcinées, dispersées. Il ne faut pas que de tels forfaits contre la civilisation, perpétrés de sang-froid, que l'incendie de l'Université de Louvain, qu'aucune voix en Allemagne n'a déploré, sombrent un jour dans l'oubli où était déjà tombée la sauvage destruction, en 1870, de la Bibliothèque et du Musée de Strasbourg, et que Reims surtout, le grand crime inexpiable, soit jamais pardonné. Les impudentes dénégations des « intellectuels » allemands, l'arrogance de ces quatre-vingt-treize surhommes de la surnation célébrée par l'hymne pangermaniste, — « peuple élu dont la destinée est de gouverner le monde et de diriger les autres nations pour le bonheur de l'humanité » (2), — qui, dans leur *Appel au monde civilisé* (3), se sont posés en adorateurs de la force brutale non plus primant, mais « créant » le droit (4); le misérable plaidoyer d'un Paul Clemen (5), chargé par le gouvernement allemand de l'administration des monuments de Belgique et du nord de la France, alléguant à son tour les « dures nécessités » de la défense militaire — moins franc en cela que le général von Disfurth, qui du moins écrivait : « Nous n'avons rien à justifier, rien à excuser » — et confessant d'ailleurs cyniquement, lui, inspecteur général des monuments

(1) Sur le criminel attentat de Reims, le document le plus éloquent est le numéro spécial qu'y a consacré la revue *l'Art et les Artistes*, et qui contient, outre de nombreuses photographies des diverses parties de la cathédrale avant et après le bombardement, une savante étude de M. C. Enlart sur l'admirable monument, le rapport officiel sur les dévastations commises, les protestations du gouvernement français, des écrivains et artistes de tous pays, etc. — Consulter également sur Reims et les autres vandalismes allemands la saisissante brochure rédigée d'après les documents recueillis par l'administration des Beaux-Arts : *les Allemands destructeurs de cathédrales et de trésors du passé*, mémoire relatif aux bombardements de Reims, Arras, Senlis, Louvain, Soissons, etc., accompagné de photographies et de pièces justificatives (Paris, Hachette et Cie, in-8).

(2) Article du prof. von Leyden dans la *Frankfurter Zeitung*.

(3) Personne n'a mieux et plus fortement que M. Louis Dimier, dans sa brochure *l'Appel des intellectuels allemands*, répondu à ce factum (dont il donne une traduction plus exacte que la traduction officielle), réfuté point par point, par des faits précis, ses tranchantes assertions, exposé le mécanisme de l'odieuse mentalité dont il procède.

(4) Prof. Lasson, *Das Kulturideal und der Krieg*, 2e édit., p. 12.

(5) Résumé par M. André Michel dans sa deuxième conférence sur *la Guerre aux monuments : Senlis, Soissons, Arras* (*Revue hebdomadaire*, 20 mars).

historiques des provinces rhénanes, que « ce culte intempestif des monuments apparaît comme une sentimentalité étrangère et anachronique à l'heure où il s'agit de la victoire ou de la chute de la pensée allemande dans le monde », ne font que mettre davantage en lumière la vilenie et la brutalité d'une nation pour qui la guerre n'est que la rapine et la barbarie scientifiquement organisées, et pour qui rien ne compte de ce qui contrarie ses appétits et son monstrueux orgueil.

Mais quelles **représailles** exercer qui puissent jamais satisfaire la justice outragée et nous venger de tant de pertes ? Dans un émouvant cri d'alarme jeté il y a déjà six mois (1), Maurice Maeterlinck adjurait, pour sauver ce qui reste des trésors d'art de Belgique, menacé de destruction lors de la retraite des Barbares, de signifier à l'Allemagne que les alliés considéreront comme villes otages un certain nombre de cités d'outre-Rhin : Berlin, Hambourg, Nuremberg, Munich, dont le salut dépendrait de celui de Bruxelles, d'Anvers, de Bruges et de Gand. Rien ne serait plus opportun et plus juste. Rayons toutefois de cette liste Nuremberg, la vieille et pittoresque cité ennoblie du souvenir de Dürer (qui ne signait pas comme ses prétentieux confrères d'aujourd'hui : *Professor Albrecht von Dürer, Excellenz*, et les tiendrait en singulier mépris, et ne touchons non plus à aucun monument d'art allemand du passé, patrimoine commun de l'humanité ; ne souhaitons même pas, malgré la provocation des mitrailleuses qui, paraît-il, y sont déjà installées, que l'énorme cathédrale de Cologne, en grande partie moderne comme on sait, sèche et froide comme un théorème de géométrie, paie pour Reims : le châtiment, d'ailleurs, serait trop peu l'égal du crime ; qu'on se borne seulement à lui enlever la plus grosse de ses trois cloches, fondue avec des canons français. Mais frappons sans pitié nos ennemis dans leurs créations d'orgueil, leurs villes de luxe et de richesse : quand nous entrerons victorieux en Allemagne, déboulonnons et faisons rouler jusque dans le Rhin qu'elle prétendait garder la lourde *Germania* érigée au sommet du Niederwald ; faisons crouler, à Ratisbonne, la colossale Walhalla sur son assemblée de Walkyries et de héros teutons ; rasons sans regrets — ou stipulons, dans les clauses du traité de paix, que devront être rasés — les principaux quartiers et quelques-uns des monuments modernes de la laide capitale de parvenus qu'est Berlin : la colonne de la Victoire avec la pompeuse Siegesallee aux ridicules effigies, l'Unter den Linden avec la statue de leur « Grand » Frédéric qu'on reléguera au fond de quelque musée, la Leipziger et la Friedrichstrasse, le monument commémo-

(1) *Les Villes otages* (*Figaro*, 31 octobre 1914). Voir aussi l'article de l'abbé Wetterlé, *Représailles nécessaires*, dans *la France de demain*, n° du 8 novembre 1914.

ratif de Guillaume Ier et de la fondation de l'empire d'Allemagne, etc.; et si nous infligeons, à Munich, le même traitement à la *Bavaria* de Schwanthaler et au bric-à-brac néo-grec du quartier des Propylées, qui donc osera s'en plaindre au nom de l'art? Ensuite faisons savoir dès maintenant à l'Allemagne que, pour toute œuvre d'art détruite ou volée chez nous — comme la *Vierge* d'Hérouville, que des officiers bavarois viennent d'envoyer au Musée national de Munich, — dix seront prises par nous dans ses collections publiques. D'ailleurs, le jour où l'aigle rapace, bec et ongles rognés, sera réduit à l'impuissance et où nous dicterons nos conditions de paix à l'ennemi, ce n'est pas seulement en territoires, en milliards, en avantages économiques, mais aussi en œuvres d'art, — puisqu'il s'est montré si incapable de les comprendre et si indigne de les conserver, — qu'il faudra, rançonnant ses musées, nous faire payer de la destruction de nos monuments. Nous verrons prochainement ce qu'il y aurait lieu, dans cet ordre d'idées, d'exiger de l'Allemagne et de l'Autriche sa complice.

AUGUSTE MARGUILLIER.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

C. M. Savarit : *La Grande Guerre. La Frontière du Rhin*, Floury, 0 fr. 60. — —P. Saintyves : *Les Responsabilités de l'Allemagne dans la guerre de 1914*, E. Nourry, 4 fr. — Jean Debrit : *La guerre de 1914*. Notes au jour le jour par un neutre avec 30 croquis originaux tome Ier (1er août-31 décembre 1914), Paris, Delandre; Genève, Atar, 3 fr.

La brochure de M. C. M. Savarit sur **la Frontière du Rhin** développe les vues que beaucoup d'autres publicistes ont déjà exposées soit dans la presse (voir par exemple la série d'articles : *le Rhin n'est pas prussien*, parus dans *l'Information* de mars et d'avril), soit dans des publications de librairie comme *l'Allemagne en morceaux*, de M. Onésime Reclus, et *les Solutions françaises*, de M. Edouard Driault. Cette idée de l'annexion de toute la rive gauche du Rhin fait des progrès parmi nos compatriotes, on ne saurait le nier, et ceux qui la combattent sont un peu dans l'embarras. S'ils parlent au nom du droit des intéressés, on leur répond que l'Allemagne respecte étrangement ce droit, soit en Alsace-Lorraine depuis 44 ans, soit en Belgique, bel et bien annexée, elle aussi, depuis 8 mois. S'ils déplorent la persistance du système de la paix armée qu'entraînera cette annexion, on leur demande s'ils se figurent que la paix pourra n'être pas armée lorsque les Allemands seront à Landau au lieu d'être à Mayence. Les partisans de l'annexion, d'autre part, invoquant à leur tour la barrière, infranchissable étant données les conditions de la guerre moderne, que constituerait le Rhin de Huningue à Wesel, et l'heureuse hygiène morale qui résul-

terait, pour notre peuple trop porté à l'insouciance, de cette obligation de rester l'arme au pied, et enfin la modification très probable qui s'opérerait dans l'esprit des Rhénans et qui les ferait s'adapter au régime français, comme avaient fait leurs pères de 1795 à 1815. Néanmoins, je crois que la France victorieuse devrait s'abstenir de toute annexion. D'abord elle tiendra à honneur de respecter le droit, même avec ceux qui le méprisent, et ensuite elle n'a pas à se faire d'illusions sur la mentalité allemande qui, même sur les bords du Rhin, n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était il y a cent ans. Donc, pas de contre Alsace-Lorraine, pas de préfets du Mont-Tonnerre ou de Rhin-et-Moselle, comme sous Napoléon Ier, pas de conscription pouvant armer des Rhénans de la rive gauche contre les Rhénans de la rive droite, pas d'actes officiels en français ni de décrets rendus à Paris, en un mot pas d'annexion.

Mais autre chose est l'annexion, autre chose serait le simple droit d'occupation militaire de la ligne du Rhin, qui représente pour nous, cela est vrai, une défense d'un prix inestimable. Toute la rive gauche du Rhin (Prusse rhénane, Hesse rhénane, Bavière rhénane et petite principauté de Birkenfeld) resterait allemande, mais les Français, les Belges, et aussi les Hollandais, s'ils le voulaient, monteraient la garde le long du fleuve, et même des deux côtés à partir de Coblenz, puisque la Prusse rhénane mord un peu sur la rive droite. Ce serait une situation conforme à beaucoup de précédents (sous Louis XIV, par exemple, les troupes hollandaises tenaient garnison dans les places de la Barrière, le long de notre frontière, sans s'immiscer dans l'administration des Pays-Bas espagnols) et qui n'aurait aucuns inconvénients par suite du tact de nos officiers. Des incidents comme ceux de Saverne seraient tout à fait impossibles et toutes garanties pourraient d'ailleurs être données d'avance à la population indigène. Avec ce droit d'occupation militaire, il importerait peu que la Rhénanie fît ou non partie de l'Allemagne et constituât une ou plusieurs provinces ; encore moins importerait-il que l'ancienne Prusse rhénane, libérée du joug contre l'établissement duquel, en 1815, elle protesta, fût une république ou une principauté ; on pourrait, sur ce point comme sur tous autres intérieurs, laisser aux habitants leur liberté absolue ; la seule règle qui devrait être maintenue sera le droit de passage et de séjour des troupes hollandaises, belges et françaises, et le non-assujettissement des populations indigènes à la conscription allemande même si elles continuaient à faire partie intégrante de l'Allemagne ; une simple gendarmerie indigène suffirait à maintenir l'ordre, et à faire appliquer toutes les lois autres que les lois militaires qui seraient votées par le Reichstag. D'ailleurs et ceci dit, si les Rhénans voulaient, plutôt que de se river au gros boulet allemand, jouir d'une autonomie complète et former

aux côtés de la Belgique et de la Hollande un troisième état ou groupe d'états, indépendant et pacifique, nous n'y verrions, nous Français, aucun inconvénient. Mais dans tout ceci il n'y a ni annexion, ni violation de droits, ni même protectorat; il n'y a que des mesures de précautions militaires qu'exige la conduite passée de l'Allemagne et que nous avons droit absolu de prendre contre elle.

§

On ne devrait pas avoir à louer M. Saintyves, l'auteur des **Responsabilités de l'Allemagne dans la guerre de 1914**, de prouver méthodiquement, documentairement, mathématiquement que l'Allemagne, avec son alliée l'Autriche, est responsable de la guerre, si évidente est cette assertion pour tout homme de bon sens, mais il faut compter avec les gens à doutes, à scrupules, à angoisses et à remords, et c'est en pensant à eux qu'on doit se réjouir que des livres didactiques prennent la peine de démontrer soigneusement cette évidence. J'ai rencontré dernièrement un de ces personnages à la conscience frémissante, j'ai écouté avec soin ses scrupules, j'ai vérifié ses objections, et ma foi je n'ai frémi qu'à un seul de ses renseignements : « Un membre du Parlement à qui j'exposais mes doutes m'a serré les mains avec effusion en me disant : Mais nous sommes cinq cents au Parlement à penser comme vous ! » Voici, à ne rien cacher, qui est plus stupéfiant que la marche de von Kluck. Si réellement il y a cinq cents, ou peut-être sept cents (car l'émotion faisait mal prononcer mon « consciencieux ») députés et sénateurs qui pensent que l'Allemagne a été traîtreusement attaquée par la Russie ou peut-être par la Belgique, et l'Autriche sans doute par la Serbie, c'est (car nos honorables sont infaillibles, n'est-ce pas) à entrer soi-même à Charenton ! J'ai idée qu'il doit y avoir quelque croc-en-jambe ministériel sous cet affolement de la boussole morale de tant de nos représentants. Mais, en ce qui me concerne, pour changer d'avis sur cette question de la responsabilité de la déclaration de guerre, j'attends que nos « pouacres consciencieux », comme eût dit Napoléon, m'aient indiqué d'autres raisons que les textes du Livre jaune et du Livre bleu qu'ils m'ont cités et qui ne m'ont que davantage convaincu de leur tort. Jusqu'ici je m'en tiens à ces Livres multicolores justement et aussi aux ouvrages comme ceux de M. Ernest Denis, de M. Emile Durkheim et de M. Saintyves, tous décisifs et définitifs.

§

M. Jean Debrit a réuni sous ce titre : **La Guerre de 1914. Notes au jour le jour par un neutre**, les articles qu'il a donnés à un journal suisse au fur et à mesure que les événements se déroulaient : ces notes d'un critique militaire, très indépendant d'esprit, sont fort intéressantes et constitueront un document précieux

pour ceux qui voudront écrire l'histoire définitive de cette grande guerre, car il n'est pas besoin de dire que, pour l'instant, on en est réduit aux hypothèses sur la conception et l'exécution des mouvements dont le résultat seul se laisse voir. Et c'est parce que les points d'interrogation sont légitimes que je me permets d'en poser quelques-uns de plus — pour réjouir l'ombre de Renan qui les aimait tant. D'abord les techniciens officiels soit de France, soit d'Allemagne, s'attendaient-ils à une guerre de tranchées comme celle que nous voyons, avec inhibition réciproque indéfinie, et si certains l'avaient prévue, n'avaient-ils pas cherché à inventer des méthodes nouvelles pour la faire ? Ceci est une question de bibliographie simple, mais à laquelle un homme compétent devrait bien répondre pour notre satisfaction à nous les incompétents. Ensuite, puisque tout le monde s'attendait à l'attaque par la Belgique, il est vrai pas de la façon formidable dont elle s'est faite (le général Maitrot, *Correspondant*, 10 septembre 1911, supposait l'attaque faite par 200.000 h. seulement et par la rive droite de la Meuse), pourquoi n'a-t-on pas massé nos principales armées sur la frontière Verdun-Lille en ne conservant que des forces défensives sur le front Verdun-Belfort ? Encore, pourquoi, quand on a vu les Allemands assaillir Liège avec la furie qu'ils y ont mise, n'a-t-on pas abandonné toutes autres opérations, pour garnir même le front Lille-Dunkerque ? Aurait-il été possible, dès que la Belgique nous a appelés à son aide, soit le 4 août, d'établir de Verdun à Liège, à quelque distance de la Meuse, fossé merveilleux, la ligne de tranchées que nous avons plus tard établie de Verdun à Nieuport ? Même s'il avait fallu prolonger ou replier cette ligne de Liège à Anvers, ou de Namur à Anvers, on aurait sauvé de l'invasion la moitié de la Belgique, et, en cas de percement, d'autres lignes préparées en arrière auraient fini par briser l'élan de l'envahisseur bien au nord de la Marne... — En posant ces questions, je ne veux rien diminuer ni de la savante préparation de notre mobilisation, ni de l'héroïque exécution de notre plan de défense ; les noms de Joffre, de Castelnau, de Foch, etc., etc., auront toujours droit à notre reconnaissance enthousiaste, mais en stratégie et tactique, comme en toute science, la discussion est libre et les données doivent être bien établies. Je souhaite que l'un de nos confrères techniques réponde un jour à ces questions, et même à d'autres.

HENRI MAZEL.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

Si nous n'étions pas renseignés sur l'état d'esprit des Allemands par les correspondances des journalistes neutres, nous ne saurions

pas grand'chose de ce qui se passe chez nos ennemis. Leurs journaux, bien qu'ils aient renoncé aux rodomontades des premiers mois, affectent cependant encore une belle assurance. Ils sont du reste d'une lecture fastidieuse, avec leurs colonnes épaisses, où voisinent sans discernement les dépêches de l'agence Wolff, les communiqués turcs et les traductions fragmentaires d'articles soigneusement choisis dans la presse des pays alliés. On s'est amusé au début des conseils pratiques que des savants plus ou moins qualifiés pour une pareille tâche prodiguaient aux ménagères allemandes. L'utilisation rationnelle des matières premières et l'art d'accommoder les détritus, gravement exposés en de pédants articles, prenaient les proportions d'une affaire d'Etat.

Mais à la longue la monotonie quotidienne de toutes ces chimies culinaires a fini par leur faire perdre même ce qu'elles avaient de comique. Ne savions-nous pas que l'Allemagne manquait de denrées alimentaires beaucoup moins qu'elle l'affirmait ? Cette habile mise en scène n'était destinée qu'à apitoyer les neutres, à justifier la sauvagerie de la guerre sur mer et à faire naître au dehors un mouvement en faveur de la paix.

Certes, les familles ouvrières allemandes souffrent grandement du blocus naval. Quand on se nourrit exclusivement de pain et de pommes de terre, ne point pouvoir en manger à sa faim constitue plus qu'une gêne. Mais n'est-il pas absurde de mesurer la même ration aux petites gens et aux classes aisées qui, grâce à leur argent, peuvent se procurer toute autre nourriture qu'il leur convient d'absorber ? Sur présentation de bons spéciaux, le pauvre et le riche ont le droit d'acheter quotidiennement la même quantité de pain ou de farine. Alors que la consommation est différente chez l'un et chez l'autre, alors que les besoins ne sont pas les mêmes, les autorités allemandes appliquent une mesure uniforme à tous les citoyens de l'empire.

Peut-on imaginer système plus absurde ? La mise en vigueur de cette formidable réglementation a coûté de nombreux millions et fournit du travail à des nuées de fonctionnaires. Le régime varie du reste d'un Etat confédéré à l'autre et présente parfois même des différences dans deux villes voisines. Et il y a encore chez nous des gens qui admirent la mirifique organisation de l'Allemagne !

Le peuple a accepté docilement la gêne que lui occasionne cette nouvelle paperasserie. Admettons que ce soit par patriotisme. N'est-il pas habitué depuis près d'un demi-siècle à tolérer tous les empiètements des autorités, à se soumettre sans murmurer au régime le plus inquisitorial qui soit au monde ? Pourquoi regimberait-il en face de ce nouvel empiètement ? Que quelques miséreux aient protesté de devoir battre la semelle devant les boulangeries fermées ou les dé-

pôts municipaux de pommes de terres, ce n'est pas encore cela qui pourra faire croire à une prochaine révolution.

Mais il y a autre chose qui inquiète ceux-là mêmes qui ne se rendent pas encore compte que c'en est fait définitivement du rêve de la suprématie allemande. Un vague malaise s'empare peu à peu des masses populaires. Les gens d'affaires ont été les premiers à s'apercevoir que leur pays ne tirerait aucun avantage de la guerre. Dès le mois de septembre, alors que les dépêches Wolff annonçaient encore quotidiennement de formidables victoires, le commerce et l'industrie évaluaient déjà les pertes qui résulteraient d'une campagne dont la durée était alors évaluée à quelques semaines.

« Tous les milliards que nous pourrons toucher au moment de la paix ne nous indemniseront pas de ce que nous sommes en train de perdre », déclarait un industriel de l'Allemagne du Sud, dans le moment même où il croyait les armées allemandes aux portes de Paris. Le propos m'a été rapporté par un Suisse qui voyageait dans le grand-duché de Bade aux premiers jours de septembre. « C'est une guerre sans profit », ajoutait l'Allemand. Le bonhomme n'était pas fournisseur de l'armée et évaluait déjà ce que cela pourrait lui coûter de faire face, même pendant un trimestre seulement, à une situation anormale. Je serais curieux de savoir ce qu'il pense à l'heure qu'il est. Voyant clair il y a huit mois déjà, alors qu'il comptait encore sur de nombreux milliards, il ne doit plus se faire illusion sur les bénéfices de la victoire.

De tout cela, bien entendu, on ne trouve pas trace dans les journaux. Si, dans les feuilles de second ordre, la censure laisse passer parfois des articles singulièrement découragés, la grande presse obéit encore à un mot d'ordre qui lui commande l'optimisme. Certains organes conservateurs cependant, dans leur rancune contre le chancelier, se permettent des incartades dont nous pouvons faire notre profit. C'est ainsi que le *Tag*, dans un article qui a été reproduit par toute la presse française, reprochait dernièrement à la diplomatie allemande ses erreurs de calcul qui ont fait échouer toutes les combinaisons sur quoi le gouvernement avait échafaudé les plus invraisemblables combinaisons. Malgré l'observation d'une discipline à peu près rigoureuse de la part de la presse, il ne faudrait pas croire que le public soit tenu dans un aveuglement systématique. S'il lit les grands journaux, il peut à peu près se rendre compte de la marche des opérations militaires. On essaie bien parfois, pour chauffer son enthousiasme, de lui glisser une fausse nouvelle qu'on se garde bien de démentir le lendemain. Mais, s'il a un peu de jugement, il rectifie lui-même les erreurs en pesant les termes des communiqués successifs. Le grand état-major a même permis à la presse, une seule fois, il y a quelques semaines, de donner une carte

des opérations sur le front occidental, avec l'indication du tracé des lignes allemandes. Ce tracé était à peu près conforme à la réalité. Si l'on nous raconte donc que les Allemands s'imaginent que Verdun est pris, que Belfort est entre leurs mains, on abuse de la crédulité du lecteur français. Il est vrai que des cartes postales truquées de Belfort, de Verdun et même de Paris ont été répandues dans l'armée allemande et envoyées du front aux familles des soldats. Mais seuls les illettrés s'y sont laissé prendre. Que quelques obscures feuilles de province aient pu essayer d'accréditer auprès de leur clientèle les mêmes bourdes, c'est fort possible. En tous les cas, les grands journaux, s'ils n'ont pas protesté contre ce trafic, ne s'y sont pas prêtés.

Que peut-on donc trouver dans les journaux allemands? A côté des dépêches qui remplissent souvent toute la première page, des articles économiques et des lettres du front, on y lit surtout des élucubrations d'intellectuels qui greffent sur les événements contemporains des réflexions littéraires ou philosophiques. Nous avons pu enregistrer, au cours des mois, l'adhésion successive à la politique d'agression de tous ceux dont, à cause de leur culture européenne, on pouvait espérer quelque indépendance d'esprit. Le spectacle fut assez répugnant de voir d'anciens anarchistes, des esthètes et des bohêmes de toutes catégories — ceux qu'on appelle là-bas des « individualités différenciées » — s'agenouiller devant le militarisme prussien et glorifier la pureté de la culture allemande injustement attaquée par d'innombrables ennemis. Manque de discernement ou retour à ce servilisme bestial qui est chez ces gens-là le fond même de la nature ? En tous les cas, leur intellectualisme, dès qu'il fut mobilisé au service de la cause germanique, parut être le digne complément des prouesses par quoi s'illustrèrent leurs frères combattant sur le front.

Pourtant, certains articles des grands journaux méritent d'être signalés particulièrement. J'en retiendrai deux aujourd'hui que *la Gazette de Cologne* fit paraître à des dates déterminées, comme pour dresser le bilan de la guerre. Le premier parut le 3 mars et s'intitule : « Après sept mois de guerre. » Le second est de date plus récente, ayant été publié le 2 mai, et prétend tirer les leçons du « Neuf mois de guerre ». De l'un à l'autre le ton est à peine changé. Si ce n'est plus la confiance absolue en une victoire foudroyante qui assurerait à l'Allemagne la domination du monde, c'est pourtant encore la certitude de vaincre et l'affirmation que l'empire ne sortira pas diminué de la lutte qu'il soutient. Je laisse au lecteur le soin de découvrir ce qu'il y a de bluff dans la phraséologie pompeuse de l'organe officieux.

La Gazette de Cologne est pleine d'admiration pour la « tenue du peuple allemand » et elle formule le désir qu'après la guerre le

même état d'esprit pourra se maintenir. Ecoutez la conclusion de ce premier article :

Cet effet de la guerre, accompagné du ton plus simple et plus sain que la guerre donnera encore pour longtemps à notre vie, contrebalancera bien des calamités que toute guerre amène avec soi. Notre organisme social, notre système militaire, économique et financier, le caractère de notre peuple, aussi bien que sa force nerveuse ont fourni des preuves de capacité telles qu'aucune communauté d'Etat n'en a encore donné dans l'histoire. Ce n'est plus l'espoir de la victoire, c'est la certitude de la victoire avec laquelle nous entrons dans le huitième mois de la guerre...

Il faut se souvenir de ce qui a été dit dans la presse ennemie au sujet de l'empereur et du sort qui doit lui être préparé, se souvenir de la joie avec laquelle a été formulé l'espoir que l'empereur pourra être détrôné, l'empire rejeté dans l'impuissance de la Confédération du Rhin, l'industrie allemande, le commerce mondial allemand et la navigation allemande anéantis dans toute la signification audacieuse du terme. Qu'on compare à ce langage les paroles prononcées par les hommes d'Etat allemands et la presse allemande, et l'on verra quelle différence il y a entre la guerre faite par l'Allemagne et ses alliés et la guerre de nos ennemis. Nous pouvons peser aujourd'hui avec satisfaction ce qui a été proclamé des deux côtés et ce qui a été réalisé. Sept mois longs et difficiles ont démontré de quel côté se trouve la meilleure organisation, le plus grand droit à la certitude de la victoire. Depuis le premier jour de la marche au delà des frontières jusqu'à la guerre des sous-marins, les ennemis ont dû reconnaître qu'ils ont attaqué un système, une organisation et un sentiment qui ne peuvent être vaincus. Avec cet enseignement le monde passe dans le huitième mois de la guerre.

Ne nous arrêtons pas à souligner l'hypocrisie de ce langage. Qui donc parlait de terminer la guerre en quelques semaines et d'amener à Paris fin août l'empereur victorieux ? Nous, nous savions dès le début que la lutte serait longue et dure et que nous ne réduirions pas, dès le premier effort, un ennemi qui, depuis qu'il existait, n'avait songé qu'à préparer la guerre. Nous nous abandonnions encore aux chimères de la paix quand sa brutale agression nous a brusquement réveillés de notre rêve. Les alliés ont dû s'organiser tardivement pour faire face à l'attaque, alors que l'Allemagne était prête, son industrie propre étant précisément la guerre. Nous avons arrêté net son effort prémédité, rejeté ses armées de la Marne à l'Aisne et à l'Yser. Maintenant, nous lui dictons notre volonté. Et c'est elle qui ose parler d'espoirs déçus !

Le second article de *la Gazette de Cologne* est de même acabit. Après deux mois d'inutiles piétinements l'Allemagne, raidie dans son orgueil, ne peut pas encore se résoudre à se faire une raison. Elle s'extasie de l'ingéniosité qu'elle déploie dans ses moyens de faire la guerre. Les gaz asphyxiants, les bombes lancées sur les villes ouvertes, le torpillage des vaisseaux désarmés remplis d'innocentes vic-

times : tout cela c'est, pour *la Gazette de Cologne*, la manifestation du génie propre d'une nation supérieure à toutes les autres.

Jamais, s'écrie-t-elle, jamais il n'a tenu autant à l'éducation, au développement, au caractère et aux capacités de chaque individu, à la culture et à la distinction du peuple, pour renforcer les moyens de résistance de la nation. Jamais un peuple n'a dû passer par une pareille épreuve, de nature à montrer ce qu'il vaut dans son for intérieur et ce qu'il a appris à l'école, jamais l'histoire universelle n'a procédé à un pareil examen. Comme nous n'étions pas plus nombreux que nos ennemis, comme nous ne possédions pas plus de ressources qu'eux, ce qui décida seul dans la lutte ce fut notre savoir supérieur. Il en fut, à cette occasion, comme de tout examen : celui qui réussit le mieux, c'est celui qui fréquente avec le plus de profit la meilleure école. Nos adversaires savent que nous possédons les meilleurs écoles pour l'éducation morale et scientifique d'un peuple. Ils savent aujourd'hui que c'est nous qui avons tiré les plus grands avantages de ces écoles et le monde entier le sait, qui, au début, attendait peut-être le plus grand succès du plus grand nombre. Capacité corporelle et morale des troupes, moyens de communication et ravitaillements, artillerie lourde, aviation et navigation aérienne, guerre de sous-marins, organisation des finances et de l'alimentation populaire, partout s'affirme la vérité de l'axiome que c'est la meilleure discipline qui triomphe... Nous possédons maintenant la joyeuse certitude que nous avons réalisé la parfaite garantie de la sécurité absolue de l'Empire allemand contre des attaques qui paraissaient presque insurmontables.

On pourra insinuer que ce sont-là des propos destinés à la galerie et que les officieux allemands ont été avisés d'avoir à afficher une confiance qui a depuis longtemps disparu dans les sphères gouvernementales. Les louanges que *la Gazette* prodigue à la nation allemande n'en sont pas moins symptomatiques. Les Allemands restent encore tellement convaincus qu'ils dépassent en vertus tous les autres peuples qu'on leur fera difficilement admettre que leur activité formidable n'est qu'un aspect particulier de la barbarie. Ils sont persuadés que tout ce qu'ils font est bien fait et ne peut servir qu'à l'affirmation de leur grandeur morale. Quand ils seront enfin sérieusement battus, peut-être qu'une lueur de raison commencera à illuminer leur démence. Pour qu'elle cesse d'être nuisible, il faut que l'Allemagne doute d'elle-même. C'est pourquoi les Alliés ne pourront se contenter d'une victoire incomplète qui laissera subsister au centre de l'Europe un dangereux foyer d'agitation. Il faut en finir de la mégalomanie allemande.

HENRI ALBERT.

§

Angleterre.

ARTICLES SUR LA GUERRE DANS LES REVUES ANGLAISES. — *The Nineteenth Century*. — Dr Arthur Shadwell analyse avec netteté

et modération la haine que l'Allemagne professe à l'heure actuelle vis-à-vis de l'Angleterre en qui elle veut voir un monstre d'envie, de haine et de perfidie. — Le professeur P. Delannoy, bibliothécaire de l'université de Louvain, réfute avec une vigoureuse éloquence les impudentes assertions des pédants teutons en peine d'expliquer et de justifier la destruction des Halles et de la Bibliothèque. — M. Ernest Dimnet conjecture d'insurmontables difficultés lors du retour des catholiques alsaciens-lorrains à la France. Il ne voit pas comment pourra se faire l'application des lois sur les associations et sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et c'est l'occasion pour lui d'une critique ingénieuse et contradictoire de la séparation. Ses arguments sont très habilement présentés et il défend sa cause avec beaucoup de subtilité; c'est le plaidoyer d'un avocat expert. Mais si séduisant, si entraînant que soit son plaidoyer, il ne saurait aller sans la réplique de l'autre partie, ni sans la décision du tribunal, qui trouvera probablement à tenir compte de certains faits qu'invoque justement M. Dimnet au cours de son article. — L'évêque du North Queensland, Australie, se demande ce qu'il y a de détraqué dans le christianisme allemand. « Les journaux religieux, dit-il, sont rarement d'une lecture stimulante », mais il a trouvé matière à quelques pages intéressantes en compulsant les numéros parus depuis la guerre d'une publication allemande, *Die Christliche Welt*. Il absout le « malheureux et très incompris Nietzsche, qui détestait les Prussiens et la kultur prussienne, » remarque un renouveau du sentiment religieux, un enthousiasme mystique provoqués par les surexcitations de la guerre chez les esprits détraqués ou débiles, et prouver somme toute, que les luthériens font preuve de la même férocité que les catholiques et de la même fourberie pour justifier les crimes allemands, de la même mauvaise foi à les nier.

The Fortnightly Review. — Dr E.-J. Dillon est l'un des hommes qui, à l'heure actuelle, connaissent le mieux et le plus directement l'histoire contemporaine de l'Europe. Aussi son article sur la Bulgarie mérite-t-il de retenir l'attention. L'attitude présente de la Bulgarie est due à l'influence de la cour de Sofia et des diplomates. Le roi Ferdinand s'est laissé berner par les empires germaniques et il a rêvé d'une prépondérance dans la péninsule des Balkans, avec sont trône à Constantinople, la création d'une sorte de monarchie pluraliste qui aurait eu moins de cohésion que l'empire croulant des Habsbourg. Mais la sympathie populaire va aux Slaves, et, tandis que les politiciens, les diplomates et même les rois passent, la nation reste et finit par imposer sa conception plus élevée du devoir à ceux à qui elle a temporairement confié l'autorité d'agir en son nom. — L'attitude de la Roumanie est examinée avec non moins de clairvoyance par « Politicus », qui démontre que l'heure est imminente

où la Roumanie devra faire son choix, et ce choix est tout indiqué si elle veut arracher à l'Autriche-Hongrie les provinces roumaines tyrannisées par les Magyars; cette coopération avec la Triple Entente doit se faire avant que l'Autriche soit totalement écroulée. — L'un des Anglais les plus familiers avec l'Allemagne, puisqu'il fut de ceux qui approchèrent Bismarck et les principaux personnages de l'Empire, Mr Sidney Whitman, étudie l' « esprit prétorien » chez le peuple allemand. La mort prématurée de l'empereur Frédéric aurait permis la fâcheuse exaltation de l'esprit militariste qui est devenu une force prédominante dans la nation. Tout le pouvoir actuel, le fonctionnarisme, l'aristocratie, la dynastie n'existent que sur cette base de l'armée et il faut bien s'attendre à ce qu'ils opposent aux Alliés une résistance à outrance puisque la défaite implique leur ruine et leur disparition. — La comtesse de Warwick disserte sur la Prusse et sur les femmes; Mr Archibald Hurd sur la guerre et le millenium et le devoir qui s'impose à la grande démocratie américaine; Mr J.-B. Firth suppute ce que sera le partage de l'Asie Mineure; le Très Honorable W. F. Bailey relate quelques impressions et souvenirs de Galicie; quelqu'un qui signe « En Vedette » traite de la neutralité hollandaise; Mr Isidore de Lara expose de judicieuses idées sur la musique anglaise et les maîtres allemands; Mr Richard Bagot démontre combien l'influence germanique a été jusqu'ici propondérante au Vatican, où l'on croyait à la victoire écrasante des assassins boches et où l'on se préoccupait fort d'avoir une part des dépouilles des vaincus; il faudra une bien habile diplomatie au pape pour se remettre en posture d'arbitre possible après tant de partialité; à ce point de vue, il est disqualifié, comme le serait le président des Etats-Unis, qui se perd dans des formules de jurisprudence alors que tant de peuples se sont dressés d'un seul élan pour lancer la malédiction de la conscience humaine aux hordes féroces du kaiser; Mr L.-G. Chiozza Money étudie le recrutement et les organisations créées en vue de cette guerre; Mr J. Davenport Whelpley envisage certaines répercussions de la guerre sur l' « Extrême-Orient » Mr J. Jennings expose de justes considérations sur la question des alcools et de la bière et du rendement des impôts sur les boissons ; enfin, Mr John Galsworthy applique son meilleur don de pénétration psychologique à nous tracer un portait composite de l' « Anglais » tel qu'il se présente pour cette guerre et tel qu'elle le révèle.

The Contemporary Review. — Mr. Lindsay Rogers demande qu'on juge avec plus d'indulgence l'attitude des Etats-Unis dans la guerre actuelle. Si les Etats-Unis n'ont pas adressé d'énergiques remontrances à l'Allemagne, c'est parce qu'en maintenant une stricte neutralité leur intervention sera d'autant plus efficace lors du

règlement de comptes. Mais tout ce plaidoyer n'empêche pas la propagande allemande de s'exercer avec une scandaleuse audace aux Etats-Unis. L'Ambassadeur en titre et l'ambassadeur officieux, Bernstorff et Dernburg, se conduisent comme s'ils étaient déjà les gouverneurs de quelque province annexée à la Prusse. Ils se sont installés comme en pays conquis, et il est humiliant pour les hommes qui gouvernent actuellement les Etats-Unis de laisser une autre autorité s'exercer, à côté et au-dessus de la leur, sur toute une partie de la population plus attachée à un pays qu'elle a renié qu'à celui qu'elle a adopté et qui la nourrit. L'Allemagne a installé un puissant poste de télégraphie sans fil à Sayville, et quarante-six autres dans les divers Etats de l'Union ; elle s'en sert pendant quinze heures par jour pour répandre ses fausses nouvelles et ses mensonges; elle a installé ses navires à l'abri de tout accident dans les ports américains pendant que ses sous-marins et ses croiseurs pirates coulent les navires américains et noient cent cinquante citoyens des Etats-Unis sur un paquebot qui n'était pas armé et ne transportait ni munitions ni contrebande de guerre d'aucune sorte. Elle annonce à l'avance ses crimes, publie ses menaces, multiplie les insolences, et le Président de la grande démocratie américaine et son gouvernement, représentants d'une minorité qui les a élus, laissent faire une minorité dans cette minorité, menée et dirigée par des envoyés spéciaux du kaiser allemand. A chaque nouvel attentat, le Président proclame sententieusement qu'il a l'intention d'agir après mûre réflexion, mais que rien ne le fera sortir de la neutralité; ce qui équivaut à dire que rien ne le fera bouger. L'opinion s'indigne et le président ergote et ratiocine sur des textes, sur des termes, sur des interprétations; les individus que le kaiser a nommés pour diriger en son nom la politique américaine rivalisent d'ingéniosité dans la mauvaise foi pour inventer des prétextes et des justifications; chaque jour, leur audace augmente, jusqu'à ce que, sans doute, leur impudence ayant par trop humilié l'orgueil américain, par trop méprisé et bafoué la nation qui les tolère par politesse et un sentiment excessif du respect de la liberté, l'opinion américaine se révoltera contre les assassins de la Belgique, contre les pillards, les pirates, les bandits pour qui la guerre n'est qu'une entreprise de meurtre et de dévastation par tous les moyens. — Dr Ronald M. Burrow approuve M. Venizelos d'avoir abandonné le pouvoir pour ne pas rendre indispensable des élections générales qui se seraient faites contre la couronne et auraient placé le monarque, beau-frère du kaiser allemand, dans une position fâcheuse. — Le Saint-Siège a décidément une mauvaise presse. L'attitude du Vatican, comme celle des Etats-Unis, encore que leur importance soit bien différente, a été une déception pour beaucoup. La violation de la neutralité belge, les massacres de non-combattants,

la destruction barbare de Louvain, toutes les atrocités démontrées et prouvées n'ont pas réussi, pendant quatre mois, à provoquer chez le pape, chef spirituel de la chrétienté, un mot de condamnation; la commisération, lorsqu'il devint inévitable de l'exprimer, fut formulée en termes ambigus; dans les diverses déclarations qu'il fit en décembre, le pape eut grand soin de ne pas proférer une syllabe qui pût le compromettre; il invoqua « les intérêts supérieurs » de l'Eglise, en omettant tout ce qui aurait pu rappeler le grand message chrétien de paix et de charité, de pitié et de justice. La crainte de la victoire des Austro-Allemands, unis aux Turcs, inspirait au directeur spirituel et infaillible de la chrétienté une prudente réserve; il importait de ne pas s'aliéner l'hérétique Guillaume allié des infidèles, massacreurs de chrétiens. Dr E.-J. Dillon, pendant son récent séjour à Rome, a étudié les influences qui s'exerçaient au Vatican et il fournit les raisons pour lesquelles le Pape n'affronta pas la situation avec plus de courage et d'indépendance, et observa une attitude si indécise vis-à-vis des belligérants. « Lorsqu'il s'agit de peser la cause prussienne contre celle des alliés, l'intérêt de l'Eglise comportait le maintien de l'autorité, de la monarchie, de l'organisation féodale et des forces qui en assurent la cohérence, et cela pesait de tout son poids dans le plateau opposé au nôtre dans la balance romaine. »

The English Review. — Un poème de Maurice Hewlett, éloquemment inspiré par la guerre, précède de curieux souvenirs de Mr Arthur Symons, et une série d'excellents articles sur l'actualité. Mr Richard Whiteing disserte sur l'histoire « prussianisée »; May Sinclair relate des expériences d'ambulancière en Belgique. Mr W. L. George se livre à une critique intelligente de l'application que certains préconisent du principe des nationalités. Un officier qui garde l'anonymat présente fort bien le conflit entre l'idéal allemand et l'idéal des alliés dans la poursuite de cette guerre. Mr. H. M. Hyndman, président du parti socialiste anglais, juxtapose, dans un esprit assez sarcastique, une série de critiques sur les mesures prises par le Gouvernement anglais. Sir Thomas Barclay démontre juridiquement que le bombardement de Londres serait illégal; c'est un fait que personne ne met en doute, mais les Allemands se soucient peu d'illégalité et si des bombes incendiaires mettaient le feu à quelques maisons de la capitale anglaise, on pavoiserait à Berlin, comme pour le torpillage de la « Lusitania ». Mr. Austin Harrisson examine le problème des naissances illégitimes; une des conséquences des enrôlements fut de provoquer certains épanchements de tendresse, en dehors des liens légitimes du mariage, et on attend maintenant toute une génération d'enfants dont il s'agit d'assurer le statut légal; l'opinion anglaise se préoccupe avec un louable sérieux de cette question, et Mr. Austin Harrisson indique quelle pourrait être la solution de ces difficultés. Il

traite aussi de la question des prisonniers de guerre et de la façon d'étendre jusqu'à eux une protection efficace. Enfin, Sir William Ramsay énumère les usages du coton pour la guerre, et il réclame qu'en dépit des protestations américaines l'exportation du coton en Allemagne soit totalement arrêtée.

The British Review. — Thomas Rose disserte sur le dommage que subissent les indications de luxe du fait de la guerre; un premier article de R. T. C. étudie les influences politiques qui ont attiré la Roumanie vers la Triplice pour l'amener maintenant du côté des alliés. M. Paul Parsy assemble une mixture de citations et de réflexions sur la guerre en France. Le directeur de la revue commente très judicieusement l'attitude du Gouvernement vis-à-vis du peuple anglais. Le major G. W. Redway continue ses appréciations militaires sur les opérations.

The Cornhill Magazine. — H. Warner Allen relate ses impressions et les incidents d'une randonnée dans la zone des armées, en Lorraine. L'hon. Gilbert Coleridge commente le caractère allemand qui fait tout d'ensemble, charge en masse, pense en masse, etc. Frank Hoyt Gailor, Rhodes scholar d'Oxford, raconte ses trois mois de séjour en Belgique avec la commission américaine de secours.

The World's Work. — Plusieurs articles sur la Russie économique, politique et militaire, sur le tsar, sur Mme Olga Novikoff; une étude illustrée sur la télégraphie sans fil et ses usages pendant la guerre, par Mr Frederic A. Talbot, et Mr Walter Mead examine les moyens de signaler la présence et l'approche des sous-marins.

Everyman : Mr Sidney Whitman essaie de fixer le sens précis du mot kultur, tel que l'emploient les Allemands; et Mr. Clifton Yorke consacre quelques éloges à l'amiral Lord Charles Beresford.

HENRY-D. DAVRAY.

§

Les Balkans.

Après une brève période d'accalmie, l'action diplomatique est devenue particulièrement intense en Orient. La certitude qu'une entente a été enfin obtenue entre les Alliés et l'Italie fut un sujet de méditation pour tous les peuples balkaniques. Quelle serait leur attitude après l'entrée en lice de la grande puissance latine ? Continueraient-ils à rester simples spectateurs? Ou, se rangeant aux côtés des alliés, profiteraient-ils de ce moment unique pour réaliser leurs aspirations nationales? D'après des informations qui ont toutes les apparences de l'exactitude, les gouvernements de Bucarest, d'Athènes et de Sofia se sondèrent mutuellement et l'on peut dire aujourd'hui que, si leurs tendances ne concordent pas sur tous les points, elles convergent du moins et pourraient, à un moment donné, amener les trois états bal-

kaniques à pousser leurs forces dans une même direction. La Roumanie, qui, depuis le commencement de la guerre, n'a fait que perfectionner son organisation et ses armements militaires, semble plus que jamais disposée à marcher contre l'Autriche en même temps que l'Italie. Un fait d'ordre intérieur est assez caractéristique de l'état d'esprit actuel en Roumanie. M. Marghiloman, chef du parti conservateur et partisan acharné d'une politique de neutralité s'est vu désapprouvé par presque la moitié de ses amis. Plus, son parti commença une propagande active pour la guerre et le Club conservateur adopta récemment une résolution en faveur de la Roumanie aux côtés de la Triple-Entente. Malgré les intrigues et les tentatives de corruption de la part des agents austro-allemands, la vague des sympathies roumaines pour les Alliés grandit de jour en jour. Même si un accord n'est pas conclu entre l'Italie et la Roumanie, tout laisse croire aujourd'hui que la fin des hésitations italiennes coïncidera avec celle de l'expectative roumaine. Le passage de M. de Giers à Bucarest, avant qu'il aille rejoindre son poste à Rome, n'est certes pas étranger à ce projet de coopération. De plus, de nouvelles assurances de la part de M. de Giers en ce qui concerne la fameuse question des Détroits ont dû enlever la moindre parcelle d'inquiétude, s'il en subsistait encore à la capitale roumaine.

Si l'attitude de la Roumanie dépend principalement des décisions italiennes, la situation géographique de la Bulgarie oblige le gouvernement de Sofia à compter avec d'autres facteurs également importants pour lui. Mais avant d'examiner ce point, je tiens à mettre sous vos yeux une interview du plus haut intérêt que M. Radoslavof accorda au correspondant à Sofia du *Corriere della Sera*. Les paroles du Président du Conseil bulgare nous donneront maintes indications sur les préoccupations actuelles de son pays.

— Nous sommes neutres, a dit M. Radoslavof, parce qu'il est de l'intérêt de la Bulgarie que nous soyons neutres ; le pays ne veut pas entreprendre une nouvelle guerre après les deux guerres balkaniques.

— Et comptez-vous garder votre neutralité jusqu'à la fin de la guerre ?

— Je l'espère. On accuse mon gouvernement et la couronne de sympathiser avec l'Allemagne et l'Autriche. Je ne sais pas sur quoi mes rivaux basent cette affirmation. La Bulgarie a des visées nationales qu'elle espère pouvoir réaliser en restant neutre.

— Mais une partie de la presse et les officiers montrent des tendances belliqueuses et parlent de l'occupation de la Macédoine.

— Il ne faut pas y attacher d'importance. La Macédoine nous tient au cœur à tous, mais nous espérons pouvoir nous l'annexer sans faire la guerre. Nous sommes en bonnes relations avec tous nos voisins, malgré qu'ils connaissent nos vues.

— En êtes-vous sûrs ?

— Parfaitement. Soyez certains que nous n'allons pas régler notre attitude suivant les paroles des gens irresponsables.

— Est-il vrai que vous avez déclaré à l'opposition que la Bulgarie n'attaquera jamais la Serbie, même en cas d'une intervention austro-allemande ?

— Je n'ai fait aucune déclaration pareille à l'opposition, mais j'en ai fait part à la Triple-Entente.

— Est-ce la conséquence de la reconnaissance que la Bulgarie doit à la Russie ?

— La raison principale en est que nous voulons garder notre neutralité. Mais, en dehors de cela, la reconnaissance que la Bulgarie doit à la Russie influe grandement sur nos décisions. La Bulgarie n'est pas une ingrate.

— Et qu'est-ce que vous pensez de la Turquie ?

— La Turquie est entrée trop tôt dans la guerre. L'impatience est une mauvaise conseillère.

— Et des opérations des alliés contre les Dardanelles ?

— La solution de cette question tardera encore. Dans tous les cas, je vous répète que rien ne nous fera abandonner notre neutralité. Si cependant on nous obligeait à défendre nos intérêts, c'est malgré notre désir que nous aurons recours aux armes.

Ces déclarations de M. Radoslavof ne datent pas d'hier et il est utile de remarquer qu'au moment où le Président du conseil bulgare exposait ses vues au correspondant du *Corriere della Sera* l'intervention de l'Italie n'était pas une certitude et le corps expéditionnaire n'avait pas encore débarqué à Gallipoli. Or, ce dernier événement est de ceux qui pourraient faire sortir la Bulgarie de la neutralité. « Si on nous obligeait à défendre nos intérêts, c'est malgré notre désir que nous aurons recours aux armes, » concluait M. Radoslavof. Ce disant, le Président du conseil bulgare n'avait pas en vue la possibilité d'une agression de la part de ses voisins. La Bulgarie, tout comme l'Allemagne, ne fut pas menacée d'une attaque. Ni la Roumanie, ni la Grèce, ni enfin la Turquie n'eurent de semblables velléités. Au contraire, c'est la Bulgarie qui menaça d'attaquer tantôt l'une, tantôt l'autre. « Si on nous obligeait à défendre nos intérêts... » veut dire tout simplement « s'il y a intérêt à nous départir de la neutralité ». C'est la seule interprétation qu'on puisse donner aux paroles de M. Radoslavof. Autrement la phrase risquerait de ne contenir aucun sens. M. Radoslavof estimait que les opérations contre les Dardanelles n'avaient pas de chances d'aboutir promptement, ce qui lui faisait dire probablement que « l'impatience est une mauvaise conseillère ». Mais si le démembrement de la Turquie devient une éventualité imminente, il est hors conteste que

la Bulgarie « se sentira obligée à défendre ses intérêts » en reportant ses frontières jusqu'à la ligne Enos-Midia. L'action des alliés aux Dardanelles exerce une influence directe sur la Bulgarie. Est-ce à dire que la question de l'intervention italienne laisse la Bulgarie indifférente ? Evidemment non, puisque l'entrée en action de l'Italie entraînera, selon toute probabilité, la Roumanie, et que celle-ci, pour avoir les mains complètement libres, paraît disposée à retrocéder à la Bulgarie une grande partie de la Dobroutza. Et puis l'intervention italienne est un avertissement sinistre pour les deux empires du centre et, par conséquent, pour la Turquie. Même si, contre toutes prévisions, les opérations contre les Dardanelles ne progressent pas avec la rapité voulue, l'entrée en action de l'Italie fera pencher encore plus la balance qui penchait déjà en faveur des alliés. Dans ces conditions, tôt ou tard le dépècement de la Turquie deviendrait inévitable, et il va sans dire que la Bulgarie voudra participer au festin. Cet enchaînement de pensées explique assez pourquoi le gouvernement de Sofia a fait des ouvertures à Bucarest en vue d'un rapprochement. Le *Times* s'est avancé jusqu'à annoncer la conclusion prochaine d'un accord romano-bulgare visant une action combinée des deux pays.

Quant à la Grèce, après avoir soumis aux Puissances de l'Entente des propositions précises, elle est arrivée à un point de vue que le correspondant du *Temps* à Athènes présentait dans ces termes : « Nous ne demandons aucune autre assurance aux gouvernements alliés si ce n'est celle de ne pas être obligés à des concessions territoriales. Que cette assurance nous soit donnée, et nous agissons. Pour le reste nous nous rapportons aux puissances ». L'intervention italienne, quoi qu'en disent certains journaux d'Athènes, ne peut qu'influencer la Grèce. Celle-ci craint en effet que l'Italie n'arrive par son action à s'attribuer une trop belle part de l'Asie-Mineure au détriment de la Grèce inactive. Et c'est pourquoi le gouvernement de M. Gounaris a réduit au strict minimum les demandes qu'il avait adressées aux Puissances alliées. Cette garantie de l'intégrité territoriale est jugée nécessaire par la majorité de la nation. Venizelistes et gounaristes sont actuellement d'accord sur ce point. Et les mémoires de M. Venizelos à la Couronne faudrait-il alors les négliger ? Et n'y était-il pas question des concessions territoriales à la Bulgarie ? Certainement, mais ces mémoires furent rédigés en janvier, au moment où la Serbie était menacée d'une nouvelle invasion et que M. Venizelos essayait de faire marcher coûte que coûte la Bulgarie contre la Turquie.

A la suite de la conclusion de l'emprunt bulgare à Berlin, M. Venizelos renonça à ce projet de collaboration et ainsi qu'il déclara à la presse d'Athènes en aucun moment aucune négociation ne fut

engagée avec le gouvernement de Sofia au sujet des concessions territoriales. L'idée d'une intervention semblait donc abandonnée et la Grèce, paralysée par l'attitude équivoque de la Bulgarie, restait confinée dans sa neutralité bienveillante pour les Puissances de l'Entente. Cet état de résignation dura jusqu'au moment de l'attaque contre les Dardanelles. En présence de ce fait nouveau M. Venizelos jugea que l'heure des grandes décisions avait sonné. Il ne s'agissait plus d'une collaboration préalablement concertée avec la Bulgarie. La Grèce sortirait seule de la neutralité, puisque l'arrivée des Alliés aux Dardanelles constituait, aux yeux de M. Venizelos, une garantie suffisante pour la sécurité de son peuple. Les autres Etats de la Péninsule n'auraient qu'à suivre le mouvement. La question des concessions ne se posa donc plus et ne fut même pas effleurée aux Conseils de la Couronne. La Grèce se lancerait dans une nouvelle guerre sans subir « l'opération douloureuse ».

La discussion entre gounaristes et venizelistes sur la cession de Cavalla, Drama et Sarichaben fut d'un intérêt exclusivement théorique. M. Gounaris n'aurait pas consenti des concessions territoriales même au mois de janvier. Mais au mois de mars, par le fait de la présence des alliés en Orient, M. Venizelos ne croyait plus à la nécessité du sacrifice. Il avait la conviction que la Bulgarie, de crainte de perdre à jamais la Thrace du Nord, s'empresserait d'étendre ses frontières jusqu'à la ligne Enos-Midia. Le péril bulgare serait conjuré aux dépens de la Turquie.

Si la publication intégrale des mémoires à la Couronne a offert aux Français de nouvelles raisons d'admirer la perspicacité et l'ampleur de vues du grand ministre grec, je crois que la reproduction de ces documents ainsi détachés du long exposé que l'ancien Président du conseil fit à la *Patris* a contribué à dénaturer la pensée actuelle de M. Venizelos. Une mise au point de principaux faits qui déterminèrent l'évolution de sa politique n'est peut-être pas superflue en ce moment. A la veille des élections qui, selon toute probabilité, donneront une forte majorité au parti venizeliste, il est nécessaire que l'opinion publique soit à même d'interpréter les résultats avec justesse. Le retour au pouvoir du parti libéral ne signifierait point que le peuple grec souscrit à une politique de concessions. Ce retour indiquerait qu'aux yeux des Hellènes sauver l'hellénisme de l'Asie-Mineure n'est pas une entreprise « coloniale », mais un devoir national.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Espagne.

La guerre actuelle est venue remettre à l'ordre du jour en Espagne l'éternelle question de l'Ibérisme. La *Tribuna* a entrepris, sur

ce terrain rebattu, une campagne dont les dessous germaniques ne sont que trop apparents. L'Académie des Sciences morales et politiques de Madrid, d'autre part, signalait tout récemment à l'attention du public un livre de M. Juan del Nido sur *l'Union Ibérique*, étudiée dans ses antécédents historiques et ses données actuelles. C'est là un de ces sujets de discussion qui, avant Joaquim Costa comme après lui, ont agité de temps à autre, et bien superficiellement d'ailleurs, l'opinion espagnole ; un de ces nombreux problèmes qui restent, pour le moment du moins, parfaitement insolubles. Dans la pratique, personne ne veut de cette union. La Catalogne, quoique ressortissant en fait de l'Etat espagnol, prétend à tort ou à raison se libérer de sa tutelle, et ses aspirations légitimes ou non vers l'indépendance s'affirment de jour en jour plus exigeantes et plus tenaces. Le Portugal, parvenu à s'affranchir de la Couronne de Castille quelques années à peine après la reconquête, au XIIe siècle, lui est de nouveau rattaché, au XVIe, sous la maison d'Autriche. Mais l'expérience fut de courte durée et assez malheureuse pour ôter aux Portugais toute envie de la recommencer. La presse germanophile, qui a entrepris cette campagne, sans trop se bercer, j'imagine, de l'espoir qu'elle puisse aboutir, se rend bien compte en effet qu'une telle union, aujourd'hui encore, ne saurait se réaliser spontanément et ne peut qu'être imposée par la force. Et c'est aussi pourquoi la presse libérale regarde fort justement l'Ibérisme ainsi entendu comme une pure chimère.

Mais il est une autre façon, plus raisonnable à coup sûr, de concevoir l'Ibérisme. Deux nobles esprits qui n'avaient pas attendu cette guerre pour s'affirmer ibéristes avaient compris sans peine qu'il serait vain de songer à l'union politique ou économique des peuples qui cohabitent la péninsule, avant d'avoir travaillé à leur rapprochement intellectuel et moral. Je veux parler du regretté poète catalan, Juan Maragall, et de son grand ami Unamuno. Il y a quelques années déjà, ce dernier m'exposait comment ils avaient projeté, tous deux, la fondation d'une revue intitulée *Iberia*, qui devait servir à créer des liens de plus en plus forts entre les divers peuples ibériques, ethniquement et linguistiquement distincts, divisés aussi par des fatalités historiques et des rancœurs bien lentes à s'effacer, mais dont la parenté et la communauté d'intérêts n'étaient pourtant point niables. La mort de Maragall amena l'abandon du projet. A ce point de vue, comme à tant d'autres, la perte était irréparable. Ce grand lyrique, en qui s'incarnait si bien la sensibilité catalane, la dépassait aussi et lui avait trouvé d'infinis prolongements. S'il nourrissait un culte passionné pour la douce France, si, traducteur de Novalis ou lecteur assidu d'Emerson, il communiait pleinement avec l'âme nordique, c'était naturellement en Espagne même, l'Espagne

catholique et mystique du centre et du nord, mais aussi l'Espagne occidentale et celtique, le Portugal, que le poète trouvait à satisfaire le mieux ses affinités idéalistes. Il avait pris conscience de l'intégrité de la patrie ibérique, et s'en serait fait, s'il eût vécu, l'un des plus éloquents apôtres.

Maragall n'est plus, mais Unamuno reste, obstinément fidèle au même rêve. Aussi a-t-il encouragé de tout cœur la jeune revue qui vient de se fonder à Barcelone, et précisément sous le titre d'*Iberia*, à l'effet d'exalter ensemble « ces trois personnalités spirituelles qui ont, dans le catalan, le castillan et le portugais, leur expression », et aussi de honnir « la race de faucons qui s'est ruée à la chasse des peuples ». C'est ce double thème, inscrit en tête du premier numéro d'*Iberia*, qu'Unamuno développe avec sa belle fougue coutumière, dans la préface où il nous recommande l'effort de cette revue si ardemment amie de la France. En attendant de pouvoir montrer bientôt les diverses raisons qui ont fait du maître l'enthousiaste défenseur de notre cause, je le laisserai, pour aujourd'hui, nous en dire lui-même quelques-unes, et, puisque l'Ibérisme redevient à la mode, nous expliquer de quelle sorte il l'entend :

... J'ai toujours souhaité que nous apprenions à nous connaître, ne fût-ce que pour sentir notre désaccord. Car c'est en voyant mieux ce par quoi nous différons que nous arriverons aussi à mieux saisir notre commun esprit ibérique, ce qui nous unit en nous différenciant également des autres peuples, nos frères en humanité. Oui, connaissons-nous, ne fût-ce que pour sentir notre désaccord. Sans ces dissentiments intimes et comme domestiques, la vie ne mériterait pas d'être vécue. Et nous devons défendre ce qui nous différencie, non moins que ce qui nous unit. Jour néfaste que celui où l'Allemagne qui, selon le chimiste Ostwald, a atteint à une civilisation plus haute que les autres peuples, parviendrait à leur imposer par la guerre cette civilisation ! Car ce que veut l'Allemagne, toujours selon Ostwald, c'est organiser l'Europe, vu qu'elle n'a pas été organisée jusqu'ici. Et vous savez ce que signifierait cette organisation : une dictature qui assignerait à chaque peuple le rôle qui, d'après elle, la dictatrice, lui correspond ; la mort du libre arbitre national. De bons animaux domestiques, propres et bien tenus, et qui donneraient leur meilleur rendement aux mains de l'impresario impérial ! C'est à dessein que ledit Ostwald commence son *Energétique* par l'étude de la ruche. Nous serions les abeilles de la Germanie.

Iberia. Voici que, par l'exorcisme de la guerre, notre vieux projet, à Maragall et à moi, ressuscite. C'est que cette guerre, entre autres heureux effets, aura celui de réveiller les sentiments nationaux endormis, et d'imposer aux peuples leur examen de conscience. L'Allemagne, en déchirant le « chiffon de papier » par lequel, avec d'autres puissances, elle avait consacré l'indépendance et la neutralité de la Belgique, a libéré celle-ci dudit chiffon de papier, lui a donné la future indépendance non plus neutralisée ni médiatisée, l'a convertie en une véritable puissance grande ou petite, qu'importe ?

Ibéria. Un organe où nous puissions prendre contact dans nos langues respectives. Et notez que je ne renonce point à mes rêves quant à l'avenir de ces langues et à leur fusion, un jour. Mais jamais par la force ! Jamais je n'applaudirais à des méthodes comme celle qu'employa l'Allemagne pour la germanisation linguistique en Alsace-Lorraine et en Pologne. L'unité est chose bonne et sainte, mais n'est plus unité, dès qu'elle s'obtient par la violence.

Ibéria. Voici que ressuscite l'idée d'un organe écrit dans les trois langues littéraires de la péninsule... pour conjurer le péril de la propagande germanique, en notre Espagne maintenant adulée par ces Germains qui l'ont toujours tant méprisée.

Et c'est exprès que je dis propagande germanique, et non germanophile. Sans doute y a-t-il ici des Espagnols germanophiles, et d'une germanophilie désintéressée et noble, tout comme il y a des francophiles et des anglophiles ; mais tandis que la campagne en faveur des alliés est menée en général, par nous-mêmes, Espagnols qui n'en avons pas été priés et qui ne cherchons que le triomphe de Dieu et de sa Justice, l'autre campagne est, en général, et sauf de rares exceptions, dirigée par des Allemands... Et c'est que, de même que l'armée turque a dû être organisée par des officiers allemands, de même notre armée de plume turco-espagnole doit être organisée, dirigée et soutenue par des cadres littéraires germaniques.

Ce que gâchent de papier ces gens qui ont traité de bout de papier l'acte qui consacrait solennellement l'indépendance de la Belgique ! Et la foi qu'ils semblent avoir en la crédulité de notre peuple ! Beau prélude à leur organisation !...

Ibéria. Que cette revue, née du tragique incendie de la guerre, lui survive, et serve aux divers peuples ibériques à se mieux connaître... Et que personne ne vienne, du dehors, chercher à nous organiser. Haro sur ce commis-voyageur armé, soldat, courtier et professeur tout d'une pièce, qui prétend nous marquer notre rôle dans le monde par lui organisé. Qu'il nous laisse tous tels que nous sommes ! Nos vices mêmes nous sont plus chers que ses vertus. Qu'il les garde !

La presse française, à Paris et en province, dans le Midi surtout, et plus spécialement dans notre Roussillon catalan, a dénoncé, comme nous le faisions ici le mois dernier, les menées hypocrites de certains personnages de la Catalogne espagnole. Ces obscurs germanophiles, je le répète, sont fort rares, se montrent de plus en plus tièdes, et ne représentent d'ailleurs en rien l'esprit catalan ; il est bien avéré que leur campagne n'a jamais obéi à des mobiles idéologiques ou sentimentaux, mais à des influences moins avouables et d'un tout autre ordre. L'élite catalane, dès l'origine, avait unanimement pris parti pour la France. Seulement, elle était dispersée : les opinions politiques ou religieuses, et jusqu'aux tendances esthétiques, la divisaient en plusieurs groupes assez éloignés les uns des autres, sinon franchement hostiles. Ce sera un des heureux effets de cette guerre si féconde en miracles, que de les avoir rapprochés.

Sacrifiant avec une belle générosité leurs convictions personnelles

ou leurs préférences d'écoles à un devoir plus impérieux et plus haut, les écrivains et les artistes de Catalogne ne tardèrent pas, en effet, à s'unir, pour empêcher que le bon renom de leur patrie ne fût compromis par les quelques parias de lettres qui, vendus à l'or allemand, avaient pourtant l'audace de se poser en représentants de la pensée catalane et insultaient en son nom la France et la Belgique. Le *Manifeste des Catalans* d'avril dernier, dont j'ai parlé déjà, fut le premier témoignage de cette union. La fondation d'*Iberia*, que j'annonçais tout à l'heure, en fut le second. Et voici que l'unanime adhésion de la Catalogne pensante à la cause des Alliés vient de s'affirmer à nouveau, d'éclatante façon, à l'occasion des Jeux Floraux de Barcelone, célébrés ce mois-ci, avec la solennité habituelle, au Palais de la Musique Catalane.

On sait l'histoire glorieuse des Jeux Floraux : instaurés il y a près de soixante ans, c'est d'eux que date, avec la renaissance d'une langue et d'une littérature qui semblaient mortes à jamais, le réveil d'une nationalité. C'est grâce à eux, en grande part, que fut possible l'éclosion des deux génies poétiques de la Catalogne : Verdaguer et Juan Maragall. C'est au cours de ces fêtes aussi que s'affirma maintes fois, par la voix de Mistral, la fraternité des Catalans et des Provençaux. Or, cette année, les Jeux ont servi de cadre à une admirable manifestation de sympathie à l'égard de la Belgique et de la France ; ils ont ainsi achevé la preuve que, sur ce terrain, l'union s'était spontanément faite entre tous les intellectuels catalans, si divisés naguère. M. Pin y Soler, dans son discours présidentiel, a exalté les gloires, les souffrances, les espoirs invincibles de la France et de la Belgique, et flétri les brutaux appétits, la « monstrueuse » sauvagerie de l'Allemagne déchaînée. Les « Fleurs de sang » qui ont valu à l'éminent artiste et poète Apeles Mestres l'honneur de l'*Eglantine* stigmatisent l'œuvre du Kaiser. Le Prix Fastenrath est adjugé au dernier livre de notre ami Santiago Rusiñol, *le Catalan de la Manche*, belle réédition catalane du vieux Don Quichotte castillan. Dès qu'il eut appris cette aubaine pour lui bien inattendue, l'illustre peintre a fait connaître au Président des Jeux Floraux qu'il cédait le montant du prix « aux victimes belges de la guerre ». Pour apprécier toute la saveur de cette aventure, il faut savoir, d'abord, que Rusiñol est loin d'être un candidat habituel des Jeux Floraux. Enfant terrible du catalanisme, ironiste bonhomme dont l'humour s'attaque si gentiment à toutes choses, il n'est pas jusqu'à cette institution vénérable qu'il n'ait autrefois spirituellement prise à parti dans la délicieuse comédie qui a nom *les Jeux Floraux de Camprosa*. Les Jeux Floraux de Barcelone ont voulu, si je puis dire, se montrer bons princes et prouver qu'ils n'avaient pas moins d'esprit que leur aimable détracteur de naguère, en accordant au peu aca-

démique écrivain, et sans qu'il ait sollicité, bien sûr, un tel honneur, le Prix qui, depuis sa fondation récente, a consacré les plus grands noms de la littérature catalane : Maragall, Victor Català, Angel Guimerà. Il faut savoir, d'autre part, que feu Fastenrath, citoyen de Cologne, est le fondateur de ce Prix qui vient ainsi couronner aujourd'hui officiellement, avec toute l'œuvre littéraire du grand humoriste, la fougueuse campagne que ce loyal ami de la France a menée, depuis le début de la guerre, dans *l'Esquella de la Torratxa* contre ce qu'il appelle lui aussi, d'un nom désormais classique, « la Kultur allemande ». Il faut savoir, enfin, qu'il y a deux ans les mêmes Jeux Floraux, alors présidés par un obscur pion allemand, refusèrent d'attribuer le même prix Fastenrath à l'auteur d'un petit roman, malheureux candidat que le professeur en question voulait punir d'une petite campagne de presse anti-allemande, non moins que de ses innombrables pastiches de la littérature française. Or ce candidat déconfit des Jeux Floraux de l'an de grâce 1913, ce courageux germanophobe d'avant la guerre, n'est autre que le jeune journaliste qui se révélait soudain, en août 1914, sournoisement francophobe. Croyait-il établir par là ses titres à de prochains prix Fastenrath ! L'amusante aventure dont Santiago Rusiñol vient d'être le héros lui aura sans doute appris que, pour arriver à ses fins, il ne suffit point d'être plat, et qu'à défaut d'honnêteté il faut avoir au moins le sens de l'opportunité.

MARCEL ROBIN.

§

Italie.

J'ai signalé le mois dernier les belles impressions de guerre que Luigi Barzini publie dans le *Corriere della Sera*. La série d'articles qu'il a consacrés à la Belgique dans les numéros d'avril-mai, après l'avoir visitée dans le courant du mois de mars, constitue l'aperçu le plus synthétique et le plus vivant de la situation de ce pays, écrasé mais non vaincu, qui ait été donné jusqu'ici. Avec une netteté de vision et une force de pénétration psychologique admirables, Barzini est entré dans l'âme même de la nation et il a décrit avec une exactitude irréprochable et une extraordinaire efficacité son martyre et l'invincible résistance morale qu'elle oppose à l'oppresseur. Moi qui ai passé en Belgique les premiers mois de la guerre et qui connais le peuple belge, je puis certifier que tout ce qu'il dit de l'état d'âme de la population est rigoureusement exact et que c'est avec un sens impeccable de la mesure qu'il a mis chaque chose au point. Aucun enjolivement, rien de la littérature à la Barrès, qui fait passer avec virtuosité autour des sujets des arabesques fantastiques. Ici tout est vrai, saisi sur le vif, sérieusement étudié, tout est organique

et l'effet de beauté surgit du sujet même et résulte de sa juste ordonnance.

Après avoir exposé avec une clarté toute scientifique le terrible problème économique que la Belgique doit résoudre journellement : subvenir aux besoins du tiers de la nation, et cela sans ressources, sous l'œil malveillant de l'ennemi, en engagant de plus en plus ce qu'il lui reste de capitaux à l'étranger, Barzini évoque d'une façon poignante la vision de Bruxelles vivant malgré tout dans une foi inébranlable et renfermant sous un silence dédaigneux une indissoluble confiance en l'avenir.

Aucun regard ne s'arrête sur les Allemands. Sans s'être donné le mot, par instinct, la foule ne veut pas les voir. Elle ne démontre pour eux ni antipathie, ni mépris, rien. C'est comme s'ils n'existaient pas. Ils peuvent se montrer sévères ou conciliants, insolents ou débonnaires, nul n'y prend garde. Une indifférence féroce les entoure. La vie du pays les exclut. Après avoir défoncé des forteresses et pris des villes, ils sont arrivés sur le seuil de l'inconquérable. Au centre même du pays vaincu, ils ne sont que des exilés. Pis que cela, ils sont des inexistants. Leur force s'impose, on obéit à leurs commandements, mais on ignore leurs personnes. Quel que soit le cercle dont ils s'approchent, ils rencontrent une impassibilité glaciale, inaltérable.

Les Allemands détestent Bruxelles. Ils la trouvent docile et la sentent irréductible. Ils l'ont désarmée, jusqu'aux couteaux de chasse y compris ; ils lui ont enlevé tous les moyens rapides de communication sans lesquels il est impossible d'établir l'accord indispensable à une action populaire ; ils tiennent sous leur contrôle direct, individu par individu, tous les hommes capables de porter les armes. Et cependant ils la craignent... Un mystère les trouble. Ils comprendraient une soumission pleine de dépit, le frémissement d'une révolte impuissante ; ils comprendraient les manifestations de la peur ou de la haine ; mais ils ne peuvent se rendre compte de cette sérénité qui n'est pas de la résignation, de cette indifférence implacable, inattaquable qui n'est pas de l'assujettissement.

Et dans une autre étude, consacrée à l'analyse du manuel désormais fameux, *Kriegsbrauch im Landkriege*, que l'autorité militaire fait vendre en Belgique pour instruire les nouveaux sujets de l'Allemagne, Barzini cherche à déterminer les raisons psychologiques profondes de cette incapacité absolue de comprendre l'attitude d'un peuple habitué à la liberté, qu'on observe chez l'envahisseur. Il montre l'extraordinaire inconscience des Allemands, qui font le mal sans le savoir, sont véritablement surpris qu'on leur reproche les horreurs qu'ils commettent et poussent l'ingénuité jusqu'à tendre la main aux survivants des populations qu'ils viennent de massacrer.

Le peuple allemand en général jouit du privilège enviable d'être incapable de sortir de sa personnalité. C'est-à-dire qu'il ne peut considérer les choses que de son point de vue. Il ne sait se rendre compte de la manière

de sentir et de penser des autres peuples. Etant incapable de pénétrer ce qui se passe dans l'âme d'autrui il ne connaît pas sa propre âme et refuse aux autres les vertus dont il se sent possesseur. De là lui vient le sens de sa supériorité. Il est sentimental et brutal : sentimental pour lui-même, brutal pour les autres.

A côté des impressions vécues de Barzini, le *Corriere della Sera* publie d'intéressantes « Chroniques économiques de la guerre » écrites par Luigi Einaudi. Avec une compétence parfaite et dans un langage clair, le savant professeur de l'université de Turin expose les plus importants d'entre les problèmes d'approvisionnement, de crédit, de taxation des denrées alimentaires, de concurrence, etc. Il est impossible de comprendre une guerre comme celle-ci si l'on ne tient compte des facteurs économiques qui ont joué un rôle énorme dans les origines du conflit et qui n'ont pas une importance moins considérable dans la lutte même. Qui ne lit que des récits du front ne connaît que des épisodes du conflit. Nos journaux, qui disent tout, donnent une idée bien fausse et bien incomplète de la guerre au public français, qui a heureusement d'autres sources d'information que les imprimés et dont le bon sens supplée souvent à l'insuffisance du savoir.

Einaudi ne dissimule point son admiration pour l'Angleterre, qui manifeste sa force morale notamment en laissant à l'opinion publique pleine liberté de s'exprimer même en opposition complète avec les actes gouvernementaux. Récemment il signalait les effets de cette critique intelligente exercée par des hommes compétents, à propos d'une question dont la portée sociale dépasse de beaucoup les apparences purement techniques.

Il s'agit de l'augmentation énorme du prix de l'indigo produite par la rupture des relations avec l'Allemagne, qui était à peu près le seul pays fabriquant ce colorant par synthèse chimique, et des efforts faits par le gouvernement anglais pour créer une industrie nationale des couleurs artificielles. Pour assurer la vie de la société à fonder, il fallait que les industriels acquéreurs de ces produits s'engagent à acheter pendant au moins cinq ans tous les colorants dont ils auraient besoin à cette société. En hommes pratiques, la plupart des industriels anglais s'y refusèrent. Ils avaient beaucoup de raisons de croire que la société ne pourrait fournir des produits de valeur égale à des prix aussi bas que les Allemands et ils ne voulaient pas s'exposer à se trouver, la paix conclue, dans des conditions plus désavantageuses que leurs concurrents étrangers. Comme le fait remarquer avec raison Einaudi :

Peu à peu se propage l'idée qu'il est presque impossible pour un belli-

gérant de tirer un avantage économique du malheur des autres. L'unique moyen efficace pour vaincre les autres pays dans la lutte économique paraît être la diffusion de l'instruction technique. Quand on aura formé en Angleterre les physiciens et les chimistes qui font la réputation de l'Allemagne moderne il sera très facile de trouver non seulement deux, mais même dix millions de livres sterling pour établir des fabriques de couleur, et cela sans prêt gouvernemental et sans garantie de consommation.

Les faits concourent journellement à détruire la « grande illusion » de l'utilité de la guerre. On conquiert les marchés en apportant des produits meilleurs ou moins chers que ceux de ses concurrents, et non point en essayant de les assommer.

A lire le *Corriere della Sera*, on aurait pu s'imaginer que l'esprit pratique domine en Italie et qu'il est servi par une critique intelligente au regard clair pour laquelle les motifs d'ordre sentimental ne pèsent guère dès qu'il s'agit de délibérer de questions d'intérêt public. Et en réalité l'on aurait eu une idée fort inexacte du spectacle extraordinaire que présenta l'Italie à la veille d'entrer en lice.

Aucun Italien ne doutait hier de l'imminence de l'intervention et l'on pouvait sûrement prédire la rupture définitive de la Triple Alliance. Aussi vais-je essayer de donner l'impression de ce moment fugitif et singulier, de ce moment de paroxysme qui précéda l'orage.

Imaginez un peuple méridional qui assiste depuis neuf mois à la guerre avec la sensation de plus en plus prenante qu'il ne pourra rester étranger au conflit. Pour rendre cet extraordinaire crescendo de sentiments, cet échauffement graduel de l'atmosphère sociale, il faudrait emprunter le procédé des « mots en liberté » cher aux futuristes.

Au début, le brusque éclat de la conflagration détermina un certain flottement dans la mobilisation des idées. On était pris à l'improviste. Que dire? que penser ? Instincts et traditions, impulsions et sentiments, intérêts et principes entrèrent en conflit. Il y eut de ci de là de fausses manœuvres. On vit un journal prendre le parti de l'Autriche et revirer 24 heures après en s'apercevant qu'il s'était mépris sur les opinions de ses directeurs de conscience. Dans le désordre général l'accord se fit sur une formule dilatoire : la neutralité conditionnelle. On se donnait ainsi le temps de réfléchir.

Réfléchir ! Est-il possible de réfléchir quand un pareil cataclysme se déchaîne et que chaque jour apporte de nouveaux sujets d'agitation ? De grands courants d'opinion ne tardèrent pas à se dessiner en Italie. Le renouvellement de la Triple Alliance, effectué récemment d'une manière subreptice, n'avait pas été accueilli favorablement dans le pays. Le rapprochement franco-italien qui, était dans

les vœux de la majorité, eût été déjà un fait accompli si certains froissements ne s'étaient produits au temps de la guerre libyque. Les éléments délibérément francophiles étaient nombreux et influents : on ne pouvait douter de l'attitude que prendraient des journaux comme le *Secolo*, des hommes comme Prezzolini, le fondateur de la *Voce*, ou Labriola qui, dans ses études sur l'histoire de l'Italie contemporaine, a dévoilé l'erreur de l'alliance germanique. Mais le parti de l'intervention contre l'Autriche aux côtés des alliés fut renforcé considérablement par l'appoint d'éléments modérés comme ceux dont le *Corriere della Sera* est l'interprète.

D'autre part les événements se précipitaient : c'était l'invasion de la grande marée allemande arrêtée un moment par la résistance héroïque des Belges et se ruant sur la France avec un redoublement de fureur ; c'étaient les cruautés sans nom exercées sur les civils par l'armée du Kaiser obéissant aux ordres de ses supérieurs, cruautés impitoyables et systématiques dont le récit laissait incrédule une partie du public. Haines héréditaires contre l'Autriche, antipathie naturelle pour les Allemands rogues et autoritaires, sympathie de race et de tempérament pour les Français, tradition latine, rêves unitaires, désirs d'expansion, ambitions impérialistes, toutes ces impulsions élémentaires agirent simultanément dans le même sens.

Quelques érudits, qui ne juraient que par la science allemande, quelques économistes pour qui la prospérité matérielle de l'Allemagne constitue le summum de la civilisation, quelques admirateurs invétérés de la social-démocratie, quelques sénateurs momifiés et les catholiques, amis de l'Autriche et soutiens inébranlables du principe d'autorité symbolisé par les empires centraux, restaient seuls à l'écart du courant de sympathie qui portait l'Italie vers la Belgique, la France et l'Angleterre.

Les têtes s'échauffaient, les passions grondaient. La contagion guerrière gagnait tous les partis, même les plus avancés, même les plus pacifistes.

On vit les gens qui s'étaient rebellés le plus énergiquement contre la guerre de Tripolitaine, comme le syndicaliste De Ambris, devenir d'ardents interventionnistes. La dernière conversion et la plus bruyante fut celle de Mussolini. Jusqu'au mois d'octobre le directeur de l'*Avanti !* avait poursuivi imperturbablement la campagne socialiste qu'il menait avec vigueur depuis la conquête de la Libye et avait écrit de retentissants articles contre la guerre et la « delirium tremens nationaliste ». Par la vue de quel météore ce nouveau saint Paul fut-il converti en ce trouble automne ? Mystère. Le fait est qu'en un mois la volte-face était accomplie. L'ex-directeur de l'*Avanti !* devenu le fondateur du *Papolo d'Italia*, brûlait ce qu'il avait adoré et adorait ce qu'il avait brûlé, et ne restait égal à lui-

même que par la véhémence de ses discours. Pour lui la propagande anti-guerrière était devenue « la propagande de la lâcheté ».

Désormais Mussolini se trouvait à l'avant-garde du parti « anti-neutraliste » en compagnie de ses anciens adversaires nationalistes de l'*Idea nazionale*. Cette avant-garde est elle-même précédée d'un piquet de futuristes, célébrant le triomphe de leur philosophie guerrière et la défaite des « passéistes ». « La guerre actuelle est le plus beau poème futuriste qui ait apparu jusqu'ici », s'écrie Marinetti, et le dernier numéro de *la Balza*, le nouveau périodique futuriste qui nous vient de Sicile, nous annonce que Russolo complète son orchestre d'*intonarumori*, qui ne comprendra pas moins de 70 de ces instruments générateurs de bruit. L'Italie peut se mettre en campagne!

Le gros de l'armée interventionniste est formé de socialistes réformistes, de républicains, de démocrates, de radicaux, de modérés, de gens de toutes nuances et de toutes classes formant un ensemble non moins bigarré que le camp neutraliste, où l'on rencontre à la fois des catholiques, des socialistes militants et ces amants de la vie paisible que leurs adversaires traitent avec mépris de *panciafichisti* (1).

Dès que les deux partis furent bien délimités, la lutte commença à coups d'arguments, à coups d'invectives, à coups de gueule, à coups de poing. On se rencontra dans la rue, on s'insulta, on se cracha au visage, on se gifla éperdûment. Les grandes villes donnèrent l'exemple et jusqu'aux plus petits villages se propagèrent les échos de l'épique querelle. Le gouvernement dut interdire les manifestations qui se terminaient en pugilats.

Mais la tension nerveuse exaspérée par l'attente croissait dans le pays ; on finissait par vivre dans une atmosphère de suspicion mutuelle que l'espionnage perfectionné et la propagande systématique des Allemands avaient contribué à créer. On connaît les procès qui furent l'épilogue du voyage en Allemagne fait par certains journalistes italiens, assez imprudents pour avoir cédé aux sollicitations de gens, qui n'étaient que des instruments de l'Empire désireux d'influencer la presse de la péninsule. Les choses en étaient arrivées au point que chacun soupçonnait le voisin ; on voyait partout la trahison ; l'adversaire était un vendu. Etat pénible et angoissant où toute détente apporte un soulagement, même si c'est un événement terrible qui la détermine.

Une idée pourtant est commune à tous, une idée nationale : tous veulent le bien de la patrie. Tous pensent à l'avenir de l'Italie. Et tous ressentent au fond une certaine fierté, parce que l'Italie est puissante, que d'autres puissances sollicitent son aide et qu'elle déci-

(1) C'est-à-dire, gens qui veulent conserver leur panse pour les figues.

dera peut-être du sort du monde. *L'Italia farà da sè*, disait-on à l'époque du Risorgimento, et c'est le même sentiment plus développé, plus mûr qui s'exprime aujourd'hui. L'Italie s'est déterminée d'elle-même, par ses propres motifs, pour le mieux de ses intérêts ; elle ne s'est laissé influencer par personne, elle connaît le monde, elle est majeure. Elle prend l'attitude crâne de l'adolescent qui entre dans la vie et éprouve pour la première fois la plénitude de sa force. N'est-il point capable de conquérir l'Univers ? Cette attitude convient à une nation qui n'a que 45 ans, l'extrême jeunesse pour une nation. Et il est permis à la France, qui date du temps de Louis XI, d'avoir pour elle le sourire indulgent d'une aïeule.

JACQUES MESNIL.

§

Norvège.

Je comptais sur la Norvège. Je me disais : Voilà un pays neutre, auquel jamais sa neutralité officielle ne pourra être reprochée par aucun des belligérants. On y aura donc l'esprit d'autant plus libre pour porter un jugement impartial. C'est un pays de gens vigoureux et sains, un pays démocratique non par sa constitution seulement, et par les efforts qu'il lui a fallu faire pour la réaliser jusqu'à son fonctionnement actuel, mais aussi par l'égalité, plus réelle qu'ailleurs, dans les rapports entre tous. La liberté, autant que notre monde actuel la comporte, y est pratiquée en fait, comme elle est aimée par principe. En même temps, on y aime l'ordre, la justice, et même un esprit juridique un peu étroit ne laisse pas que d'y être assez répandu. Où pourrai-je trouver un contrôle plus sûr des accusations que je ne peux me défendre de porter, bien malgré moi, contre les armées allemandes? C'est là que je vais trouver les vrais neutres, en qui je pourrai avoir toute confiance parce qu'ils sont sans idées préconçues et sans passion, et parce qu'ils auront assez de hardiesse et de fierté pour ne pas se réfugier dans la neutralité d'opinion. Ceux-là oseront regarder et conclure. Ils oseront penser et dire ce qu'ils pensent, sans parti pris et sans faiblesse. Je sais bien qu'ils ont subi, comme tout le monde, comme nous-mêmes, l'ascendant de l'Allemagne habile à exalter le mérite de ses réels et merveilleux progrès. Ils l'ont subi plus que d'autres, peut-être à cause de la proximité, à cause de la communauté de race qui semblait flatteuse, et parce que professeurs et ingénieurs allaient de plus en plus se former en Allemagne. Mais ce peuple de marins au caractère indépendant est en relations actives avec le monde entier, et ne peut devenir moralement vassal. Tant mieux, si l'habitude des bons rapports l'a disposé à la bienveillance envers l'Allemagne. Il convient d'examiner avec bienveillance le cas de tout accusé. La sincérité norvégienne est

vigoureuse et s'exercera quand même, et le franc-parler des Norvégiens nous assure qu'ils formuleront leur jugement, dont la valeur sera d'autant plus décisive.

Hélas ! ce que j'ai lu dans les premiers temps de la guerre montrait que je m'étais lourdement trompé. La neutralité fut d'abord comprise comme une obligation de n'avoir pas, ou du moins de ne pas formuler d'opinion. Tout ce qui aurait constitué un blâme à l'adresse de l'un des deux camps était soigneusement tu, parce que cela aurait été violer la neutralité norvégienne. Exception était faite seulement pour le tsarisme, que l'on pouvait attaquer à loisir, tandis que l'on ne pouvait mal parler du kaiserisme. Deux sujets étaient particulièrement interdits : la question de la volonté agressive de l'Allemagne, et les atrocités commises par les armées austro-allemandes. Par contre, les journaux publiaient une touchante photographie, où l'on voit des soldats allemands partager leur repas avec de pauvres enfants belges. La neutralité ainsi comprise était certainement très sincère, et ressemblait singulièrement, parfois, à un véritable parti pris contre les alliés.

Cela n'a pas duré. Il y a eu la conférence de Fridtjof Nansen sur les droits et l'importance des petites nationalités, et la conférence de l'ancien président du conseil Konow. Hjalmar Christensen, en exprimant hautement son admiration pour la civilisation française, Johan Bojer, en reprochant aux Belges de ne pas s'être tenus prêts, comme les Serbes, Chr. Collin, par une série de beaux articles, ont renoncé à la neutralité d'opinion. M. Jens Thiis célèbre la gloire de l'art français. M. Frœis Frœisland fait sur l'attitude du peuple français pendant la guerre une série de conférences très élogieuses, et l'on y accourt. Les éditoriaux d'un journal comme *Aftenposten*, encore d'une indulgence excessive à l'égard de l'Allemagne en février, lorsque commençait la guerre de destruction sous-marine, ont aujourd'hui changé de ton. D'autres journaux, comme *Dagbladet*, se montrent pro-alliés au point d'exprimer en caractères gras les communiqués français. Konow affirmait, dans sa conférence, les sympathies du peuple norvégien pour la France et l'Angleterre. Les lettres que je reçois, les impressions des personnes qui ont récemment traversé la Norvège confirment pleinement ses paroles. Et ces sympathies commencent à se manifester ouvertement. Un travail s'est fait peu à peu dans les esprits, et la neutralité, bienveillante envers l'Allemagne à l'origine, tend à devenir aujourd'hui un jugement qui la blâme. Peut-être, après tout, je ne m'étais pas trop trompé. J'avais seulement mal évalué le temps nécessaire pour que des neutres, moins impatients que nous, pussent réformer leurs opinions inconsciemment préconçues.

N'exagérons rien, toutefois. Jugement est un mot trop précis. Ces

affirmations de sympathies norvégiennes sont le résultat d'impressions, non d'une étude positive des faits de la guerre. Elles indiquent un changement, sans doute, et l'on souhaite que l'Allemagne soit battue, mais on voudrait qu'elle ne le fût pas trop. On la blâme sans la condamner gravement. On continue à ne pas étudier les deux questions essentielles : l'origine de la guerre et les atrocités. Les Norvégiens sont des neutres sans parti pris, c'est évident. Mais la volonté leur manquent d'évoquer l'affaire devant eux et de juger sans faiblesse.

Les manifestations de sentiments favorables aux alliés avaient été bien rares encore lorsque je lus, dans *Aftenposten* du 24 janvier, le grand article de M. Bjarne Eide intitulé : « l'Acte d'accusation », qui tient la première page tout entière, et déborde sur la seconde.

Je connaissais déjà de lui bien des articles, « Reims » « Verdun », « Joffre », etc., récits vivants de ses expéditions sur le front, où les descriptions précises, les conversations alertes sont coupées de réflexions personnelles et de fines analyses. Je savais qu'il admirait cette sorte de résignation douloureuse que montre le peuple français, et qui n'exclut pas la fermeté. Il était donc un observateur sympathique, et même devenu chaleureusement sympathique.

Mais « l'acte d'accusation », c'est-à-dire le rapport officiel sur les atrocités allemandes, c'était là un sujet d'article bien nouveau dans la presse norvégienne. Comment allait-il prendre la chose? Le premier mouvement des neutres a été, généralement de croire à l'exagération, et aussi de penser que, un peu plus, un peu moins, la guerre est toujours ainsi. Du moins, je me trouvais enfin devant un neutre qui, à en juger par la longueur de l'article, devait exprimer sur ce sujet capital une opinion refléchie.

Et je lus : « Enfin, le voilà, cet acte d'accusation français contre l'armée allemande. Il a fallu l'attendre longtemps... » C'est avec une satisfaction visible que M. Bjarne Eide accueille ce document. Il constate que la commission qui l'a établi a été composée d'hommes âgés, de juristes sûrs, en sorte que « l'on doit penser qu'ils ont fini par devenir de vraies machines à constater des faits et à peser des preuves ». On savait, dit-il, que la masse énorme des résultats acquis avait été plusieurs fois filtrée, réduite, pour être examinée encore, « jusqu'à ce que le résidu ne fût plus qu'un pur métal, inattaquable même par l'acide de la plus mordante discussion ». Il indique et paraît apprécier les motifs qui ont fait hésiter le gouvernement français à publier le rapport : la crainte d'effrayer les populations des zones encore menacées, le désir de ne pas exciter la fureur de la nation et de l'armée, enfin une sorte de pudeur qui retenait de révéler semblables faits au monde entier. Mais il rappelle la campagne que fit M. Clemenceau pour que le rapport fût publié, et se range

à son avis : il fallait qu'il fût livré à la publicité. Sans doute « l'acte d'accusation est effroyable », mais il est « un acte d'Etat sous la garantie d'un gouvernement responsable », et les journaux des pays neutres n'auront pas, à le reproduire ou à le citer, les hésitations et les scrupules qui étaient naturels, lorsqu'il s'agissait de faits graves, garantis seulement par la signature d'un correspondant.

J'éprouvai, je l'avoue, une véritable déception.

Car je connaissais trop bien toutes ces preuves *a priori* de la sincérité, de l'objectivité du travail de la commission, de l'humanité et de la modération qui avaient fait hésiter le gouvernement, de l'intérêt qu'il y avait à étaler devant les neutres toutes ces horreurs. Je les avais lues dans nos journaux, entendues autour de moi, et je venais de les lire, fortement groupées, dans l'article du correspondant de l'un des journaux norvégiens les moins bienveillants pour les alliés. Ce correspondant n'était vraiment pas le neutre que je désirais. Il prenait parti. Je l'aurais voulu froid comme un juge, et il marquait lui-même le contraste entre l'ardeur de ses sentiments et la sécheresse toute juridique du rapport Payelle. J'avais affaire à un Français passionné.

L'explication vient ensuite. M. Bjarne Eide n'a pas simplement cru sur parole même les magistrats de l'enquête. Il se rend parfaitement compte que le document « dans sa sécheresse juridique est tout bouillonnant d'une si atroce fantaisie que l'on croirait lire un mauvais roman composé par un fou, assassin en grand, dans un asile d'aliénés ». Mais il a lui-même parcouru la plupart des régions où la commission a opéré. Ce qu'il avait vu et entendu au cours d'excursions trop rapides a repris pour lui vie et couleur à la lecture du rapport.

La première chose que je vois à la lueur rouge des flammes (et c'est, il faut l'espérer — il y a une sorte d'espoir à le penser — l'explication de tout cela), c'est les milliers, les centaines de milliers, sans doute enfin les millions de bouteilles vides que l'on trouve, entières ou brisées, partout où l'on va, dans les grandes salles des châteaux, dans toutes les pièces et les chambres des maisons bourgeoises, au long des rues et dans le fatras des ruines. Il y a là tout ce qui peut se boire, champagne, bourgogne, vin ordinaire et eau-de-vie les uns sur les autres. Et de cet amoncellement fantastique de bouteilles intactes et brisées coule un ruisseau d'une couleur indistincte. Il se mêle bientôt à un autre ruisseau, formé de suintements qui viennent de toutes parts, un vif, rouge ruisseau de sang. Sang de qui ? De coupables peut-être. Mais certes tout autant d'innocents. C'était sûrement au hasard. Ceux que l'on avait sous la main. Il y a des hommes aussi bien que des femmes, des vieillards comme des enfants, même des bébés, et jusqu'à des êtres qui n'étaient pas encore nés, parmi ceux de qui ce ruisseau prend sa source.

Et ce n'est pas seulement le résultat des histoires racontées dans

le rapport qu'a connu M. Bjarne Eide. Il lui est arrivé de connaître les histoires elles-mêmes, comme celle de cette femme enceinte qui fut fusillée en même temps qu'un homme, parce que « le colonel avait ordonné qu'un homme et une femme du village seraient fusillés ». Il les a retrouvées dans le rapport, et, dit-il, il en sait bien d'autres qui ne s'y trouvent pas, et pour lesquelles il pourrait nommer des témoins, comme, par exemple, le maire de Montmirail, qui a vu un grand-père fusillé, sa fille violée, et la fille de celle-ci, une enfant, fusillée.

On comprend que le correspondant norvégien ait pris parti. Il a encore une autre raison :

J'ai eu la chance de rencontrer la commission — ou une partie de la commission — quand elle était en campagne, et j'ai vu comment elle opérait. J'ai vu que la matière était infiniment plus riche que ne l'est ce document, et que ne le seront les autres, qui peut-être suivront. Avec un soin minutieux on a écarté tous les faits pour lesquels la preuve juridique, avec l'indication de lieu, la précision de l'exposé, les témoignages sous serment, n'était pas absolument parfaite, même lorsque les renseignements étaient le plus manifestement vrais.

Et plus que cela. La commission n'avait pour ainsi dire pas de goût pour tout ce qui, en bonne ou mauvaise conscience, pouvait paraître justifié par des considérations militaires. Par exemple, le meurtre d'un homme ou d'une femme ne la satisfaisait pas complètement. Un cadavre, en effet, peut, lorsqu'il était en vie, avoir enfreint quelque loi de la guerre, qu'il ne connaissait même pas. A ceci, toutefois, il y a des limites. Un enfant de trois ans, par exemple (voir le document), ne peut guère être considéré comme coupable. Mais ici encore il peut y avoir eu l'excuse d'un accident, d'une erreur. Les seuls faits, au fond, qui satisfaisaient entièrement la commission étaient les faits de viol.

Et de ceux-là, pourtant, M. Bjarne Eide déclare en connaître d'authentiques, et des plus révoltants, qui n'ont pas été retenus.

On comprend que M. Bjarne Eide peut tout de même être un neutre. Il n'est pas le neutre indifférent, qui se refuse à connaître ce qui ne le touche pas, afin de ne pas se trouver dans l'obligation morale de formuler un jugement. Il n'est pas davantage la page blanche, le neutre de sang-froid et sans préventions, mais actif, et prêt, après examen consciencieux, à prononcer un jugement, — même sévère, s'il y a lieu. Il est le neutre après enquête.

Il est bien permis, j'imagine, après l'enquête, de ressentir de l'indignation contre les crimes, et de l'exprimer. C'est avant l'enquête, seulement, que de tels sentiments ne doivent pas exister, et pendant l'enquête, lorsqu'ils viennent, à mesure que la conviction progressivement se forme, il convient d'abord de les refouler. Ensuite, il serait inhumain de n'être pas ému. Il est bien certain que, malgré la sécheresse volontaire de leur rapport officiel, et malgré que leur métier

les ait probablement blasés, les membres de la commission n'ont pu rester de simples mécanismes enregistreurs. M. Bjarne Eide, médecin et journaliste, n'avait pas les mêmes raisons qu'eux pour affecter d'être impassible. La neutralité d'opinion est un état fort avantageux lorqu'elle n'est que préalable. Elle deviendrait assez méprisable si l'on s'y obstinait au point de se refuser à savoir. M. Bjarne Eide a vu, et il a cessé d'être neutre.

Ou plutôt, non. Il le demeure jusque dans la manière dont se traduit l'intérêt passionné excité en lui par cette question des atrocités. Il désire avant tout en savoir plus long, compléter ses renseignements, et comparer. Il voudrait que des enquêtes similaires et aussi sérieuses fussent poursuivies par tous les pays belligérants, et tout particulièrement par l'Allemagne et par l'Autriche. Je suis persuadé qu'il y a dans ce souci, pour une part, une intense curiosité scientifique. J'imagine que la gravité, et l'étrange généralité des atrocités germaniques lui est apparue comme un phénomène nouveau, qu'il convient d'étudier scientifiquement, objectivement, afin d'arriver, si possible, à le comprendre. La froide science, d'ailleurs, pas plus que le sec esprit juridique, n'empêche de ressentir tout ce que, dans un tel problème, il y a d'angoissant, et l'on a vu que M. Bjarne Eide n'est pas un insensible. Mais c'est bien encore conformément aux tendances particulièrement naturelles à un neutre qu'il cherche à prévoir, dans la conclusion de son article, le bien humain que l'on pourrait espérer d'une étude approfondie et courageuse de ce problème :

Cette guerre est, à la fois par son énorme étendue, par les peuples qui la mènent, et par le moment de notre développement moral où elle se produit, la première qui atteint à peu près de la même manière le globe terrestre tout entier, qui pénètre profondément les idées de toute l'humanité, et en scrute les facultés morales, et qui, pour ainsi dire, impose un jugement.

Le sentiment d'unité qui germait sur cette petite terre, et dont les traités de paix, de neutralité, etc., sont les pousses sauvages prématurées et fragiles, il faut qu'il ne soit pas affaibli par cette guerre, mais fortifié.

Ce serait un grand pas en avant, pour augmenter la puissance du sentiment d'union, si l'humanité tout entière exigeait avec une force suffisante que tous les pays belligérants cédassent au sentiment qu'ils ont le devoir de rendre compte de tout ce qui a été fait pendant la guerre. Cela pourrait constituer un commencement, pour que la responsabilité de tout acte ne fût plus effacée par la victoire ou la défaite, mais qu'après même la victoire intervînt un jugement, par lequel chacun serait recherché pour ses actes personnels, quelle que fût sa situation, et se trouverait face à face avec une humanité totale, dont la réaction morale acquerrait une force nouvelle pour empêcher à l'avenir les sauvageries du passé, et peut-être, pour créer les éléments de l'ordre dans le chaos où les nations piétinent encore.

M. Bjarne Eide s'est parfaitement rendu compte que son article

devait heurter les sentiments instinctifs de ses compatriotes. L'approbation de la publicité donnée à un pareil document, surtout, ne pouvait que les choquer. Que voulait-on ? Exciter les troupes françaises à la haine et aux représailles ? Rendre impossible toute entente après la guerre ? Amener une condamnation généralisée de tout un peuple à propos d'actes individuels plus ou moins nombreux ? Ces protestations n'ont pas manqué de se produire dans *Aftenposten*. Comme il arrive si souvent, on s'indignait contre la révélation publique des crimes, alors que l'on n'avait pas songé à s'indigner contre les crimes eux-mêmes. Les atrocités allemandes n'ont produit sur bien des neutres d'autre effet que de les amener à blâmer le gouvernement français, qui avait pris l'initiative d'une telle publication. Cela est naturel, puisqu'elle les gênait. Elle était un reproche à leur neutralité systématique. Ils n'osaient avouer, bien entendu, qu'ils étaient sensibles à ce reproche, il c'est pourquoi ils le renvoyaient au gouvernement français, excitateur de haines, comme si un tel rapport, si sec, si technique, et si long, pouvait être une lecture pour les troupes combattantes, et comme si elles avaient besoin de le lire pour connaître leurs adversaires.

C'est surtout pour l'édification des neutres que le rapport était utile, et ils l'ont bien compris. J'ai cherché, quant à moi, à le répandre parmi eux, tandis qu'en France je n'ai jamais rien fait pour le propager. C'est, en effet, parmi les Français non-combattants, et qui n'ont rien vu, que l'on pouvait craindre une exaltation de haine. M. Bjarne Eide, dans un second article (31 janvier), a examiné quel avait été l'effet produit sur le public français par ce réquisitoire officiel. Il observe d'abord que la nation française n'était aucunement prête à recevoir un pareil coup, parce que la censure avait empêché la publication par les journaux des récits de violence et de pillage. Même, dit-il, le titre « Atrocités allemandes » avait été soigneusement biffé. Ici, je crois bien que le correspondant norvégien exagère. Le public était informé, ou du moins des bruits couraient, dont beaucoup étaient faux, et les uns y croyaient, et les autres, tout en se refusant à y croire, demandaient à savoir. On attendait le rapport.

Et alors, un beau jour d'hiver, comme la nation, pour ainsi dire, s'était habituée à la guerre comme à un état normal, si lourd qu'en soit le fardeau, et malgré les efforts qu'elle impose au peuple pour maintenir son équilibre moral, son sang-froid patient et sa volonté tranquille afin qu'elle puisse être menée jusqu'au bout, — soudain s'ouvrent les écluses du barrage, et tout le contenu d'horreur du réservoir se déverse dans les âmes, souille les pensées de sang innocent, soulève les cœurs par les cris désespérés des victimes, et met à tous les visages la rouge honte de l'infamie.

Il y eut alors une stupeur. Il se produisit comme un silence. Pendant un jour ou deux, la nation « lutta pour conserver son sang-

froid, et son visage pâlit sous l'effort, puis... puis, en somme, ce fut tout.

« La nation fit cette fois comme elle a toujours fait pendant cette guerre, et ce qui est le fond même de son admirable attitude. Elle accepta ».

Telle est l'impression que recueillit notre observateur de la masse du public, de l'atmosphère qui l'entourait. La nation avait accepté, et pris note du fait, pour le joindre à tous les autres, « dont il sera question, quand le moment sera venu ».

Les commentaires de la presse lui paraissent fort convenables, sauf de rares exceptions, comme dans *le Matin*. Ils contiennent un appel à la nation :

C'est une satisfaction de voir que cet appel, en général, enferme plus de sérieux que de haine, vise plutôt à concentrer l'énergie de la nation qu'à exciter une passion de vengeance déréglée. Ce serait un triste spectacle pour tous les amis de l'humanité, et particulièrement de la France elle-même, s'il fallait voir l'armée française, soit par exaltation de colère, soit par froid esprit de vengeance, se livrer aux mêmes excès et horreurs, si le dieu capricieux de cette guerre doit la mener sur l'autre rive du Rhin.

Certes, les soldats français auront quelque mérite à se retenir, mais il faut espérer qu'ils y mettront leur honneur. En tout cas, cette réflexion n'est pas inspirée par une indulgence veule à l'égard de l'armée allemande, mais par une sincère amitié pour la France.

M. Bjarne Eide s'est rayé du nombre des neutres. Il a trop pris parti. Mais combien d'autres prendraient parti, peut-être, s'ils se décidaient à examiner les faits. C'est la bonne volonté qui leur manque. Ils ont peur de les connaître, parce qu'ils pressentent confusément qu'ils seraient obligés d'arriver à des conclusions qui les gênent. Car ces conclusions poseraient à leur tour des problèmes difficiles et angoissants. Quelle est cette maladie qui s'est répandue sur le peuple allemand ? Jusqu'à quel point la contamination s'y est-elle répandue ? La maladie est-elle plus ou moins durable ? Quels moyens pour la guérir, ou aider le peuple allemand à s'en guérir ? Quels moyens pour en parer les dangers ? Il est naturel que l'on n'ose pas aborder de tels problèmes. L'hésitation n'existe pas seulement chez les neutres. Je l'ai observée bien souvent chez les Français, et, je dirai, chez les meilleurs. Elle les conduit, tels les neutres, à nier la volonté agressive et la préméditation de l'Allemagne, et à croire que les atrocités, fort exagérées, n'ont pas tellement dépassé, en réalité, ce qui se passe dans toute guerre. Car ces deux questions primordiales doivent être résolues, pour que l'on sache si les autres problèmes se posent, et comment.

Sur la question des atrocités, les neutres pourraient rendre à l'humanité le plus signalé service, s'ils formaient des commissions de

contrôle et d'instruction dans tous les pays belligérants, conformément au vœu de M. Bjarne Eide. Et il faudrait que l'étude fût aussi complète que possible. Les résultats d'une telle enquête obtiendraient l'adhésion générale, et détermineraient enfin le degré de généralité des faits.

Mais ces commissions composées d'hommes spéciaux ne seront sans doute pas constituées partout. Leur travail ne sera terminé que longtemps après la guerre. Et nous avons besoin de solutions au moins provisoires à tous les problèmes, dès avant d'avoir réuni tous les éléments. En attendant, les neutres demeureront passifs, plutôt prêts à condamner les conclusions nécessaires qu'à étudier les faits sur lesquels elles se fonderont. Il n'y a pas à compter sur eux. M. Bjarne Eide restera une exception. Nous serons obligés de juger nous-mêmes en notre propre cause.

Pour cela, double danger : le fanatisme et la partialité, d'une part, et, d'autre part, l'indulgence à laquelle porte la crainte d'être injustes dans de telles conditions. Deux manières de commettre des fautes qui peuvent être également graves. Pour notre intérêt, pour celui du monde, pour celui de l'Allemagne elle-même, il importe d'être fermement justes, c'est-à-dire de rechercher le vrai sans parti pris, mais aussi sans faiblesse. Une exacte justice n'exclut pas la sévérité.

Les tâches que la situation nous impose sont terriblement lourdes, — dans l'ordre moral aussi.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Suisse.

La Suisse a elle aussi ses intellectuels. Elle en possède même beaucoup plus que l'Allemagne : trois cent dix-sept, au lieu de quatre-vingt-treize. Il faut dire qu'ils ne sont pas aussi illustres. Mais ils viennent, à leur exemple, de faire un manifeste, et nous verrons tout à l'heure quels sont leurs : « Il n'est pas vrai... »

Ces trois cent dix-sept sont tous des professeurs d'universités suisses et tous des citoyens suisses, car on n'a point invité, bien entendu, à la signature les professeurs étrangers, dont, comme on sait, nos hospitalières universités helvétiques sont, par tradition, toujours copieusement fournies. Par le nombre imposant de ses signataires, ce manifeste, daté de Bâle, Berne, Fribourg, Genève, Lausanne, Neuchâtel et Zurich, représente donc en quelque sorte la pensée du haut enseignement suisse sur la guerre actuelle. Voyons ce qu'il dit.

Il débute par quelques phrases bien senties sur l'atteinte portée aux institutions gardiennes de l'idéal humain par la guerre catastrophique actuelle. La raison d'être des universités, c'est, en effet,

comme leur nom l'indique, de s'élever au-dessus des frontières créées par les races et les nationalités. Puis vient ce considérant qu'il faut citer textuellement :

La connaissance progressive des vérités scientifiques et morales révèle une marche ascensionnelle de l'humanité vers un idéal de concorde, de justice et de liberté. La conviction que nous avons de cette ascension est le plus pur trésor de notre civilisation.

Ce bien suprême, se demande le manifeste, est-il destiné à disparaître dans la tourmente déchaînée par la guerre? Les universités « n'ont-elles pas un message de paix pour les esprits violemment excités les uns contre les autres? Ou bien verrons-nous encore leurs représentants augmenter la haine et la confusion, au lieu d'aider à les surmonter? » S'il devait en être ainsi, ce serait « l'effondrement de tout ce qui est la raison d'être des hautes écoles ».

Le manifeste continue en opposant à la sanglante anarchie européenne l'existence de la Suisse, qui « repose sur la possibilité d'une communauté humaine formée d'éléments différents et fortement constituée, malgré la diversité des races, des langues, des mœurs et des religions ».

Les différences naturelles, les oppositions et les contrastes qui en résultent n'empêchent pas le peuple suisse d'être uni par un même idéal. Son unité exprime cette volonté commune : résoudre les questions politiques, sociales et morales par le moyen d'un Etat démocratique et républicain, fondé sur la liberté et la justice.

Quelles que soient les passions que la gigantesque lutte des peuples ait éveillées en Suisse, quelles que soient les sympathies et et les antipathies qu'y ait provoquées la guerre, elles sont incapables, pense le manifeste, de créer une division entre la Suisse allemande et la Suisse romande, qui veulent rester indissolublement unies dans le respect de leur idéal commun.

Le manifeste se termine sur l'évocation de la communauté universitaire qui dépasse l'idée nationale, bien que se conciliant parfaitement avec le patriotisme, et exprime l'espoir que des milieux académiques des divers pays surgiront « des pensées et des initiatives capables de préparer la conciliation, capables aussi de créer une atmosphère de paix, un ordre supérieur de civilisation ».

C'est à peu près tout, et j'ai scrupuleusement fait ressortir ou cité textuellement les phrases capitales de ce document, ses déclarations majeures. Elles ne sortent pas, comme on a pu s'en rendre compte, d'un vague plein de majesté, d'une solennité de bon aloi, qui ne daigne pas descendre jusqu'à des contacts directs avec la réalité, mais s'enferme dans le poncif de belles formules acceptables pour tout le monde et que tout le monde peut appuyer de son adhésion ;

y compris ceux qui, par le fait, sont destinés les premiers à en méconnaître l'esprit et la lettre, aussitôt que leurs intérêts, leurs passions ou leurs préventions sont en jeu.

Certes, tout le monde est d'accord pour applaudir à « cet idéal de concorde, de justice et de liberté ». Ce n'est pas là la difficulté et le manifeste de ces excellents et prudents universitaires suisses enfonce des portes toutes grandes ouvertes. MM. Ostwald, Hæckel et autres 93 auraient signés des deux mains la prose passe-partout élaborée par MM. Ernest Bovet, Paul Seippel, Bachmann, Gauchat et de Quervain. L'Allemagne entière, et jusqu'au général von Bernhardi, croit, en effet, combattre pour le droit et la liberté, et nous retrouvons ces mêmes formules, en termes presque identiques, dans toutes les déclarations officielles, discours, proclamations, communiqués des deux empires agresseurs et violateurs d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie. Ce sont des phrases qui reviennent volontiers dans la bouche des pires brigands et nous les avons déjà bien souvent lues sous les plumes les moins dignes de les écrire. Semblable à la prière du pape qui peut se dire, exactement pareille, dans toutes les églises des Etats belligérants, le manifeste universitaire suisse est conçu de manière à satisfaire à la fois le chou et la chèvre, le loup et l'agneau, à ne déplaire pas plus à Berlin ou à Vienne qu'à Paris ou à Londres, et surtout à être digestible à Bâle, à Zurich et à Berne aussi bien qu'à Genève, Lausanne ou Neuchâtel. C'est un chef-d'œuvre de loyolisme et de machiavélisme.

Dans tout ce beau pathos, il n'est naturellement pas question de l'Allemagne, dont le nom n'est pas prononcé, pas plus que des diverses violations dont elle s'est rendue coupable et dont la plus retentissante fut celle de la Belgique. Nos gens n'ont nullement l'air de se douter que le fléau de la guerre qu'ils déplorent a été déchaîné par l'action d'un peuple nominativement désignable, qu'il y a des responsables et qu'il y a des criminels. Les responsabilités, ils les répartissent sans autre jugement entre tous les belligérants. Et c'est cela qui, précisément, n'est pas admissible et jette sur tout ce manifeste de pions timorés un jour des plus défavorable. S'ils n'avaient vraiment pas autre chose à aligner que ces vertueuses et peu compromettantes lapalissades, ils eussent mieux fait de s'abstenir.

Il n'est pas vrai, semblent-ils nous dire par leurs prétéritions, que l'Allemagne ait joué dans cette guerre un rôle différent des autres peuples, tous à la fois victimes et fauteurs de la catastrophe; *il n'est pas vrai* que ce soit l'Allemagne qui, par sa politique menaçante et sa surenchère d'armements, ait rendu la guerre inévitable et ait pris finalement l'initiative de la déclarer; *il n'est pas vrai* que, par sa violation des neutralités du Luxembourg et de la Belgique, elle ait trahi des engagements solennels, commis un crime à l'égard de ces

deux petits pays, préparé une agression déloyale contre la France et forcé d'autres nations, qui y étaient obligées par l'honneur, à prendre part aux hostilités ; *il n'est pas vrai* que, par la façon sauvage de conduire la guerre, ses déprédations systématiques, ses incendies de villes, ses massacres de civils, ses destructions d'œuvres d'art et ses infamies de tout genre, l'Allemagne se distingue sinistrement des autres belligérants et mérite une réprobation universelle ; *il n'est pas vrai*...

Mais en voilà assez. Par leurs réticences, leur veulerie et leur neutralisme poussé à un point qui frise la complicité, les 317 universitaires suisses — ou plutôt les auteurs et les propagateurs de leur factum, car il serait excessif d'en rendre responsables tous ceux dont on a sollicité une signature qu'il n'y avait pas, au premier abord, de raison positive de refuser — vont rejoindre sans trop d'infériorité leurs 93 collègues des universités d'outre-Rhin.

Et c'est là qu'éclate la trop ingénieuse duplicité de nos neutralistes. Comment, disent-ils, mais tout ce que vous voudriez que notre manifeste contienne s'y trouve en réalité. « Un idéal de concorde, de justice et de liberté, » chacun comprendra : « un Etat fondé sur la liberté et la justice » ; « une paix durable, fondée sur le droit », chacun comprendra également et sentira contre qui ces mots sévères sont dirigés. Le malheur, c'est que, devant des termes aussi généraux, chacun comprendra ce qu'il veut bien comprendre et les Allemands seront les derniers à s'y croire visés, si vraiment ils le sont-eux qui ne craignent pas d'imprimer du haut en bas des colonnes de leurs journaux des assertions comme celle-ci : « Et voilà pourquoi cette guerre sanglante et terrible entre toutes, cette guerre qui nous fut imposée et que nous sommes décidés à mener à bonne fin, doit être l'orage bienfaisant qui *libérera* l'Europe. *C'est pour cette libération que nous luttons* (1). »

Tout cela est par trop retors, par trop pauvre et vraiment indigne de la Suisse.

Aussi ce fameux manifeste n'a-t-il pas manqué de soulever de vives protestations, tant dans la presse que dans les milieux universitaires eux-mêmes. M. Philippe Godet le qualifie de « gélatineux » dans *la Gazette de Lausanne* et, dans *le Journal de Genève*, il ajoute :

> Le manifeste des *Trois cents*, j'ose le dire, ne sonne pas franc. Malgré toutes les explications données après coup, ce document demeure une chose amorphe, mollusque, invertébrée. Pour tout dire, mieux vaudrait que ce texte inutile et sans force ne fût jamais né. Aussi bien n'est-il pas vraiment né : il n'est que *mort-né*.

(1) *Gazette des Ardennes* du 16 avril, publiée par les Allemands en pays occupé.

M. Eugène Richard, ancien président du Conseil des Etats, écrit dans *la Tribune de Genève :*

Un des moindres défauts du manifeste est que toutes les opinions peuvent s'y complaire sans en être cependant satisfaites. Pleutres et neutres, belliqueux et abstentionnistes peuvent y cueillir des phrases. Les rédacteurs se sont attachés à assembler des nuées et à envelopper la flamme de la vérité.

Les professeurs non signataires de l'Université de Lausanne contre-manifestent en ces termes :

Persuadés que c'est la cause même de la liberté et de l'indépendance qui se joue actuellement sur les champs de bataille de l'Europe, et guidés avant tout par le souci de leur unité nationale, qui ne saurait subsister que par le respect scrupuleux des traités internationaux, les soussignés entendent conserver expressément le droit de juger dès maintenant la violation de la neutralité belge et luxembourgeoise et de condamner sans appel une pareille forfaiture.

Les professeurs non signataires de Genève et de Neuchâtel ont également adhéré à un texte de protestation. Ce qui fait dire au *Genevois*, par la plume de son directeur, M. Tony Roche :

J'ai grand'joie à constater, grâce au geste des professeurs protestataires, que les universités suisses ne sont pas encore absolument contaminées par l'esprit de mercantilisme ; qu'il se rencontre aussi, dans notre haut personnel de l'enseignement supérieur, des volontés lucides et probes, des hommes, en un mot, des Suisses, qui, à la malheureuse et innocente Belgique, sacrifient sans hésiter la clientèle des étudiants bretteurs des bords de la Spree ou du Neckar.

J'entends bien les raisons des auteurs du manifeste : il s'agissait de trouver un texte qui pût faire l'accord entre professeurs des cantons alémaniques et professeurs des cantons romands. La chose, paraît-il, ne fut pas commode. Comme nous le confie M. Paul Seippel, dans *le Journal de Genève*, en un langage aussi distingué qu'académique :

On nous croira sans peine, si nous disons que ce n'est pas une tâche facile de mettre d'accord trois cents professeurs suisses. Les crânes helvétiques affectent les formes les plus diverses — les crânes universitaires surtout. Il y a des têtes ovales, il y en a d'asymétriques et d'étrangement bossuées. Les fourrer toutes sous un seul bonnet est vraiment un problème insoluble.

De l'aveu même de M. Paul Seippel, on n'a donc pu aller au delà. Le texte inconsistant du manifeste est tout ce qu'il a été possible d'imaginer qui pût permettre l'accord. Un mot de plus, une seule allusion à la Belgique ou aux responsabilités allemandes, et les professeurs alémaniques refusaient de signer, le beau château de cartes Seippel und C°, merveille d'équilibre, s'écroulait misérablement !

Eh bien, mieux que tout ce qu'on eût pu dire, cette histoire mon-

tre le fossé profond qui nous sépare de nos compatriotes de culture germanique. Le manifeste universitaire l'a ouvert tout grand sous nos yeux. Combien j'avais raison, le mois dernier, de parler des deux Suisses ! Les faits sont là, tristement éloquents, et ces efforts lamentables pour n'en faire qu'une, au prix de concessions inadmissibles pour bien des consciences, ne font, à mon sens, qu'accentuer, que souligner l'irrémédiable désaccord.

Aussi, pourquoi vouloir, en dépit de tout ce qui nous sépare, opérer entre nous un rapprochement impossible ? Pourquoi vouloir, pour employer la métaphore de M. Paul Seippel, nous fourrer de force sous le même bonnet ? Entre la Suisse alémanique et nous il y a incompatibilité d'humeur, incompatibilité de morale et de sentiments. Nous ne nous aimons pas. Nous ne nous comprenons pas. Nous avons contracté un mariage de raison. C'est bien. Mais nous continuerons, plus que jamais, à faire chambre à part.

LOUIS DUMUR.

VARIÉTÉS

Sur Paul Cézanne. — En les mettant sur un fond de ténèbres, la mort dessine certaines figures et leur donne un relief qui ne fait que s'accentuer davantage. Parmi ceux qui ont subi cette mise en valeur, Paul Cézanne apparaît à nos yeux. Toute sa vie, qui ne fut que de labeur, semble assez obscure, et son œuvre demeura incomprise. Même à l'instant où il quittait définitivement son travail pour le laisser interrompu à jamais, les critiques les plus obtuses et les plus malveillantes tombaient sur son cercueil comme une avalanche de terre avide de le recouvrir. Et pourtant il n'en fut rien. Les bouches médisantes se sont tues, justice s'est faite, lentement, et l'on s'intéresse maintenant tellement à Cézanne que sa méthode est étudiée, ses œuvres sont recherchées, ses opinions sont répétées, recueillies, et les moindres bizarreries de sa vie nous intéressent avec passion.

Des ouvrages plus ou moins bien renseignés, des articles aux intentions les meilleures ont paru un peu partout. La province a suivi Paris et s'est émue. Aix même proclame aujourd'hui, avec la vanité des petites villes, son grand homme. Il est probable que les choses ne s'arrêteront pas là; car dans les passions et les engouements il y a toujours une exagération admirable, propice aux revanches, salutaires aux idées méconnues.

On nous annonce donc de nouveaux livres sur P. Cézanne; en les attendant, il vient d'en paraître un qui me semble des mieux documentés qu'on ait publiés sur le maître peintre. M. Ambroise Vollard en est l'auteur, et si j'ajoute qu'il fut parmi nous le révéla-

teur de l'œuvre et l'ami de l'artiste, on comprendra toute l'importance que peut avoir une telle publication.

D'abord, remontant aux sources, M. A. Vollard nous donne les origines et la généalogie des Cézanne. On ne s'étonnera point de les voir sortir de Cesena, village italien, pour s'installer en France vers la fin du XVIIIe siècle. C'est dans le sein de la patrie des arts que fut couvé notre grand peintre. Il ne naquit point d'une famille d'artistes, mais d'un petit chapelier qui devint peu à peu un banquier, et termina sa vie dans l'opulence bourgeoise, possédant des terres, assurant ainsi à son fils l'indépendance dont ont tant besoin les gens de son caractère et de sa profession.

Cézanne était l'absolu même, l'absolu vivant. Il ne voulait que ce qu'il avait décidé de faire. On ne l'aurait jamais réduit à un compromis ou une capitulation, soit en opinion, soit en œuvre. Il fuyait avant tout le « *grappin dessus* », c'est-à-dire, cet art qu'ont certaines gens de vous accaparer et de réduire votre personnalité au servage. Il ne connut que son désir de peindre, et de peindre à sa guise, selon ses convictions. On apprendra donc sans surprise qu'il fuyait le monde, et qu'après une jeunesse bohême et romantique à Paris, près de Zola, qui le conseillait en vain, il courut s'enfermer à Aix, loin de tout contact, pour travailler seul, absolument seul. Je me souviens toujours de l'air mystérieux qu'il prit, lorsque je violai, par un respect profond et une admiration ancienne, sa solitude : il me montra son atelier hors la ville en me disant. « Personne n'entre ici ; mais pour vous, puisque vous êtes un confrère, je ferai une exception. »

Etrange caractère que le sien, en vérité ! Le livre de M. Vollard nous le montre sous son aspect *Don-Quichotte* et facétieux. Parfois l'auteur, qui se complaît aux anecdotes sans cesser d'être vrai, appuie sur son burin pour donner plus de relief à la figure qu'il dessine. On ne peut s'empêcher de rire violemment devant ces colères qui ne s'adressent à personne et qui finissent toujours par l'hécatombe ou l'auto-da-fé d'une étude en cours d'exécution : « *J'entendis tout à coup un retentissant juron et je vis Cézanne avec des yeux effrayants, le couteau à palette levé sur mon portrait... Cézanne tourna sa fureur contre une autre de ses toiles, qui fut instantanément mise en pièces.* »

Il y aurait maints passages de ce genre à rapporter, pour démontrer que le premier à ne pas faire cas de ses ouvrages était Cézanne lui-même. Je comprends, quant à moi, l'angoisse de M. Vollard, car quels que soient les défauts que l'on puisse reprocher au maître peintre d'Aix, il faut reconnaître que tout ce qui est sorti de sa main est d'un intérêt extraordinaire d'originalité et de combinaison technique. J'aurai occasion un jour, j'espère, d'écrire sur la méthode de Cézanne. Ce sujet, que j'ai abordé dans mes *Souvenirs* et dans

mon étude parue à *l'Occident* (étude approuvée par le maître et publiée de son vivant même), je le développerai sous tous ses aspects, tant celui du style et du dessin que celui de la couleur ; car Cézanne n'a pas apporté seulement comme coloriste, mais surtout comme styliste. Je me contente de dire que le volume qui vient de paraître nous montre un Cézanne nouveau, inconnu. Ce n'est pas seulement le peintre et l'homme que nous y voyons ; mais, grâce à un grand nombre de reproductions graphiques jusqu'alors inédites, le dessinateur, tantôt consciencieux, tantôt fantaisiste, facile et abondant. D'abord quelques académies qu'il traça chez Suisse nous font savoir le beau désir qu'il avait d'imiter les maîtres anciens. *L'homme couché* démontrera suffisamment que, dans cette voie (s'il l'eût suivie avec persévérance), Cézanne eût produit de beaux morceaux, des morceaux satisfaisants, complets même. Ensuite la fougue de Delacroix le tourmente, il semble ambitionner le coup de crayon semblable au coup d'aile ; il construit, coule et arrondit ses contours.

Dans cette période, un désir ardent de composer le tourmente et ses *crayons* nous montrent des combinaisons heureuses de masses, de lignes balancées et de figures disposées avec équilibre et eurythmie. La répartition par nombres pairs et impairs donne à ses *improvisations* d'heureux rapports avec les Italiens. Ici encore il suit les maîtres. Toutefois on peut lui reprocher souvent un manque de connaissance approfondie de la forme, l'ignorance de l'anatomie et un mépris de la proportion qui va jusqu'au laid. Emporté par son amour de *combiner*, il néglige le reste, et oublie qu'un corps n'est pas seulement une succession de masses et de galbes, mais qu'il s'équilibre en elles, et nous séduit par le charme de la ligne et de la proportion. Toutefois, malgré ces reproches, il y a dans les croquis de Cézanne un vrai sentiment du dessin, une ivresse du crayon. Cela a beau nous sembler mal formé, c'est bien dessiné tout de même parce que, heureux dans ses galbes et plein de couleur, on y sent une arabesque fébrile, vivante, débordante de tempérament.

Plus il avance en âge, plus le maître peintre s'applique à perfectionner sa forme. Il refroidit son effervescence, évalue plus lentement les contours, arrive à la correction à force de discipline. Quelques reproductions font songer à Ingres (le portrait de Vollard entre autres) par le trait simple, le dépouillement de l'inutile, l'épuration. Mais il ne devient jamais froid, et bien vite Cézanne retourne à des griffonnages qui feraient penser à Rembrandt, s'il était permis de penser à quelque maître ancien devant cet élève de la nature. Dans ces derniers croquis, il ne songe plus qu'à *bâtir* solidement. Quelques études de paysans assis ont une noble grandeur acquise à ce besoin magistral et simpliste.

Comme compositeur Cézanne est très captivant. Son thème se borne

aux *Baigneurs* et aux *Baigneuses*. Il y trouve l'occasion de faire des nus qui n'entrent pas dans le domaine de la littérature, mais qui se situent sur le plan réel. Il les exécute d'abord avec des souvenirs de Courbet, puis peu à peu les conduit sur un terrain sien, dans des sites aux feuillages légers, aux ciels bleus, par groupes épiques. Certaines de ces compositions nous révèlent un Cézanne sensuel, le descendant de l'Italie, — ne connaissant guère les petites convenances, ni les affriolantes frivolités. Des orgies franches et toutes nues s'étalent sur de somptueux tapis et parmi des coussins fatigués. J'y goûte la singulière saveur d'un beau fruit que l'on cueille avec joie.

Ces *repues franches* sont des documents de premier ordre dans l'œuvre d'un homme qui, vieilli, n'osait plus faire poser une femme nue, crainte de scandaliser la province, et qui se méfiait de tomber dans le gâtisme accoutumé aux vieillards.

Parmi les récits que nous fait M. Vollard, on lira avec beaucoup d'intérêt celui où il est parlé d'Emile Zola. Ce compagnon de Cézanne ne faisait guère cas de lui. M. Vollard nous dit avec beaucoup d'esprit la visite qu'il fit à Zola au milieu de tout le bric à brac qui lui servit à accoucher du *Rêve!* Il nous apprend par la bouche même du grand romancier que ce dernier redemanda à Cézanne les lettres qu'il lui écrivait, afin d'en faire un volume ; alors qu'il détruisait consciencieusement les missives que lui envoyait Cézanne, et cela par amitié : « Je n'aurais voulu, pour rien au monde, qu'elles fussent lues par d'autres, à cause de leur forme un peu lâchée », ajoute-t-il en manière d'excuse.

Ces lettres, avouons-le, auraient été des documents autrement précieux pour les artistes que celles du dit Zola.

Zola d'ailleurs ne comprit jamais Cézanne et finit par le considérer comme un *raté*. Son ami était si bon, si naïf qu'il pleura la mort du romancier toute une journée : tant il est vrai que les vieilles affections tiennent au cœur.

Le livre de M. Vollard a ceci de particulier qu'il ne contient aucune opinion de l'auteur sur le peintre aixois. Il se contente de nous le camper sous les yeux. Pour l'œuvre peinte, il y a soixante et quelques héliogravures et deux très fidèles reproductions en couleurs qui nous en parlent avec autorité.

Respectueux admirateur de Cézanne, M. Vollard a écrit son livre avec soin ; il est bref et bien vivant dans ses récits. On entre dans le tableau, on y entend parler le personnage. Cette résurrection du type de Cézanne est heureuse, elle amuse et montre un excellent homme, un misanthrope se battant avec les moulins. Nous voyons souvent le maître s'emporter contre des personnages imaginaires, leur montrer le poing et abattre sa colère sur un de ses propres tableaux qui attendait au mur l'achèvement toujours retardé.

Les chemins que suivait Cézanne n'étaient pas en effet les plus directs. Combien de fois il *faisait* et *défaisait ;* et comme la moindre touche lui coûtait de réflexion ! Il s'immobilisa, en quelque sorte, par une passion trop grande de la perfection.

Le portrait de M. Vollard, qui lui coûta 115 séances, resta en route, et celui de M. Geffroy, qui n'en demanda peut-être pas moins, resta aussi sur le chantier. Combien d'œuvres de Cézanne peuvent, de l'aveu même du maître-peintre, être considérées comme réalisées ? De cet inachevé on a conclu à l'impuissance, erreur de ceux qui croient que la puissance est la faculté de *finir*.

Il y a souvent plus d'achevé dans un commencement de Cézanne que dans le tableau le plus fini d'un autre ; parce qu'une chose finie et qui ne contient rien est plus inachevée, n'étant même pas commencée, que l'esquisse d'un maître qui capte dans ses aperçus les qualités les plus rares de son goût et de son génie. Il faudra beaucoup revenir sur cette opinion d'impuissance par laquelle on a voulu étouffer Cézanne. Ce n'est pas parce que lui-même, par modestie et simplicité, s'accusait de ne pouvoir réaliser, qu'il faut en conclure qu'il fut impuissant. Il y a dans toutes ses œuvres un grand peintre en puissance, et plusieurs nous le montrent en entier. Car il réalisa parfois et trouva toujours.

Il y a dans le volume de M. Vollard un ton désinvolte qui fera rire les uns et blessera peut-être les autres. On accusera à la légère Cézanne, bachelier ès-lettres, auteur de vers latins et français, admirateur passionné de Baudelaire, d'être un grossier personnage, une sorte de paysan sauvage et ignorant.

De toute cette grossièreté rabelaisienne, — de toute cette violence, de tout cet absolu sort surtout une leçon singulièrement impressionnante : celle d'un stoïcisme unique et voulu. Cézanne tourne résolument le dos aux décadences, soient-elles picturales, soient-elles mondaines ; il est un moine enfermé dans le cloître de la peinture ; il ne vit, il ne pense, il ne soupire que par elle et pour elle. Mystique de l'art, croyant du coloris et du dessin, il ne sait rien d'autre que peindre. « *L'art serait-il en effet un sacerdoce qui demande des purs qui lui appartiennent tout entier* » ? écrivait-il à son ami Vollard vers la fin de sa vie. Etre tout entier à l'art, renoncer à tout le reste, tel fut le prodigieux exemple qu'il nous donna. Haine des calculs auxquels force la vie, haine du sens pratique, haine des préjugés, haine des places, haine de tout le convenu des sociétés amoindries où dominent l'opinion et l'honneur des postes, l'argent et le vernis bourgeois, Paul Cézanne incarne tout cela. En un mot, il est l'*artiste* avec son franc parler, son absolutisme, son panache et son mépris. C'est le type définitif de l'indépendant et du chercheur d'absolu. On ne l'a pas compris parce qu'il ne faisait aucune

démarche pour se faire comprendre, qu'il se plaisait même à être incompris. Le mot de Cambronne était le sien vis-à-vis de l'Ennemi, et l'Ennemi c'était, à notre époque servile, presque tout le genre humain.

Voilà pourquoi il fut un misanthrope terrible, voilà pourquoi il avait peur de la vie, du *grappin dessus*, et fermait ses portes à triple verrou, sur le monde entier. De ce dernier, il ne supportait que les pauvres, les fruits, les fleurs et les paysages. Il mourut comme il avait vécut, en peignant.

S'il n'a pas « réalisé » selon son souhait, il a *apporté*. Et ce mot de Renoir à ses amis, en parlant du peintre d'Aix, me semble le plus juste qu'on ait dit : « *Depuis Cézanne, il y a quelque chose de changé.* » Que l'on ne se méprenne donc pas sur le livre que M. Vollard vient de publier. S'il est humoristique, s'il se compose surtout d'anecdotes, de situations risibles, de travers, il montre le stoïque Cézanne, le méprisant moine de la peinture, crachant sur son siècle et condamnant d'un mot comme d'une œuvre la lâcheté décadente de ceux qui ont perdu dans la mollesse le sens simple et fort des choses.

Cézanne fut peut-être, parmi nous, le dernier Spartiate.

ÉMILE BERNARD.

LA VIE ANECDOTIQUE

Le caporal Larguier. — Littérateurs-soldats. — Les Dardanelles. — L'Hellespontienne. — Prophéties.

Le premier dimanche de mars, je déjeunais au petit restaurant de *la Grille*, quand un caporal de la ligne se leva de sa table et m'aborda en me récitant une strophe de *la Chanson du Mal-aimé*.

Je fus interloqué. Un deuxième canonnier-conducteur n'est pas habitué à ce qu'on lui récite ses propres vers. Je le regardai sans le reconnaître. Il était de haute taille, et, de figure, ressemblait à un Victor Hugo sans barbe et plus encore à un Balzac. « Je suis **Léo Larguier**, me dit-il alors. Bonjour, Guillaume Apollinaire. » Et nous ne nous quittâmes que le soir à l'heure de la rentrée au quartier. Ce jour-là et les jours suivants nous ne parlâmes pas de la guerre, car les soldats n'en parlent jamais, mais de la flore nîmoise dont, en dépit de Moréas, le jasmin ne fait pas partie. Quelquefois, l'aimable M. Bertin, secrétaire général de la préfecture, nous apportait l'agrément de sa conversation enjouée et d'une érudition spirituelle. La voix terrible de Léo Larguier dominait le colloque et j'en entends encore les éclats quand il nous disait le nom d'un homme de sa compagnie : « Ferragute Cypriaque. » Le dimanche suivant Larguier nous emmena, M. Bertin et moi, chez un de ses amis, le

peintre Sainturier, dont les dessins ont la pureté de ceux de Despiau. Sainturier vit en ermite, il est inconnu et se complaît dans son obscurité ensoleillée du Midi. Très jeune d'aspect, bien qu'ayant passé l'âge de servir, il est robuste et travaille beaucoup et, outre ses productions, qui sont personnelles, et très intéressantes, on voit dans sa demeure des trésors artistiques que je ne soupçonnais point.

C'est là que j'ai vu un extraordinaire portrait de Stendhal inconnu. Ce portrait peint à l'huile représente Stendhal à mi-corps et vu de face. Le visage est calme et pétillant de malice contenue. C'est chez le peintre Sainturier, que je vis pour la première fois Alfred de Musset. Ses autres portraits paraissent factices quand on a vu celui-ci qui est peint par Ricard. Musset est de profil. Larguier n'en revenait pas et Sainturier promit de lui en faire une copie après la guerre. Il y a là, de Ricard aussi, un beau portrait de Manet. Mais nous vîmes, encore chez Sainturier, un Van Dyck : *Charles Ier enfant*, plusieurs portraits et miniatures d'Isabey, un Greco, des esquisses de Boucher, un merveilleux Latour, deux Hubert Robert, des Monticelli, une petite nature morte de Cézanne, etc., etc.

Le lendemain, je ne revis plus Larguier. Il est parti pour un camp d'instruction d'où il s'en ira bientôt sur le front comme caporal brancardier. Nous nous y retrouverons peut-être à cette époque.

§

J'ai rencontré peu de **littérateurs-soldats**, depuis que je suis soldat moi-même. Avant Léo Larguier, j'avais rencontré Maurice Cremnitz, que connaissent peu les nouvelles générations, mais que n'ont pas oublié André Gide ni Paul Fargue. Engagé volontaire dès le début de la guerre, Cremnitz vivait la vie des dépôt d'infanterie. Nous nous vîmes dans un café durant quelques minutes et, fantassin, il trouva qu'artilleur j'étais mieux vêtu que lui. J'en avais presque honte et quand je le quittai, je sortis à reculons afin que l'éclat des éperons ne désolât point ce gentil et vaillant garçon, qui doit être au feu maintenant.

J'ai revu aussi le dramaturge Auguste Achaume, caporal dans un régiment de territoriaux. Il avait bonne figure sous la capote et, cantonné dans un skating, couchait sur l'estrade de l'orchestre ; il couche à présent sous la tente. Dans le dépôt d'artillerie où j'achève mes « classes », mon lit est près de celui d'un brigadier-poète, René Berthier, qui fit partie à Toulon du groupe littéraire des *Facettes*. J'ai lu de ses poèmes et, à mon avis, il est un des meilleurs poètes de sa génération. Il partira au feu à la fin de la semaine et, utilisant ses dernières veilles, ce jeune poilu de vingt-deux ans, qui est aussi un mécanicien expérimenté, met au point une invention qui en vaut la peine, mais dont le secret lui appartient.

§

La grande question est de savoir où l'on ira : front du Nord ou **Dardanelles.**

Dardanelle est Dardanie ou l'antique Ilion. Les journalistes n'ont pas encore découvert que le premier boulet des Britains est tombé non loin du tombeau d'Achille, le second près de celui de Protésilas, mort devant Troie avant tout autre. Je crois que le tombeau de Léandre est sur une rive de l'Hellespont, et qu'un fanal marin surmonte sa colonne mutilée. Un aussi bon nageur que Lord Byron pourrait traverser le détroit par une belle nuit nacrée. L'antique maîtresse du Grec est sur le rivage. Elle enlace le baigneur téméraire en qui elle croit reconnaître son amant. Elle est folle, et les Dieux l'ont punie d'avoir jadis attenté à ses jours. Ainsi la prêtresse de Vénus est-elle condamnée à courir sur la rive jusqu'à la fin des siècles. Elle a goût de coquillage quand on la « mange ». C'était un conte de l'ancienne marine, au temps où les enseignes connaissaient la fable et citaient le vers « solitaire » de Lemierre :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

§

Un canonnier dont le frère est marin a eu des nouvelles excellentes de notre escadre. Comme elles n'ont point figuré dans les journaux et ne peuvent gêner la censure, je les transcris ici afin que s'en conserve le souvenir.

Quand le navire amiral fut en vue du Détroit, une barque gouvernée par un vieil marinier, qui ressemblait à Poseïdon, fit signe qu'elle désirait accoster. On laissa venir, et une vieillarde brandissant un feuillard de laurier escalada la coupée et réclama les honneurs. Elle dit ensuite au matelot de Ploërmel qui lui taillait une basane pour réponse qu'elle voulait parler au Chef, qu'elle se nommait Μέλαναρῆρα ou Tête-Noire, encore qu'elle fût blanche ; qu'elle avait voyagé à Claros, Samos, Délos, Delphes, et qu'elle connaissait la passe de Troie. A la seconde basane, elle remit une enveloppe et redescendit avec dignité. Le matelot porta le pli à l'Amiral, qui en tira une feuille de laurier sur laquelle étaient tracés ces alexandrins :

Fils d'Ulysse, nocher Bouë de Lapereyre
Bientôt vaincu le Turc montrera le derrière.

Le premier mouvement de l'Amiral fut de jeter cette feuille de laurier, dont l'inscription lui parut futile, et de punir l'importun tailleur de basanes, ce qui lui donna le temps de la réflexion. Le second mouvement fut donc de regarder l'enveloppe, laquelle portait à gauche, en lettres rouges : *Trou de la Sybille.*

C'était l'**Hellespontienne!**

Et maintenant que toute la Flotte connaît les deux vers sibyllins qui présagent la Victoire, les matelots se les renvoient d'un bord à l'autre; les compagnies de débarquement les chantent pendant la charge.

Bref, il y eut la marche d'Austerlitz : *On va leur percer le flanc, rantanplan tire lire;* celle d'Iéna : *J'aime l'oignon frit à l'huile, j'aime l'oignon quand il est bon ;* il y a déjà la marche de Constantinople : *Bientôt, vaincu, le Turc montrera le derrière*, qui fera pendant aux vers célèbres, retrouvés dans ma mémoire, mais dont l'auteur m'échappe :

Illacrymabuntur Constantinopolitani
Innumerabilibus sollicitudinibus.

§

On m'a montré le manuscrit d'un prophète-poète, émule du Nostradame de Salon. Le prophète se nommait Paillet et vivait vers 1880.

Ces **prophéties** inédites m'ont paru se rapporter à la guerre actuelle. Je les donne sans les commenter.

La première a trait à Anvers :

Anvers, on bâtit une tour.
Ville sauvée, un prince arrive.
Toutes tes mains à la dérive
Maigres comme un cou de vautour.

La seconde est plus claire :

Reims à l'honneur de peine en peine
Les Marniats ont délivré,
Pour qu'il brille, ton nom sacré :
Regard de roi, regard de reine.

La troisième est sybilline :

O ma douleur de Baccarat.
Le petit loup qui s'y dérobe.
Eclairs, éclairs au ciel pour robe
Quand Franc victoire y trouvera.

Dans la quatrième de ces prophéties, je tiens à faire remarquer l'expression énigmatique *Foudunbras*, fou d'un bras, qui s'applique à merveille au Kaiser manchot d'Allemagne. *Coulogne* est évidemment ici pour *Cologne :*

La marchandise de Coulogne
Preux et preuses saccageront.
Le Foudunbras s'ouvre le front
A Strasbourg où va la cigogne.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Léon Bloy : *Jeanne d'Arc et l'Allemagne ;* Grès. 3 50

Littérature

Théodore Botrel : *Les Chants du bivouac ;* Payot 3 50
Jean Bernard : *La Vie de Paris ;* Lemerre. 3 50
Robert Télin :... *de Saint Michel... à Sainte Barbe...* Vrin 0 60
Teodor de Wyzewa : *La nouvelle Allemagne ;* Perrin. 3 50

Ouvrages sur la guerre

L'Allemagne et le droit des gens. Attentats contre les personnes des non-combattants et contre les propriétés privées 2e Rapport présenté à M. le Président du Conseil; Imp. des journaux officiels. 0 05
Paul Balmer : *Les Allemands chez eux pendant la guerre. Impressions d'un neutre;* Perrin et Cie. 2 50
Cloudesley Brereton : *Qui est responsable ?* Avant-propos et trad. de l'anglais par Emile Legouis ; Alcan. 1 25
Franck Chauveau : *La Paix et la frontière du Rhin ;* Perrin. 0 50
André Chéradame : *La Paix que voudrait l'Allemagne;* Chapelot. » »
Gaston Choisy : *Chez nos ennemis à la veille de la guerre.* Avec une préface de M. Paul Flat; Plon. 1 50
Commandant Espérandieu : *le Rhin français ;* Attinger. 0 60
Take Ionescq : *les Origines de la guerre ;* Déposition d'un témoin ; Didier. 0 75
J.-L. de Lanessan : *Pourquoi les Germains seront vaincus ;* Alcan. 1 25
Charles le Goffic : *Dixmude ;* Avec une carte et 12 grav.; Plon. 3 »
Georges Ohnet : *Journal d'un bourgeois de Paris pendant la guerre de 1914 ;* Fascicule 4. Ollendorff. 1 »
Fascicule 5. 1 »
Abel Pifre : *Nos Espoirs et la Réalité ;* Chaix. » »
Pour une paix durable : Renaissance de la Pologne ; Levé. » »
Marius Vachon : *les Villes martyres de France et de Belgique ;* Payot. 2 50

Philosophie

Marin Stefanescu : *Le Dualisme logique :* Alcan. 5 »
Marin Stefanescu : *Essai sur le rapport entre le dualisme et le théisme de Kant ;* Alcan. 3 »

Poésie

Louis de Gonzague Frick ; *Trèfles à quatre feuilles ;* Campagne 1914-1915; « la Phalange ». 1 »
Guerz : *Chants guerriers du Druide ;* chez tous les libraires. 1 »

Questions coloniales

Georges Roulleaux Dugage : *Lettres du Maroc ;* Illust. de Stœckel ; Plon 3 50

Roman

Jacques des Gachons : *Comme une terre sans eau ;* Plon. 3 50
Henry du Roure : *Vie d'un heureux ;* Plon. 3 50

Sciences

Pierre Duhem : *La Science allemande ;* Hermann et fils. » »

Sociologie

G. Jèze, J. Barthélemy, C. Rist et L. Rolland : *Problèmes de politique et finances de guerre ;* Alcan. 3 50

Théâtre

Olivier Bournac et Boyer d'Agen : *Œdipe à Colone ;* Lemerre. » »

ÉCHOS

Société anonyme du « Mercure de France ». Assemblée générale ordinaire annuelle. — Les écrivains tués à l'ennemi. — En relisant le *Mercure*. — Richard Dehmel bénit la guerre. — Extase d'un jeune écrivain portugais. — Les Jardins de la Malmaison. — Les Cahiers Vaudois.

Société anonyme du « Mercure de France ». Assemblée générale ordinaire annuelle. — Les actionnaires de la Société anonyme du *Mercure de France* sont convoqués en assemblée générale ordinaire le jeudi 17 juin prochain, à cinq heures et demie, au siège social.

A. VALLETTE.

§

Les écrivains tués à l'ennemi. — Suite de la liste des écrivains tués à l'ennemi : André Morize, Michel della Torre, Fernand Dacre, Louis Sailhan, Jean Bayet, Camille Violand, Baguenier-Désormeaux, Robert d'Humières.

Robert d'Humières fut, avec M. Louis Fabulet, le traducteur de Kipling. Ce n'était pas son seul titre littéraire. On lui doit un recueil de poèmes : *Du Désir aux Destinées*, un volume sur *l'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne*, la traduction de *la Seconde Madame Tanqueray* de Pinero, et deux pièces : *les Ailes closes* et *la Belle au Bois dormant*. Sa direction du théâtre des Arts révéla au public français bon nombre d'œuvres étrangères. Personne n'a oublié le succès qu'obtint *le Grand Soir* sur la petite scène du boulevard des Batignolles. Avant de se donner à la littérature, Robert d'Humières avait été officier. Pendant les premiers mois de la guerre, il fut attaché comme interprète à l'état-major de l'armée anglaise des Indes, puis, sur sa demande, affecté avec le grade de lieutenant à un régiment de zouaves. Il y a cinq semaines, Robert d'Humières était venu faire au *Mercure* une visite qui devait être, hélas! la dernière. Il avait une haute et vigoureuse allure de soldat-gentilhomme. Nous avons appris avec une peine profonde sa mort glorieuse.

Louis Pergaud, que les lecteurs du *Mercure* connaissent bien aussi, est disparu, mais on espère le retrouver vivant. Il venait d'être promu officier.

André Lafon est mort à l'hôpital. Il faisait l'instruction des recrues dans un dépôt. On se rappelle que l'Académie lui avait décerné son premier grand prix de littérature, pour un roman intitulé *l'Elève Gilles*. Cette attribution fit même un certain bruit.

§

En relisant le « Mercure ». — La guerre présente a fait surgir de l'ombre un si grand nombre de prophètes, on a cité tant de textes prophétiques, que nous croyons indispensable, pour une fois, de nous citer nous-mêmes. Le lecteur voudra donc bien se reporter au *Mercure* du 16 janvier 1912, pages 442, 443 et 444. Là, M. Guillaume Apollinaire reproduit quelques extraits d'une brochure singulière parue en 1903 et qui lui fut, dit-il, donnée dans la rue, la même année. En voici le paragraphe le plus saillant :

Des révolutions et des guerres dans le cours de 1906 à 1919 qui amèneront la séparation de la Macédonie, l'Albanie, et la Syrie de la Turquie, et *l'extension de la France jusqu'au Rhin*, et transformeront, pas plus tard que 1919, les 22 Royaumes ou Etats qui occupent maintenant le territoire de l'ancien Empire Romain de César, en dix royaumes gouvernés par dix souverains, comme le représentent les

dix cornes de la bête de Daniel, ainsi que les dix orteils de la statue de Daniel : II, 33 ; VII, 24. Les 22 Royaumes ou Etats sont : (1) la France ; (2) la Grande-Bretagne ; (3) la Belgique ; (4) le Luxembourg ; (5) la Suisse ; (6) la Bavière ; (7) Bade ; (8) Wurtemberg ; (9) Provinces du Rhin ; (10) l'Espagne ; (11) le Portugal ; (12) *le Maroc qui sera ajouté à la France ou à l'Espagne ;* (13) *Tripoli, qui sera ajouté à la France ou à l'Italie ;* (14) l'Autriche ; (15) ; l'Italie ; (16) la Grèce ; (17) l'Egypte ; (18) la Turquie ; (19) la Bulgarie ; (20) la Serbie ; (21) la Roumanie ; (22) le Monténégro.

Pour le reste de la prophétie, il faut relire la chronique de notre collaborateur. La chose en vaut la peine.

§

Richard Dehmel bénit la guerre. — Une des transformations les plus curieuses causées par la guerre a été celle du poète Richard Dehmel. Il professait en temps de paix des opinions libérales, humanitaires. Au premier coup de canon, ce démocrate pacifiste ne rêva plus que plaies et bosses. Il prit, malgré son âge avancé, du service dans l'armée allemande. Il obtint même la croix de fer.

Dans un recueil populaire de poésies guerrières, édité à Leipzig depuis le début des hostilités et trouvé sur un prisonnier prussien, nous avons lu ce poème de Dehmel (nouvelle manière).

A TOUS

Heure grave, sois bénie,
Qui nous unis comme l'acier.
La paix était dans toutes les bouches,
Mais le soupçon paralysait ami et ennemi.
Voici venir la guerre,
La franche guerre.

Une avidité sourde aux griffes émoussées
Marchandait la jouissance et le luxe.
Mais tout d'un coup chacun a senti
Ce qui seul donne la félicité :
Voici venir la détresse,
La sainte Détresse.

La clarté va planer, flamboyant
Sur la poussière et la fumée de la poudre.
Ce n'est point pour son existence
Que l'homme mène le combat de la vie :
Sans cesse s'avance la Mort,
La divine Mort.

Pleins de foi courons aux armes pour la défense
De l'esprit et de notre sang.
Peuple, entre en lice pour ton honneur.
Homme, ton bonheur a nom sacrifice :
Alors viendra la victoire,
La splendide victoire.

RICHARD DEHMEL

Il est à remarquer que ces vers ne respirent pas la haine à l'égard des ennemis de l'Allemagne. C'est bien la *guerre en soi* qu'exalte Dehmel. C'est bien un abandon complet de son ancienne philosophie.

§

Extase d'un jeune écrivain portugais. — Antonio d'Eça de Queiroz était à Bruxelles le 20 août 1914, jour où les Allemands firent leur entrée dans la capitale belge. Quelle aubaine pour un jeune homme ayant, comme

dit l'autre, un joli pinceau au bout de sa plume ! Le père d'Antonio d'Eça de Queiroz était lui-même un bon écrivain et son fils a évidemment de qui tenir. Le tableau qu'il a fait, dans un journal de Porto, de ce qu'il a vu à Bruxelles du 20 août au 12 septembre ne manque ni de couleur ni de mouvement.

Je pris un café et j'allais en prendre un deuxième, quand, à quelques pas, une automobile foncée passa lentement ; c'était une automobile conduite par un Belge, à côté duquel était un autre occupant : droit, rigide, dans son dolman azur à col rouge, scintillant de l'éclat des aiguillettes d'or, les mains gantées de chevreau blanc, appuyées sur la coquille d'une épée étincelante, le monocle rivé à l'orbite, coiffé d'un casque noir que surmontait un aigle aux ailes déployées. C'était un officier de l'état-major allemand. J'éprouvai une impression étrange, au passage de ce premier vainqueur représentant une force colossale, qu'assaillait la curiosité intempestive d'une foule exubérante et rieuse.

Les Bruxellois ne partageaient pas la stupeur admirative de notre jeune Portugais. Les aiguillettes, le casque, l'épée, les gants blancs et le monocle ne leur causaient aucune impression étrange. Bien au contraire, ils riaient et se bousculaient pour mieux voir. Antonio d'Eça de Queiroz ne nous cache point qu'il en fut scandalisé.

Mais voici les premiers bataillons allemands :

Je me désarticulais le cou. Par l'étroite ouverture d'une rue, je vis un petit morceau de la grande place et les uniformes gris de quelques officiers. Plus loin, en rangs serrés, passaient les bataillons ennemis. Pauvre Bruxelles ! Hier, l'illusion des victoires splendides, aujourd'hui, les Allemands entrant en files serrées. *Sic transit gloria mundi !*

L'apitoiement est exprimé avec quelque lourdeur. Continuons :

Alors la foule s'ouvrit, séparée violemment par la police, et alla s'agglomérer sur les trottoirs pendant qu'une trompette de cavalerie nous déchiraient les oreilles. Ils ont défilé à un mètre de moi. C'étaient les hussards de la mort, descendants des célèbres régiments du duc de Brunswick, et qui prirent ce nom tragique à la bataille d'Auerstaedt.

Mon Dieu, oui, c'étaient les hussards de la mort.

Antonio les dévore des yeux :

En tête, les officiers superbes dans leur uniforme gris, les bonnets recouverts de fourrures rares, un ruban d'argent à la ceinture, en bandoulière une carte de la région protégée par deux feuilles de mica, et, pour pouvoir la consulter pendant la nuit, une petite lampe électrique attachée à la poitrine ; en bandoulière également, les jumelles dans des étuis de peau de porc. Tous montaient de superbes bêtes de sang qui dansaient en secouant leurs fines têtes. Derrière, en longues files grises, les soldats, bien droits sur les selles magnifiques de cuir jaune, la carabine en sautoir, les hautes lances bien tenues par des bras musclés, noires, sommées de flammes blanches et noires qui flottaient au vent belge. Les cavaliers paraissaient frais et propres comme à une revue. Les chevaux, splendides, luxueux, soignés, frémissants de joyeuse animation, remplissaient la ville du martèlement fort de leur marche. Un escadron amène un autre escadron. A intervalles mathématiquement justes, ils s'écoulent, ils s'écoulent sans cesse pendant deux longues heures. Et les vainqueurs s'avancent, calme, sans arrogance, sans sourires. Un escadron magnifique amène un escadron magnifique. L'envahisseur passe, courtois et sérieux.

Nous savons que les Allemands sont courtois et sérieux quand ils ont reçu l'ordre d'être courtois et sérieux, de même qu'ils sont ignobles et brutaux quand ils ont reçu l'ordre d'être ignobles et brutaux.

Mais Antonio d'Eça de Queiroz n'est pas encore à court d'épithètes :

Oh ! la masse des troupes passant sans interruption, milliers par milliers, tantôt dans un fracas retentissant, dans le roulement puissant des batteries sans nombre, tantôt dans le grondement de longs escadrons parfaits, tantôt dans la vaste

cadence des régiments compacts d'infanterie qui marchent en chantant en chœur, malgré l'exténuation, des chants lents, pleins de sentiment, dans lesquels sont exaltés la patrie et l'empereur. Et cela dura tout le jour, et toute la nuit passèrent des batteries, des escadrons, des bataillons sans arrêt, allant toujours de l'avant, toujours suant et chantant, vers la frontière de France. Et chaque homme marche les yeux fixés sur l'officier, sûr de celui-ci, sûr de soi-même et de la victoire.

Le mois de septembre vint et les Allemands passaient toujours, et Antonio d'Eça de Queiroz les regardait toujours passer.

Ils sont, à ce que l'on dit, un million de soldats, et avec eux passe aussi tout le formidable équipage de l'énorme armée. Spectacle impressionnant ! Songe fantastique ! Les voitures de munitions traînées par trois paires de chevaux vigoureux suivies chacune de dix hommes ; les voitures de ravitaillement et tous les innombrables services: armement, équipement, poste, télégraphe, téléphone ! Des lieues et des lieues de convois en marche ! Quatre-vingts voitures de photographie ! Pourquoi, mon Dieu ! Les services des ponts, extraordinaires ; d'immenses camions automobiles, traînant chacun un chariot énormissime qui contient des choses mystérieuses ; d'autres où douze sergents, accoudés à une table centrale, écrivent sous dictée les ordres multiples.

Un peu rude, le coup des quatre-vingts voitures de photographie ; difficiles à avaler aussi, les douze sergents attablés sur un camion en marche et copiant des ordres. Mais Antonio d'Eça de Queiroz est visiblement en extase.

Or, son article est daté du 12 septembre. A cette date, Joffre avait gagné la bataille de la Marne. Les innombrables bataillons, les escadrons parfaits, les automobiles magnifiques et, sans doute aussi, les quatre-vingts voitures de photographie venaient de faire en arrière un bond de cent kilomètres.

§

Les Jardins de la Malmaison seront réouverts du 3 juin au 15 juillet. Un droit d'entrée d'un franc en semaine, 0,50 les jeudis, dimanches et jours de fête, sera perçu au bénéfice des *Orphelins des artistes et gens de lettres victimes de la guerre*.

§

Les Cahiers Vaudois. — Cette intéressante publication suisse vient d'achever sa première année d'existence. Elle a donné dans les douze fascicules de cette première série des œuvres remarquables des meilleurs auteurs romands, parmi lesquelles il faut citer un cahier de prose et un autre de vers de C.-F. Ramuz et le *Tell* de René Morax, joué triomphalement en mai et juin derniers. Les fêtes du centenaire genevois ont donné lieu à une mordante étude d'Alexandre Cingria sur *la République de Genève*, et la situation intérieure en Suisse à un curieux essai de Maurice Baud, *Propos licites de l'Actualité politique*. La guerre et les opinions sur la guerre ont fait l'objet de plusieurs cahiers, entre autres un *Louvain*, *Reims*, avec la collaboration d'André Suarès et de Romain Rolland, et un suggestif parallèle de Louis Dumur entre la *Culture française* et la *Culture allemande*.

Les *Cahiers Vaudois* commencent leur seconde série par de remarquables poèmes d'Henry Spiess, *le Visage Ambigu*, et annoncent, pour un prochain cahier, des poèmes inédits de Paul Claudel.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

EXTRAITS DES SOMMAIRES

DV « MERCVRE DE FRANCE »

(PREMIER SEMESTRE 1914.)

—

HENRY DÉRIEUX	*La Poésie de Mme de Noailles.*
PAUL LOUIS	*La Crise révolutionnaire anglaise.*
LAFCADIO HEARN	*Le Régime féodal au Japon.*
HENRI ALBERT	*Quelques idées de Georges Brandès.*
GEORGES DAUVILLE	*Le Positivisme est-il un système de Philosophie positive?*
FRÉDÉRIC NIETZSCHE	*Réflexions sur Richard Wagner.*
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN	*Emile Verhaeren.*
ERNEST RAYNAUD	*Le Rêve allemand.*
FRANÇOIS PORCHÉ	*Péguy et les « Cahiers de la Quinzaine ».*
MARGUERITE AUGAGNEUR	*Impressions de Madagascar.*
ERNEST GAUBERT	*Frédéric Mistral, poète et patriote provençal.*
ANDRÉ LÉVY	*L'Origine lorraine de Méhul.*
LOUIS GUIMBAUD	*La Jeunesse de Juliette Drouet.*
PAUL LOUIS	*Les Nouvelles Tendances européennes.*
EDOUARD CHAPUISAT	*De Genève française à Genève suisse.*
R. BLANCO-FOMBONA	*Bolivar. Aspects de son Génie.*

DERNIERS SOMMAIRES

N° 410. — 16 JUILLET 1914

RENÉ DUMESNIL	*Bouvard et Pécuchet sont-ils des imbéciles ?*	209
CHARLES MORICE	*Adrien Mithouard*	229
LOUIS PERGAUD	*Les Rustiques*, contes	239
ALBERT SAINT-PAUL	*La Terre des Jardins*, poésies	275
EMILE MASSON	*Notes d'un Breton en Galles*	282
ANDRÉ SPIRE	*Le Vers français d'après la Phonétique expérimentale*	308
A. VAN GENNEP	*La Signification du 1er Congrès d'Ethnographie*	322
C. F. RAMUZ	*Le Règne de l'Esprit malin*, roman (VII, fin)	333

Revue de la Quinzaine : GEORGES DUHAMEL : *Les Poèmes*, 352. — RACHILDE : *Les Romans*, 356. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 361. — EDMOND BARTHELEMY : *Histoire*, 365. — Dr PAUL VOIVENEL : *Sciences médicales*, 371. — CHARLES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 376. — JACQUES BRIEU : *Esotérisme et Sciences psychiques*, 381. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 386. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 394. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 398. — GUSTAVE KAHN : *Art*, 403. — GEORGES EEKHOUD : *Chronique de Bruxelles*, 406. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 409. — MARCEL ROBIN : *Lettres espagnoles*, 414. — GUILLAUME APOLLINAIRE : *La Vie anecdotique*, 420. — MERCVRE : *Publications récentes*, 423 ; *Echos*, 425.

N° 411. — 1er AOUT 1914

HENRY DÉRIEUX	*L'Œuvre romanesque de M. Henri de Régnier*	433
YVE DELAGE et MARIE GOLDSMITH	*Les Facteurs mécaniques de la division cellulaire*	468

André Rouveyre	*Visages* (2e série) : *VIII. Pierre Champion*	487
Maurice Montabré	*Adieu*, poèmes	488
J. Pollio	*Le Vrai Texte des Mémoires de Casanova*	491
J.-G. Prod'homme	*Le Chevalier Gluck et sa « réforme » de l'Opéra*	502
Camille Mallarmé	*La Casa Seca*, roman (1re partie)	512

Revue de la Quinzaine : Henriette Charasson : *Les Romans*, 558. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 563. — Edmond Barthélemy : *Histoire*, 568. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 574. — Henri Mazel. *Science sociale*, 577. — A. van Gennep : *Ethnographie, Folklore*, 582. — Jean Norel : *Questions militaires et maritimes*, 587. — Fernand Caussy : *Géographie politique*, 591. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 595. — R. de Bury : *Les Journaux*, 603. — Jean Marnold : *Musique*, 607. — Gustave Kahn : *Art*, 612. — Auguste Marguillier : *Musées et Collections*, 616. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 623. — Marcel Montandon : *Lettres roumaines*, 628. — J.-L. Walch : *Lettres néerlandaises*, 632. — Janko Cadra : *Lettres tchèques*, 636. — E. de Morsier : *Variétés : L'Ame d'un Archiduc*, 641. — Guillaume Apollinaire : *La Vie anecdotique*, 644. — Mercvre, *Publications récentes*, 647 ; *Echos*, 649.

No 412. — 1er AVRIL 1915

Alfred Valette	*A nos Lecteurs*	657
Henri de Régnier	*La faillite de la « Kultur »*	659
Emile Verhaeren	*Les Baigneuses de Rubens*, poème	663
Paul Louis	*Une Europe nouvelle*	665
P.-G. La Chesnais	*Le Neutralisme en Norvège*	682
Henri Albert	*L'Universalité allemande et les Sources du Pangermanisme*	692
André Fontainas	*Villes Flamandes dévastées : Louvain, Malines, Ypres*	710
A.-Ferdinand Herold	*Quelques mots sur l'Unité allemande.*	727
Henry-D. Davray	*Huit mois de guerre et de neutralité.*	734

Revue du Mois : Remy de Gourmont : *Epilogues : Mon retour à Paris*' 754. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 756. — Henri Mazel : *Science sociale*, 759. — Charles Merki : *Archéologie*, 768. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 772. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 776. — R. de Bury : *Les Journaux*, 784. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 793. — Charles Oliver : *Lettres anglaises*, 799. — P.-G. La Chesnais : *Lettres danoises*, 802. — Divers : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 810. — Divers : *A l'étranger : Allemagne, Balkans, Etats-Unis, Italie, Russie*, 813. — Carl Siger : *Variétés : La Bêtise allemande*, 833. — Mercvre : *Publications récentes*, 837. — *Echos*, 839.

No 413. — 1er MAI 1915

Maurice Muret	*Guillaume II, d'après M. Karl Lamprecht*	5
Francois Porché	*Trains militaires*, poème	28
Raoul Narsy	*Le Saint-Siège et la Guerre*	31
Louis Luce	*L'Attaque des Dardanelles*. Première phase	44
Léon Bloy	*Jeanne d'Arc et l'Allemagne*	53
Fernand Romanet	*Stèle pour Emile Despax*, poésie	65
Pierre Mäes	*Nieuport place de guerre*	66
René D	*Fragments d'un Carnet de route*	75
Henri Albert	*Les origines de la Guerre européenne.*	81

Revue du mois : Remy de Gourmont : *Epilogues : Dieu ou l'Autre*, 93. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 95. — Jean Norel : *Questions militaires et maritimes*, 100. — Carl Siger : *Questions coloniales*. 105 — R. de Bury : *Les Journaux*, 110. — : Jean Marnold : *Musique*, 117. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 129. — Divers : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 133. — Divers : *A l'étranger : Balkans, Danemark, Espagne, Italie, Norvège, Suède, Suisse*, 140. — Mercvre : *Publications récentes*, 181 ; *Echos*, 181.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

DE PARIS

L'Assemblée générale s'est tenue le 24 avril sous la présidence de M. Paul Boyer, vice-président, en l'absence de M. Alexis Rostand, président. empêché par raisons de santé.

Aprés avoir entendu les rapports du Conseil de la Commission permanente de Contrôle et des Commissaires, l'Assemblée a approuvé à l'unanimité les comptes de l'exercice 1914, qui se soldent, après amortissement de toutes les créances douteuses et prélèvement d'une provision pour les éventualités dont il est encore impossible d'apprécier l'importance, par un bénéfice de Fr. 10.725.608,23, et a décidé la répartition de Fr. 25 par action, représentant l'intérêt statutaire de 5 o|o. Il ne sera procédé au paiement d'aucun coupon sur les part de fondateur.

Le rapport du Conseil rappelle que pendant le premier semestre de 1914, les affaires commerciales et les opérations de bourse subirent un certain ralentissement.

Durant cette période, le Comptoir prêta son concours au placement des obligations à 4 o|o des Chemins de fer de l'Etat et de l'Emprunt Marocain 4 o|o. ainsi qu'à un grand nombre d'affaires iudustrielles françaises.

Il présenta également à sa clientèle les obligations Réunies des Chemins de fer Russes, les Emprunts Serbe, Hellénique et Ottoman 5 o|o 1914, opérations traitées en conformité des vues du Gouvernemeut Français.

En Juillet, le Comptoir National apporta la coopération la plus complète à la souscription de l'Emprunt Français 3 1|2 o|o,

Lorsque la guerre devint imminente, le Comptoir, grâce à sa trésorerie liquide, put faire aisément face aux demandes de retraits de fonds qui se produisirent à ce moment.

Il appliqua cependant comme toutes les autres banques le Moratorium des Dépôts devenu nécessaire par suite des prorogations des effets de commerce, des opérations de bourse, etc. Mais il en tempéra la rigueur en devançant les décrets pour le relèvement de la quotité disponible des dépôts, notamment au moment où le Gouvernement procédait à l'émission des Bons de la Défense Nationale ; enfin, après avoir retiré la totalité de ses acceptations, il renonça volontairement, à partir du 31 décembre, à se prévaloir du Moratorium.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France.

Société anonyme. — Capital : 500 Millions

Assemblée générale annuelle du 6 mai 1915.

Les actionnaires de la Société Générale se sont réunis le 6 mai 1915 en Assemblée ordinaire sous la présidence de M. Guernaut, Président du Conseil d'administration.

Le rapport constate d'abord que l'activité du premier semestre fut à peu près normale, mais qu'au cours du second se déroulèrent les événements les plus graves qui se soient produits depuis la fondation de la Société. Puis, après avoir rappelé les mesures prises pour remédier aux conséquences de la crise déterminée par l'ouverture des hostilités et en avoir constaté l'heureux effet, il expose les difficultés que rencontra l'administra-

tion de la Société Générale pour maintenir le fonctionnement normal des services qu'étaient venus successivement troubler le départ de 8.456 Agents mobilisés, l'évacuation de 30 Agences menacées par l'invasion, le transfert à Bordeaux, pendant quelques semaines, du Conseil, de la Direction et d'une partie des services. Malgré ces difficultés rapidement surmontées, grâce au dévouement du personnel et à la confiance de la clientèle, la Société Générale put efficacement contribuer au placement des Bons et Obligations de la Défense Nationale pour plus de 200 millions.

Le Conseil s'élève ensuite contre la campagne systématique de dénigrement dont la Société Générale fut l'objet au printemps de 1914, notamment contre les imputations calomnieuses qui la représentaient comme ayant prêté à l'Allemagne des fonds considérables. Or les seuls comptes de la Société Générale avec l'Allemagne étaient et sont encore des comptes d'encaissement de papier qui, au 4 août, dans un bilan de 2 milliards, ne présentaient que le solde insignifiant de 663.483 frs. En outre la Société Générale avait dans un portefeuille de 900 millions, 18.500.000 frs. de papier allemand sur France et 3.900.000 frs. de papier sur Allemagne. Aucun autre compte ou engagement direct ou indirect n'existait et n'existe encore. De tels chiffres n'ont pas besoin de commentaires.

En raison du caractère forcément provisoire des comptes, du fait que 18 Agences sont encore situées en pays envahi, par suite aussi de l'impossibilité de faire actuellement une évaluation précise des engagements d'ordre commercial et bien que les engagements d'ordre financier aient été examinés avec soin et évalués avec prudence, le Conseil ne présente qu'une situation au 31 décembre ne pouvant être, à proprement parler, qualifiée de Bilan. Cette situation fait ressortir un bénéfice net de 10.256.574 frs, tous amortissements déduits, résultat en somme très satisfaisant d'un seul semestre productif. Pour les mêmes motifs, le Conseil propose de reporter intégralement ce solde à nouveau et de prélever sur les réserves qui, après ce prélèvement, atteindront encore la somme de 128 millions, la somme nécessaire pour répartir aux actions un intérêt de 4 o/o sur le capital versé.

Le Conseil adresse ensuite des éloges au personnel qui jusqu'au bout a rempli et remplit encore son devoir dans les agences situées en pays envahi ou sur la ligne de feu. Il salue la mémoire des nombreux agents tombés au champ d'honneur et rend hommage à la vaillance de ceux qui ont été l'objet de citations, décorations ou promotions dont la Société Générale ressent une légitime fierté.

Le Rapport se termine par l'expression des regrets unanimes qu'a laissés au Conseil la retraite de M. Dorizon, rendue nécessair par son état de santé. Le nom de M. Dorizon restera indissolublement lié à celui de la Société Générale ; la solide organisation des Services, la confiance inébranlable de la clientèle, le zèle et la compétecce du Personnel qui ont permis à la Société Générale de surmonter le trouble causé par la guerre et les campagnes de calomnie, sont en effet le résultat des 18 années que dura l'effort assidu et patient de M. Dorizon. Le Conseil a fait appel, pour le remplacer comme Président, à M. Guernaut, ancien Directeur du Mouvement Général des Fonds au Ministère des Finances, Sous-Gouverneur honoraire de la Banque de France, Administrateur depuis 1911.

Les Censeurs-Commissaires se sont associés aux propositions du Conseil et ont demandé à l'Assemblée de ratifier le choix qu'ils ont fait de M. Desroys du Roure, Directeur honoraire au Ministère des Finances, pour remplacer M. Chapsal qui a été appelé à reprendre des fonctions actives au Ministère du Commerce.

L'Assemblée a voté à l'unanimité, moins deux actionnaires, toutes les propositions du Conseil, notamment l'approbation des comptes de l'exercice 1914, le report à nouveau des bénéfices et le prélèvement sur les Réserves de la somme nécessaire à la répartition d'un intérêt de 10 frs. par action, sous déduction des impôts, soit net, 9 fr. 60 payables à partir du 1er juillet.

L'Assemblée a en outre renouvelé les pouvoirs pour 5 ans de MM. Dejardin-Verkinder, Lemarquis, de Fourtou, Wagner, Administrateurs sortants, ratifié la nomination comme Censeur de M. Desroys du Roure, et nommé Commissaires MM. Lavallée, Cornélis de Witt et Desroys du Roure.

BULLETIN FINANCIER

L'intervention de l'Italie dans le conflit européen va hâter les événements de la guerre en accentuer le sens en faveur de la cause des Alliés. Elle va permettre à la Roumanie, peut-être aussi à la Grèce, de donner libre cours à leurs sympathies et de s'associer à nos efforts. Il semble même impossible que la Bulgarie, si elle néglige ses rancœurs pour comprendre ses véritables intérêts, ne fasse pas cause commune avec nous. D'autre part, la situation entre l'Allemagne et les Etats-Unis est plus que difficile, et il ne serait pas surprenant que l'Amérique participe à la lutte à nos côtés d'une manière ou de l'autre. L'horizon va s'éclaircir. Sans apercevoir encore la fin de la guerre, il sera bientôt permis de former tout au moins des pronostics.

En attendant, notre marché fait preuve d'une belle résistance. A peu de chose près nous retrouvons les cours du mois précédent. Par ailleurs, les grands Etablissements financiers ont tenu leurs assemblées générales annuelles. Evidemment la guerre les a éprouvés, mais pas autant qu'on aurait pu le craindre et, en somme, leur solidité impose l'admiration.

Le 3 o/o français marque un nouveau progrès à 72, 50.

Les fonds russes subissent au contraire le contre-coup du recul passager de nos amis. Le consolidé 4 o/o s'inscrit à 81,80, le 4 1/2 o/o 1909 à 83,80, le 5 o/o 1906 à 91,85. L'italien est naturellement un peu balloté à 74,75. Nous trouvons le Serbe à 65,25 ; le Roumain ne varie guère à 73, et l'Hellénique à 284.

Dans le compartiment des grandes Banques, le Crédit foncier gagne quelques points à 720 ; les autres par contre sont légèrement en perte, le Comptoir à 725, le Lyonnais à 1015, la Banque de Paris à 835. La Société Générale reste à 500.

Nos chemin de fer varient peu. Le Lyon est à 1070, le Nord à 1415, l'Orléans à 1185, le Midi à 1006. Le Métro s'avance à 450, Les Bons du Trésor continuent à bien s'écouler dans le public.

LE MASQUE D'OR.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

L'Administration des Chemins de fer de l'Etat, malgré les nombreux transports de toute nature auxquels elle a à faire face dans les circonstances actuelles, apporte successivement dans le service de ses trains d'intéressantes et importantes améliorations qui facilitent aux voyageurs les déplacements qu'ils ont à effectuer dans les régions desservies par son Réseau.

C'est ainsi que, sur toutes les lignes de la petite et de la grande banlieue de Paris, la vitesse des trains est maintenant celle des trains omnibus en temps de paix.

Sur les grandes lignes, la vitesse des trains omnibus a été non seulement accélérée, mais bon nombre de ceux-ci ont été déplacés de manière à assurer de nouvelles correspondances et permettre de meilleures relations régionales.

Signalons, en outre, que des trains express circulent maintenant sur toutes les artères principales du Réseau, notamment sur les lignes ci-après.

Paris à Dieppe par Pontoise. Paris à Rouen et au Havre, correspondances sur Saint-Valéry-en-Caux, Fécamp et Etretat. — Paris à Caen et à Cherbourg, correspondance pour Trouville-Deauville. — Paris à Granville, correspondance pour Bagnoles-de-l'Orne. — Paris à Rennes et à Brest correspondances sur Angers, Saint-Malo, Lannion et Roscoff. — Paris à Bordeaux, correspondances sur les Sables d'Olonne, Rochefort, La Rochelle et Royan. — Rouen au Mans et à Angers. — Cherbourg à Saint-Malo, Brest et Bordeaux.

Les différents trains desservent toutes les localités importantes de leur parcours et grâce à des correspondances appropriés aux gares de bifurcation de bonnes correspondances ont pu être assurées avec les lignes transversales.

La plupart de ces trains comportent, en outre, dans leur composition, ceux de jour, un wagon-restaurant, ceux de nuit, des couchettes et des lits-toilette ou des canapés-lits.

Pour tous renseignements sur l'horaire des trains, consulter le Livret-Horaires déposé dans les gares du Réseau de l'Etat.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographiepolitique: Fernand Caussy.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

La revue étant bi-mensuelle en temps normal, et pour ne rien modifier au tarif habituel, les abonnements et réabonnements, tant qu'elle ne paraitra qu'une fois par mois, ne seront pas établis sur leur durée, mais sur le nombre de numéros. Ainsi un an représente 24 numéros, 6 mois 12, 3 mois 6. L'abonnement de 3 ans comporte 72 numéros.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.